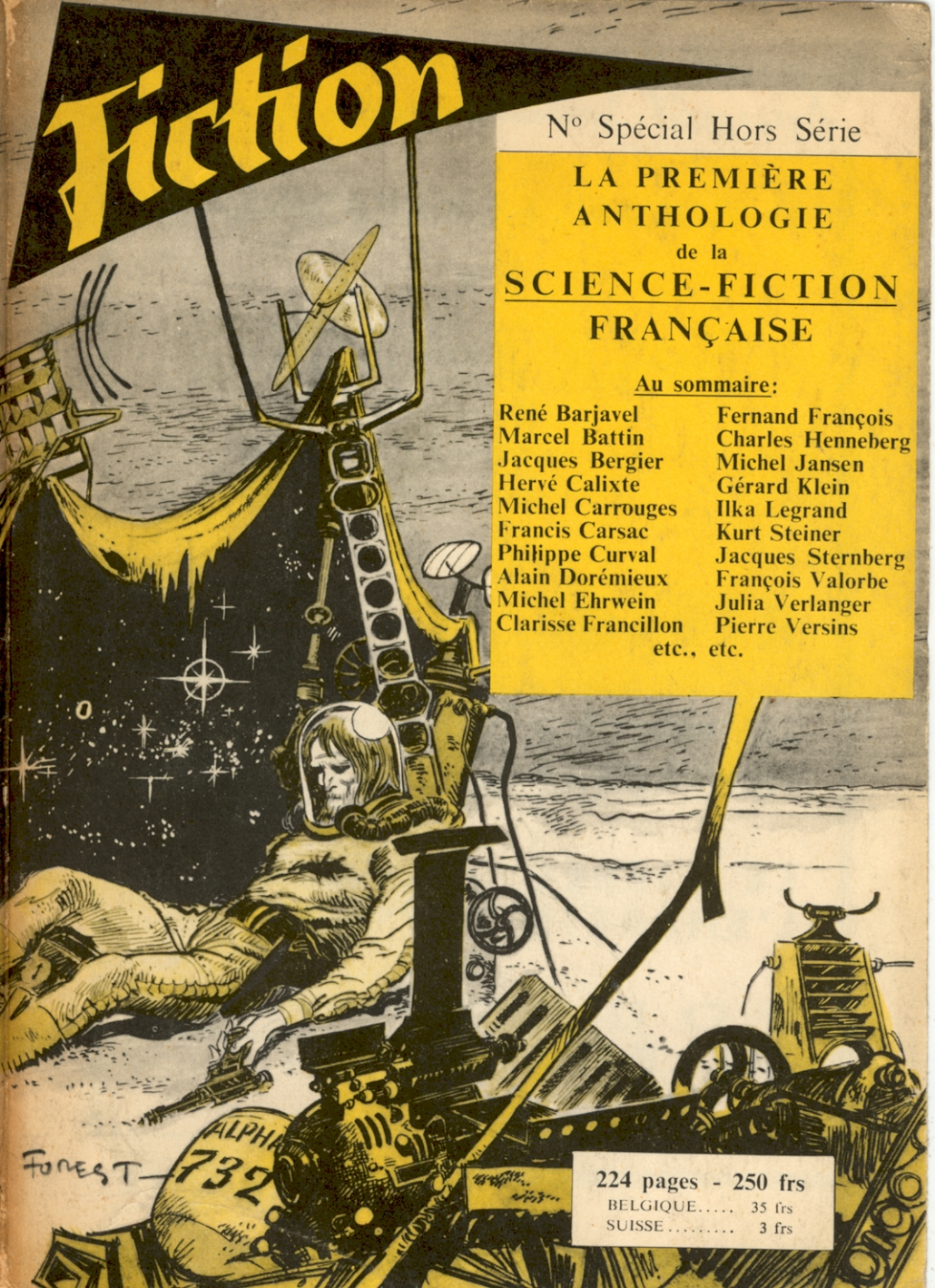

N° Spécial Hors Série

LA PREMIÈRE ANTHOLOGIE de la SCIENCE-FICTION FRANÇAISE

Au sommaire:

René Barjavel
Marcel Battin
Jacques Bergier
Hervé Calixte
Michel Carrouges
Francis Carsac
Philippe Curval
Alain Dorémieux
Michel Ehrwein
Clarisse Francillon
Fernand François
Charles Henneberg
Michel Jansen
Gérard Klein
Ilka Legrand
Kurt Steiner
Jacques Sternberg
François Valorbe
Julia Verlanger
Pierre Versins
etc., etc.

224 pages - 250 frs
BELGIQUE..... 35 frs
SUISSE..... 3 frs

Denoël

Les ROMANS EXTRAORDINAIRES

DE

BARJAVEL

sont *tous* disponibles chez son éditeur

Commandez-les à votre libraire

RAVAGE

Si l'électricité venait à disparaître... le plus gros succès de la S. F. française. Plus de 100.000 exemplaires vendus.

LE VOYAGEUR IMPRUDENT

Un professeur de mathématiques voyage dans le temps... Du meurtre de Bonaparte à l'exploration de l'an 100.000.

(Collection « Présence du Futur »)

LE DIABLE L'EMPORTE

Un drapeau sur la lune provoque la 4e guerre mondiale.

JOUR DE FEU

Ceci n'est pas de la S. F. Mais c'est peut-être le plus « extraordinaire » des romans de Barjavel.

Denoël

denoël

« PRÉSENCE DU FUTUR »

Un chef-d'œuvre par mois

De jeunes écrivains français :

Jean-Louis CURTIS, Prix Goncourt
UN SAINT AU NÉON

Gérard KLEIN
LES PERLES DU TEMPS

Jacques STERNBERG
ENTRE DEUX MONDES INCERTAINS

Des maîtres étrangers :

Brian ALDISS
CROISIÈRE SANS ESCALE

James BLISH
UN CAS DE CONSCIENCE

John WYNDHAM
LES COUCOUS DE MIDWICH

Chaque volume de la collection : 450 F

denoël

A NOS LECTEURS

Ce numéro spécial est né d'un impératif. On assiste incontestablement, depuis quelque temps, à la formation de ce qu'on peut appeler une école française de la science-fiction. Maintenant que le genre est entré chez nous dans les mœurs, que ses limites sont explorées et reconnues, il se produit une sorte de génération spontanée d'auteurs et plus notamment de jeunes auteurs, qui est un phénomène tout à fait remarquable. L'abondance des manuscrits que nous recevons, et leur qualité nettement accrue, en sont les symptômes. Il nous a semblé intéressant de faire, pour la première fois, un tour d'horizon de ce domaine en pleine gestation. Ce tour d'horizon, nous l'avons voulu aussi vaste que possible. C'est pourquoi vous trouverez dans ce numéro, aux côtés d'auteurs déjà consacrés, un nombre important d'auteurs récemment révélés par notre revue ou même y faisant leurs débuts. L'ensemble de leurs récits nous paraît témoigner d'un niveau certain de recherche. Il est difficile, dans ce genre si profondément marqué par les Anglo-Saxons, d'éviter dans une certaine mesure l'exploitation des recettes. Pourtant, derrière ces recettes, les auteurs ici rassemblés nous semblent découvrir des sentiers neufs, qu'ils foulent avec plus ou moins de bonheur, mais toujours avec la conscience essentielle d'un but à atteindre. Nous vous invitons à juger de leurs efforts. Notre vœu est que cette anthologie ne reste pas sans suite, mais que nous puissions vous offrir, l'an prochain, un nouveau recensement revu et amélioré des possibilités de la science-fiction française, qui est en train de se créer sous nos yeux.

ALAIN DORÉMIEUX

Fiction

NUMÉRO SPÉCIAL HORS SÉRIE

SOMMAIRE

LE RECRUTEMENT	*par Arcadius*	9
COLOMB DE LA LUNE	*par René Barjavel*	14
FOND SONORE	*par Marcel Battin*	18
i	*par Jacques Bergier et Pierre Versins*	22
MONSIEUR, MADAME ET LA PETITE BÊTE	*par Hervé Calixte*	39
FIVE O'CLOCK SÉLÉNITE	*par Michel Carrouges*	53
LE BAISER DE LA VIE	*par Francis Carsac*	59
C'EST DU BILLARD!	*par Philippe Curval*	72
LA VANA	*par Alain Dorémieux*	81
L'HEURE DU DÉPART	*par Michel Ehrwein*	90
LA NUIT DU 24 AVRIL	*par Clarisse Francillon*	94
CHAPITRE 13	*par Fernand François*	108
PÊCHEURS DE LUNE	*par Charles Henneberg*	114
PRIMA DONNA	*par Michel Jansen*	130
L'OBSERVATEUR	*par Gérard Klein*	137
LA CHOSE	*par Ilka Legrand et Alec Sandre*	144
LE PIÈGE	*par Jean-Claude Passegand*	154
LE RÈGNE DES PLUSIEURS	*par Kurt Steiner*	161
BONNES VACANCES!	*par Jacques Sternberg*	167
ESCALE EN PERMANENCE	*par Jean-Paul Torok*	175
LE RÉFRACTAIRE	*par François Valorbe*	180
ARAIGNÉES DANS LE PLAFOND	*par Claude Veillot*	190
SOYEZ BONS POUR LES ANIMAUX	*par Julia Verlanger*	205
L'AUTRE	*par Bruno Vincent*	210

7e Année — Mai 1959

Directeur: Maurice RENAULT

Rédacteur en chef: Alain DORÉMIEUX

Éditions OPTA, *96, rue de la Victoire, Paris (9e)*

Par l'incomparable choix de ses auteurs, la COLLECTION "ANTICIPATION" est maintenant lue par plus de 100.000 personnes chaque mois. Faite d'un mélange de science, de suspense, d'aventure et d'action, elle intéresse tous.

Instructive et distrayante, son succès est le gage de sa qualité.

ANTICIPATION

EXIGEZ BIEN CHEZ VOTRE LIBRAIRE COLLECTION FLEUVE NOIR

2 NOUVEAUX TITRES CHAQUE MOIS

120 VOLUMES PUBLIÉS

VIENT DE PARAITRE :

B. R. Bruss : TERRE... SIÈCLE 24

F. Richard-Bessière : LE TROISIÈME ASTRONEF

Quelques titres parus :

PRÉLUDE A L'ESPACE — EXPÉDITION COSMIQUE

EN VENTE TOUTES LIBRAIRIES Frs 250

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Boulevard Saint-Marcel
PARIS-13e

LES AUTEURS DE CE NUMÉRO

ARCADIUS. — Né en 1932. Il part du space-opera pour en tirer des perspectives imagées et des résonances symboliques. Ses manuscrits révèlent qu'il a des idées et de l'imagination. C'est un des jeunes auteurs sur lesquels nous misons. (Une nouvelle parue dans « Fiction » : *Les naufrageurs*, nº 60.)

RENÉ BARJAVEL. — Né en 1911. Il occupe une place à part dans la science-fiction française : il en est le « doyen » et le promoteur, et il a cessé aujourd'hui d'en écrire. Mais des romans comme « *Le voyageur imprudent* » ou « *Ravage* », parus bien avant que le terme de science-fiction soit accrédité en France, sont aujourd'hui des classiques et restent supérieurs à la plupart des ouvrages actuels. Nous ne pouvions concevoir ce numéro spécial de « Fiction » sans y rendre hommage à Barjavel. A notre demande, il est sorti de son silence et a bien voulu écrire un texte spécialement à cette occasion. Plus qu'une nouvelle, c'est un poème en prose où la réalité de demain sert de point de départ à une méditation philosophique d'une haute envolée lyrique. (Une nouvelle rééditée dans « Fiction » : « *Béni soit l'atome* », nº 58.)

MARCEL BATTIN. — Né en 1921. Il a quelque chose à dire et aussi quelque chose dans le ventre. En S.-F., il est tenté par les veines du tragique et de l'humour noir. Son talent est encore à l'état brut, mais il s'affirmera : nous lui faisons confiance. (Nouvelles parues dans « Fiction » : « *Un jour comme les autres* », nº 58; « *Mission à Versailles* », nº 61.)

JACQUES BERGIER. — Né en 1912. C'est un « personnage ». Ses amis voient volontiers en lui : soit un robot à cerveau électronique; soit un mutant; soit un extraterrestre déguisé (parfois assez mal) en humain... Ses connaissances sont éclectiques et leur étendue est inquiétante. En matière de vulgarisation scientifique, il fait autorité et a écrit certains des meilleurs ouvrages de l'après-guerre dans le genre. A part cela, il manifeste un goût certain pour le canular et la propagation savante des nouvelles fantaisistes. Le tandem Bergier-Versins risque de devenir assez étonnant, si ses activités se poursuivent. La méthode de travail est la suivante : Bergier imagine l'idée, l'expose à Versins, et celui-ci brode autour en rédigeant la nouvelle. (Nouvelles parues dans « Fiction » : en collaboration avec Pierre Versins, « *Solidarité* », nº 55 ; en collaboration avec Francis Carsac, « *La revanche des Martiens* », nº 64.)

HERVÉ CALIXTE. — Né en 1931. C'est certainement l'auteur français de S.-F. qui a le plus de pseudonymes... mais il nous est interdit de dévoiler lesquels. Il est actuellement le rédacteur en chef de la revue « Satellite ». (Nouvelles parues dans « Fiction » : « *Quelqu'un saura peut-être...* », nº 40; « *Le problème du carré pointu* », nº 49.)

MICHEL CARROUGES. — Né en 1910. Essayiste et romancier (« *Les portes dauphines* », « *Les grands-pères prodiges* »). La science-fiction l'attire sous l'angle du bizarre et du merveilleux psychologique. Il y mêle volontiers une pointe de parodie et de surréalisme. (Nouvelles parues dans « Fiction » : « *Le cache-nez de caoutchouc* », nº 14; « *La veillée du Capitaine Chang* », nº 38; « *Une vache indomptable* », nº 45.)

FRANCIS CARSAC. — Né en 1919. Spécialiste de l'anthropologie (comme Chad Oliver aux U. S. A. et Efremov en U. R. S. S.!) Sous son vrai nom, il enseigne la préhistoire à la Faculté des Sciences de l'Université de Bordeaux. Ses occupations professionnelles ne lui laissent que peu de temps pour écrire, depuis ses romans « *Ceux de nulle part* » et « *Les robinsons de l'espace* ». Déplorons-le, car il est un des rares Français à avoir porté la S.-F. à un point d'achèvement technique digne des meilleurs auteurs américains. Francis Carsac est d'ailleurs en relations épistolaires suivies avec plusieurs de ces derniers, notamment avec Poul Anderson, pour lequel il éprouve une vive estime. (Nouvelles parues dans « Fiction » : « *Taches de rouille* », n° 7 ; « *Hachures* », n° 10; « *L'homme qui parlait aux Martiens* », n° 56. En collaboration avec Jacques Bergier : « *La revanche des Martiens* », n° 64).

PHILIPPE CURVAL. — Né en 1929. Il y a en lui de l'esthète et du mystificateur. Un ton décontracté n'appartenant qu'à lui, une technique du gag allusif, un style séduisant et sophistiqué, sont les principales armes de sa panoplie. Avouons que si Curval n'existait pas, il faudrait l'inventer! Pour la petite histoire et la compréhension de sa nouvelle dans ce numéro, précisons qu'il est un fanatique des machines à sous (quiconque hante les cafés de Saint-Germain-des-Prés a des chances d'y rencontrer Curval faisant corps avec l'une d'elles!). C'est cette haute science qui lui a permis de faire cette peinture d'une civilisation de l'avenir tout entière basée sur l'usage des billards électriques... (Nouvelles parues dans « Fiction » : « *L'œuf d'Elduo* », n° 25; « *Le langage des fleurs* », n° 32; « *L'odeur de la bête* », n° 41; « *Un rêve de pierre* », n° 55; « *Histoire romaine* », n° 63.)

ALAIN DORÉMIEUX. — Né en 1933. Après avoir été critique littéraire à « Fiction », il cumule aujourd'hui ces fonctions avec celles — absorbantes — de rédacteur en chef de la revue. En critique, il a la déplorable habitude de dire ce qu'il pense, ce qui lui a valu de solides inimitiés... et des amitiés non moins solides. Il a débuté en littérature sous le signe du fantastique, en s'abreuvant aux sources du genre. Il ne se considère toujours pas comme un auteur de science-fiction, mais il ambitionne d'en écrire, en la prenant comme prétexte à développer des situations psychologiques insolites. (Nouvelles parues dans « Fiction » : « *Le chemin sur la route* », n° 6 ; « *Le crâne* », n° 14; « *Le ballet* », n° 17; « *Rêver un homme* », n° 24; « *Le meneur* », n° 31; « *Le signe* », n° 37; « *La Valse* », n° 50.)

MICHEL EHRWEIN. — Né en 1934. Sa pente naturelle le porte vers un fantastique symbolique et poétique traité en demi-teinte. Peut-être par réaction et sans doute pour élargir son domaine, il s'essaie aujourd'hui à la science-fiction réaliste. Son talent n'est encore que prometteur, mais son envergure devrait croître dans l'avenir. (Nouvelles parues dans « Fiction » : « *La harpe* », n° 53; « *Les billes* », n° 61.)

CLARISSE FRANCILLON. — Née en 1899. Peu de femmes en France sont tentées par la S. F. : Clarisse Francillon est l'une d'elles. Elle ne se spécialise d'ailleurs pas dans le genre et ne s'y intéresse qu'accessoirement, préférant se consacrer, comme dans son dernier roman, « *La lettre* », au réalisme psychologique. Mais elle a su trouver, dans ses évocations d'un monde futur, un ton recherché et captivant, en prenant ce monde comme cadre dépaysant de drames de tous les temps. (Une nouvelle parue dans « Fiction » : « *Sarcome d'amour* », n° 42.)

FERNAND FRANÇOIS. — Né en 1900. Il fut révélé par « Mystère-Magazine », qui publia ses premières histoires criminelles, mais semble porté de plus en plus aujourd'hui vers la science-fiction. Il est capable d'écrire aussi bien des œuvres satiriques que poétiques, avec la même sûreté de main. (Nouvelles parues

dans « Fiction : « *Travailler est un vrai plaisir* », n° 54; « *Les temps à venir* », n° 63.

CHARLES HENNEBERG. — (1906-1959). Il était en plein essor, en voie de devenir l'un des plus grands auteurs français dans notre domaine. Sa mort subite, dont nous avons fait part à nos lecteurs dans « Fiction » de mai, l'a frappé en pleine activité. Comme Fernand François, cité ci-dessus, il avait été découvert par « Mystère-Magazine ». Mais bien vite, avec son roman « *La naissance des dieux* », qui reçut un prix, il s'était tourné vers la science-fiction. Il avait par la suite atteint, dans son genre, une sorte de perfection. Ses récits au style fouillé, aux perspectives « en profondeur », au cadre exubérant, faisaient éclater les limites de la S.-F. pour créer un fantastique nouveau. Il se plaisait aussi, compensant l'éloignement dans l'espace par l'éloignement dans le temps, à recréer avec minutie et lyrisme l'atmosphère semi-légendaire d'une civilisation ancienne, comme vous pourrez en juger par son histoire dans le présent numéro. (Nouvelles parues dans « Fiction » : « *La sentinelle* », n° 28; « *L'évasion* », n° 39; « *Les non-humains* », n° 56; « *La fusée fantôme* », n° 60.)

MICHEL JANSEN. — Né en 1923. Sous son vrai nom : Jacques Van Herp, il est l'un des collaborateurs attitrés de nos chroniques littéraires, dans lesquelles il s'est livré à des analyses savantes et attentives de l'œuvre de nombreux auteurs. Il est professeur de mathématiques de son métier. Ses goûts et ses activités de critique l'ont poussé à devenir également auteur. (Nouvelles parues dans « Fiction » : « *Weerwolf* », n° 44; « *Excès de vitesse* », n° 57.)

GÉRARD KLEIN. — Né en 1937. Il fut longtemps le « jeune auteur prodige » de la science-fiction française, avant de tenir ses promesses et d'en devenir un des meilleurs auteurs tout court. Il s'est également affirmé comme critique à « Fiction » et sera probablement un jour ou l'autre essayiste. Son recueil de nouvelles « *Les perles du temps* » a poussé très loin l'art de l'expression. Son roman « *Le gambit des étoiles* », qui aurait dû normalement avoir le prix Jules Verne, marque chez lui une volonté de rompre avec le genre de ses débuts et de s'engager dans une voie nouvelle. (Nouvelles parues dans « Fiction » : « *Civilisation 2190* », n° 26; « *Les villes* », n° 30; « *Point final* », n° 40; « *Le bord du chemin* », n° 45; « *Le visiteur* », n° 53; « *Drame de famille* », n° 57; « *Le monstre* », n° 59; « *Le condamné* », n° 65.)

ILKA LEGRAND. — Née en 1902. Elle a publié de nombreuses histoires criminelles dans « Mystère-Magazine » et a eu plusieurs romans édités dans sa patrie, la Belgique. Elle fait ses débuts dans la science-fiction avec l'histoire écrite en collaboration que vous lirez dans ce numéro.

JEAN-CLAUDE PASSEGAND. — Né en 1935. Il est encore à ses débuts. Il a des dons, de la sensibilité, le sens de la poésie. Il s'inscrit plus ou moins dans la lignée de Bradbury, mais sa personnalité est déjà décelable. (Une nouvelle parue dans « Fiction » : « *L'amoureux du soleil* », n° 58.)

KURT STEINER. — Né en 1922. Il est un des poulains de cette écurie bien rodée qui court sous les couleurs du Fleuve Noir. On a déjà vu se détacher du peloton un Stéfan Wul; ce sera peut-être aussi le cas de Kurt Steiner, qui est passé maintenant à la collection « Anticipation », après 18 « Angoisse » qui, il l'avoue, l'ont épouvanté lui-même ! Auparavant, il fut instituteur, prospecteur d'uranium et... médecin (il a un authentique diplôme, qu'il s'est contenté de rouler dans son armoire). Ajoutons qu'il ignore totalement pourquoi il a choisi un pseudonyme teuton.

JACQUES STERNBERG. — Né en 1923. Il commença par être le funambule du fantastique, jonglant avec les théo-

rèmes de la géométrie dans l'absurde. Cet absurde lui ouvrit directement la porte des mondes impossibles de la science-fiction. Dans son roman « *La sortie est au fond de l'espace* » et son recueil « *Entre deux mondes incertains* », il a mêlé la rigueur lucide de la satire à la démence de l'imagination. Aux yeux des amateurs de S.-F., Sternberg est en voie de devenir une institution. Il finira bien un jour par être enterré au Panthéon! (Nouvelles parues dans « Fiction » : « *Le désert* », n° 4; « *Un beau dimanche de printemps* », n° 11; « *La géométrie dans l'impossible* », n° 21; « *Le navigateur* », n° 32; « *Les conquérants* », n° 35; « *Comment vont les affaires?* », n° 42; « *Vos passeports, Messieurs!* », n° 49; « *Partir c'est mourir un peu moins...* », n° 51; « *Marée basse* », n° 56.)

JEAN-PAUL TOROK. — Né en 1936. Passionné de cinéma et de littérature. Publié pour la première fois, il est l'un des deux « débutants complets » que nous avons choisis pour figurer dans ce numéro spécial.

FRANÇOIS VALORBE. — Né en 1914. Il a publié plusieurs recueils de poèmes et de textes en prose influencés par le surréalisme. Il est particulièrement épris d'humour noir, biais par lequel il cherche à rendre l'absurdité de la condition humaine. La science-fiction, qu'il aborde pour la première fois, lui a servi de prétexte idéal pour cette démarche.

CLAUDE VEILLOT. — Né en 1925. Il est journaliste et s'est toujours intéressé à la science-fiction, en lui consacrant des articles ainsi qu'un livre basé sur les satellites artificiels. Ses préférences le poussent vers l'horrible, avec une prédilection pour le thème de la « captation », de la « possession ». Nous publions aujourd'hui sa première nouvelle dans le genre.

JULIA VERLANGER. — Née en 1930. Elle a fait ses premières armes dans « Fiction » et a pris place parmi nos auteurs français les plus en vue. Ses thèmes sont simples, leur facture est en général peu orchestrée, mais elle a le don de les rendre frappants en les « matérialisant » et en leur donnant un prolongement en sourdine. Son talent a acquis de la solidité et de la maturité. (Nouvelles parues dans « Fiction » : « *Les bulles* », n° 35; « *Brouillard qui tue* », n° 44; « *La fille de l'eau* », n° 47; « *Les derniers jours* », n° 51; « *La fenêtre* », n° 61; « *Reflet dans un miroir* », n° 63.)

PIERRE VERSINS. — Né en 1923. C'est peut-être l'une des personnalités les plus attachantes de la science-fiction française. Il écrit à tour de bras, pêle-mêle, romans, nouvelles, poèmes, sketches radiophoniques, textes divers. Sa verve s'exprime volontiers dans le genre satirique ou canularesque. Ce qui ne l'empêche pas d'être capable de la plus grande sobriété tragique. Chercheur et animateur infatigable, il a créé le Club de S.-F. Futopia, et réuni la plus vaste collection européenne d'ouvrages du genre. (Nouvelles parues dans « Fiction » : « *Le dernier mur* », n° 29; « *La bille* », n° 36; « *Ma pomme* », n° 48; « *La force* », n° 54. En collaboration avec Jacques Bergier : « *Solidarité* », n° 55. En collaboration avec Martine Thomé : « *Ceux d'Argos* », n° 62.)

BRUNO VINCENT. — Né en 1931. C'est le second débutant que nous lançons à l'occasion de ce numéro. Il s'intéresse en science-fiction aux réactions humaines devant des données nouvelles.

Le recrutement

par ARCADIUS

Sylvie regarda la pendule de l'hôtel. Il n'était que neuf heures. Sa fusée ne partait qu'à onze. Quel ennui ! se dit-elle.

Elle jeta un regard sur le salon de réception où elle se trouvait. Le tapis était élimé, le velours des fauteuils défraîchi. Sur une petite table de bois bancale, à côté d'elle, des journaux et des revues vieux de plusieurs mois s'empilaient. Elle leur jeta un regard indifférent. C'était absurde d'avoir voulu descendre dans ce minable astroport de Neptune où ne passaient que les fusées de commerce. Elle aurait mieux fait de prendre carrément la fusée « Tyr » qui l'aurait menée directement de Saturne à Uranus. Elle aurait pu être en ce moment à bord de cette fusée de première classe, si chic, au lieu de périr d'ennui comme ici.

Elle regarda le personnel de l'hôtel. Un groom aux yeux cernés, dont la présence et l'uniforme voulaient sans doute être un signe de faste de la part du directeur, discutait avec l'employé de la réception qui l'écoutait en somnolant, le menton appuyé sur les mains. Ils avaient tous deux l'air morne et fatigué. Il est vrai que le climat de l'astroport et de la petite ville qui y attenait était débilitant. On s'y serait cru dans un port maritime de dernier ordre, sur Terre.

— Tant pis, ma fille, se dit Sylvie. Tu as voulu passer une journée sur Neptune pour voir ce que c'était, prends ton mal en patience.

Elle lança un coup d'œil à la pendule. Il n'y avait que cinq minutes de passé. Sylvie poussa un soupir. Comme le temps était long ! Débarquée ici la veille au soir, elle avait fait en une demi-heure tout le tour de la morne ville, où il n'y avait que des docks, des immeubles de sociétés de commerce et des hôtels pour pilotes. Strictement aucun intérêt.

Elle bâilla. Elle apercevait la ville par la porte vitrée de l'hôtel. Elle s'élevait, construite en étages. Des arcades, des ponts de pierre vides et écrasants s'étendaient majestueusement, se découpant sur la nuit noire. D'énormes appareils, semblables à des bouches d'égouts, déversaient continuellement l'air respirable dans les rues, qui se transformait en un brouillard jaunâtre au contact des gaz neptuniens. Un vaste trou sombre entre les arcades révélait l'astroport, dominé par un jardin public à la flore chétive. Inutile de sortir. Il valait mieux attendre l'heure du départ ici.

— Enfin, se dit-elle, dans six heures, je serai sur Uranus.

Son oncle et sa tante l'y accueilleraient. Ils lui montreraient les magnifiques panoramas de la planète. Elle ferait du ski sur les pentes neigeuses, en scaphandre, comme un véritable astronaute. Ce n'était pas de la neige d'ailleurs, mais des cristaux de... elle ne savait plus au juste quelle matière chimique

était à l'état de cristallisation sous le climat d'Uranus. Son épreuve de chimie du bac était loin. Pourtant elle l'avait passé avec succès, cet examen. C'était même pour cela que ses parents lui avaient offert ce voyage sur Uranus, pour aller retrouver son oncle et sa tante — et aussi ses cousins, deux garçons formidables qui n'étaient venus qu'une fois sur Terre, quand elle était encore au lycée, et avec lesquels elle avait passé des vacances dont elle avait gardé un merveilleux souvenir.

Sylvie leva la tête et vit son image dans la grande glace qui lui faisait face. Machinalement elle fit bouffer ses cheveux blonds. En toute impartialité, elle avait de l'allure, longue et fine comme elle était avec sa peau laiteuse et surtout ses grands yeux noirs — chose rare chez une blonde, elle le savait. Ses cousins seraient impressionnés de voir cette jeune fille qui venait d'une planète bien plus ancienne en civilisation que la leur.

Sylvie sourit en revoyant le visage inquiet de sa mère, presque affolée à l'idée de voir sa fille partir pour un voyage aussi lointain.

— Sacrée maman, se dit-elle, elle se croit encore à l'époque du Cap Canaveral.

Quelle joie de pouvoir voyager seule, comme une dame, d'entrer d'un air digne et blasé dans les hôtels d'astroports. Sa nouvelle liberté de mouvement l'enivrait. C'est pour cela d'ailleurs qu'elle n'avait pu résister au plaisir de prendre la fusée Saturne-Neptune, sans passer par Uranus, pour faire un petit crochet sur Neptune, où ne passaient pour ainsi dire jamais les touristes et que seuls fréquentaient les pilotes de commerce et les colons. Elle avait espéré rencontrer des personnages mystérieux, terribles et pittoresques : prospecteurs pleins d'audace, vieux pilotes pleins de souvenirs... Elle n'avait vu que des êtres fatigués, indifférents et grossiers.

Neptune était bien décevant. La nuit qu'elle avait passée dans ce petit hôtel, le seul convenable de l'endroit, avait été morne. Les touristes avaient raison de prendre directement Tyr, elle se l'avouait maintenant, et de laisser Neptune aux seules fusées de marchandises.

Certainement, si ses parents avaient pu soupçonner qu'elle avait fait escale sur Neptune, ils auraient été affolés. Il n'y avait pas de quoi. L'astroport, seul endroit colonisé de la planète, évoquait une petite ville provinciale, perdue, assoupie dans son silence que troublait seul par moment le bruit des fusées qui décollaient.

Le dépit qu'elle éprouvait de n'y avoir rien trouvé d'intéressant serait compensé par la fierté qu'elle ressentirait quand elle raconterait à ses cousins et, plus tard, à ses amis de la Terre, qu'elle avait visité seule un endroit que ne connaissaient que les astronautes de profession.

Neuf heures et demie! Comme le temps était long ! Elle se demanda si elle n'allait pas s'allonger sur son lit et tâcher de dormir. Mais elle n'avait pas sommeil et, de plus, il ne fallait pas risquer de rater la fusée pour Uranus, sinon elle aurait eu à attendre jusqu'à la nuit prochaine.

Tant pis! Elle passerait le temps à lire. Elle tendit la main vers la table où s'amoncelaient les revues. La plupart étaient sans intérêt, des lectures pour des soldats désœuvrés ou illettrés (le genre dont étaient la plupart de ceux qui fréquentaient Neptune), des revues de propagande pour quelque exploitation de produits nouvellement découverts sur des planètes désolées.

Elle les compulsa vaguement. Une revue sur papier glacé, éditée aux frais d'une compagnie commerciale, attira son attention. « Au delà de Jupiter » était le titre. Elle l'ouvrit. D'assez belles photos de paysages et de faune parsemaient ses pages. Elle regarda avec un certain intérêt, n'ayant rien de mieux à faire et jetant de temps à autre un coup d'œil sur la pendule de l'hôtel.

« La flore de Neptune est raréfiée » disait le texte. « Seules quelques plantes géantes croissent dans les couches gazeuses... »

A un détour de page, la mauvaise photo d'un être bizarre apparut. On eût dit une sorte de grenouille qui se serait tenue debout. Son regard était inerte comme celui d'un poisson. Sylvie se mit à rire devant cette créature qui semblait la caricature ridicule d'un être humain. Elle lut avec intérêt la légende qui l'accompagnait :

« Les Plutoniens n'ont été découverts que bien après la première exploration de la planète. Pour cette raison on l'a cru longtemps inhabitée. Ce n'est que lorsque les mines de produits chimiques se multiplièrent à sa surface que l'on en découvrit. Ces êtres, malgré leur apparence anthropoïde, sont totalement dépourvus d'intelligence et ne se meuvent que par réflexes. Ayant renoncé à communiquer avec eux, les colons s'en servent comme manœuvres dans les carrières de Pluton, car ces êtres supportent parfaitement la température et les gaz de la surface de la planète ».

La note était courte. Il est vrai qu'on ne connaissait que peu de chose sur Pluton, celle-ci n'étant occupée que par des exploitants hardis qui bravaient l'exil pour extraire les nombreux produits de son sous-sol, isolés à des millions de kilomètres de la Terre.

Mais Uranus? Que disait le livre là-dessus? Il faudrait qu'elle eût l'air renseigné en débarquant chez son oncle, car ses cousins s'amuseraient certainement à étonner une Terrienne.

Elle commençait à apprendre par cœur la notice sur Uranus lorsqu'un réflexe lui fit regarder l'heure. Mon Dieu ! La fusée partait dans vingt minutes! Enfin ! Adieu, Neptune !

Elle alla chercher sa valise et salua la réception en sortant. On l'avait obligée à payer sa chambre d'avance. La confiance régnait sur Neptune.

Elle se hâta vers la gare. On n'y voyait guère dans cette ville. La lumière était insuffisante. Les bâtisses se dressaient béantes dans la nuit, dans les avenues emplies de brume jaunâtre.

Elle côtoya le jardin public, qui luisait vaguement dans l'ombre. Devant elle, sur le même trottoir, un homme marchait, sans doute un pilote, qui ressemblait sous la lumière à une statue de bronze noir. Décidément ce Neptune était lugubre. Elle n'y reviendrait plus.

L'homme se retourna calmement. Elle crut qu'il voulait lui dire quelque chose, mais il regardait derrière elle d'un air distrait.

Quelque chose de lourd s'abattit soudainement sur sa figure, l'enveloppant, la plongeant dans une obscurité étouffante. Elle pensa qu'on avait dû l'assommer. Elle cria, mais son cri n'alla pas plus loin que ses lèvres. Elle essaya désespérément d'enlever cette masse qui étreignait sa tête et ses épaules. Une pesanteur de plomb coulait dans son dos, l'engourdissant. Ses muscles se figèrent. Il lui sembla qu'elle basculait pour toujours dans un puits sombre.

La Terre, ses cousins, ses parents, tout cela s'évaporait comme un rêve au réveil. Sa pensée devenait incohérente comme à l'approche du sommeil.

L'homme tenait toujours solidement derrière elle le casque. Le chef, sanglé dans son cuir noir, jeta un rapide regard aux alentours. Les bras battirent vaguement dans le vide, puis la jeune fille s'immobilisa.

— Ça y est, ça commence, dit l'homme en lâchant le casque. Personne ne nous a vus?

— Personne, doc. On peut y aller.

Tous deux se saisirent de leur prise et enjambèrent la grille du jardin. Ils l'emportèrent dans l'obscurité. Le chef tâta le sol du pied; on n'y voyait guère.

— Attention ! dit-il tout à coup. Nous y voilà.

Ils descendirent à tâtons un petit escalier de pierre roide qui menait directement à un des docks. Sur le quai désert à cette heure, quelques fusées immobiles dormaient. La porte de l'une d'elles était éclairée par une lampe-tempête. Sous sa lueur blanchâtre, un homme attendait. Il les aida à charger leur capture à l'intérieur.

Ils se retrouvèrent dans l'habitacle, vaguement éclairé par les reflets verdâtre du tableau de bord.

Le dernier venu scruta la prise dans la pénombre.

— Elle n'est pas mal, on dirait, dit-il d'un ton égrillard.

— Ah non ! coupa le chef. Écoute, Lewis, le boulot, c'est le boulot. Si tu veux rigoler, attends une virée sur Saturne. Allez, vas-y.

Lewis sortit un couteau très aiguisé et commença à lacérer les vêtements de la jeune fille, pour ne pas perdre de temps à les défaire. Il les réunit en paquet et les jeta dans le crémateur de bord.

— Je suis toujours nerveux tant qu'on n'a pas enlevé le casque, dit le doc. On ne sait jamais. Si on nous avait repérés...

— Bah ! dit le chef. Trouver un type sur Neptune ? Qui irait chercher un type ici ? Et puis, ce n'est pas la première fois...

Le doc regardait la jeune fille sans arrêt. Puis il dit au bout d'un moment :

— Ça y est.

Il enleva le casque pendant que Lewis ouvrait la trappe de la cale. Dans son obscurité, des êtres y remuaient.

— Et attache-la bien ! dit le chef. J'ai pas envie que la cargaison s'esquinte dans les évolutions d'atterrissage.

Lewis fit descendre leur capture, et remonta au bout d'un moment.

— Bon. Prêt ? Décollons, dit le chef. Nous n'avons plus rien à faire ici, et j'ai pas envie de tomber sur une nouvelle visite de douaniers.

Quand ils furent dans l'espace, ils respirèrent. Le chef, sans lâcher les commandes, alluma une cigarette.

— On est au complet maintenant, dit-il. Ça va aller. Au fait, doc, je ne suis pas fortiche en sciences, mais je voudrais savoir vaguement comment marche votre machin.

— Oh ! dit le doc d'un air modeste, en desserrant sa vareuse de cuir noir, c'est un modèle que j'ai perfectionné, simplement. Il s'agit d'un courant qui s'infiltre à la base du cervelet. Il neutralise une partie du système nerveux et en modifie l'autre.

— Quand même ! C'est extraordinaire comme résultat !

— Pas tellement. Vous savez bien qu'à un moment de sa croissance, un fœtus humain respire comme un poisson. Question de conditionnement, quoi !

Plusieurs heures après, la fusée arriva à destination. Elle atterrit près d'une immense bâtisse. Les trois passagers revêtirent leurs scaphandres. Le doc jeta un coup d'œil torve vers l'immense ciel, noir et épais comme la voûte d'un four, et le cirque de rochers d'air liquide cotonneux qui luisait vaguement.

Les hommes de la base arrivèrent dans leurs gros scaphandres, lourds comme des crustacés. Tous trois descendirent à terre.

— Ç'a été pour la cargaison ? demanda un des hommes de la base.

— Oui, oui, très bien.

Lewis ouvrit la porte extérieure de la cale, y entra. Au bout d'un moment il en sortit, poussant devant lui les êtres qui s'y trouvaient.

Les colons virent l'immense troupeau de Plutoniens en sortir, encordés au cou, piétinant et ahanant sous la lumière froide, qu'ils regardaient sans voir de leurs yeux stupides, leurs silhouettes éclairées par la réverbération du sol.

— Allez ! Au travail ! cria machinalement le chef.

Il effleura de la mèche d'un fouet la peau de cuir brune et ridée d'un Plutonien.

Lewis regarda le troupeau.

— Sacré Pluton ! dit-il. Vivement que je prenne ma retraite. Au fond, c'est une drôle d'histoire pour eux.

— Mais non, dit le doc. *Puisqu'ils ne peuvent se souvenir de rien.*

Colomb de la Lune

par RENÉ BARJAVEL

— *Moi, Colomb, moi qui reviens des Indes, je veux vous dire...*
— *Tu retardes, Colomb! Tu n'y es plus! Ce n'est pas des Indes que tu reviens, c'est de la Lune!...*
— *Ce sont les Indes, toujours...*
— *Et qu'as-tu trouvé, là-haut, à la pointe de ton voyage?*
— *Des cailloux et de la poussière, toujours...*
— *Des cailloux et de la poussière, et toi par-dessus, toi charogne...*
— *Et moi par-dessus, moi charogne, moi esprit...*

***

C'est peut-être, oui peut-être ce qu'il dira. Je le connais bien, c'est pourquoi je me suis permis. Mais l'honnêteté m'arrête. Je ne veux pas inventer l'avenir. J'ai décrit dans *Le voyageur imprudent* un voyage en l'an 100 000. C'était du roman. Maintenant il s'agit d'être honnête. Faire taire l'imagination et attendre. Attendre qu'il revienne.

Nous l'attendons tous, avec plus ou moins d'espoir. Cet espoir, quelques-uns chaque jour le perdent. La plupart l'oublient. Il y a l'actualité, n'est-ce pas, il y a le pain quotidien, les amours, les championnats, le travail et les vacances... La lune, après tout, à quoi ça peut servir?

Souvenez-vous de son départ, pourtant : ce fut une belle kermesse! Trois millions de personnes suant, le nez en l'air, dans le désert de la Crau, regardant son ballon haut comme la Tour Eiffel, mal gonflé, un peu ridicule, qui se balançait doucement. On mangeait des sandwiches, on buvait de la limonade, on criait, on chantait, des boys-scouts agitaient des petits drapeaux. Le ministre n'arrivait pas au bout de son discours, les gendarmes crevaient dans leurs uniformes, les lézards ne savaient plus où se mettre entre tant de pieds... Lui était déjà seul dans la Cabine ronde.

Et puis la fanfare a joué la *Marseillaise*, on a ôté les chapeaux malgré le soleil, et le grand ballon ridicule et mal gonflé a commencé à monter lentement. Au-dessous est apparue la cabine parfaitement ronde. Les tranches noires qui la zébraient la faisaient ressembler à un melon. Elle était fixée à un grand mat creux qui pénétrait à l'intérieur du ballon jusqu'à son sommet. Et au-dessous d'elle pendait, comme la queue du melon, la tuyère du moteur ionique. La tuyère ne crachait aucune tempête, pas le moindre souffle, rien du tout. Elle n'a servi que plus tard, plus haut, bien plus haut. L'enveloppe du ballon, recouverte d'une double couche micrométrique de peinture métallique, constituait en fait une gigantesque pile solaire. A la limite de son ascension,

quand le gaz dilaté l'eut entièrement gonflé, le ballon fournit au moteur l'énergie nécessaire, et l'ensemble ballon-cabine, maintenu rigide par le mat, commença, sous la faible poussée de la tuyère, son voyage vers la Lune. Lentement d'abord, puis un peu plus vite, puis un peu plus, en vitesse uniformément accélérée. Les gaz qui tendaient à faire éclater le ballon dans le vide s'échappaient par le mât creux, et passaient dans le moteur pour y être ionisés. On n'avait pas prévu un gros moteur, tout cela était très léger. Colomb aussi était léger, c'était une des raisons qui l'avaient fait choisir.

***

Pourquoi ai-je choisi Colomb? — Car c'est moi qui l'ai choisi, bien sûr. — Il y avait d'autres candidats : don Quichotte, Superman, Hamlet ou Fausto Coppi. Des champions. Chacun avait ses chances et ses bonnes raisons. Mais quand il s'est présenté, lui Colomb, les autres n'ont plus existé.

Je l'ai choisi un peu à cause de l'histoire que lui contait sa mère quand il était enfant, une assiettée ce soir et la suite demain. Il n'en a pas oublié une syllabe. C'est ce qui le fait si léger. C'est ce qui lui a rendu la Lune si familière, bien avant qu'il se fût posé sur elle.

Je l'ai choisi aussi parce qu'il fallait pour la Cabine un homme habitué à la solitude, qui non seulement n'en eût pas peur mais l'aimât. Lui était seul depuis toujours. Seul, enfant, avec la merveilleuse histoire dans ses rêves. Seul quand il fut pion, au milieu des cancres gueulards dont il n'entendait rien. Seul dans les chiffres, les atomes et les particules, qu'il montait, ravi, dans sa tête en mousse légère. Seul en amour avec la Passionnée, qui l'aimait comme un bifteck. Seul avec ses quatre enfants qu'il croyait aussi purs, aussi simples que lui. Mais ses enfants étaient devenus, comme nous tous, des adultes au premier mensonge. Le seul enfant, c'était lui.

Je l'ai choisi enfin à cause de son nom, bien sûr, à cause de son nom surtout. Colomb des Indes, Colomb des Amériques, Colomb de la Lune... Colomb comme la Lune, comme nous... Bien sûr c'était lui qu'il fallait...

***

Je l'ai fait d'os légers et de taille moyenne, pour qu'il puisse tenir dans la Cabine comme un oiseau dans le nid. Mais par sa nature même il n'aurait jamais eu beaucoup de poids. Il aime les vins clairs, l'eau franche, les cerises cueillies à l'arbre, et marcher sur la pelouse défendue après une averse d'été. Il pèse à peine la moitié de son poids. Un oiseau...

Seul dans la Cabine, il peut y rester dix ans, sans languir. C'est pourquoi, peut-être, nous l'attendrons longtemps... Mais il reviendra. J'en suis sûr. Il suffit de se rappeler ce qu'il nous a dit quand il est arrivé là-haut...

***

— *Colomb, Colomb de la Lune, as-tu fait bon voyage?*
— *Oui, je crois, merci, je ne sais pas, j'arrive...*

— Colomb, regarde autour de toi! Regarde! Colomb, que vois-tu?

— Oh! je vois...

— Colomb, que vois-tu? Nous t'avons envoyé là-haut à notre place! Nous mourons d'impatience! Colomb, que vois-tu? Dis-nous ce que tu vois!

— Je vois... Je vois la Terre! Notre Terre! si petite! Perdue dans le ciel noir comme un enfant dans une forêt sans limites, la nuit... Notre Terre perdue, cette pâle lumière dans le ciel noir, ce visage presque effacé au bout de mon doigt tendu là-bas au fond du ciel noir, notre Terre si petite, si fragile, perdue, notre chère, chère Terre avec ses fleurs, ses oiseaux et ses hommes, vous que j'aime mes frères, les hommes...

***

De quoi rire! Vraiment de quoi rire! On a dépensé tant d'argent pour l'envoyer sur la Lune! Notre argent à tous! On aurait pu avec s'acheter les cigarettes ou le beaujolais! On a donné cet argent pour qu'il aille sur la Lune, qu'il regarde, qu'il inspecte, qu'il mesure, qu'il échantillonne, qu'il photographie, qu'il soupèse, qu'il filme, qu'il goûte, qu'il écoute, qu'il regarde surtout, qu'il regarde! et puis, après, qu'il nous raconte!

Et quand il est là-haut et qu'on lui demande : « Comment c'est fait la Lune? Qu'est-ce que tu vois? Parle! »

...il nous répond : « Je vois la Terre! »

C'était bien la peine de tant dépenser et d'aller si haut! Nous aussi nous la voyons, la Terre, nous marchons dessus! Nous en avons même plein les bottes! Dites-nous un peu, est-ce que vous êtes sûr de l'avoir bien choisi?

***

Je crois, je ne suis pas sûr, j'espère. Dans une aventure pareille on n'est sûr qu'au retour. Quand il est redescendu, toute la Terre l'attendait. Dix mille journalistes couchaient dans la Crau sous des tentes et, le jour, rampaient sous les tables pour chercher le frais. Des haut-parleurs gueulaient dans le désert les communiqués de l'observatoire, et les journalistes transpiraient les nouvelles dans dix mille téléphones pour toutes les oreilles du monde. « Il est à mi-chemin! » « Plus que cent mille kilomètres! » « Il arrivera mercredi! »

Et le jeudi il n'était pas là. Ni le vendredi, ni le dimanche. Il tournait autour de la Terre et ne s'approchait plus.

***

— Colomb, qu'est-ce qui t'arrive? C'est détraqué, le bidule?

— Non, non! Ça fonctionne, tout va bien à bord...

— Alors arrive! Dépêche-toi un peu! On t'attend, nous!

— Je sais! Je sais que vous m'attendez, mais, excusez-moi, je ne peux pas!...

— Tu ne peux pas? Qu'est-ce que ça veut dire? Est-ce que tu te serais ramolli là-haut?

— Je ne peux pas! Je cherche un endroit pour me poser et je ne trouve pas...

— Tu perds les pédales, Colomb! Mets le pilote automatique. L'endroit est

prêt. Il t'attend depuis ton départ. Tout est au frais, les discours, le champagne, la T. V., le bouquet de fleurs et une belle fille pour t'embrasser.

— Non, vous ne comprenez pas... Je cherche un endroit, un endroit...

— Quel endroit?

— Un endroit propre! Un endroit propre! propre! Je fais le tour de la Terre et je ne trouve pas où mettre les pieds!...

— Colomb! Pour qui tu te prends, dis?

— Oh! non! Ne croyez pas!... Je sais que je suis comme vous!... Je ne vaux pas mieux que vous!... Mais peut-être ce voyage... Oui ce voyage c'était comme un bain... Oui c'était un bain d'éther glacé absolument glacé et de pure flamme entière du soleil... Je ne vaux pas mieux que vous mais je viens d'être lavé... *Je cherche un endroit propre, et je ne trouve pas où poser les pieds...*

***

Il a fait encore trois fois le tour de la Terre, puis il est reparti. On ne sait où. Plus loin que la Lune. Plus loin que le soleil. Il n'atteindra pas les étoiles. Il est trop lent et trop fragile. Il est Colomb, oui, mais aussi un homme. C'est pourquoi il reviendra, j'en suis sûr. Mais quand? Quand se lassera-t-il de ce bain de nuit et de pure lumière? Et, lorsqu'il reviendra, que sera-t-il devenu? Un ange? un aliéné? un malheureux perdu? quoi?

J'espère être encore là quand il reviendra. Moi qui le connais, je l'emmènerai loin de la foule. Je le laisserai dormir d'abord, puis je lui tendrai de l'eau de la fontaine, dans un verre clair et frais. Puis je le conduirai vers la fenêtre. Au dehors, il y aura de l'herbe verte et du ciel bleu, avec peut-être une dernière branche de lilas, s'il ne vient pas trop tard. Et des animaux familiers : une poule étonnée, peut-être un canard, des pigeons stupides, et un chien bâtard qui se gratte. Alors il pleurera, et il parlera, et je saurai ce qu'il a trouvé, ce qu'il est devenu dans la nuit de lumière. J'essaierai de l'écrire pour que vous sachiez. Je ferai de mon mieux. Ce n'est pas facile. Les mots me trahissent et fuient sous la plume. Je ne suis pas Homère. Barjavel seulement. Je ne dirai pas que ça me suffit. J'aurais aimé être *aussi* Van Gogh et Mozart, et Fabre et Einstein. Savoir et pouvoir plus que je ne peux. Einstein surtout. Si j'avais eu son génie des math, je crois que je ne serais pas resté en rade au moment d'aboutir, dehors, devant la porte avec la clé en main. Ce qui lui a manqué, c'est un peu de déraison. Moi je n'en manque pas. C'est le reste qui me manque.

Oui, regret de n'avoir qu'une vie si courte, si étroite, d'être limité à soi. Si peu de capacités! Se sentir si impuissant, infirme, minable quand il y a l'univers à embrasser.

Mais profiter de ce qu'on peut, au maximum. S'ouvrir de partout. Les yeux et le cœur. Accueillir, recevoir les merveilles de tous les instants. Mon œil, le vôtre, centicube de gelée glaireuse qui voit jusqu'aux étoiles. Milliards d'années lumière dans nos yeux bornés. Fantastique miracle. Et l'odeur de la menthe au bord de la source, le silence de la forêt de pins, les mille couleurs grises du trottoir de Paris sous la pluie. Et Colomb, Colomb de la Lune, Colomb vers le ciel, Colomb notre rêve enfin parti...

Que Dieu me conserve la vie jusqu'à ce qu'il soit revenu.

Fond sonore

par MARCEL BATTIN

T'AS vu qu'on va être à court de bûches, Jules? Va bientôt falloir que tu t'en occupes pour de bon. J'en aurais ben scié un peu, mais avec cette sacrée douleur aux reins j'ai de pus en pus de mal à me baisser. Et avec l'hiver qui va venir, je vois le moment ou on aura pus du tout de bois pour le feu.

— J'ai point trop de temps, ma pauv'femme, tu le sais ben. Je tâcherai de voir l'Albert Vidal dans la soirée. Y doivent avoir fini de déchaumer à c't'heure, alors je pense qu'y verra pas d'inconvénient à me prêter le Louis pour deux-trois jours. Le Louis, sûr qu'y refusera pas, vu que la croûte est ben meilleure ici que chez eux et que nous autres on est pas trop regardants pour le vin.

— Et la lieuse, vous avez-t-y réussi à l'arranger, avec l'André Floirat?

— Ben, y a quèque chose que je comprends point. La ficelle se déroule pas bien et y a toujours le noueur qui chahute. On a pourtant tout bien remonté à sa place, en suivant la notice. Pour moi ça peut être qu'un vice de fabrication. Une machine qu'a pas un an, et qui en plus a couté quatre cent mille francs, queu misère! Celle de l'Albert Vidal qu'a cinq ans de marche et qui est de la même marque, l'a jamais eu un ennui avec. J't'assure que, même qu'elle soit pus sous garantie, j'les oblige à me la reprendre si jamais y me la mettent pas au point, et gratuitement encore. Y verront si j'ai une tête qu'on me refile des loupés d'usine, toute grosse société qu'y sont.

— T'as raison, Jules, faut pas se laisser faire. Nous autres on n'a qu'à vendre des légumes qui sont pas impeccables, tout de suite on a le contrôle sur le dos, alors pourquoi que ça serait pas pareil pour tout?... Loulou, mets pas tes doigts dans ton nez, cochon! Yvette, tu peux pas regarder ce qu'y fait, toi, grande bringue? On dirait pas que t'as quinze ans sonnés, que t'es même pas capable de surveiller ton frère. Et sers à boire à ton père, tu vois ben que son verre est vide. Et chasse-moi ces poules dans la cour, qu'elles me font des saletés partout. Allez, secoue-toi un peu! Tu trouves que je me crève pas assez, qu'y faut encore que je passe la serpillière dix fois par jour? Tu m'as fait perdre le fil, tiens. Qu'est-ce que je disais, moi?...

— *... interrompons quelques instants notre concert de musique enregistrée pour donner l'antenne à notre correspondant permanent à New-York, qui a à diffuser un bulletin d'informations ayant trait à des faits d'une exceptionnelle gravité. Allô, New-York?... Attention, à vous New-York!... Vous m'entendez, New-York?... Allô, allô!... A vous New-York!...*

— *Ici Pierre Crénesse qui vous parle de New-York. Le Ministre de la*

Défense vient de remettre à toutes les agences de presse le communiqué suivant qu'il nous a demandé de diffuser sans aucun commentaire, en attendant de plus amples informations. Je cite : « A trois heures ce matin, heure locale, plusieurs astronefs que l'on suppose d'origine extra-terrestre ont atterri entre Monterey et Los Alamos, sur la côte Ouest des États-Unis, dans l'État de Californie. Ils ont lâché une centaine de véhicules blindés qui se sont formés en deux colonnes et se dirigent lentement vers les centres de San-Francisco et Los-Angeles. Toutes les forces terrestres et aériennes disponibles dans le secteur ainsi que dans les Etats mitoyens sont rassemblées pour être opposées aux envahisseurs. Des bombardiers porteurs de bombes A et H convergent actuellement vers le point de débarquement. Le Commandement jugera en temps utile de l'opportunité de l'emploi des projectiles nucléaires. La Cinquième Flotte, qui manœuvrait au large de San-Diego, a reçu l'ordre de faire route vers le Nord. » Fin de citation. Ici Pierre Crénesse, qui vous a parlé de New-York. A vous, Paris.

— Ici Paris. Nous ne pouvons malheureusement rien ajouter, pour l'instant, au communiqué de notre correspondant. Nous restons en liaison avec lui et lui rendrons l'antenne dès qu'il nous la demandera. Ah! on me fait signe qu'il y a autre chose... C'est la réponse d'un fonctionnaire du Ministère de la Guerre à qui nous venons de téléphoner. Il dit ne rien savoir de plus que nous, et qu'il nous appellera si un message lui est remis à notre intention. Eh bien, en attendant, nous reprenons notre concert de musique enregistrée interrompu. Veuillez écouter, par l'orchestre du Théâtre National de l'Opéra, placé sous la direction d'André Cluytens, le Menuet des Follets de la Damnation de Faust, d'Hector Berlioz.

— ... sais que le Charles Sellier est ben malade, Jules? Une cyrrhose du foie, paraît qu'il a. La Berthe elle croit qu'y s'en tirera pas, et dans le fond y vaut peut-être mieux pour elle, parce qu'un homme pareil moi y a longtemps que je l'aurais laissé tomber. Ivrogne et coureur de jupons, et feignant en plus de ça. Dire que j'ai failli me marier avec lui, quand j'ai été veuve de mon premier! A c't'époque-là, y buvait ben un peu, mais raisonnablement, et si y courait le jupon y le faisait pas encore trop ouvertement. C'est à cause d'une histoire de terre du côté de la Grinvette que l'affaire s'est pas faite, et c'est heureux pour moi!... Loulou, mange proprement. Regarde-moi ça s'il est sale! Deux tabliers propres par jour qu'y faudra bientôt que je lui mette. Yvette, c'est à toi que je vas coller une mornifle si tu le surveilles pas plus que ça, tu m'entends?...

— Oh! c'est pas un mauvais bougre, tu sais. Moi je crois qu'il a commencé à se saoûler quand la Berthe est devenue acariâtre, après qu'ils ont eu perdu leur aîné. Déjà que ça lui a fichu un sale coup, au pauvre type, alors toutes ces engueulades à longueur de journées c'était pas fait pour l'arranger. Vous autres les femmes vous comprenez pas ces choses-là.

— Ouais. Et vous autres les hommes vous vous y entendez pour vous soutenir. Moi je dis que c'est honteux un homme qui boit, qu'est au café les trois quarts du temps alors qu'y à a faire à la maison. Si j'étais le Gouvernement, tu verrais comment que je t'interdirais les cafés et les apéritifs, moi!... Yvette, va chercher le fromage, tu vois bien que ton père l'attend, idiote. Et tire un

autre litre de vin, par la même occasion. Comme si y avait besoin de te répéter à chaque fois les mêmes choses! Bon sang ce qu'elle peut être bête, cette gosse!...

— *... terrompons à nouveau notre concert, et nous nous en excusons auprès de nos auditeurs. Nous vous mettons en relation avec notre correspondant qui nous appelle de Moscou. Attention, à vous Moscou!... Parlez, Moscou!...*

— *Ici Constantin Zarneko, correspondant de l'Agence France-Presse, qui vous parle de Moscou. L'agence officieuse Tass diffuse le communiqué suivant, auquel la censure m'interdit d'ajouter un seul mot : « Au cours des dernières vingt-quatre heures, des envahisseurs ont atterri en divers points du territoire de l'Union soviétique. Des combats sont en cours actuellement, notamment dans les régions de Moguilev, Moscou et Saratov. Les envahisseurs ont également violé les territoires des Républiques démocratiques de Pologne et de Roumanie. La Flotte, l'Aviation et l'Armée Rouges sont fermement décidées à sauvegarder l'intégrité du territoire de l'Union soviétique contre tout agresseur, quel qu'il soit, et accomplissent vaillamment leur devoir. » Ici Constantin Zarneko, correspondant de l'Agence France-Presse, qui vous a parlé de Moscou.*

— *Ici Paris. Il ne nous est toujours pas possible de commenter les extraordinaires informations que viennent de nous transmettre nos correspondants à New-York et à Moscou. Il semblerait qu'une invasion d'extra-terrestres ait effectivement eu lieu. Néanmoins, plutôt que de nous livrer à des spéculations hasardeuses et étant donné la conjoncture, nous préférons nous abstenir de tout commentaire et attendre des informations plus détaillées. Euh!... Nous... Hum!... Nous gardons le contact avec nos correspondants ainsi qu'avec le Ministère de la Guerre, où le fonctionnaire avec qui nous avons déjà conversé vient de nous répéter qu'il n'avait aucune nouvelle à... Oh! On me fait signe que le contact avec New-York est perdu... Je... Oui?... Hein?... Qu'est-ce que tu dis?... Euh: Je vous demande pardon, mes chers auditeurs. Veuillez écouter, en attendant, la suite de notre concert de... hum! de musique enregistrée. Voici, par Bruno Mozart, Bru... Bruno Walter, le concerto numéro ré en... numéro vingt en ré mineur de Mozart.*

— ... de cinq francs par kilo, qu'elles sont tombées, alors tu comprends qu'il était grand temps qu'on les vende. C'est toujours pareil, tout pour les ouvriers et les gens des villes, et rien pour nous. Regarde par exemple les augmentations qu'ils ont, dans la métallurgie. Est-ce qu'on dit quelque chose, nous autres, quand ils touchent une augmentation? Non, on dit rien. Mais eux, quand y voyent les haricots verts et les carottes qui augmentent, une supposition, alors y grognent et y mettent ça en grand dans les journaux. Et quand nous autres on paye les engrais dix pour cent plus cher, y trouvent ça normal. Y sont riches les paysans, qu'y disent, et y s'engraissent sur notre dos. Et alors quand on achète un bifteck, on le paye-t-y pas aussi cher qu'eux? Et quand y faut s'acheter des souliers, ou une chemise, ou ben habiller les gosses, on a-t-y des réductions? J'aime mieux pas en parler de ces choses-là, ça me fait foutre en rogne.

— T'as raison, Jules, vaut mieux pas en parler. Ça te fait pas du bien de te mettre en colère, et pis de toute façon on n'y changera rien. De tout temps

ç'a été comme ça, les paysans en dessous des autres... Alors, Loulou, tu la vides, cette assiette, ou tu veux que je t'aide? Et toi, Yvette, débarrasse-moi la table au lieu de rêvasser, feignante, que j'ai du repassage à faire. Dehors, Médor! Je veux pas te voir à la cuisine quand on mange. Tu vas l'avoir, ta gamelle!

— *... bulletins d'informations retransmis par les agences de presse font état de débarquements en de nombreux points du globe. En plus des U. S. A. et de l'U. R. S. S., la Chine Populaire, le Japon, l'Australie, le Brésil, le Pérou, l'A. O. F., l'Union Sud-Africaine, la République Arabe Unie, le Canada, l'Allemagne de l'Ouest signalent des atterrissages d'astronefs et des combats entre leurs forces armées et les envahisseurs. Il se confirme donc qu'il s'agit bien d'extra-terrestres. Nous allons essayer une fois encore d'appeler le Ministère de la... Oui? Rennes?... Nous vous mettons en relation avec notre émetteur régional de Rennes, qui nous appelle. Parlez, Rennes!...*

— *Ici Rennes, Radiodiffusion-Télévision Française. Il y a trois quarts d'heure, une trentaine d'astronefs ont atterri non loin de Brest, plus exactement à Saint-Pierre Quilbignon. Les engins venaient du Sud et volaient parallèlement au sol, à un millier de mètres d'altitude. L'un d'entre eux a, au passage, projeté un faisceau de rayons sur le croiseur « Alsace », mouillé dans la rade, et l'a désintégré. D'autres rayons ont entièrement détruit les installations portuaires et un gigantesque incendie dévore tout un quartier de la ville. Les astronefs ont mis à terre plusieurs dizaines de tanks qui ont pris la direct...* CRASH!

— *Allô, allô, Rennes!... Vous m'entendez, Rennes? ...Qu'est-ce qu'il se passe? Allô, allô!... Vous m'ent... Oui? Bordeaux? Oui, parlez, Bordeaux...*

— *Ici Bordeaux, R. T. F. Au moment même ou je vous parle, une flotte d'astronefs survole la ville. Je les vois de la fenêtre du studio. Ils... Ils se dirigent vers le... Ils projettent vers le sol des rayons lumineux aveuglants. Ils... Je...* CRASH!

— ... va se marier avec le Louis Bourdat, tu sais bien, le fils du tailleur, qu'est revenu de soldat y a un mois. Mais tu connais pas le plus beau! En robe blanche qu'elle se marie, à ce qu'y paraît. Tu te rends compte? Après tout ce qu'elle a fait, moi je sais que j'oserais pas. Qui c'est qu'a pas couché avec elle ici? Je voudrais ben qu'on me le dise. Tu te rappelles la fois qu'on l'a trouvée au bord de l'étang de Bordières, qu'elle était quasiment à poil et que...

— *Ici Paris. Il semble bien que toute communication soit maintenant impossible, tant avec nos correspondants à l'étranger qu'avec nos postes régionaux. Nos techniciens font l'impossible pour essayer de...* CRASH!

— Yvette, va donc me fermer c'te bon dieu de T. S. F., qu'on s'entend pas causer, ici!

i

par JACQUES BERGIER et PIERRE VERSINS

Je vous en supplie, messieurs, ne touchez pas à cela! Non! Vous allez tout me démolir!... Le travail d'une vie, c'est l'œuvre de ma vie que vous allez détruire!...

— Ta gueule! coupa Léonard.

— Mais...

— Ta gueule, on te dit!

Le petit vieux gesticula un moment dans le vide, mâchant des phrases inaudibles entre ses gencives apparentes. Il était ridé à un point incroyable, peut-être par mimétisme, car à force de fréquenter les Grooms...

— Un sale collabo, et ça se permet de supplier! grommela Léonard, allant d'un appareil à l'autre.

— Attention!

C'était encore le petit vieux. Léonard se retourna, les sourcils froncés. Une étincelle, une odeur de roussi. Il lâcha brusquement la manette qu'il tenait et se frotta le poignet droit en grognant.

— Qu'est-ce que c'est que ce foutu truc? Pouviez pas avertir, non?

— Mais justement, fit le vieux.

Léonard battit l'air de sa main endolorie. Il grimaçait.

— Ça va, ça va, on ne te demande pas ta vie! Et toi... (Il se tournait vers moi) c'est le moment de montrer à quoi tu es bon. Tâche voir de me couper tout le jus dans cette baraque. On ne peut pas faire un pas sans risquer de se faire électrocuter...

Je jetai un coup d'œil sur les quatre murs et avisai un gros interrupteur noir dans un coin.

— C'est là? demandai-je au vieux.

Il fit oui de la tête, doucement, trop épouvanté pour articuler un mot. J'allai au mur et fermai les vannes d'un claquement sec.

— Bon, reprit Léonard avec un soupir, on va pouvoir respirer.

Il s'assit sur un tabouret. J'étais debout, adossé au mur près de l'interrupteur, et Jo gardait la porte.

— Approche, vieille noix!

Le vieux eut l'air désemparé d'un chien qui ne sait pas si son maître l'engueule ou va lui donner du sucre.

— Moi? demanda-t-il.

Jo s'esclaffa.

— Comme s'il pouvait y avoir ici une autre vieille noix, fit-il, ce qui eut le don de mettre Léonard en joie. C'était assez rare pour qu'on le note. Il est

vrai qu'un Chef de Milice, en temps de révolution, n'a pas beaucoup l'occasion de se marrer. Il paraît qu'il y a un gars, il y a bien longtemps, qui a prévu qu'un jour viendrait où les hommes auraient besoin d'une petite révolution de temps à autre, une révolution organisée par le gouvernement, en quelque sorte, tous les ans, tous les cinq ans ou plus, je ne me souviens pas. Mais il ne pouvait pas prévoir vraiment, il n'avait aucune raison de penser aux Grooms. Et même s'il y avait pensé, il ne pouvait pas prévoir qu'il y aurait un jour des gens assez bêtes pour pressurer les autres à un point qui n'est pas supportable, alors, les autres, ils n'ont plus qu'à se révolter, mais vraiment, avec du sang et de la boucherie, pas pour rire... Entre vivre comme du bétail domestique et mourir dans la bagarre, il n'y a pas à hésiter. Ça me rappelle le type, il y a deux ans environ, à qui on demandait pourquoi il avait tenté de se tuer. Le Groom de garde lui a dit, textu : « Vous n'aimez donc pas la vie? » Et il a répondu : « Vous appelez ça une vie, vous? » Après quoi, il est tombé sur le Groom à bras raccourcis, et celui-ci l'a étendu raide. Ils ne connaissaient pas ça, avant...

— Alors, François, tu y es?

J'ai sursauté, j'étais bien loin de l'interrogatoire. J'ai sorti un enregistreur de ma poche, j'en ai contrôlé le chargement, et allez-y!

— Ton nom?

— Norbert Vollard.

— Né le?...

— 25 juin 1958.

Une vieille buse, quoi. Est-il permis de vivre aussi longtemps, à notre époque!

— Où ça?

— Paris, 15e.

— Naturellement!

— Je vous demande pardon?

— Je dis : naturellement! Vous êtes tous nés à Paris, au jour d'aujourd'hui.

— Mais...

— Tu veux que je te fasse un croquis?

Bien sûr, né à Paris, pour qu'on ne puisse pas contrôler leur état civil.

— Tu as des papiers?

— Oui, là, dans le tiroir...

— Te dérange pas, j'y vais.

Léonard se leva, renversa le tiroir sur le sol aux pieds du vieux. Celui-ci lui jeta un regard désemparé, reçut une gifle et se baissa aussitôt pour fouiller.

— Donne!

On n'entendit pendant un long moment que le bruit des feuillets que tournait Léonard, jetant sur chacun un bref coup d'œil, mais je n'osais pas arrêter l'enregistreur parce qu'on ne sait jamais quand un interrogatoire va reprendre. C'est normal, du reste. Il ne faut pas que le gars qui est sur le gril se doute du moment où une nouvelle question va lui tomber dessus. Même Léonard ne devait pas savoir. C'est nécessaire : certains types arrivent à déceler une fraction de seconde à l'avance le moment où la question va péter, probable en regardant le cou de celui qui les interroge, ou en écoutant le silence,

qui change d'intensité, on dirait, juste avant qu'il parle, ou encore parce qu'il reprend sa respiration, enfin, toutes sortes de détails. Léonard m'a dit un jour qu'il était en veine de confidences que jamais, au grand jamais, il ne savait d'avance ce que serait la première question d'une série. La réponse qu'on y fera n'a pas d'importance, il est seulement utile qu'elle désarçonne et pendant ce temps, expliquait-il, j'ai un répit suffisant pour préparer la vraie première question, alors que le gars d'en face, il en est encore à pétouiller et à se demander pourquoi diable je lui ai demandé ça précisément.

— Qu'est-ce que faisait ton père?

Là, par exemple, c'était loupé. Question trop longue, bien que Léonard parle très vite. Mais avec ce vieux schnock, pas besoin de prendre tant de précautions.

— Professeur de lycée.

— Et toi, qu'est-ce que tu fais?

— Je suis professeur, aussi.

— De quoi?

— D'information.

— Qu'est-ce que ça veut dire?

Le vieux eut un léger sourire. Mauvais pour Léonard, ça.

— Un peu tout, dit-il.

— Tu te fous de moi? hurla Léonard, si fort que mon voyant passa le rouge. Ces foutus enregistreurs ne sont pas capables de supporter un interrogatoire un peu poussé. Il y a trois mois, à Montauban, une femme lançait des brâmées suraiguës à un point tel que si je la prenais je ne pouvais prendre en même temps la canonnade qui couvrait pourtant à peu près tout pendant ce temps.

— Non, dit le vieux, mais c'est très compliqué.

— Va toujours, on n'est pas nés d'hier.

— Vrai? fit le vieux en se frottant les mains.

Il y eut un silence, bref.

— Eh bien? Dis-nous en gros, seulement, pas de détails...

— Alors voilà. En gros, en très gros, l'information, c'est ce qui ressort de tout message, une fois qu'on l'a filtré de ses impuretés. Ça se mesure, naturellement.

— Quel intérêt?

— Vous allez voir.

Là, il était à l'aise. Professeur, va! A la place de Léonard, je lui aurais allongé une bonne demi-douzaine de beignes sur la calotte crânienne pour lui faire dire en quoi les Grooms l'intéressaient. Quoique, après tout, Léonard connaît bien son métier.

— Vous allez voir, c'est très simple. Prenez par exemple ces vers, de je ne sais plus qui :

« *Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches,*
Et puis voici mon cœur qui ne bat que pour vous. »

— Tiens, c'est joli, ça, dit Jo, rêveur.

— La ferme! Alors, vieux schnock?

— Alors, fit le vieux en jetant un coup d'œil à Jo, puis à moi qui ne bron-

chai pas, c'est rempli d'impuretés, ces deux vers. L'auteur a dit là en vingt et un mots ce qu'il aurait pu dire plus clairement en trois mots.

— C'est-à-dire?...

— C'est-à-dire : je vous aime.

— Oui, fit à nouveau Jo que le sujet décidément intéressait, mais ça aurait été moins joli.

— La ferme! On t'a pas demandé ton avis. Garde la porte et tiens-toi peinard, compris?

— Compris, chef.

— Je continue? demandait le vieux en se trémoussant.

— Oui. Mais abrège. C'est pas un cours qu'il nous faut.

— Parfait. En somme, vous pouvez très bien comprendre ce que j'enseigne, vous venez de le définir vous-même.

— Tu dis?

— Je dis que, lorsque vous déclarez : ce n'est pas un cours qu'il nous faut, vous sous-entendez : c'est de l'information.

Léonard ouvrit de grands yeux.

— J'ai dit ça, moi?

— Non, mais c'est pareil. Un autre exemple, plus précis, plus immédiat, et qui, j'en suis sûr, vous éclairera entièrement. Qu'est-ce que vous cherchez ici, en m'interrogeant.

— Ça, alors! s'étrangla Léonard, elle est bien bonne... Rappelle-toi, vieille noix, que c'est moi qui pose les questions, ici, hein?

— Mais c'est une façon de parler, voyons! protesta le vieux. Je n'ai posé cette question que pour y répondre moi-même! Vous n'avez donc jamais été à l'école?

— Pas eu le temps! grogna Léonard.

Une ombre passa dans les yeux du vieux.

— Excusez-moi, dit-il.

Il haussa les épaules et marmonna quelque chose que je ne saisis pas.

— Parle plus fort, grinça Léonard en le secouant un peu. Comment veux-tu que l'enregistreur prenne ce que François n'entend pas? Qu'est-ce que tu mâchouillais?...

— Il est nécessaire que je répète?

— Oui!

Un oui qui dépassa le rouge, encore. Le vieux se dandina un instant.

— Eh bien, au risque de passer pour un grossier personnage, ce que je ne suis habituellement pas, je dois avouer que je me disais, à moi-même : quels emmerdeurs que ces Grooms!... Je vous demande bien pardon.

— Quoi?

L'ahurissement cloua Léonard. Puis son visage se détendit.

— Bon, nous reparlerons de ça plus tard. Pour le moment, nous en étions à ton fourbi d'information. Continue, ma vieille, ça me passionne.

— Vrai? (Le visage du vieux s'éclaira.) — Eh bien, je reprends. Où en étais-je?... Ah! oui. Je me posais la question : pourquoi m'interrogez-vous? La réponse est immédiate : pour que je réponde. Je réponds donc, et dans tout ce que je réponds, il y a de l'information pour vous. Mais vous me posez

souvent des questions qui n'ont pas de sens, du moins pas de sens immédiat.

Malin, le vieux singe, plus dur à cuire qu'il n'en avait l'air. Je regardai Léonard, il n'avait pas l'air de s'émouvoir.

— Par exemple, vous me demandez n'importe quoi, la première chose qui vous passe par la tête. Pourquoi? Pour essayer de m'affaiblir... Non, attendez! Voilà : la situation est la suivante. Je possède des informations dont vous avez besoin...

Je sursautai, le doigt soudain sur le bouton d'arrêt, un réflexe.

— Chef! Il avoue!

— Ta gueule, toi! me lança Léonard.

— Merci, fit le vieux, c'est un plaisir. Donc, ces informations, il faut que je vous les donne. Je me place, bien entendu, à votre point de vue d'enquêteurs. Mais moi, je ne veux pas vous les donner. Alors, je réponds faussement, ou à côté, ou bien encore, je ne réponds pas du tout. Si je ne réponds pas du tout, vous n'aurez jamais l'information que vous cherchez...

— Nous avons des moyens très perfectionnés, coupa Léonard, mais d'un ton qui ne me parut pas très convaincu.

— Je sais, je sais, ne m'interrompez pas. Si je reste muet, donc, rien à faire. C'est la même chose si je ne sais rien. Mais maintenant, si je sais quelque chose et si je parle, je peux le faire de trois façons : 1° Je dis la vérité; 2° Je dis le contraire de la vérité et 3° Je biaise, je réponds à côté ou je réponds n'importe quoi. Vous me suivez?

J'enclenchai le second enregistreur à temps, juste à temps. J'étais tellement ahuri que c'est à peine si je surveillais mes appareils. Du reste, le petit vieux parlait d'une voix égale, et je n'avais que rarement à intervenir. Ce qui m'étonnait le plus, c'était l'attitude de Léonard. Le coude sur un genou, comme ces poupons en plastique qu'on donne aux filles pour jouer à la poupée, il écoutait, il écoutait d'un air tendu, comme à l'école.

— Bon, poursuivait le vieux, dans les trois cas, vous pouvez arriver à savoir la vérité, c'est une simple question de temps, de patience et d'ingéniosité. Du moment que je sais et que je parle, il est fatal que je vous donne l'information que vous voulez. Il y faudra une heure, un an ou un milliard d'années, mais cela viendra, i-né-luc-ta-ble-ment. Ça dépend uniquement de votre ingéniosité et de la mienne.

— Parce que?...

— Parce que voici comment ça se passe : j'ai l'information que vous voulez...

— C'est vrai, ça?

— Je vous demande pardon?

— C'est vrai?

— Quoi donc, mon ami?

— Que vous avez l'information dont j'ai besoin.

Interloqué, le vieux avait l'air de revenir de bien loin. Il considéra Léonard un long moment, fermant à demi les yeux, comme s'il le voyait pour la première fois. Puis, soudainement, il se mit à rire, un rire jeune, choquant.

— Mais non, vous n'y êtes pas! C'est pour la clarté du raisonnement, voyons! Laissez-moi terminer et vous verrez.

J'avais nettement l'impression qu'il se fichait de nous, mais le chef, ce n'est pas moi.

— Quoi? demanda Léonard, qu'est-ce que je verrai?

Le vieux éclata, comme à bout de patience.

— Mais enfin, mon cher monsieur, est-ce que vous voulez entendre ma réponse à votre question?

— Quelle question?

— Quelle question? Quelle question? Sur ma profession, animal! Ne m'avez-vous pas demandé ce que je fais? Oui? Eh bien, laissez-moi m'expliquer, au lieu de m'interrompre à tout bout de champ!

— Bon, fit Léonard en se tassant sur son tabouret, expliquez, expliquez.

— Oui. Vous me troublez, je ne sais plus... Ah, si! J'ai donc l'information dont vous avez besoin. Mais je la brouille... Vous vous y connaissez un peu en T. S. F.? Eh bien, c'est pareil. Imaginez que je brouille, en parlant à tort et à travers, mes informations, comme Radio-Dakar par exemple pourrait brouiller les informations de Radio-Madrid. Vous y êtes?... Bien. Et vous, qu'est-ce que vous faites, alors?

— Moi?

— Oui, vous... Vous installez un filtre et vous filtrez à la fois mes informations et le brouillage. Votre filtre, à vous, c'est vos questions. Chaque fois que je me laisse aller à répondre à une de vos questions, je lâche à la fois un peu d'information et beaucoup d'impuretés. Est-ce vu?

— Vous, alors! fit Léonard, sidéré.

Ce n'est que cinq minutes après que je réalisai ce « vous », étonnant de la part du chef. Qu'est-ce qui se passait? Sur le moment, j'avais l'impression qu'il ne se passait rien, que Léonard se laissait entraîner dans un bavardage idiot. Il ne me fallut pas longtemps pour changer d'avis. Le chef enchaînait :

— Alors, cette information, vous me la donnez?

— Quelle information? s'étonna le petit vieux. J'ai la sensation nette qu'en ce moment vous jouez sur les mots.

— Je ne joue pas sur les mots, dit doucement Léonard. Je veux simplement savoir ce que vous mijotez avec les Grooms.

— Ah! c'était donc ça? Eh bien, mon ami, je regrette, mais je ne peux pas vous le dire.

— Pourquoi?

— Parce que ça ne vous regarde pas!

C'était venu, sec, froid, définitif. Un dur à cuire en vérité, sous ses airs de mauviette. Il continuait, immédiatement :

— En somme, qui êtes-vous? Vous entrez chez moi sans frapper, vous risquez d'abîmer des appareils qui coûtent une fortune, et pourquoi, de quel droit, s'il vous plaît?

— Léonard Dardoise, Chef de Milice révolutionnaire, Bataillon 7 des Insurgés, se présenta Léonard.

— Alors, mon pauvre ami, c'est inutile, vous ne comprendriez pas, d'une part, et de plus ce serait terriblement dangereux, et pour vous, et pour moi, et pour bien d'autres gens encore. Vous ne préférez pas que je continue à vous

exposer la théorie de l'information? Je ne vous ai pour ainsi dire rien expliqué de vraiment intéressant...

— Ça va!

Léonard se tourna vers moi.

— Arrête ton manège, toi! Et appelle Besançon.

— Qui ça, à Besançon?

— Vous employez la radio? intervint timidement le vieux.

— Oui, ça vous choque? C'est trop vieillot, peut-être, démodé? Payez-moi un rétro et je laisse tomber la radio.

Le vieux désigna le coin de la pièce opposé à celui où je me tenais.

— Là, vous en avez un. Et, j'ose dire, un peu plus perfectionné que...

— Vous avez un rétro, vous? Mais... dites donc...

— Je sais, termina le petit vieux, ça aggrave mon cas. Utilisez-le quand même. Qu'est-ce que ça vous coûte? Par exemple, monsieur...

Il se tournait vers moi.

« Il faudra rebrancher le courant. Allez-y doucement, l'interrupteur n'est pas très solidement accroché au mur. Vous avez failli faire tout sauter, tout à l'heure. Vous comprenez, le rétro a l'avantage — ceci se rapprochant de ce que je vous exposais il y a un instant à peine — d'être à la fois informateur, filtre et auto-brouilleur. Vous pouvez émettre un nombre incroyable d'hartleys, ainsi, sans risque d'être capté. Je parle, naturellement, de ce rétro-ci, du modèle que j'ai un tantinet perfectionné...

Un tantinet! poseur, va...

— Vous n'allez pas m'apprendre ce que c'est qu'un rétro! dis-je.

— Ça va, grouille, François, grouille! Accroche-moi le Q. G. en vitesse. Ça dépasse ma compétence.

Le vieux m'arrêta par le bras au passage.

— Malheureusement, dit-il, vous ne pourrez pas contacter Besançon.

— Et pourquoi, s'il vous plaît? demandai-je.

Il commençait à m'énerver, ce gars-là.

— Vous connaissez les rétros? A fond?

— Non, pas à fond, je n'ai pas fait d'études, moi! Mais je sais m'en servir. Lâchez-moi, ou je cogne!

Il me lâcha, mais pour me rattraper aussitôt et m'accompagner jusqu'à l'autre bout de la pièce.

— J'ai bien peur qu'on vous ait caché quelque chose, dit-il pendant que je réglais l'appareil. Voyez-vous, les rétros, plus ou moins, sont ainsi faits qu'au lieu d'utiliser des transistors ordinaires, on couple ceux-ci à des complexes moléculaires organiques. Vous me suivez? Mais l'astuce consiste à scinder chaque molécule de ces complexes en deux, de façon à avoir deux complexes jumeaux qui se complètent l'un l'autre, quelle que soit la distance qui les sépare. Notez que je ne sais pas si ça jouerait à l'échelle interstellaire, mais à l'échelle solaire, ça marche encore suffisamment. Ce qui fait qu'on peut équiper, avec un tel complexe, deux appareils émetteur-récepteur, et deux seulement. Comme il y a quand même une perte minime, mais dangereuse car les amplificateurs modernes sont effarants de précision, on ajoute un filtre,

un auto-brouilleur, et le plus puissant amplificateur au monde est incapable de dévider l'écheveau.

— Bon, dis-je. J'ai compris. Avec qui est couplé ce rétro?

— Ça va vous embêter, gloussa-t-il.

— Accouchez, ou je vous étrangle! rugit Léonard.

Le petit vieux s'assit sur le tabouret qu'avait abandonné le chef.

— Avec Centre-Europe.

***

— Je vous avais pourtant averti, disait d'un air grognon le vieux.

— Oui, je sais, mais on n'a pas idée d'aboutir à un moment pareil! Je suis terriblement occupé, moi... En pleine insurrection, je vous demande un peu!

C'était notre général qui parlait ainsi. Léonard, ahuri, le regardait, puis regardait le vieux, sans comprendre. Et moi, je me faisais tout petit dans mon coin.

— A un moment pareil! A un moment pareil! éclata le vieux. Mais vous êtes donc bouché?

— Ah, permettez!...

— Oui, bouché, élève Touraine! Et ce n'est pas parce que vous êtes général des Insurgés que je vais oublier les impuretés phénoménales dont vous aviez coutume d'émailler vos travaux d'infor il n'y a pas quinze ans.

— Mais, professeur...

— Il n'y a pas de mais! Que trois pauvres types de la Milice me bousculent un peu parce qu'il est de notoriété publique qu'avant l'insurrection je passais mes journées avec des Grooms, c'est parfait, encore que douloureux. Mais que vous, qui êtes au courant de mes travaux les plus secrets, que vous qui êtes la plus haute autorité de la région dans laquelle je me trouve — et ça, notez-le, uniquement parce que les Grooms sont encore plus bêtes que vous...

— Ah, mais non!...

— Ah, mais si, général! Si, si et si! Je disais?... Je disais qu'il est inadmissible, aussi occupé que vous ayez pu être, que j'aie dû attendre deux jours pleins votre visite, et que celle-ci en définitive ne soit due qu'au fait que j'aie réussi à troubler l'esprit de ces garçons suffisamment pour qu'ils vous appellent à la rescousse. Ça n'a pas été sans peine. J'ai été obligé de leur servir un cours d'abécédaire de l'information. A mon âge... Et quand je pense que j'ai là de quoi vaincre très probablement les Grooms...

— Calmez-vous, calmez-vous, dit le général. Ce n'est tout de même pas à un jour près?

— Qu'en savez-vous?

— Mais voyons! Les Grooms ont reculé sur tous les fronts. Nous sommes sur le point de reprendre Paris et Amsterdam, qu'est-ce que vous pensez?

— Je pense que vous ne voyez pas plus loin que le bout de votre nez, général Touraine! Je pense que vous oubliez l'Histoire. Je pense que vous êtes le premier général depuis que le monde est monde et qu'en conséquence vous devez tout tirer de vous-même, que le passé n'a jamais existé, que les replis stratégiques, vous ne les avez pas encore inventés et que par conséquent

ils n'existent pas. Je pense, élève Touraine, que vous méritez un zéro pointé, voilà ce que je pense...

— Mais...

— A-t-on idée, aussi! Vous n'avez donc rien appris? Vous ne savez pas qu'il peut y avoir d'autres raisons à un recul que la peur ou le fait qu'on se juge vaincu? Et quand vous aurez repris Paris et Amsterdam, est-ce que cela empêchera les Grooms de vous tomber dessus à nouveau, n'importe où, n'importe quand, à leur choix et non au vôtre? Tant qu'on ne les comprendra pas... Hein?

— Eh bien, ma foi...

— Votre foi, non! Rien ne les en empêchera, comme rien ne les a empêchés, en 12, en 99, de faire exactement ce qu'ils voulaient. En vérité, tout général que vous êtes, les solutions ne sont pas chez vous, ni à Paris, ni ailleurs, elles sont ici, chez moi. Est-ce que cela vous gêne?

— Pas le moins du monde, au contraire, mais...

— Mais rien. Il y a deux jours que je vous ai fait appeler...

— J'étais retenu à Berne.

— A remplir et signer des papiers, bien sûr.

— Non, mais à réunir une commission pour examiner votre découverte.

— Hein?

Le petit vieux fit un bond, l'air effaré.

« J'en étais sûr! explosa-t-il. J'en étais sûr! Je vous offre le moyen de comprendre, enfin, les Grooms, et au lieu de venir tout de suite voir, entendre, vous réunissez une assemblée de cuistres qui mettra deux ans à comprendre ce que j'ai tenté de faire, puis deux autres années à prouver que c'est impossible, et enfin un lustre à admettre mes vues, lorsque tout le monde aura un zinzin dans la poche.

— Un zinzin? fit le général en haussant les sourcils.

— Un zinzin, oui. Oh, ce n'est pas moi qui ai trouvé le nom, c'est un de mes assistants. Un jeune homme plein d'avenir que je vous recommande chaleureusement, Gérard Basaine.

— Qu'est-ce qu'un zinzin?

— Je vois que l'avenir de Gérard est assuré, ricana le vieux. Un zinzin, c'est un informateur absolu.

— Ah?

— Ou si vous préférez, un traducteur total.

Le général regardait le plafond d'un air absorbé.

— Un traducteur total, grommela-t-il. C'est ça, votre moyen radical de vaincre les Grooms et de les obliger à repartir pour l'endroit d'où ils viennent?

— Zéro, élève Touraine. Vous lisez, mais vous n'assimilez pas. Mon message portait très exactement : un moyen radical *pour* vaincre... et non pas *de* vaincre... ce qui fait une énorme différence. Retournez en sémantique élémentaire. Le zinzin est une étape primordiale vers la victoire, mais une étape seulement.

— Ce qui signifie?

Le général était visiblement dépassé. Tellement que, sortant un paquet de cigarettes de sa poche, il en offrit une à Léonard, à Jo et à moi.

C'était si fou que notre tête dut l'avertir qu'il se passait quelque chose d'anormal.

— Qu'est-ce que vous faites là, vous autres?

Léonard se mit immédiatement au garde à vous.

— Chef de Milice Léonard Darboise, mon général. En mission à Dôle. C'est moi qui vous ai fait appeler lorsque j'ai vu que la situation ici...

Mais le général n'écoutait visiblement pas. Il grogna quelque chose et revint vers le vieux.

— Une étape! Une étape! Et vous me dérangez pour une étape? Vous avez de la veine que je vous aime bien, professeur...

— Une étape primordiale, j'ai spécifié pri-mor-di-a-le, susurra le vieux qui semblait s'amuser. Il était bien le seul.

Le général se rassit.

— Bon, eh bien! finissons-en. En deux mots, qu'avez-vous découvert d'important?

Il consulta sa montre et jura.

« Nom d'un chien! Vous avez trois minutes pour...

— C'est trop, fit le vieux enfin décidé. Et ce n'est pas assez. Trop pour vous dire les faits bruts, pas assez pour que vous en jugiez.

— C'est ça, dites tout de suite que je suis un imbécile!

— Non, mais c'est vraiment très compliqué. Voilà : le zinzin permet de comprendre les Grooms. En fait, il permet de tout comprendre, les oiseaux, les chats, les pierres, les étoiles — oui, la musique des sphères n'a, je ne dirai pas aucun secret, mais presque, pour moi. Ça vous suffit-il?

— Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire? fulmina le général. La musique des sphères, que vient-elle faire là-dedans? Je m'étonne que vous, un esprit pondéré, un savant, un rationaliste, vous vous laissiez aller à parler de fariboles pareilles.

— Rationaliste? Moi? Qui vous a permis de proférer une ânerie pareille? Dieu merci, je n'ai pas ce défaut, il ne manquerait que cela! La musique des sphères, ce n'est pas un rêve. Ça l'a été, peut-être, pour Pythagore et un bout de temps après lui, mais maintenant, place à la réalité, s'il vous plaît! Je l'ai entendue, ce qui s'appelle entendu.

— Bon, moi, je veux bien. Mais quel rapport?

Le vieux leva les bras au plafond.

— Voilà qu'il me prend pour un sorcier, après m'avoir traité de rationaliste! Vrai, vous en avez de bonnes, vous. Je n'en sais rien encore. Il y a deux jours, *deux* jours, que j'ai pu expérimenter vraiment mon informateur pour la première fois. A propos, vos trois minutes sont passées.

Ce fut au tour du général de lever les bras au plafond.

— Je m'en fous, continuez! Ils attendront. Parlez-moi de votre appareil, imaginez un gosse de dix ans et expliquez-lui ce que c'est.

— Dix ans, vous vous vantez. Enfin, supposons que vous ayez dix ans. Eh bien, mon appareil est double : récepteur et émetteur, disons. Dans l'émetteur — qui capte sons et images, notez — vous enfournez ce que vous voulez, un poème, une série de chiffres, un rapport, une page de journal, un tableau, une symphonie, et dans le récepteur vous ramassez l'information qui coule.

— Sous quelle forme? demandai-je brusquement.

Le général me foudroya du regard, mais le petit vieux se retourna vers moi d'un air satisfait.

— C'est vrai, vous êtes plus ou moins spécialisé, vous.

— Oui, bon, mais ne vous inquiétez pas de lui, intervint hâtivement le général. S'il est spécialisé, il a plus de dix ans.

— Oh! si peu, fit le vieux. Toutefois, c'est précieux. Il pourrait peut-être vous expliquer ce que je ne pourrais pas. S'il comprend, bien sûr... Sous quelle forme, disiez-vous, jeune homme? Des courbes, simplement.

— Des courbes, ricana le général sans me laisser le temps de placer un mot. Mais voilà, je sais quand même ce que c'est qu'une courbe. Et après ça, il faudra les traduire, vos courbes, n'est-ce pas? les interpréter?

— Pour qui me prenez-vous? s'exclama le vieux d'un air offusqué. Je ne vous aurais pas appelé pour ça. Des courbes symboliques, le monde en est plein et vous-même, vous en utilisez tous les jours. Mais puisqu'elles sont symboliques, il faut en connaître la clef pour les comprendre. Et ça ne sert à rien, qu'à gagner de la place. Différence quantitative. Tandis que moi, j'ai franchi le seuil qualitatif de l'information. Jusqu'à présent, on cherchait à fourrer le plus d'infors possibles dans le plus petit volume possible. D'où les chiffres, les opérations, les micro-films, les plans, les graphiques, les courbes. Jusqu'à présent, quand on désirait vous informer que le repas était prêt, on employait le verbe « manger », par exemple, comme le plus court possible. Mon appareil, lui, fait en somme le geste de porter les aliments à la bouche.

— Mais ce n'est pas un progrès, c'est au contraire un recul dans le temps jusqu'à l'époque où le langage n'existait pas!

— Si vous voulez. Pour le cas de « manger », vous avez raison. Mais prenez par exemple cette phrase, bourrée d'information comme peu de phrases françaises : « *La conscience est un être pour lequel il est dans son être question de son être en tant que cet être implique un être autre que lui.* »

— Qu'est-ce que c'est que ce charabia?

— Ce n'est pas du charabia, dit sévèrement le vieux professeur. C'est une des phrases les plus complexes qui existent au monde, et des plus parfaites à la fois, en ce qui concerne l'information.

— Et ça veut dire?...

— Ça veut dire exactement : la conscience est un être pour lequel il est dans son être question de son être en tant que cet être implique un être autre que lui. En fait, depuis quelques années, c'est devenu une sorte de test. Un des rares exemples parfaits de phrases dont la complexité apparente cache l'extrême simplicité. En bref, de n'importe quelle façon que vous tourniez le sens, la signification de cette phrase, si vous désirez exprimer cette signification, c'est-à-dire l'information qu'elle contient, de la façon la plus claire et la plus simple qui soit, vous êtes obligés de dire « *la conscience est un être pour lequel il est dans son être question de...* » etc., sans y changer un substantif, un article, un verbe, une préposition, un pronom, un adjectif, une conjonction, et sans changer non plus leur place relative. Évidemment, vous pouvez la traduire plus clairement, mais il vous faudra alors de cent à deux cents mots. Et alors se pose la question à laquelle se sont heurtés bien des linguistes et des séman-

ticiens : deux cents mots simples sont-ils plus simples que dix mots compliqués? Pour moi, je réponds : non. Car l'esprit humain ne peut pas embrasser et retenir à la fois ces deux cents mots. Vu?

Le général toussota. J'aurais bien voulu placer un mot de temps en temps, mais je n'osais pas. Le vieux fourragea dans sa tignasse grise et reprit comme si c'était une affaire classée :

— Eh bien! mon zinzin, si vous lui donnez en pâture cette phrase, vous restituera une courbe immédiatement accessible à n'importe qui, agrégé, analphabète, idiot du village. Une courbe a-symbolique.

— J'avoue ne pas comprendre, dit le général.

— Et vous?

Le vieux s'adressait à moi.

— En partie seulement, dis-je. La phrase dont vous avez parlé, là...

— La phrase de Sartre?

— Euh, oui...

Qui diable pouvait être Sartre? Mais je glissai.

— Jusque-là, ça va, dis-je. Mais ce que je ne comprends pas, c'est votre courbe immédiatement accessible. Ni votre musique des sphères.

Le vieux se frotta les mains. Je devenais un auditoire acceptable.

— La musique des sphères, c'est un détail, dit-il. Un bruit de fond que je n'ai pas encore pu filtrer. Je l'ai appelé comme ça faute d'autre mot, et puis, parce que ça pourrait difficilement être autre chose. J'ai souvent dirigé mon appareil vers le ciel, sans lui donner d'autre pâture, et le bruit de fond subsistait seul, ni plus fort ni plus faible. Il faudra que je cherche un filtre, parce que ça fausse un peu les expériences, forcément...

— Bon, mais les courbes?...

— Ah, les courbes. Eh bien! disons que ce sont des dessins. Lorsque vous voyez un dessin, ça vous dit quelque chose, non?

— Oui, interrompit le général. Mais il ne dit probablement pas les mêmes choses à mon voisin.

— Juste! s'écria le petit vieux en souriant d'aise. Son ancien élève remontait dans son estime.

— Avec la différence, poursuivit-il, que mes dessins à moi disent la même chose à tout le monde. Sinon, ce serait un informateur subjectif et non pas absolu. D'accord?

— D'accord, mais comment arrivez-vous à ce résultat?

— Ça, mon petit, il faudrait retourner à l'école... Je ne crois pas du reste qu'il y ait dix cerveaux (je ne compte pas les Grooms, naturellement) pour pouvoir en comprendre les principes, aujourd'hui.

***

— Hé là! cria le général.

Mais c'était déjà trop tard. Il y avait un Groom derrière chacun de nous. Venus de nulle part, comme d'habitude. Leur apparition était d'une précision absolue, chacun d'eux se matérialisant exactement à dix centimètres de chacun de nos dos et n'ayant plus qu'à refermer les bras qu'il avait déjà ouverts avant

de sortir du néant... ou d'ailleurs. Sauf pour Jo qui était adossé à la porte. Là, le Groom qui lui était destiné surgit très exactement devant lui, lui tournant le dos, sachant les mouvements qu'il allait devoir faire, ses bras à demi étendus vers l'arrière, les mains ouvertes au niveau des poignets de Jo qu'il n'eut plus qu'à enserrer. Et à ramener sur sa propre poitrine.

Ça ne devrait pas être permis. Nous savions qu'une minute au plus allait s'écouler avant qu'apparaisse à son tour l'avant-coureur de ce tour de passe-passe. Cela s'était produit tant de fois auparavant que l'on ne s'en étonnait plus qu'à peine. Ce qui n'empêchait pas les sentiments. En effet, il parut. Les Grooms nous avaient maintenus absolument immobiles, sans effort apparent. Des brutes de deux mètres de haut, aux muscles de granit. Et la comédie continua à se dérouler : l'avant-coureur apparut au centre de la pièce, fit un tour rapide sur lui-même, notant nos positions exactes, puis disparut pour aller avertir les cinq athlètes qui nous tenaient déjà de la place qu'ils devaient occuper à leur arrivée parmi nous. Un de ces paradoxes temporels à faire suer les mathématiciens...

Alors, mais alors seulement, après l'évanouissement de leur éclaireur, les Grooms nous lièrent les poignets avec les cordes qui entouraient leur taille, et nous soulagèrent de nos armes qu'ils jetèrent en un tas dans un coin du laboratoire. Puis, leur travail fait, ils s'estompèrent à leur tour, cependant qu'un autre groupe se formait à leur place. Les premiers n'avaient été que des hommes de main.

— Le plus abracadabrant, déclara soudain posément le professeur dans le silence, c'est que lorsque tout cela sera fini, il en viendra encore un pour se rendre compte si tout s'est bien passé, ou plutôt si tout se *passera* bien pour eux. Comprenne qui pourra. Mais, malgré ce que cela a de baroque pour l'esprit d'un homme de science comme moi, on ne m'ôtera pas de la tête que ces êtres-là ont des pouvoirs spéciaux qui n'ont nul besoin d'appareils et de machines pour se manifester. Ils nous sont supérieurs en cela.

— Ça va, grogna le général, on le sait! Eh bien, c'est du propre...

— Notez, poursuivit le professeur sans prendre garde à l'interruption, que je me doutais de quelque chose dans ce goût-là depuis quelque temps déjà...

Le général explosa :

— Pourquoi n'avez-vous rien dit?

— Pour ce que cela aurait changé... Vous savez aussi bien que moi qu'ils agissent selon le principe du *feed-back* total. Dans tout ce qui nous arrive depuis que nous sommes en rapports avec eux...

— Vous avez le culot d'appeler ça un rapport?...

— Pourquoi pas?... Il y a la marque de l'irréversible. Avec ce moyen qu'ils ont de contrôler, *après*, ce qu'ils vont faire *avant*, comment diable voulez-vous lutter?

— En effet, intervint un Groom, le plus âgé du groupe, qui nous écoutait depuis un moment. C'est inutile... Alors, Vollard, cet informateur, il est au point?

— Vous le savez bien, grogna le vieux. Pourquoi me le demander?

— Je vois que vous n'avez pas encore bien assimilé les paradoxes du temps.

Manque d'habitude. Si je ne vous le demande pas, vous ne me répondrez pas : vous le savez bien, et en réalité, alors, je ne le saurai pas. Tandis que, maintenant, je le sais et je vous remercie.

— Salaud! gronda Jo, mais ses liens le retenaient parfaitement de tout dégât, inutile d'ailleurs. Tout Dôle devait être tombé en même temps que nous dans les pattes noires des Grooms. Et sans le moindre bruit, naturellement.

— Alors, voulez-vous le faire fonctionner pour nous, s'il vous plaît? demanda le Groom avec courtoisie.

Il fit un geste de la main.

« Inutile de refuser, vous savez parfaitement que je ne vous demande cela que par politesse. Le léger courant d'air d'hier soir, vous vous souvenez? c'était le départ un peu précipité du Groom physicien attaché à votre personne. Mais il en a vu assez avant de disparaître. Permettez que je vous présente...

Un autre Groom à peine moins décrépit s'avança, la main tendue.

— Ooulé Kolo, spécialiste de l'information.

Il se mit à parler vivement, dans cette langue invraisemblable dont personne sur Terre n'avait pu jusqu'à présent percer le secret. Le Groom rabaissa le bras.

— Pardonnez-moi, dit-il au professeur, je n'avais pas vu vos mains liées.

Il le détacha rapidement tout en parlant.

— Je suis un de vos plus fervents admirateurs, savez-vous? Nous sommes du reste très nombreux à penser que, sans vous, l'Histoire aurait vite pris un tour catastrophique. Bien que vous nous ayez vaincus, cela nous a permis de tout arranger au mieux. Quand je dis « vous nous avez vaincus », j'entends cela dans un sens très particulier, à savoir que vous, Norbert Vollard, avez vaincu le grand peuple des Grooms. Vous personnellement et tout seul. Grâce à votre merveilleux informateur absolu. Je n'envisage évidemment pas un instant que, sachant ce que je vous dis, vous l'utiliserez. C'est heureusement impossible.

— Et pourquoi? demanda curieusement le professeur.

— Parce que l'information est le seul élément au monde qui ne puisse être, à la limite, transformé. Chaque information, vous le savez, est absolue en elle-même; même si on n'y atteint pas, cela ne change rien.

— Ah! fit le vieux d'un air très intéressé, je m'en étais bien douté.

— Je sais, dit gravement le Groom.

A cet instant, une dizaine d'individus entrèrent. Parfois, ils utilisaient les portes, pensai-je amèrement.

— En fait, reprit le Groom Ooulé Kolo, l'information est exactement, aussi loin que puisse aller l'esprit humain — et j'entends aussi bien les hommes blancs que les Grooms quand je parle d'humains...

— Tu parles! lança Léonard.

— Oui, je parle, dit sérieusement le Groom. Donc, l'information est précisément ce qui constitue le monde.

Ça me dépassait considérablement, mais je ne pus m'empêcher de demander :

— Pourquoi ça?

— Parce qu'elle est l'état de la matière à chaque instant donné aussi bien

qu'absolument parlant. Elle est la seule chose au monde à informer avec précision tout problème.

Il y eut un long silence.

— Et le mystère? s'écria brusquement le vieux professeur.

Le Groom sourit doucement.

— Cher monsieur, il faut bien laisser quelque chose à ceux qui viendront après vous, n'est-ce pas? Si toutefois vous voulez ma position sur ce point-là — et remarquez que c'est tout bonnement une hyperthèse que je me permets — il y a de grandes chances selon moi pour que l'information ne fasse que reculer le mystère. Si par mystère, bien sûr, vous entendez la même chose que moi, c'est-à-dire ce qui ne pourra être résolu, statistiquement parlant, parce que ce n'est pas une question de statistique, alors que le problème en est une, pure et simple.

Le général se racla la gorge. Il devait penser qu'on l'oubliait.

— Alors, dit-il, si ça ne peut pas être résolu?...

Le Groom tourna sa face noire vers lui. Ses cheveux tout blancs et légers lui faisaient comme une auréole.

— Ce qui ne peut pas être résolu, oui, répondit-il. Mais cela ne signifie pas que l'on ne puisse pas poser la question. Cela ne vous dit rien, général, qu'on ose espérer poser le mystère?

— J'ai bien peur, s'écria le petit vieux, que cela ne lui dise rien, en effet. Mais à moi, cela dit un tas de choses. Vous êtes tout de même un sacré bougre, conclut-il en tendant la main au Groom. Je crois que j'ai vraiment bien fait de m'acharner contre vous.

— Vous avez vraiment bien fait, dit doucement le Groom.

***

Une demi-heure, une petite demi-heure avait passé et nous étions tous debout, paralysés par l'horreur insoutenable. Le général gémissait dans un coin comme si on le fouaillait, un tas de chair tremblotante mais que personne d'entre nous n'aurait eu le front de mépriser car maintenant, courage ou pas, nous étions tous atteints de la même façon. Ce n'était qu'une question de nerfs et il se trouvait simplement que le général était le moins solide. Moi, je m'essuyais les yeux avec ma manche. Léonard tremblait en claquant des dents. Jo avait le regard fixe, vide, vide. Seul le petit professeur paraissait tenir le coup, jusqu'à l'instant où il s'effondra en balbutiant :

— Pitié, oh! pitié, mon Dieu! Qu'ai-je fait-là?

Les Grooms n'étaient guère plus fiers que nous, moins frappés peut-être parce qu'ils s'y attendaient.

Il n'avait pas fallu plus d'une seconde pour nous transformer en loques. Le professeur avait enfin accepté, malgré les objurgations du général, de mettre en action son traducteur absolu, son zinzin comme il disait en souriant dans le vague. Alors, un noir s'était matérialisé tout à côté de lui, tenant quelque chose de blanc dans la main, un carré de carton, me sembla-t-il.

— Vous allez présenter cela à votre émetteur, dit le physicien groom,

et vous placerez le récepteur de façon à ce que nous voyions tout ce qui y apparaîtra.

— Bon, accepta le vieux. Qu'est-ce que c'est?

En même temps, il faisait le geste de prendre des mains du dernier Groom arrivé ce qu'il tenait. Mais celui-ci s'éloigna d'un pas, hors de portée.

— Vous ne devez pas voir, dit-il. Montrez-moi seulement où il faut le fixer, c'est une simple photographie sensibilisée.

— Sensibilisée? s'étonna le professeur.

— Oui, intervint Ooulé Kolo, vous ne connaissez pas cela. C'est une photographie qui porte, comment vous expliquer cela, qui porte en elle toutes les caractéristiques physiques de ce qu'elle représente. S'il s'agit d'un portrait, disons, de jeune fille, on ressentira devant lui tout ce qu'on ressentirait devant elle. Quant au processus...

— Vous m'expliquerez plus tard, coupa le vieux professeur. Je comprends qu'en somme cette photo représente la même quantité d'information que l'original, c'est bien ça?

— Pas tout à fait. La même qualité. Elle représente un pourcentage seulement de l'information de l'original. Nous ne comprenons pas tout nous-mêmes, mais il semble que l'information puisse être aussi bien qualitative que quantitative.

— Ah? fit le vieux, c'est intéressant, mais il ne poursuivit pas.

Il indiqua au Groom l'endroit où il fallait placer la photo, passa à un second appareil qui ressemblait assez à un appareil de télévision, dont il tourna l'écran vers notre groupe, puis il se joignit à nous.

L'écran s'alluma, et soudain... je ne peux pas décrire ce qui s'empara de moi. Je ne vis pas de courbe ou de dessin, rien, je ne vis rien, mais je me sentis submergé d'une terreur abominable qui me fit hurler, d'une horreur absolue, je veux dire, telle qu'il ne peut pas en exister de pire, j'en suis persuadé, et j'entendais autour de moi les autres hurler comme moi... Puis une transition se fit et au bout d'un moment, me retrouvant dans le laboratoire et revoyant les autres, je compris que seul le souvenir de ce que j'avais ressenti me faisait hurler maintenant.

L'écran était noir à nouveau et le général sanglotait, affalé sur le sol.

Un long moment passa. Sur un signe de leur chef, un des Grooms nous délia les mains, puis leur physicien parla, et sa voix fit l'effet d'un coup de tonnerre, bien quelle fût douce à son habitude.

— Vous comprenez, Vollard?

Celui-ci fit un signe affirmatif de la tête, trop ému encore pour parler.

— Tenez, voici la photographie, poursuivit Ooulé Kolo.

Mais maintenant, elle n'avait pas l'aspect, la signification qu'elle aurait eu avant l'épreuve atroce qui nous avait tous courbés. *Un simple champignon atomique*, comme nous en avions vu des centaines, qu'un objectif automatique avait dû prendre Dieu sait où et Dieu sait quand. Rien de plus, mais à présent nous savions tous ce qu'il signifiait. Exactement.

— Vollard, reprit le Groom qui paraissait être le chef.

— Oui...

Un oui tremblant, vaincu, à peine audible.

— Est-ce que l'écran de votre informateur peut avoir de grandes dimensions? J'entends, aussi grandes que celles d'un écran de cinéma? Et est-ce que vous pouvez tout de suite vous occuper de l'installation d'une usine destinée à en fabriquer des milliers?... Un seul émetteur, n'est-ce pas, mais des milliers de récepteurs... Nous nous arrangerons pour que personne au monde ne puisse échapper au spectacle.

POSTFACE DES AUTEURS

La théorie de l'information est une des branches les plus « science-fiction » des sciences modernes. Cela n'a rien d'étonnant : elle a été développée par des gens comme John Pierce, Norbert Wiener, Claude Shannon, Raymond F. Jones, tous auteurs ou fanatiques de la science-fiction. Cette théorie montre que dans toutes nos communications écrites ou orales, nous utilisons trop de signaux.

S'il y avait une infinité de façons de terminer un mot incomplet, on ne pourrait jamais résoudre un problème de mots croisés, et s'il n'y avait qu'une façon évidente de le terminer, ce jeu n'aurait aucun intérêt. C'est parce qu'on ne peut déduire qu'un nombre limité de mots à partir d'un mot incomplet qu'il est possible à la fois de faire des mots croisés, de réduire de près de moitié le nombre de lignes téléphoniques que l'on employait avant la théorie de l'information pour transmettre des messages, d'inventer des machines décryptant des messages chiffrés dont on ne connaît pas le code, etc.

La théorie de l'information a donc une grande portée pratique — mais elle a aussi un grand intérêt philosophique. L'information est une entité nouvelle, ni matière ni énergie, mais très importante dans la nature. Le grand savant français Léon Brillouin a réussi à la relier au temps et à l'entropie. Dans la nouvelle que vous venez de lire, les auteurs ont imaginé qu'il existe dans la nature des grains d'information — des particules « i » — analogues aux quanta d'action que les physiciens connaissent bien. C'est à partir de là qu'ils ont imaginé leur machine à extraire l'information de tous les signaux dont nous sommes inondés.

Monsieur, Madame et la petite bête

par HERVÉ CALIXTE

REGARDE, mon chéri, comme ce coin est délicieux. Je suis sûre que c'est plein de narcisses, s'écria Madame au premier coup d'œil jeté sur le paysage passé le tournant.

Résigné, Monsieur coupa le moteur. Le mot narcisse évoquait dans son esprit un cortège d'images désagréables : la marche dans un pré humide parsemé de flaques d'eau boueuse, l'éternelle discussion au sujet des tiges qu'il coupait toujours trop courtes et l'obligation de nettoyer les coussins de la voiture. Il en allait ainsi chaque semaine au cours de leur promenade dominicale.

Il bourra sa pipe et se mit en devoir de rejoindre sa femme qui s'éloignait déjà dans la prairie.

Il s'ennuyait ferme lorsqu'un cri de sa femme, de longs instants plus tard, le força à reporter son attention sur elle :

— Georges, pour l'amour de Dieu, qu'est-ce que c'est que cela?

Figée sur place, Madame désignait d'un doigt inquiet une boule de fourrure de la taille d'un ballon d'enfant, juchée sur les bottes de narcisses.

En regardant mieux, elle distingua une tête dans laquelle deux yeux verts brillaient, deux yeux qui la fixaient avec attention.

La fourrure avait une douce luminescence bleutée et palpitait.

— On dirait un Persan comme celui de Mme Vaudricourt, mais en plus petit, reprit-elle comme Monsieur s'approchait.

Monsieur remarqua que ce n'était guère la place d'un chat Persan, si petit qu'il fût, au milieu d'un champ de narcisses...

— Au surplus, fit-il après un court instant de contemplation, je n'ai jamais entendu parler de chat Persan sans queue...

Madame concéda qu'elle non plus.

A vrai dire, cela ne ressemblait à aucun animal précis. C'était uniquement et simplement une boule de fourrure bleue, bien vivante, dotée d'une tête triangulaire.

— Eh bien, reprit Madame, fais-moi le plaisir de chasser cette bête, ramassons nos fleurs et allons nous-en.

Monsieur ne demandait pas mieux : il n'attendait que cela.

Il fit deux pas en avant, gonfla ses joues et produisit une série de *Phhff*.

La bête émit un gazouillis harmonieux qui devait signifier le peu de cas qu'elle faisait de cet intrus.

Monsieur recula. Un torrent de pensées afflua soudain dans son cerveau : un quadrupède qui gazouille, c'était décidément quelque chose de curieux, d'inconnu à coup sûr. Donc, cela devait valoir de l'argent. N'importe quel zoo serait ravi de posséder un phénomène pareil...

Au même moment, Madame se disait que cette fourrure était de la teinte exacte des rideaux du salon. Et qu'une amusante bête de ce genre était tout-à-fait ce dont elle rêvait depuis longtemps. Georges s'absentait la majeure partie de la semaine et ce chat-canari serait plus distrayant que les ennuyeux poissons rouges qui tournaient avec des mines idiotes dans leur aquarium.

Au fait, il faudrait faire attention que le nouvel arrivant ne les croque pas : Georges en ferait une maladie. Bah, il n'avait pas l'air bien féroce, ce chat...

Les yeux de l'animal fixaient le couple. Au milieu des paupières écarquillées, l'iris semblait un miroir transparent avec des reflets glauques.

***

Les efforts de Monsieur pour capturer le chat-canari furent comiques. Chaque fois qu'il croyait l'atteindre, le chat se mettait hors de portée d'un seul bond et gazouillait joyeusement. Ils avaient renoncé à le ramener et partaient avec les narcisses quand ils avaient constaté que l'animal leur emboîtait le pas, trottant allègrement derrière eux.

Sans doute la couleur des fleurs lui plaisait-elle, car il n'avait fait aucune difficulté pour s'installer à côté d'elles dans le fond de la voiture où il dormit tout le temps du voyage, enroulé sur lui-même, au milieu des corolles jaunes et blanches.

Une fois dans l'appartement, le chat se comporta d'une manière exemplaire. Avec une gravité comique, il explora les diverses pièces de l'appartement, jeta un regard dédaigneux (qui rassura Catherine) sur les poissons rouges et, sans doute satisfait de son inspection, alla se blottir à l'intérieur de la caisse bourrée de coussins qu'on lui avait installée dans la lingerie, pour s'y endormir paisiblement.

Aussi Monsieur partit-il le lundi matin sans plus se soucier de l'animal, pour sa tournée hebdomadaire. Et il avait totalement oublié son existence quand le télégramme lui parvint le jeudi, à l'un de ses hôtels habituels.

La dépêche était brève : « *Présence nécessaire. Stop. Reviens de suite. Catherine.* »

Monsieur reprit la route en hâte, fort inquiet. Quand il arriva dans l'appartement, un premier coup d'œil lui permit de se rendre compte qu'en apparence aucun événement fâcheux capable de bouleverser son intérieur n'était survenu.

Il ramassa un livre qui traînait — un précis de géométrie vectorielle — dont la présence le surprit et passa dans l'antichambre, se promettant de demander une explication à Catherine sur cette nouvelle passion.

La porte ne s'ouvrit pas.

Monsieur tambourina, appela, frappa sur le panneau en vain.

Il se résigna à faire le tour par la salle de bains et se heurta à une porte également close. Un juron énergique lui échappa auquel répondit une voix tremblante demandant :

— Oui... qui est là?

— Eh! qui veux-tu que ce soit, Catherine, répliqua Monsieur impatienté, c'est moi! Ouvre donc, qu'est-ce que c'est que cette façon ridicule de t'enfermer?

La porte s'ouvrit et Monsieur stupéfait se trouva nez-à-nez avec le canon de son revolver d'ordonnance, tenu par la main hésitante de sa femme.

Avec un grand cri, Catherine se jeta dans ses bras en balbutiant : « C'est toi, enfin c'est toi... » tandis qu'un flot de larmes longtemps contenues jaillissait de ses yeux.

Monsieur commença par lui ôter l'arme des mains. C'était un vieux revolver rouillé et dépourvu théoriquement de cartouches, mais on ne prend jamais trop de précautions.

Ayant constaté d'un regard circulaire que la pièce était vide, il coucha tendrement sa femme et se mit en devoir de la réconforter.

Après l'absorption d'un grand verre d'alcool, Catherine se sentit mieux et fut en mesure de donner des explications.

— C'est à cause du chat, commença-t-elle.

— Du chat? demanda Georges interloqué. Tu ne vas pas prétendre que c'est à cause du chat que tu verrouilles les portes et que tu installes un arsenal à portée de ta main?

— Je vais t'expliquer, mon chéri. Seulement, tout d'abord, ce n'est pas un chat, c'est un sphagam.

— Un sphagam? Drôle de nom. Jamais entendu parler de cette race là. Mais comment as-tu trouvé ce que c'était?

— Je ne l'ai pas trouvé, c'est lui qui me l'a dit...

— Ah! bon... *Quoi?* (Monsieur se leva d'un bond et contempla sa femme avec inquiétude.) Répète un peu ta phrase...

Docile, Catherine reprit doucement :

— C'est lui qui me l'a dit, Georges. C'est un sphagam et il parle...

Monsieur s'effondra en gémissant tandis que Catherine continuait :

— Difficile de le croire, n'est-ce pas? Alors pense un peu à ce que j'ai éprouvé moi en l'entendant. D'ailleurs tu pourras t'en rendre compte toi-même...

Monsieur fit un geste vague de la main et alla se servir à son tour une large rasade d'alcool, tandis que Catherine commençait son récit...

***

Le premier incident datait du lundi soir.

A peine arrivée le matin, la vieille Rosalie avait protesté contre l'intrusion de ce nouveau locataire dans l'appartement. Elle avait assez de mal à tenir les pièces propres sans qu'une espèce de bête sauvage vienne tout saccager dans son dos.

Néanmoins, comme Rosalie avait bon cœur, elle déposa un bol de lait et une assiette de viande crue dans la lingerie.

A sept heures, le chat n'ayant touché ni à l'un ni à l'autre, Rosalie avait essayé de le tenter avec une boîte de sardines à moitié pleine. Cette fois le chat avait paru satisfait et s'était approché de la boîte en gazouillant. Rosalie s'était retirée et avait fermé la lingerie.

Quelle n'avait pas été sa surprise de constater en revenant chercher un torchon, un peu plus tard, que les sardines gisaient sur le sol tandis que la boîte avait disparu...

La première idée de Rosalie fut que l'animal l'avait dissimulée dans sa corbeille et, mécontente d'avoir à nettoyer les taches d'huile sur le sol, elle saisit le chat d'une main ferme dans l'intention de l'extirper du tas de coussins.

Le cri qu'elle poussa fut si strident que Catherine accourut du salon, pensant qu'elle s'était pour le moins coupé un doigt.

Elle trouva Rosalie se tenant la main sur le seuil de la lingerie.

— Vous vous êtes fait mal? interrogea Catherine avec sollicitude.

Rosalie expliqua qu'elle avait reçu une décharge électrique dans le bras en touchant le chat.

Se méfiant de l'imagination de la cuisinière, Catherine pensa qu'elle avait agacé l'animal et que celui-ci l'avait griffée, mais le bras de Rosalie ne portait aucune marque visible.

— Il n'a pas mangé? dit Madame en désignant les sardines encore étalées sur le sol.

— Ni viande, ni lait, ni poisson. Je ne sais pas ce qu'il faut lui donner à cette sale bête, Madame. Et je voudrais bien savoir ce qu'elle a fait de la boîte qui contenait les sardines... pour sûr qu'il y a un mystère là-dessous, un animal comme celui-là c'est pas une créature de chrétien, Madame. D'abord pourquoi qu'il miaule pas comme les autres chats?

Catherine avait dû reconnaître qu'elle l'ignorait, mais qu'en cherchant un peu, par contre, la boîte de sardines se retrouverait certainement. Ce en quoi elle se trompait car, après dix minutes de vaines recherches et à moins de supposer que le chat l'avait avalée, il fallut bien qu'elle admette que la boîte n'était plus dans la pièce.

Le fait était curieux et Catherine, sans partager les craintes superstitieuses de la vieille Bretonne qui parlait déjà de sorcellerie, accusant tous les chats d'être des créations du diable, s'était couchée perplexe, après avoir bouclé le chat dans la lingerie à double tour.

. . . . . .

Le soleil avait chassé ses craintes. Rosalie avait dû jeter machinalement la boîte, décida-t-elle et elle alla délivrer le chat qui vint se frotter contre ses jambes avec un gazouillis allègre. Lait et viande avaient disparu et Madame se mit à rire de leur imagination : le chat n'avait pas faim la veille, voilà tout. La vieille Rosalie en convint, mais elle se refusa catégoriquement à caresser le chat comme la jeune femme.

Catherine revint tard ce matin là, son coiffeur l'ayant fait attendre sous le casque. Elle trouva la cuisinière plantée dans l'entrée, qui tremblait visiblement.

— Qu'est-ce qu'il y a encore, Rosalie? On dirait que vous avez rencontré

un fantôme. Ne me dites pas qu'une autre boîte de conserves s'est envolée, ironisa Catherine.

— S'agit bien de cela, Madame. Est-ce que Madame est entrée dans la bibliothèque ce matin?

— Bien sûr que non, vous savez bien que je suis partie de bonne heure pour mon rendez-vous...

— Alors que Madame vienne se rendre compte, elle verra par elle même si c'est moi qui voit des fantômes...

Et Rosalie ouvrit la porte d'un geste mélodramatique. Tout d'abord, Catherine ne remarqua rien. La bibliothèque, grande pièce aux murs sombres, sentait le renfermé, à part cela son aspect n'avait rien d'effrayant : elle était plutôt accueillante avec sa grande table Louis-Philippe et ses gros fauteuils de cuir brun.

Soudain elle vit.

C'était, au pied de l'échelle qui servait à atteindre les livres de la rangée supérieure, un tas de volumes éparpillés, une quinzaine au moins.

Instinctivement Catherine leva les yeux, cherchant le trou que la chute des livres avait dû provoquer. Il n'y en avait pas.

Un par un, elle ramassa les ouvrages, lisant les titres au passage avant de les ranger sur la table.

Le tome 3 du Grand Larousse voisinait avec une *Histoire de la Révolution* et un roman de Mauriac, auxquels succédaient un *Abrégé de l'Astronomie*, *Marie des Isles*, une grammaire latine et *Le Temps des Pharaons*. Apparurent ensuite un manuel de cuisine, un recueil des meilleures poésies du XVIIIe siècle et un Atlas...

Bien avant le dernier, Catherine était fixée. Elle connaissait parfaitement la bibliothèque de son mari et reconstituait au fur et à mesure la place primitive des livres : le hasard ne pouvait avoir réuni au pied de l'échelle des ouvrages que séparaient les uns des autres plusieurs rayons. Conclusion évidente : quelqu'un avait délibérément choisi ces livres, quelqu'un qui faisait montre d'un éclectisme à tout le moins curieux.

Elle se força à paraître calme pour déclarer :

— Je ne vois rien d'inquiétant là dedans, Rosalie. Monsieur était pressé hier et il n'a pas dû avoir le temps de tout ranger...

— Je demande bien pardon à Madame, coupa la Bretonne, mais j'ai fait la pièce hier après-midi et tout était en ordre, ça j'en suis sûre. Et puis Madame n'a pas tout vu...

Campée devant l'échelle, la cuisinière désignait les barreaux d'un doigt accusateur.

— Tenez, là, et puis là encore, y a des marques plein le bois, quasiment, tout comme si des griffes s'y étaient accrochées. C'est pas naturel, ça, Madame.

En se penchant, Catherine constata que des zébrures fort nettes, espacées de quelques centimètres seulement, marquaient un peu partout le vernis.

— Non, non, répéta Rosalie, c'est pas des choses naturelles, Madame, et si j'étais que vous, je me dépêcherais de jeter ce chat dehors. C'est un animal diabolique qui ne nous attirera que du malheur.

La Bretonne se signa.

Catherine était bien près de lui donner raison, cependant elle tenta de raisonner avec logique une dernière fois et demanda :

— Comment voulez-vous, ma pauvre Rosalie, que cette bête soit venue dans cette pièce : elle n'a tout de même pas le pouvoir de traverser les murs que je sache, si? Enfermée dans la lingerie, elle ne pouvait pas se trouver ici aussi, et c'est moi qui lui ai ouvert ce matin...

— Possible, Madame, mais faut bien que quelqu'un soit venu pour que j'ai trouvé les livres ainsi ce matin, rétorqua Rosalie.

Catherine cherchait une explication logique quand soudain son regard fut attiré par le volume qu'elle tenait entre les mains. Il n'avait rien de remarquable en soi, c'était une édition ordinaire des *Lettres de mon Moulin* qui lui appartenait, mais il y avait maintenant une tache graisseuse en forme de patte, sur la couverture, qui ne s'y était jamais trouvée auparavant.

Catherine n'était pas superstitieuse, mais il y avait là un ensemble de faits qui prouvaient sans nul doute possible que la bibliothèque venait de recevoir une visite nocturne incompréhensible...

Elle se rendit alors dans la lingerie.

A sa vue, le chat gazouilla joyeusement, s'étirant avec toutes sortes de mines comiques. Catherine lui ayant lancé une pelote de laine, il s'amusa à la pousser, à la rouler en tous sens à tel point qu'il finit par s'emberlificoter dans les fils et que Catherine dut l'en délivrer.

En refermant la porte, Catherine eut un haussement d'épaules : Rosalie était ridicule de doter ce chat de pouvoirs invraisemblables, il était pareil à tous les autres chats...

Un peu plus tard, elle prêta à peine l'oreille aux doléances de la Bretonne qui prétendait qu'un hachoir et deux poids en fonte avaient disparu de sa cuisine...

. . . . . .

Ce soir là, elle dîna chez des amis et rentra tard. En pénétrant dans le hall, elle eut un tressaillement. Sous la porte de la bibliothèque, un rais de lumière filtrait. Catherine pâlit.

Après un instant d'hésitation pendant lequel elle faillit quitter l'appartement en proie à une crainte indicible, elle surmonta sa peur et alla sur la pointe des pieds jusqu'à la porte.

On distinguait nettement à l'intérieur de la pièce, le bruit des feuillets d'un livre tournés par une main maladroite. Tremblante, elle se décida à peser sur la poignée et entra.

La lumière s'éteignit instantanément, mais Catherine avait eu le temps d'entrevoir une clarté bleue rayonnant au pied de l'échelle, un endroit où il n'y avait jamais eu de lampe!

Catherine se sentit bien près de hurler, néanmoins elle appuya résolument sur le commutateur unique, placé à l'entrée de la pièce.

Un flot de lumière jaillit, révélant la présence du chat, les pattes encore posées sur un livre. Il n'y avait personne d'autre dans la pièce.

Catherine dut s'appuyer au chambranle de la porte. Cela n'était pas vrai, cela n'était pas possible... Et pourtant...

C'est alors qu'une voix musicale s'adressa à elle :

— Il est temps, je crois, de vous donner quelques explications.

Les yeux écarquillés, Catherine chercha son interlocuteur. La voix reprit :

— Il n'y a que moi, c'est donc bien moi qui vous parle, voyons. Asseyez-vous, je vais calmer ce que vous nommez vos nerfs, je crois; votre indice réceptif est faible et je ne peux rien vous transmettre tant que vous êtes dans cet état-là.

Tandis que la jeune femme se laissait tomber dans un fauteuil, le pseudo chat venait se camper devant le siège. Des éclairs jaillirent de ses pattes de devant et Catherine sentit que son cerveau se dédoublait par un phénomène incompréhensible. Elle était toujours dans la bibliothèque, et pourtant elle percevait qu'elle se trouvait à des milliers de kilomètres de là sans savoir comment. Des images tourbillonnaient, se pressaient en foule dans son esprit.

Elle sut qu'elle s'approchait d'une planète, une boule énorme entourée d'une masse cotonneuse stagnante à travers laquelle elle plongeait. La vision se précisa et il y eut une ville en dessous d'elle. Catherine savait que c'était une ville et pourtant cela ne ressemblait à rien de ce qu'elle connaissait. Il y avait des bulles de toutes les grosseurs posées les unes à côté des autres, des constructions dissymétriques aux lignes tordues qui se chevauchaient et s'entremêlaient étroitement. Au milieu de cet assemblage qui défiait les lois de l'équilibre, passaient et circulaient une multitude de créatures semblables au chat.

La vision changea brusquement et ce fut une nacelle circulaire posée au milieu d'un immense trapèze blanc, bordé de tours cylindriques au sommet desquelles tournaient des roues métalliques qui lançaient des étincelles. Une gigantesque chaîne de pics et de montagnes déchiquetées barrait l'horizon. La nacelle s'éleva, prit de la vitesse, fonça sur les montagnes et s'engouffra soudain dans un tunnel noir, vertigineusement noir, au bout duquel Catherine reconnut un paysage familier : le champ de narcisses.

Devant elle une autre Catherine faisait un geste d'étonnement.

Tout se brouilla. Un scintillement de points lumineux et la jeune femme se retrouva dans son fauteuil.

— Comprenez-vous à présent? fit l'être qui se trouvait à ses côtés. Vous vous êtes trouvés juste au moment et à l'endroit voulus pour faciliter ma tâche. Il m'a suffi de vous suggérer de m'emmener.

— Vous voulez dire que vous vous êtes volontairement laissé capturer? parvint à demander Catherine.

— Capturer est un bien grand mot... Mais je vous ai en effet influencés, pour que vous m'emmeniez avec vous. Rien de plus simple d'ailleurs. La télépathie est notre unique mode de conversation depuis des millénaires, puisque notre structure nous interdit le langage articulé. Il est enfantin de contrôler des cerveaux primaires comme les vôtres.

— Je ne comprends pas, objecta Catherine. Comment faites-vous pour parler notre langue alors? Je vous entends parfaitement...

— Erreur, vous croyez m'entendre. En fait je converse directement avec votre centre auditif. Regardez mieux, vous verrez que je n'ouvre pas la bouche. Quant à votre langue, je la puise directement dans votre cerveau; nous assimi-

lons instantanément, ce qui m'a permis de lire vos livres. Si j'en juge par ces écrits — la patte de l'être désignait le tas d'ouvrages derrière lui — votre civilisation est encore relativement peu avancée...

Vexée, Catherine s'apprêtait à lui répondre que les savants terriens valaient bien n'importe quels autres spécimens célestes, qu'ils avaient découvert la bombe atomique et que le temps n'était plus tellement éloigné où les hommes s'élanceraient à la conquête du ciel. Une sorte de méfiance instinctive lui fit retenir la phrase prête à jaillir.

Un gazouillis ironique retentit. Elle n'avait pas encore bien réalisé que son interlocuteur saisissait la moindre de ses pensées.

— Louable, mais inutile réserve. Nous connaissons vos travaux sur l'atome, mais ils ne nous émeuvent guère, car le plus ignare des sphagams est capable d'opposer une barrière mentale infranchissable à cette fission. Le problème qui nous arrête est d'un autre ordre et j'ignore encore ce qu'il en résultera pour votre race et la nôtre, ajouta-t-il en fixant un point dans l'espace...

Les sphagams n'en étaient pas à leur première expédition interstellaire, apprit Catherine.

Bien avant l'apparition de la moindre forme de vie intelligente sur la Terre, ils avaient colonisé plusieurs systèmes planétaires. Dans le groupe solaire, Mars avait été l'objectif numéro un. D'immenses travaux d'aménagement avaient raviné le sol, mais l'expérience fut bientôt abandonnée : la planète ne renfermait pas une once de banilium, substance indispensable à la vie des sphagams.

La masse des colons dut revenir sur Minax, la planète mère, tandis qu'une petite expédition entreprenait une reconnaissance sur la Terre.

Très vite, elle constata que c'était un terrain parfait pour la colonisation. Ayant rasé la forêt sauvage et perfide qui étouffait le sol, anéanti des milliers de monstres aux formes colossales, les sphagams édifièrent leur première cité terrestre.

La catastrophe s'était produite au moment où le chef de l'expédition avait voulu repartir rendre compte de l'état des travaux au Conseil. Un phénomène inconnu jusqu'alors paralysait les nacelles, leur interdisant tout décollage : la Xassia, source d'énergie qui animait ordinairement les vaisseaux, les guidant sur les faisceaux synerstifs directionnels, demeurait impuissante à propulser les dix nacelles : la Terre avait une valeur synerstive égale à zéro. La survoler était possible, s'y poser équivalait à y demeurer pour toujours. L'expédition était prisonnière...

Les sphagams débarqués durent vivre à l'écart de la communauté dont un fossé infranchissable les séparait désormais.

Tandis que leur race dégénérait, faute de sang jeune, les hommes faisaient leur apparition sur la Terre et commençaient à y établir leur empire.

Peut-être les sphagams eussent-ils pu survivre et dominer ces nouveaux venus, tant leurs connaissances étaient infinies par rapport aux premiers hommes, homuncules primitifs qui avaient l'audace de leur disputer le sol, mais les circonstances physiques jouèrent contre eux. Un effondrement sismique engloutit en une nuit la contrée où s'était implantée la civilisation stellaire.

Il n'y eut que très peu de survivants. Isolés, désemparés, les rescapés errèrent à la surface du globe et donnèrent naissance, après une rapide décrépitude, à la race abâtardie des chats.

Et les siècles passèrent. Minax n'oubliait pas le Système solaire. Périodiquement des volontaires partirent essayer des nacelles de plus en plus perfectionnées. Aucun ne revint. Il fallut l'invention d'un procédé permettant l'examen approfondi à distance d'une planète pour qu'on pût reconstituer l'odyssée des premiers colons.

On sut que des statues existaient encore à l'image des sphagams dans certaines régions. Pourtant cette stérile observation eut été abandonnée si un savant n'avait constaté que, sous l'effet des radiations provoquées par les explosions atomiques, la Terre prenait une valeur synerstive légère...

Une nouvelle expérience avait été décidée et c'est ainsi que le sphagam était parti sur Terre avec mission d'étudier les possibilités d'un retour définitif de leur race.

. . . . . .

De l'étonnement à la stupéfaction, de l'incrédulité au doute, de l'effroi à l'ahurissement le plus complet, Monsieur avait éprouvé une gamme subtile de sentiments divers et successifs en écoutant le récit de sa femme.

Lorsqu'il apprit que le sphagam était seul, il ne put se défendre de demander :

— Et qu'est-ce qu'il a l'intention de faire, ce spécimen unique, pour préparer la venue de ses congénères ? Il ne suppose tout de même pas que c'est nous qui allons l'aider !

Madame regarda son mari et prit un temps avant de dire :

— Il veut que nous l'emmenions en Égypte rechercher des renseignements et des traces de leur ancienne colonie. Il affirme que c'est très important.

— Ah ! « il veut », ah ! « il affirme » (Monsieur se leva et se mit à arpenter la chambre de long en large) eh bien, sphagam ou pas, je te garantis bien qu'il ne va pas moisir ici... En Égypte ! Pourquoi pas sur la Lune aussi ? Tu as bien fait de me télégraphier, rassure-toi, je me charge de tout. D'abord où est-il en ce moment ?

— Je ne sais pas, mon chéri. Il est resté toute la journée dans la bibliothèque. Je n'ai pas osé voir ce qu'il faisait, mais à cette heure là, il doit être dehors. Il va se promener quand la nuit est bien noire pour faire je ne sais quelles observations...

— Parfait, dit Monsieur. Je vais de ce pas verrouiller la porte et nous en serons débarrassés.

Madame lui expliqua que ce n'était, hélas, pas aussi simple que cela, étant donné que les serrures ne gênaient nullement le sphagam qui passait à travers les portes aussi aisément que si elles n'existaient pas.

— Alors, reprit Monsieur, il va falloir supporter tout le temps qu'il lui plaira cette créature, se plier à ses caprices et la laisser mettre ma maison au pillage ? Jamais, tu m'entends, jamais...

Et il ponctua son discours d'un énergique coup de poing sur la table de nuit.

— Écoute, Georges, il ne sert à rien de s'énerver. Arrête-toi une seconde de tourner autour du lit, tu me donnes le vertige.

De mauvaise grâce, Monsieur s'assit.

— Vois-tu, j'ai eu tout le temps d'y réfléchir, continua Catherine. Il n'y a qu'une solution, il faut le tuer. L'ennui c'est qu'il faut arriver à lui dissimuler cette pensée, puisqu'il lit dans les cerveaux...

*
* *

A l'encontre de sa femme qui s'endormit paisiblement, rassurée par une présence masculine, Monsieur passa une nuit exécrable.

Tantôt il cuisait à petit feu dans une marmite-nacelle autour de laquelle dansaient des hordes frénétiques de chats, tantôt un énorme sphagam armé d'un hachoir le poursuivait dans un champ de narcisses où il trébuchait sans cesse au milieu des flaques de boue.

Au petit jour, baigné de sueur, il s'éveilla en sursaut et poussa un cri : à l'extrémité du lit, le sphagam était accroupi et le considérait avec attention. Son corps irradiait une vive lueur bleue qui lui donnait un aspect fantastique dans la pâle clarté du jour naissant.

Dans un réflexe, Monsieur saisit le revolver vide posé sur la table de nuit et pressa la détente nerveusement

La détonation claqua, le vieux revolver était chargé! Madame eut un haut le corps, tandis que Monsieur sentait une sueur moite qui glissait sur son dos agité de frissons convulsifs.

Frayeur rétrospective d'une part : si sa femme avait appuyé inconsciemment sur la détente, la veille au soir...

Terreur compréhensible de l'autre : tirée à trente centimètres du chat, la balle qui n'avait pu le manquer ne lui avait fait aucun mal...

Le sphagam lui jeta un regard à la fois ironique et méprisant :

— Inutile d'avoir peur. Vos réactions décèlent une crainte panique. Malgré votre geste stupide, je n'ai aucune intention mauvaise à votre égard.

Monsieur ne répondit pas. Il avait la gorge trop sèche pour cela. Madame agita le couvre pied, manifestant ainsi qu'elle aussi était réveillée. Le mouvement fit tomber un objet rond sur lequel Monsieur jeta un regard effrayé... C'était la balle, intacte, nullement déformée.

— Vous devriez bien penser que mes facultés mentales opposent un champ infranchissable à de vulgaires morceaux de plomb. En fait, continua le sphagam en éteignant d'un seul coup la lumière bleue de son corps, mettez-vous bien dans l'idée que vous ne pouvez rien contre moi. Quand j'aurai terminé ma tâche, je vous quitterai, mais jusque-là j'ai besoin de votre aide et vous m'obéirez. Du reste vous n'aurez pas à vous en plaindre. J'ai cru comprendre que ce métal que vous nommez or avait une grande valeur à vos yeux, bien qu'il n'ait aucune propriété utile.

Monsieur hocha affirmativement la tête tandis que Madame lui jetait un regard intrigué.

— Regardez, dit le sphagam.

Sa patte désigna le téléphone posé sur la table de nuit. D'un blanc laiteux, l'appareil prit soudain une coloration jaune caractéristique.

— Transmutation élémentaire, reprit la créature de Minax, mais vous n'en avez pas encore trouvé le secret... allons, je crois que nous finirons par nous entendre; vous verrez, l'Égypte est un pays splendide...

*
* *

A partir de cet instant, ils subirent la loi d'un impitoyable dictateur.

Tout d'abord, ils s'étaient vu interdire l'accès de la bibliothèque dont le sphagam avait fait son laboratoire. Les mystérieuses expériences auxquelles il se livrait obligeait Monsieur à d'incessantes allées et venues entre les magasins et l'appartement; tantôt il devait rapporter des fleurs, des légumes et des graines de mille espèces, tantôt des appareils hétéroclites : cornues, bistouris, lampes à souder, feuilles de métaux, échantillons minéralogiques, tantôt des piles de livres écrits dans les langues les plus différentes et que le sphagam semblait lire sans difficultés.

L'appartement tenait de l'entrepôt, du bric à brac et de la coopérative conjugués.

Le jour où Monsieur dut revenir avec une cage pleine de canaris d'une main et une boite de cobayes de l'autre, sous les regards commisérateurs des concierges, et où il s'entendit ordonner d'une voix sèche d'avoir à s'occuper désormais des uns et des autres, il comprit que la mesure était pleine.

L'absence de Rosalie, expédiée pour un mois à la campagne le lendemain de la prise de pouvoirs, il l'avait acceptée sans trop de mal parce que son confort personnel n'avait pas à en souffrir, Catherine ayant dû bon gré mal gré s'occuper des soins du ménage et de la cuisine.

Il avait admis plus facilement encore d'abandonner son métier pour une période indéterminée : la présence du sphagam lui rapportait plus d'argent en une semaine que son travail en trois ou quatre mois.

De même il avait subi sans protester plus que sa femme la perte momentanée de leurs relations respectives. On ne pouvait vivre normalement tant que cet être demeurait là.

Certes, ils n'étaient pas prisonniers. Les premiers temps ils s'étonnaient même de la liberté qu'on leur laissait : ils pouvaient téléphoner, quitter l'appartement, aller au théâtre, au restaurant comme ils l'entendaient. Le sphagam ne prenait aucune précaution spéciale. A la réflexion, ils comprirent qu'ils ne pouvaient rien faire et que d'autre part on se serait inquiété s'ils avaient disparu tous deux. Le sphagam tenait avant tout à conserver le statu quo.

Dénoncer la présence d'un habitant d'une autre planète dans leur appartement, c'était vouloir entrer à l'asile immédiatement.

Quitter leur domicile? Ils n'auraient su où aller, ni que faire sans argent.

Quant à implorer l'aide de la police, il n'y fallait pas songer. Les conséquences risquaient de s'avérer pires que le mal.

Non, la seule solution, comme l'avait vu Catherine, était de faire disparaître le sphagam... Mais comment?

Pour la centième fois, Monsieur venait de repasser ces idées dans sa tête.

De se voir transformé en garçon de laboratoire faisait déborder la coupe amère où il buvait depuis quinze jours.

Des vagues de folie meurtrière déferlaient dans son cerveau tandis qu'il installait un par un les cochons d'Inde dans les casiers à bouteilles de l'office. Il fallait non seulement trouver un moyen efficace, mais s'abstenir d'y penser devant le sphagam sous peine de voir le projet échouer.

Son imagination en défaut, à la première occasion il ramena une trentaine de romans policiers achetés chez le libraire en même temps que d'autres livres réclamés par l'impérieux dictateur.

Hélas, quand sa femme et lui eurent consciencieusement épluché durant toute une soirée les œuvres d'Edgar Wallace, de Conan Doyle, d'Ellery Queen et autres spécialistes de la question, ils constatèrent avec mélancolie que la plupart des moyens proposés par ces auteurs chevronnés s'avéraient d'un emploi malaisé dans la vie courante.

Percer des petits trous dans de succulents chocolats à la crème pour les bourrer de strychnine par exemple, comme le subtil criminel de « *Meurtre à Bottering* », était certainement ingénieux, mais comment diable faire avaler des chocolats à la crème à une créature qui ne paraissait capable de dévorer que des hachoirs ou des boites de sardines?

Impossible pour la même raison de lui offrir des pêches à l'arsenic comme dans « *Le compotier fatal* »...

Pendant quelques minutes, l'asphyxie à l'oxyde de carbone leur parut une solution acceptable. On enfermait la personne dans un garage après l'avoir assommée et on mettait en marche le moteur de la voiture. Une petite heure d'attente et le tour était joué. Du moins, c'est ainsi que procédait l'assassin de « *Mort au volant* ». Ils durent y renoncer : de toute évidence, le sphagam refuserait avec la plus grande énergie de laisser son crâne entrer en contact avec un quelconque instrument contondant, même si on arrivait à le persuader de descendre au garage...

Les volumes de la Série Noire n'apportèrent aucun encouragement aux conspirateurs : la mitraillette, arme chérie des gangsters en gabardine et chapeau mou, outre les difficultés de s'en procurer une par des voies normales, s'avérait d'un emploi peu recommandé dans un appartement.

Ce fut la lecture d'une nouvelle de Peter Cheney, « *Le môme à l'orange* », qui décida du sort de l'intrus.

A peine eut-il parcouru les premières lignes que Monsieur tressaillit de joie. Il avait enfin trouvé!

Cependant il refusa d'expliquer son idée à Catherine. Mieux valait qu'une seule personne soit au courant...

Dans la matinée du lendemain, Monsieur revint avec un paquet mystérieux.

A toutes les questions de sa femme, il opposa un mutisme total. Maintenant que leur délivrance était proche, il ne s'agissait pas de tout faire rater par une pensée mal dissimulée...

A trois heures, une explosion sèche retentit, accompagnée d'un violent bruit de verre cassé.

— Sauvés, Catherine, exulta Monsieur, la bombe a fonctionné!

— Charmante idée, fit Madame. Tu aurais pu faire sauter toute la maison...

— Oh! non, non, ce n'était qu'un petit engin, mais grâce à lui nous voilà délivrés, rétorqua Monsieur en arborant un sourire de contentement béat. Le marchand ne m'a pas trompé sur la qualité...

Effectivement, lorsqu'ils entrèrent dans l'office, tous deux purent constater que pour un « petit engin » il avait une étonnante force de rupture : un cratère béait dans le buffet Louis XIII, à travers lequel on distinguait un incroyable amoncellement de vaisselle brisée.

— Le service ancien, gémit Catherine. Tu aurais pu choisir un autre emplacement pour ton piège!

— On ne fait pas d'omelettes sans casser d'œufs, dit sentencieusement Georges. En tous les cas, je ne suis pas fâché d'être également délivré des cobayes...

Victimes innocentes, les cochons d'Inde gisaient dans leurs casiers.

— Vous avez bien raison, dit le sphagam qui arrivait sur leurs talons, ces bêtes ne me convenaient pas. Je ferai désormais mes expériences sur des rats. Vous m'en ramènerez une trentaine demain...

*
* *

Une tentative d'électrocution faite quelques jours plus tard n'eut d'autre résultat qu'une radio mise hors d'usage et un commencement d'incendie.

— A ce tarif, remarqua Catherine le soir même, je préfère encore supporter le sphagam. Il ne nous a fait aucun mal et malgré tes tentatives pour t'en débarrasser, il continue à nous entretenir comme si rien ne s'était passé. Avoue que tu prends des vacances en ce moment, et qu'elles te rapportent...

Plongé dans l'étude de *Mes chasses au fauve* par l'honorable Dave S. Portright, Monsieur lui lança un regard noir et ne répondit rien.

Seulement, le piège camerounais — une lourde masse sur un rondin, deux morceaux de corde en travers de la piste et l'animal est assommé — était peut-être satisfaisant pour la mise à mort des panthères, mais se révéla tout à fait inopérant dans le cas présent. Par contre l'aquarium n'y résista pas...

La mort de ses poissons rouges mit le comble à la fureur de Monsieur qui durant toute la nuit, chercha, rumina, bâtit des plans tandis que Catherine furibonde exigeait qu'il éteigne la lampe et renonce à tous ses projets : l'appartement ressemblait déjà à un champ de bataille, elle ne tenait nullement à le voir s'effondrer sous l'action de quelque dispositif infernal.

A l'aube, exténué mais triomphant, Monsieur s'endormit enfin. Tranquille, apaisé. Son plan était simple, efficace, sans danger.

Il se leva tard, déjeuna sur le pouce et annonça à sa femme qu'il rentrerait vers une heure de l'après-midi.

— Peut-on savoir ce que tu as l'intention de démolir? dit Catherine, très inquiète.

Sans répondre, Monsieur s'éclipsa en chantonnant très faux les premières mesures de la Marche des Gladiateurs...

***

A une heure dix, l'ascenseur stoppa à l'étage et Catherine sentit son cœur battre précipitamment.

Qu'allait-il se passer cette fois? Quelle nouvelle invention Georges avait-il imaginé?

Elle s'approcha de la bibliothèque à pas de loups et vit que le sphagam lisait tranquillement près de la fenêtre. Soudain, elle tressaillit. Georges n'était pas seul, il parlait à quelqu'un tout en introduisant sa clef dans la serrure.

Le sphagam dut entendre aussi car il se dressa sur ses pattes. La porte d'entrée s'ouvrit et Monsieur entra, suivi de son compagnon. Catherine écarquilla les yeux, comprit, et fit signe que la créature était toujours dans la bibliothèque.

Ce fut bref.

Comme le sphagam sortait de la pièce pour se rendre compte de ce qui se passait, une masse brune se rua sur lui en grondant. L'être ne put esquisser la moindre défense, déjà les mâchoires d'acier du chien loup se refermaient sur leur proie et la broyaient.

— Il se nomme Rex, dit Monsieur. Pas méchant, mais spécialement dressé pour la chasse au chat sauvage. Je me suis souvenu que l'expédition Martins à son retour d'Afrique, ne pouvant garder ces chiens, en avait fait don au Chenil Municipal. Tu vois que mon idée a été bonne cette fois.

— Splendide, approuva Madame souriante. Mais tu ne penses pas le garder ici, ce chien?

— Pourquoi pas? C'est un bon gardien et je l'ai payé cher. Regarde comme il est beau...

Madame reconnut qu'il était splendide, que son poil acajou était de toute beauté, qu'il semblait très intelligent, mais pour son compte personnel elle le trouvait plutôt encombrant.

— Moins qu'un sphagam, plaisanta Georges. Et puis il est d'une obéissance! (Assis sur son arrière-train, le chien se léchait les babines). Rex, ici, couché!

A l'appel de son nom, l'animal se dressa, s'approcha à pas lents de ses maîtres qui le regardaient avec bienveillance. Debout, il paraissait maintenant énorme.

Dans ses yeux bruns, brillait un regard vif qui fixait le couple.

Au milieu des paupières écarquillées, l'iris semblait un miroir transparent avec des reflets glauques.

Le chien s'arrêta aux pieds de Georges, ouvrit ses mâchoires entre lesquelles brillaient deux rangées de crocs impressionnantes et gazouilla ironiquement...

Five o'clock selenite

par MICHEL CARROUGES

SUR la table de nacre, le thé ronronnait doucement dans la sphère de cristal. L'assiette de Chine placée à côté n'était plus qu'à demi pleine de biscuits et de fruits confits. Le salon était brillamment éclairé par des lustres anciens.

Owen offrit encore un peu de thé et Robert accepta. La voix d'Owen était paisible, mais la conversation se prolongeait indéfiniment et Robert se demandait où son hôte voulait en venir.

Les deux menues souris blanches étaient blotties au pied de la table de nacre et, de temps à autre, elles se précipitaient pour croquer goulûment les miettes qui tombaient.

— Elles sont très capricieuses, dit Owen; il n'y a guère que les restes de gâteaux qui leur plaisent.

Si elles faisaient mine de trop s'approcher de Robert, Owen leur lançait quelque méchant coup de pied, mais il eut la complaisance de leur verser un peu de thé dans une minuscule jatte posée sur le tapis. Les deux souris se battirent pour boire, spectacle qui amusa beaucoup le savant.

A l'autre bout du salon, près de la porte à double battant qui donnait sur le laboratoire, se dressait une grande et belle cage dorée qui avait dû jadis abriter des oiseaux des îles et qui servait maintenant de gîte à un Siamois de grande beauté. Il sommeillait doucement. Son pelage fauve ressortait de façon parfaite sur son personnel tapis rouge. Près de lui, une assiette vide avec quelques menus restes de viande et un vaisseau de bois rempli de sciure.

Malgré l'affabilité d'Owen, l'atmosphère était pesante. Quand le solitaire maître de maison avait pour la première fois offert du thé, Robert avait sérieusement craint que le breuvage ne fût empoisonné, mais Owen avait pris le même thé et bu en même temps que le visiteur. Peut-être le bord de la tasse présentée à Robert était-il enduit d'un cercle invisible de poison, mais il était trop tard; quand Robert y pensa, il ne pouvait plus reculer.

Owen avait mauvaise réputation. Sa position d'Expert Suprême de la colonie sélénite le rendait à peu près sûr de l'impunité, sauf au cas d'un scandale tout à fait impossible à étouffer. Mais comment un tel scandale eût-il pu éclater? Situés dans le cirque de Copernic, la résidence d'Owen et son laboratoire où ne travaillaient qu'une dizaine de disciples personnels étaient plus isolés du monde qu'un monastère thibétain de jadis. Cependant, si Robert s'était arrangé pour obtenir la mission de porteur du courrier spécial, c'était bien pour avoir un prétexte afin de s'introduire chez Owen, et non pour fuir devant le danger.

Mais pourquoi Owen avait-il mis son chat dans une cage?

Le regard de Robert en direction du Siamois n'avait pas échappé au savant. Celui-ci ne put s'empêcher de sourire et demanda d'un ton sarcastique :

— Vous n'avez encore jamais vu de chat en cage?

Robert fut inquiet de se sentir deviné. Il était encore très jeune et ne se doutait pas à quel point on pouvait lire ses impressions sur sa figure. Il n'avait rien dit, parce que la chose l'intriguait beaucoup, malgré la courte explication possible à cause des souris blanches, mais il ne voulait pas paraître y attacher de l'importance.

— Non, dit-il, en prenant un air surpris et amusé.

— La chose est toute simple. Chou-chou a mangé le perroquet et je l'ai condamné à le remplacer. N'est-ce pas la meilleure des justices immanentes?

— Chou-chou est cruel?

— Un peu impulsif, par moments. Il est bon de prendre quelques précautions, car il pourrait recommencer avec mes souris blanches.

Comme si elles avaient compris ce qui se disait, les deux menues bêtes poussèrent de petits cris. Owen fronça le sourcil et tapa du pied. Les deux souris coururent se cacher sous le divan.

— Et savez-vous comment elles s'appellent, mes jolies souris? demanda le savant.

Robert attendit la suite.

— Pépie et Doodie. N'est-ce pas charmant?

— Certainement, répondit le jeune homme, sans conviction.

Owen siffla doucement. Le Siamois ouvrit un œil, s'étira et les deux souris frissonnantes firent entendre sous le divan une nouvelle série de petits cris affolés. Le Siamois visiblement excité miaula d'un air cruel et le savant éclata de rire.

— Vous voyez que j'ai bien fait de prendre mes précautions!

Là-dessus, il siffla de nouveau, à plusieurs reprises, et les deux intimidées reparurent. Sortant de dessous le divan, elles trottèrent en direction des deux hommes.

— Et maintenant, voici le clou de la soirée, si j'ose dire, reprit l'Expert Suprême sélénite.

Du tiroir de la table, il tira un minuscule piano à queue en ébène avec touches d'ivoire et d'ébène. Dès qu'il eut posé cette menue merveille sur la nacre, il fit un léger signe et, bien dressées, les deux souris blanches s'élancèrent côte à côte, d'un seul bond sur la table.

D'un coup de patte, Pépie fit adroitement sauter le mince couvercle de l'instrument de musique, s'assit à la turque devant les touches et feignit artistement de jouer. Doodie mima un accoudement sur le côté du piano miniature et se mit à siffler en cadence, accompagnée par un méchant bruit de piano mécanique.

Owen écoutait avec ravissement, tandis que le Siamois s'agitait de plus en plus furieusement dans sa cage. Il lançait des coups de griffe à travers les barreaux comme s'il voulait renverser son domicile et bondir sur les musiciennes. Il miaulait si férocement que souvent sa voix couvrait le concert miniature.

Robert se sentait de plus en plus mal à l'aise. Moins que les deux malheureuses petites bêtes, cependant, car elles mouraient de peur. Doodie n'arrivait même plus à siffler en cadence. A la fin, n'y tenant plus, elles s'arrêtèrent pantelantes, sur le rebord délicatement ouvragé de la nacre et se serrèrent, en tremblant, l'une contre l'autre.

— N'avez-vous pas honte! dit Owen, sur un ton cinglant d'ironie. Avoir si peur d'un malheureux chat!

La sueur perlait au front de Robert.

Owen regarda le jeune homme avec amusement.

— Et si j'ouvrais la cage? lui dit-il en souriant.

Voyant Robert sursauter, Owen le taxa de sensiblerie, se leva, marcha vers la cage, fit mine de se raviser et retourna près de la table de nacre où il chipa lestement les deux souris blanches.

Il montra Pépie logée dans le creux de sa main :

— Je vous présente ma femme, dit-il, goguenard.

Puis ce fut le tour de Doodie captive dans l'autre main :

— Et voici Linda, ma chère fille.

Robert hocha tristement la tête. Il eut mieux aimé traverser une pluie de météorites que d'être seul en face de ce fou. Il resta muet.

— Vous ne vous intéressez pas à ma femme? reprit Owen. Je ne vous en blâme pas. Mais je suis surpris que le sort de Linda ne vous fasse pas plus d'effet.

Son œil droit était à demi fermé. Le gauche épiait Robert.

— J'ignorais que vous eussiez de pareils talents d'acteur, répliqua le jeune homme, en s'efforçant de rire. Mais il sentait qu'un tremblement convulsif commençait à le prendre et il ne parvenait pas à l'endiguer.

Owen le guettait avec délices.

Il lâcha Pépie qui courut comme une folle se blottir sous le divan, puis tenant Doodie par les oreilles, la présenta au nez du visiteur. Il parla sur un ton de commisération :

— Ainsi cela ne vous fait rien que je vous montre votre chère Linda sous cette forme abjecte?

Robert épiait le regard d'Owen, il cherchait à en déchiffrer la signification.

— Vous êtes un grand magicien, dit-il, sur un ton qui voulait être celui de la plaisanterie, mais sa voix resta sourde.

Owen parut s'impatienter.

— Voyons, Monsieur, dit-il sèchement, vous êtes venu jusqu'ici. C'est déjà un fait curieux. Les visiteurs sont rares. L'autorisation de visite est difficile à obtenir. Vous êtes venu m'apporter le courrier spécial. Soit. C'est un bon prétexte. Mais ce n'est qu'un prétexte. Car, pouvez-vous m'expliquer par quel hasard vous avez été choisi, vous, entre quelques milliers d'autres, alors que, précisément, le sort avait interrompu vos assiduités auprès de mon aimable fille, ici présente? Que de merveilles, Monsieur, dans vos hasards! C'est vous, le grand magicien. Du moins, pour le moment.

Robert voulut répondre. Owen qui s'était longtemps contenu pour mieux se délecter, se mit à parler torrentiellement, de plus en plus fort :

— Vous espériez revoir Linda, malgré ma défense, et vous êtes tombé sur

moi. Je vous ai dit que Linda et sa mère étaient sorties. Mais sorties où? Je vous pose la question. Sort-on d'ici comme sur la Terre, pour faire une gentille promenade sur les boulevards au bras de sa demoiselle? Ou croyez-vous que j'aie mis à la disposition de ces dames, des vidoscaphes pour leur permettre, par hasard, quelqu'une de ces très rares, mais pas tout à fait impossibles rencontres qu'on peut faire en ce pays? Non, Monsieur. Vous avez beau croire que je fais un bon accès de délire sélénite, vous êtes dans l'erreur. Quand je vous ai dit que les dames étaient sorties, c'était pure vérité. Voyez, je ne cherche même pas à vous tromper, malgré votre outrecuidance de jeune pilote émoustillé par des chairs fraîches qui sont au-dessus de sa condition. Elles sont sorties de leurs peaux, sorties par l'intérieur! Voilà le plaisant de l'affaire, ce que vous ne pouviez soupçonner. Votre jeune amie et votre vieille alliée ont replié leurs charmes et leurs belles manières. J'aurais pu les réduire comme font les Jivaros, mais ç'eût été dommage de les anéantir pour toujours. J'aurais pu les déshydrater et les conserver dans un tiroir de verre, comme des fruits secs, en attendant que j'aie envie de les ravigoter, mais même cela eût été trop de mansuétude, un passe-temps trop peu dynamique. Non, j'ai trouvé mieux.

Il souffla une seconde. Le front de Robert était trempé de sueur, mais il ne s'en apercevait pas. Owen reprit son monologue sur un ton de bibliophile courtois :

— Avez-vous lu l'ouvrage de John Smile sur l'évolution à rebours? Non, évidemment, c'est un livre trop savant pour vous. Et la thèse David Mamba sur la rétractilité accélérée des formes gigognes? Pas davantage, bien sûr. Dommage, ce sont de beaux travaux qui honorent leurs auteurs. Encore n'étaient-ce que de premiers sondages sur la question. Le problème était pourtant simple : peut-on réduire non la peau, mais la matière grise d'un cerveau, à la dimension d'une noisette, ou moins encore, sans arrêter tout à fait le fonctionnement? On a dit que l'hypothèse de Mamba était inhumaine. Mais que signifie le mot humanité? Une simple tautologie, bonne pour les sentimentaux. Autant militer pour la stellarité des étoiles. Peu importe. Suivez-moi bien. La matière grise d'un cerveau tient dans un espace naturellement donné. En vertu de quoi la science n'aurait-elle pas le pouvoir et le droit de réduire cet espace? Cette matière grise est ajustée à une forme extérieure donnée. Soit. Mais qui m'empêchera d'en réduire les circonvolutions et de la transplanter dans une autre forme? En tout cas, ce ne sera pas vous!

Owen balançait toujours Doodie au bout de sa main tendue, pendant qu'il pérorait. Robert tremblait aussi fort que Doodie.

— Mais puisque vous ne me croyez pas, reprit Owen, vous ne pouvez voir aucun inconvénient à ce que je donne cette souris à mon chat.

Le Siamois miaulait désespérément et bondissait en tous sens comme s'il allait renverser sa cage.

Toujours tenant Doodie, le savant se leva sans se presser, se dirigea vers l'autre bout de la pièce, passa devant la cage du chat redoublant d'impuissants efforts, et s'approcha de la porte du fond.

Les deux battants s'ouvrirent, avec une faible sonnerie. De l'autre côté,

Robert vit une grande salle baignée d'une lueur grise où la silhouette d'Owen semblait plus noire que le noir. Une série de tubes de verre étaient rangés côte à côte en série décroissante.

Owen se retourna.

— Entrez! Entrez! s'écria-t-il jovialement. C'est gratis. Admirez mon orgue de Barbarie.

Debout, au-dessus d'un large clavier de manettes et de boutons multicolores, à droite le plus grand tube de verre avait la taille humaine. La série des autres en taille décroissante et munis de parois de verre mobiles s'échelonnait jusqu'à l'extrémité de gauche dont le dernier tube n'était pas plus grand qu'il ne fallait pour tenir une souris captive.

— Voyez, dit Owen, rien de plus simple que le cycle des métamorphoses-gigognes. Entrée à droite, sortie à gauche. Le cycle est d'ailleurs réversible. Tout est prévu. Du corps préalable, avec des soins minutieux, la matière grise est transmise par les corps provisoires jusqu'au corps de destination. Simple essai, d'ailleurs, que cet orgue. La tâche présente est d'en construire un autre qui puisse réduire ou dilater la matière grise, jusqu'aux tailles microscopiques et planétaires. Le caoutchouc mental, voilà l'avenir, Monsieur. En attendant, ajouta-t-il plus posément, le petit orgue me rend de bons et loyaux services. Une vraie merveille.

Robert ne tremblait plus. Il avait franchi le seuil de la terreur. Il n'éprouvait plus rien du tout que le sentiment d'une lucidité absolue. Ne perdant pas un mot des explications, il attendait froidement la seconde décisive.

Owen posa Doodie sur une étagère, devant le clavier des commandes.

— Je vais encore vous montrer quelque chose, dit-il.

D'un coup de manette, il ouvrit le grand tube :

— Voulez-vous essayer? Vous verrez, on est très à l'aise, on voit tout ce qui se passe et on s'endort tranquillement. Vous pourriez remplacer le perroquet, ce serait amusant.

Il éclata de rire et ajouta brusquement :

— Si j'en juge par votre mine, vous n'avez guère le sens de la plaisanterie.

Ce disant, il appuya négligemment sur un levier de la machine.

A l'instant, Doodie sauta en l'air et poussa un sifflement terrible.

D'instinct, Robert bondit en arrière, jusqu'au seuil du laboratoire.

Il était temps. Une espèce de grande méduse, pareille à un lampadaire à pendeloques gluantes comme les vieux pièges à mouches du XXe siècle, s'abattit du plafond jusqu'à terre, devant le visiteur.

— Vous avez peur d'un cri de souris! hurla Owen.

— Trop tard! fit Robert.

Owen dégagea rapidement le levier de la machine et le brandit avec violence.

— Ou vous rentrez dans mon laboratoire, ou je fais sortir le chat!

Et sans même attendre de réponse, tellement il ne se possédait plus, il cria encore plus fort :

— A mon fils Willie, le plaisir de croquer sa mère et sa sœur!

Robert cherchait des yeux une arme et n'en trouvait pas. Il se rua sur

Owen et put dérober sa tête aux coups du levier, mais le reçut contre l'épaule avec une telle violence qu'il s'effondra. Rapide comme un fauve, Owen se précipita sur la cage du chat. Il tira la targette.

Robert se souleva et tenta désespérément d'arracher le levier qu'Owen ne tenait plus que d'une main.

Il n'eut pas à s'en servir.

D'un seul bond, le Siamois sauta au visage du persécuteur et lui ouvrit la carotide d'un coup de griffe. Puis il s'assit rigoureusement immobile devant la cage.

Le baiser de la vie

par FRANCIS CARSAC

A Poul Anderson.

« O possibles qui sont pour nous les impossibles!
« Le baiser de la vie ici nous fait horreur! »

Victor HUGO. *Magnitudo parvi.*

ALLONS, nous devons essayer encore une fois! Si nous échouons, il nous faudra retourner vers la Terre. Les vivres commencent à être dangereusement bas, déclara Cooper d'une voix lasse.

Quoiqu'il se tînt voûté, comme sous le poids d'une écrasante fatigue, sa carrure faisait presque craquer l'uniforme bleu foncé de la *Space Navy* de la confédération panaméricaine.

— Cent trente-deux soleils visités, ajouta doucement Irène Legrand. Cent trente-deux! Et, ironie, tous avec un cortège de planètes! Mais pas une que nous puissions coloniser, pas une qui ne soit étouffée sous le gaz carbonique ou le méthane, pas une où nous ayions pu trouver ne serait-ce qu'une algue uni-cellulaire! Sommes-nous donc tout seuls dans l'Univers, mon Dieu? Ne recevrons-nous jamais, sur un autre monde que le nôtre, le baiser de la vie?

— Qu'est-ce que cent trente-deux étoiles, Irène? interrogea un homme jeune et vif, qui portait sur son uniforme noir l'étoile et le compas du Service de recherches de l'astronautique européenne. Il y en a des milliards, dans notre seule Galaxie. Et pour peu que tes collègues réussissent à perfectionner le Martin-Smith-Nilsson — et ils y travaillent dur! — les autres galaxies ne resteront pas longtemps inaccessibles!

Bernard Rivière était le biologiste de l'expédition stellaire nº 7, lancée trois ans plus tôt par les efforts combinés de la Confédération pan-américaine, s'étendant de l'Alaska à la Terre de Feu, de l'Union européenne occidentale et de l'Union socialiste, qui allait de la Russie à la Chine. Le mot « communiste » était depuis longtemps tombé en désuétude, et cela avait grandement contribué à l'entente des trois grands blocs.

— Qu'en pensez-vous, Ergouchov? continua-t-il, en se tournant vers un colosse d'âge moyen. Comme astronome, vous devez avoir quelque idée...

— Il a été surabondamment prouvé par nos théoriciens socialistes que la vie ne peut être un accident isolé. Il existe nécessairement des planètes

autres que la Terre où elle a dû se développer. Quand au M. S. N., je trouve, en toute justice...

— Qu'on aurait dû y ajouter un quatrième nom, celui qui est le plus commun dans votre Union? Je sais. C'est pourtant votre délégué qui, au Congrès de 2083, a demandé qu'on utilise, pour nommer le moteur qui nous a donné l'espace interstellaire, les noms les plus communs dans les trois pays qui ont le plus contribué à sa réalisation, la France, les États-Unis et la Suède. Il n'y a que dix ans de cela. Oh, je sais que les laboratoires d'Atomgrad ont mis au point définitivement le générateur. Mais une bonne part des calculs théoriques sont dus à Krishnaswami, l'Hindou, et l'alliage à Tagawashi, le Japonais. Comme l'a bien dit votre délégué, il fallait choisir un nom.

— Si vous voulez bien, Ergouchov, interrompit Cooper, au lieu de discuter les mérites de votre nation, qui n'en manque certes pas, indiquez-nous qu'elle est, à votre avis, l'étoile la plus proche où nous puissions espérer trouver des planètes.

Le Russe consulta un épais registre.

— GC N 312 706. A environ 9 parsecs. Toutes celles qui sont situées plus près sont des géantes, autour desquelles il y a très peu de chances de trouver des planètes habitables, quoique ce ne soit pas absolument impossible.

— Soit N 312 706, donc. Nous ferons le saut dans une demi-heure. Ergouchov, donnez les coordonnées au pilote automatique.

Déjà le Russe s'affairait devant un clavier complexe, fournissant au cerveau électronique les données nécessaires. Prévenu, Kol — Kolehainen, le médecin finnois — préparait l'injection qui allait leur permettre de supporter, sans devenir fous, les quelque trente secondes de vol hyperspacial.

Bernard s'accouda au rebord du grand écran oblique. Devant l'*Argo*, au-dessous de lui, au-dessus de lui, à droite, à gauche, des étoiles, points de lumière sur le noir de l'espace. Le système qu'ils venaient de quitter était invisible vers l'arrière, à quelques millions de kilomètres, et l'astrocroiseur semblait perdu, isolé, loint de tout. La jeune physicienne vint le rejoindre.

— Tant de mondes au loin, Bernard. Et peut-être pas un seul pour nous accueillir! Je pense à toute la débauche d'imagination du siècle dernier, quand les auteurs de récits fantastiques peuplaient l'Univers de monstres! Des monstres! Je serais heureuse d'en rencontrer. Mais non, rien. Des planètes nues, désertes, hostiles. Des soleils épuisant en vain leur énergie! Des soleils n'éclairant que la mort. Même pas la mort! La non-vie! Un Univers indifférent, aveugle. Et nous, perdus au milieu, cherchant désespérément des compagnons! Trois ans, trois ans de quête vaine!

Pensif, il ne répondit pas. Il aurait pu dire que pour ses compagnons, le voyage n'était pas complètement vain, qu'ils avaient recueilli quantité de renseignements sur les données physiques des autres mondes et de l'espace, et même sur le temps. Mais pour sa part, sauf quelques observations sur le comportement humain hors de la Terre, observations qu'il partageait avec le taciturne petit docteur, et qui n'apportaient pas grand'chose de nouveau, pour sa part, le bilan scientifique était nul. Trois ans de vie gaspillés, ou presque.

Un grelottement de sonnerie l'arracha à sa rêverie. Docile, il rejoignit sa couchette, s'allongea. Le « saut » hyperspacial ne comportait pas d'accélé-

ration mais s'accompagnait d'un vertige intolérable, dû à une variation extrêmement rapide et désordonnée des sensations internes, variation que nul n'avait encore pu expliquer. Cette variation développait dans l'esprit humain une terreur si violente, impossible à raisonner, qu'elle avait maintes fois, lors des premiers essais de vol interstellaire, amené l'apparition de cas de folie dans les équipages. Il vérifia si la seringue automatique avait bien été garnie de l'hypnotique nécessaire, serra le bracelet autour de son avant-bras.

Au-dessus de son lit, l'interphone craqua, puis vint la voix de Cooper :

— Attention, dans dix secondes! Neuf, huit, sept, six, cinq, quatre, trois, deux, un, piq...

Il sentit une légère piqûre et perdit conscience.

Une minute plus tard, il se réveilla. Il avait été impossible de trouver un hypnotique qui soit efficace, mais dont l'effet ne dure que trente secondes, les trente secondes nécessaires pour le « saut ». La distance parcourue pendant celui-ci, hors de l'espace, était proportionnelle non point à la durée, toujours égale à trente secondes, mais à l'énergie appliquée. Et les trente secondes supplémentaires, entre la fin du « saut » et le réveil de l'équipage, avaient failli, malgré les pilotes automatiques, être fatales à l'équipage de l'*Orion*, lors de l'expédition stellaire nº 3, un météorite ayant crevé la coque.

Il se leva, gagna le poste de commandement. Cooper s'y trouvait déjà, donnant par interphone ses ordres à l'équipage de huit hommes. Puis vint Irène. Gregor Ergouchov ne parut pas tout de suite, à son habitude. L'hypnotique lui donnait de violentes migraines, et il devait subir chaque fois une séance d'électrocérébrothérapie des mains de Kolehainen.

Cooper pointa vers un écran :

— Voilà. Nous sommes à moins d'un million de kilomètres. Ce vieux barbare de Grégor sait calculer!

Sur l'écran, grossie par les instruments, se dessinait une planète, la cinquième à partir du soleil. Verte, barrée de nuages, avec de grosses taches plus sombres ou plus claires, elle rappelait la Terre. Deux satellites étaient visibles.

— Mais, dit Irène, c'est la première fois que...

— Que nous voyons quelque chose d'aussi semblable d'aspect à notre monde? Oui. Et j'ai les premiers résultats spectroscopiques : oxygène, azote, vapeur d'eau... Nous avons enfin trouvé, je crois.

— Nos théoriciens avaient raison, comme toujours, gronda une voix de basse. Gregor Ergouchov venait d'entrer, suivi du petit Finnois.

— Nous ne savons pas encore, dit Cooper, s'il y a de la vie sur ce monde.

— Très probablement, Cooper, rétorqua Rivière. L'oxygène libre est un bon indice de vie, au moins végétale. Et tenez, regardez-là, sur le spectre : les raies de la chlorophylle!

— Planète habitable, donc...

— La vie! la vie! Même purement végétale! Quel miracle! Mais planète habitable pour nous, je ne sais encore. Certaines formes de vie végétale sont plutôt dangereuses, les bactéries. Sans compter les virus! De deux choses l'une, en effet : ou bien la vie, là-dessous, est de base chimique très différente de la nôtre, auquel cas nous ne risquons pas grand'chose des bactéries indigènes, ni même des virus, mais si nous voulons coloniser, nous serons obligés de

bouleverser complètement l'écologie de ce monde, ou bien, ce qui paraît plus probable, étant donné l'existence de chlorophylle ou de son proche équivalent, la vie est analogue à la nôtre, et, dans ce cas, gare aux maladies!

— Le panvaccin, que nous avons tous...

— Efficace contre les maladies terrestres, Irène, intervint Kolehainen, mais pas forcément contre celles d'en bas! Il suffirait d'une faible différence physicochimique de base, assez faible pour que nous restions une proie possible, assez forte pour que notre immunité ne soit pas suffisante!

— Pourquoi discuter dans le vide, dit Cooper. Atterrissons!

***

Doucement, l'astronef se posa dans une clairière, à peu de distance d'une rivière, vers le 45e degré de latitude Nord. Et immédiatement commencèrent les multiples analyses qu'ils avaient perdu l'espoir d'effectuer jamais : teneur de l'air en oxygène, en azote, en gaz carbonique, en gaz rares, en poussières et en bactéries. Une sonde jaillit de la coque, s'enfonça dans l'humus, en rapporta des échantillons. L'air était respirable, peut-être un peu pauvre en oxygène, les bactéries presque familières : il y avait toutes chances pour que le panvaccin fût efficace. Sorti en spatiandre, Rivière récolta quelques spécimens de végétaux : leur composition chimique était très voisine de celle des végétaux terrestres.

Pendant ce temps, Irène et Grégor avaient déterminé les constantes physiques : la valeur de *g* était les 99/100e de celle de la Terre, la pression atmosphérique un peu plus forte. Le sol n'était que très faiblement radioactif. La température supportable aisément, ainsi que l'humidité.

Ils examinèrent alors les photos prises au cours de l'approche, pendant que l'*Argo* faisait trois fois le tour de la planète, à différentes latitudes. Cinq grandes masses continentales étaient séparées par des mers peu profondes semées de nombreux archipels. Au Nord et au Sud, deux calottes glaciaires peu étendues. Les continents offraient de grandes plaines, des savanes, des steppes, relativement peu de montagnes, de grands fleuves paresseux. Sur le plus grand continent, des aspects géométriques bariolés évoquaient des terres cultivées, et, à peu de distance, se dressaient de curieuses structures en forme de cirque lunaire, qui pouvaient, peut-être, être des villes ou des villages.

Ils sortirent alors. Le jour était déjà sur son déclin, et les rayons obliques du soleil ne baignaient plus qu'une partie de la clairière, sur laquelle l'astronef jetait son ombre d'obélisque. Le visage caché par un masque filtrant — il ne fallait courir aucun risque inutile — les quatre scientifiques explorèrent les alentours immédiats, tandis que Cooper et l'équipage commençaient à installer le camp provisoire. Les arbres étaient très terrestres d'aspect, malgré un long fût d'où jaillissait, à deux hauteurs différentes, des couronnes de branches feuillues. Mais leur écorce était crevassée comme celle des chênes-lièges, et leurs feuilles vertes et tendres comme les jeunes feuilles du printemps. Dans les plis de l'écorce couraient de petits animaux semblables à des insectes, mais qui ne possédaient que quatre pattes. La forêt n'était pas silencieuse :

elle vibrait d'appels lointains et étranges, de chants d'oiseaux, ou de leurs homologues, du crissement continu des insectes tétrapodes.

— Là-haut, regardez!

Irène tendait le bras vers la fourche d'un arbre. A demi-caché derrière le tronc, une petite créature velue fixait sur les Terriens des yeux brillants et étonnés.

— Presque un écureuil, s'émerveilla Bernard. Tout au moins en apparence. L'organisation interne...

Il tira son paralyseur, visa. D'un coup sec, Irène fit dévier la charge, qui fit un inoffensif éclair bleu entre les branches.

— Irène, bon sang! Laisse-moi faire mon travail!

— Mais, Bernard, c'est le premier vrai animal que nous ayions vu depuis que nous avons quitté la Terre!

— Soit! Mais le prochain, je dois le disséquer! Vous avez de la chance, vous des sciences physiques, de ne pas être obligés de tuer.

Ce fut Kolehainen qui abattit finalement le spécimen demandé, une créature velue qui ressemblait à un lapin à oreilles courtes. Cooper les avait rejoints, et ce fut lui qui fit la découverte capitale, en compagnie d'Ergouchov. Dans un fourré gisait un squelette blanchi et sec, mais presque complet. Le crâne, arrondi, rappelait vaguement un crâne humain, avec son front développé, ses orbites tournées vers l'avant, sa face réduite, ses dents menues, quoique aiguës. Le squelette proprement dit indiquait une stature faible — moins d'un mètre cinquante —, les membres supérieurs étaient adaptés à la préhension, avec des mains à quatre doigts, les membres inférieurs, grêles et longs, semblaient faits pour la course. Au milieu du frontal se trouvait un trou en forme de triangle à côtés arrondis, qu'ils prirent d'abord pour une troisième orbite.

Rivière l'examina longuement.

— Homme, ou singe? demanda finalement Ergouchov.

— A en juger par le développement de la boîte crânienne, je dirais : homme. Bien entendu, j'ignore le degré de complexité du cerveau, mais je pencherais pour un homme...

Gravement, presque religieusement, Irène récita en français :

Et si nous pouvions voir les hommes,
Les ébauches, les embryons
Qui sont là ce qu'ailleurs nous sommes,
Comme eux et nous, nous frémirions!
Rencontre inexprimable et sombre!
Nous nous regarderions dans l'ombre
De monstre à monstre, fils du nombre
Et du temps qui s'évanouit;
Et si nos langages funèbres
Pouvaient échanger leurs algèbres
Nous dirions : Qu'êtes vous, ténèbres?
Ils diraient : D'où venez vous, nuit?

— Eh oui, ce vieux poète était un visionnaire, Irène. Ce qui m'inquiète un peu, c'est ce trou au milieu du frontal, qui n'est pas une orbite supplémen-

taire, comme on aurait pu le supposer. Il signifie peut-être que ces êtres connaissent la guerre — ce qui ne nous troublerait pas outre mesure, étant donné nos propres pouvoirs de destruction, mais il signifie peut-être aussi qu'ils ont un ennemi naturel dont toute leur intelligence ne suffit pas à les défendre. Regardez ce trou : il semble avoir été percé en découpant l'os, comme pour une trépanation.

— Ne serait-ce pas justement cela, une trépanation? Sur Terre, certains peuples primitifs effectuaient parfois des trépanations post-mortem, dans des buts magiques, voire du vivant de l'individu...

— Oui, bien sûr, Grégor. Cependant... (Il haussa les épaules.) Tenons-nous sur nos gardes, nous verrons bien.

***

Au matin suivant, le petit appareil de reconnaissance prit son vol avec à son bord Cooper, aux commandes, Rivière et Irène. Ergouchov était à l'infirmerie, avec une forte fièvre qui inquiétait un peu le docteur. L'engin monta rapidement, piqua droit à l'Ouest, dans la direction du plus proche « cirque ». Très vite, ils survolèrent la lisière de la forêt, puis une grande steppe herbeuse, enfin un damier de couleurs variées, qui était, sans discussion possible, composé de champs cultivés. Ils descendirent. Penchés sur le sol, repiquant probablement une plantule, se courbaient une douzaine d'êtres humanoïdes à peau rougeâtre. Ils ne levèrent pas la tête. L'avion faisait peu de bruit, mais ce manque de curiosité n'en était pas moins étrange.

— On atterrit? demanda Cooper.

— Non. Ce sont probablement des paysans incultes. A la ville, si ces cirques représentent bien des villes, nous aurons des contacts plus faciles, répondit Rivière. Puis, se tournant à demi :

— Eh bien, Irène, toi qui souhaitais le baiser de la vie, la mesure en est bonne! Il s'agit même de vie intelligente, ce que nous n'aurions osé espérer...

— Oui, nous ne sommes plus seuls dans l'Univers impitoyable...

— Voici la ville, coupa le pilote, toujours pratique.

Elle se présentait comme un immense mur circulaire, épais à la base de plusieurs dizaines de mètres, aminci considérablement vers le sommet, haut d'environ trente mètres. Aucune ouverture ne perçait la paroi extérieure, en pente abrupte. La muraille était faite d'une matière mate, brun foncé. Sur la très vaste place centrale, quelques constructions basses ressemblaient à de longues huttes. Nulle activité visible, nul mouvement.

— Leur civilisation ne semble pas très développée, remarqua Cooper.

— Ne nous hâtons pas de juger! Où pouvons-nous atterrir?

— La place centrale, si vous voulez.

— Soit. Précautions d'usage : chacun sa mitraillette et son paralyseur, et quelques grenades. Cooper, vous restez aux commandes, prêt à décoller. Irène, tu me couvres. Je vais descendre et essayer de prendre contact. Quel dommage que l'interprète électronique ou le casque transmetteur de pensée n'existent que dans les romans de science-fiction! Cela eût été commode!

Ils se posèrent, verticalement, à quelques dizaines de mètres des huttes. A peine la porte ouverte, ils furent assaillis par une épouvantable odeur.

— Je commence à croire que vous aviez raison, Cooper. Hop, j'y vais!

Il sauta sur le sol de terre battue, et se dirigeait vers les huttes quand un cri d'Irène le fit se retourner.

— Là, Bernard! On vient!

Sur sa face interne, l'immense muraille qui encerclait la place n'était pas aveugle, mais était percée, à diverses hauteurs, de fenêtres. En face du nez de l'avion s'ouvraient deux portes étroites. L'une d'elle venait de glisser dans la paroi, et, dans le trou ombreux ainsi ouvert, quelque chose remuait. Abritant ses yeux du soleil, Rivière s'efforça de percer cette obscurité. Des formes blanchâtres y ondulaient, qui évoquèrent immédiatement à sa pensée les Morlocks du voyageur du Temps de Wells. Son doigt se tendit vers la détente de sa mitraillette. Mais déjà les êtres inconnus avançaient, paraissaient dans le plein soleil, et l'impression pénible s'effaça, pour être remplacée par un ahurissement total. Cooper poussa une exclamation :

— *My God! They are angels!*

Dans son émotion, il abandonnait l'interlingua pour sa langue natale.

Les trois créatures qui avançaient maintenant vers Bernard étaient d'une incroyable beauté : minces et onduleux, ils brillaient de mille couleurs changeantes. Leur forme générale était humaine, leur tête fine, coiffée de longs cheveux dorés, exprimait à la fois une majesté et une douceur indicibles. Les yeux étaient grands et bleus, la peau d'un blanc éclatant, la bouche petite et très rouge. Leur iridescence était le fait de leur vêtement, une longue tunique qui flottait gracieusement au vent, et sous laquelle apparaissaient parfois de petits pieds bien formés. Deux semblaient des hommes, le troisième une femme.

Ce fut celle-ci qui s'approcha de Bernard, et, lui souriant, dit quelques mots d'une voix douce et liquide, comme les trilles d'un oiseau. Déjà, au mépris de tous les règlements, Irène et Cooper descendaient à leur tour de l'avion, armes délaissées. Il émanait de ces êtres une telle impression de douceur, de bonne volonté, que l'idée même d'un danger ou d'une traîtrise possible semblait parfaitement ridicule. Au fond de la conscience de Bernard, une petite voix parla du capitaine Cook, puis, découragée, se tut.

D'un geste, les « anges » les invitèrent à les suivre, et ils pénétrèrent dans un long couloir nu, aux parois lisses et blanches. Un vaste escalier tournant les conduisit à un étage supérieur et ils arrivèrent enfin dans une grande pièce qu'éclairait une fenêtre donnant sur l'immense cour intérieure. La chambre était meublée de divans bas, d'une longue table aux pieds courts, mais heureusement proportionnés, de tentures d'une magnifique étoffe mordorée, et de tableaux représentant des paysages, et dont le moindre eût rendu fou de jalousie un peintre terrestre. L'un de leurs hôtes lança un long appel trillé, et une créature entra, portant sur un plateau des gobelets emplis d'une boisson rouge.

— Eh bien, je m'étais trompé. On ne peut appeler cela un homme! Tout au plus un singe dressé!

L'être qui venait d'entrer, et qui leur sembla à première vue appartenir à la même race que celui dont ils avaient trouvé le squelette, ressemblait,

en effet, plus à un singe anthropoïde qu'à un homme, avec sa peau velue, ses jambes arquées et surtout sa face prognathe aux yeux éteints.

— Je les classerais même plus bas que les chimpanzés! Je me demande comment j'avais pu me tromper à ce point! La face m'avait semblé beaucoup plus réduite.

— Ne serait-ce pas plutôt le squelette d'un de ces « anges » que nous aurions trouvé, Bernard? Cela me semblerait mieux correspondre à l'allure générale...

— Peut-être, en effet. Je ne sais ce que j'ai, ma mémoire est trouble, et je n'arrive plus à me souvenir si ce fameux squelette avait des jambes droites ou arquées... Cela n'a d'ailleurs que peu d'importance. Il est dans l'astronef, et je pourrai le revoir à loisir, plus tard. Peut-être aussi a-t-il appartenu à la race des paysans que nous avons survolés? Cela ferait trois races différentes...

— J'aurais juré, intervint Cooper, que quand cet... individu est entré, il était moins simiesque que maintenant.

L'homme-singe faisait le tour de la pièce, offrant le plateau. Chaque « ange » y prit un gobelet, invitant par signes les Terriens à en faire autant. Rivière contemplait le sien avec méfiance :

— Pouvons-nous boire sans danger? Je me le demande.

— Voyons! S'ils nous l'offrent, c'est qu'il savent que cette boisson ne peut nous nuire!

Et Cooper trempa ses lèvres.

— Excellent, d'ailleurs. Cela rappelle un vieux Porto. En plus épais...

Convaincus sans savoir pourquoi, les deux autres Terriens l'imitèrent. Puis suivit un long essai de conversation, par gestes d'abord, par paroles ensuite. Il apparut très vite aux Terriens qu'ils n'arriveraient jamais à prononcer correctement les syllabes trillées de leurs hôtes. Ceux-ci s'en rendirent compte également, et commencèrent l'étude de l'interlingua. Leurs progrès furent étonnamment rapides. Mais, au bout de trois heures, ils interrompirent la leçon pour convier les Terriens à une visite de leur ville.

Elle leur parut à la fois très primitive et hautement civilisée. Le niveau technique de ses habitants semblait bas : peu de machines, et très simples. Mais l'éclairage des pièces intérieures était un doux éclairage blanc, dont les hommes de la Terre ne purent découvrir la source. Ils passèrent plusieurs fois devant des portes fermées, derrière lesquelles on entendait parfois un léger ronflement ou des grincements. A toutes leurs demandes, les « anges » répondirent :

— Là, rien derrière.

— C'est normal, pensa Rivière. Ils ne nous connaissent pas, et n'ont, en effet, aucune raison de nous révéler leurs secrets, s'ils en ont.

La visite devint rapidement monotone. Toutes les parties de la ville se ressemblaient : pièces d'habitation magnifiques, bourrées d'objets d'art sans prix, longs couloirs où l'on ne croisait que de rares habitants, qui s'effaçaient gracieusement pour donner passage. Comme le soleil déclinait, Rivière, moitié par gestes, moitié par paroles, se fit conduire à l'avion pour lancer un message vers l'astronef. Ce fut Kolehainen qui répondit.

— Tout va bien à bord. Ergouchov semble guéri, bien que je le garde à

l'infirmerie, en cas de rechute, toujours possible. Le second officier, et les hommes, selon les ordres, restent à bord, ou bien dans les environs immédiats. J'ai capturé quelques animaux que je vous garde, bien que l'envie me brûle de prendre mon scalpel! Et vous?

— Nous avons découvert une civilisation extraordinaire! Elle semble tout entière fondée sur la création artistique, avec un niveau technique assez bas. Quant aux habitants, ils sont d'une merveilleuse beauté, et d'une extraordinaire gentillesse. Cependant... par moments, je suis inquiet, comme si tout cela était un voile. Ne relâchez pas votre vigilance. J'appellerai tous les soirs à la même heure.

***

Vingt jours passèrent ainsi. Les « anges » se faisaient maintenant comprendre facilement en interlingua, et les Terriens commençaient à avoir une idée générale de la civilisation de leurs hôtes.

— Voyons, Bernard, que voulait dire exactement Tliiit par conscience immédiate opposée à conscience délibérée?

— Je ne sais pas trop, Irène. Sur le moment, j'ai compris, ou j'ai cru avoir compris. Maintenant... Ce sont non seulement des artistes étonnants, mais encore de profonds philosophes, qui me dépassent de beaucoup. Je suis très heureux que Tliiit et Ouéouéna aient demandé à revenir sur Terre avec nous. Nos civilisations respectives ne peuvent que gagner à ces contacts.

— Ouéouéna est délicieuse!

— Vous en êtes amoureux, Cooper?

— Dans un sens, oui. C'est dommage que tout mariage inter-espèce soit évidemment impossible. Avouez vous-même qu'aucune femme terrestre — je ne dis pas cela pour vous diminuer, Irène — ne pourrait lutter contre elle au point de vue beauté éthérée. Non, je l'admire, comme on pourrait admirer une magnifique statue, en dehors de toute attirance sexuelle. Simplement, quand elle est là, je ne puis détacher mes yeux d'elle.

— La parfaite pin-up, alors?

— Taisez-vous, Rivière, sinon, je finirai par croire à toutes ces légendes sur les cyniques français!

— Soit, ne vous fâchez pas! C'est d'ailleurs le moment de communiquer avec l'astronef. A tout à l'heure!

Il revint, vingt minutes plus tard, l'air préoccupé et déprimé.

— Mauvaises nouvelles : Kol est mort! Il s'est écarté en chasse de petits animaux, et on vient de le retrouver. Intact, m'a dit Ergouchov, sauf pour un petit détail : son cerveau sucé à travers un trou triangulaire au milieu du frontal! Ses armes étaient à côté de lui, chargées. Il n'a pas tiré, et a donc dû être surpris. Ergouchov arrive avec le deuxième avion, et, m'a-t-il dit, des nouvelles terribles. Il n'a pas voulu me dire quoi par radio, prétendant que je ne le croirais pas tant que je n'aurais pas vu les preuves.

— Kol est mort? Le petit Kolehainen? Quelle chose épouvantable! Son cerveau sucé!

— Tu ne risques heureusement rien ici, Irène, au milieu de nos amis! Et j'ai rapporté nos armes de l'avion.

— Le baiser! le baiser de la vie! Au milieu du front! C'est stupide, je le sais mais... (Sa voix se brisa.) Je suis une intellectuelle, et pour moi, le cerveau est un peu tabou... Le cerveau... Mangé! Quelle horreur!

— Je vais aller avertir Tliiit, coupa Cooper. Peut-être sait-il... Mais non, il sait sûrement! C'est de notre faute : nous aurions dû l'interroger sur les dangers de cette planète! J'y vais!

— Non, Cooper! Attendons Ergouchov. Nous avons déjà agi trop imprudemment, ne continuons pas. Il doit arriver d'un moment à l'autre. Je vais l'attendre, et je le ramènerai ici. Ne vous séparez pas!

— Que crains-tu?

— Rien, à vrai dire, tant que nous serons dans la ville. Mais un reste de prudence...

Il disparut dans le couloir, descendit les escaliers, arriva sur la place. Sous les huttes, les hommes-singes grouillaient, dans une odeur épouvantable. Il se demanda comment les « anges », si délicats, pouvaient supporter une telle pourriture au milieu de leur cité, puis se rappela que la question des sensations olfactives n'avait pas été encore abordée avec eux. La nuit était tombée.

Une ombre descendit entre les étoiles, se posa à côté de lui. Ergouchov sauta de l'avion. Dans la lumière incertaine d'une lune, Rivière vit qu'il était formidablement armé : en plus des armes réglementaires, deux fulgurateurs pendaient à sa ceinture, ces fulgurateurs qui ne sortaient de l'arsenal des astronefs qu'en cas de grave danger.

— Où sont les autres? Dans la ville? Vous auriez mieux fait d'être tous là à m'attendre. Enfin, ne perdons pas de temps. Conduisez-moi!

Son crâne luisait faiblement, et le Français se rendit compte qu'il était enserré dans une étrange coiffure, une sorte de résille faite de fils argentés. Ils pénétrèrent dans le couloir. Ouéouéna les y attendait.

— Où aller, Homme de la Terre? Ah, ramener un nouvel ami? Nous serons très contents, dans la Ville.

Subitement, le bras énorme d'Ergouchov se détendit, et, avec un bruit mat d'os broyés, l'ange croula au sol. Rivière saisit son revolver.

— Assassin! Brute asiatique!

D'un rapide revers de main, le Russe fit sauter l'arme.

— Collez-vous ça sur le crâne, et nous reparlerons de l'assassinat!

— Mais vous venez de tuer un ange!

— Ah, ce sont des anges, pour vous aussi? Curieux! Pour moi, ce sont des chevaux!

— Vous êtes fou, Ergouchov!

— Français bavard! Prenez donc cela, et mettez-le sur votre tête. Comme ça! Maintenant, regardez!

A terre, le crâne broyé par le gigantesque poing du Russe, gisait une forme qui n'avait rien d'humain, ni d'angélique. La face ne comportait que deux yeux énormes, sans paupières, et une bouche arrondie, aux lèvres cornées, située au bout d'un cône proéminent.

— La race des assassins de Kolehainen!

Et Ergouchov se pencha, ramassa le corps.

— C'était pourtant Ouéouéna!

— Je vous expliquerai, en même temps qu'aux autres. Venez! Chaque seconde compte, maintenant. Je ne sais si nos résilles d'argent nous protègeraient, au cas où tous feraient converger leur volonté sur nous!

Ils grimpèrent les escaliers quatre à quatre, Rivière effaré, le Russe soufflant comme un phoque, malgré sa force, sous le poids du cadavre.

— Entrez le premier, et donnez-leur ces résilles! Cela évitera bien des cris inutiles.

Devant le visage blême de Rivière, Irène et l'Américain coiffèrent les résilles sans mot dire.

— Qu'est-ce donc que cette chose dégoûtante que vous traînez, Ergouchov? s'exclama Cooper.

— Il semble que cela fut Ouéouéna, mon vieux, répondit Rivière. Expliquez, Grégor!

— Oh, c'est simple. Vous avez été hypnotisés. Ces êtres ont l'étrange pouvoir d'apparaître comme l'incarnation de ce que chacun considère comme la meilleure et la plus belle des choses, l'incarnation même du bien et du beau! Et si je n'avais pas été cosaque!

« Comme vous le savez, j'ai été malade. Une fois rétabli, j'ai pris le deuxième avion, et je suis parti explorer de mon côté. J'ai atterri dans un champ, une fois, près d'un cultivateur. Ils sont presque humains, ceux-là, mais ne sont que des esclaves, des bêtes de somme et de boucherie, pour les autres. Puis j'ai atterri ce matin même dans une autre ville, et j'ai rencontré vos anges! Du moins c'est ainsi qu'ils sont apparus à Bellini, que j'avais amené avec moi. Chez nous, en Russie, on ne nous parle guère des anges, mais, vous le savez, je suis cosaque et, bien que les jours de gloire des Cosaques appartiennent surtout au passé, nous avons gardé la passion des chevaux. Pour moi, Ergouchov, astronome de l'Union socialiste, la chose la plus belle et la meilleure du monde est un bon cheval! J'ai donc vu s'avancer vers moi un magnifique étalon! Mais comme au même moment mon compagnon italien s'exclamait qu'il voyait un ange, j'ai trouvé cela bizarre, et j'ai décollé immédiatement. D'en haut, à la jumelle, j'ai vu ces êtres pour ce qu'ils sont, des monstres!

« Je suis retourné à l'astronef, et avec Kol, nous avons essayé de voir ce qu'on pourrait faire pour lutter contre ce pouvoir hypnotique. Nous avons bricolé un certain nombre de résilles de métaux variés, et je suis parti pour les essayer. Seule celle d'argent protège. Quand je suis repassé au camp avant de partir vous chercher, on venait de retrouver Kolehainen mort, et vous appeliez. Et, tenez!

Il se pencha sur le cadavre, écarta de la lame d'un poignard les lèvres cornées. Un appareil biologique complexe apparut, trois scies faites de petites dents placées en trois arcs de cercle, dessinant un triangle à bords courbes. De la pointe d'acier, il les fit jouer.

— Voilà le trépan naturel de ces vampires! C'est avec cela qu'ils percent le front des animaux... ou des hommes! Puis ils aspirent. Je les ai vus manger, à mon second voyage à leur ville, quand j'avais la résille d'argent!

— Mais alors, quand Tliiit et Ouéouéna nous demandaient de les emmener sur Terre...

— Ah, ils vous l'avaient demandé? Ils sont donc encore plus dangereux

que je le pensais! Ils auraient capturé l'astronef, ou bien, sur Terre... Ils rêvent déjà de conquêtes! S'ils pouvaient associer nos connaissances à celles qu'ils ont en psychotechnique, ils seraient rapidement les maîtres de l'Univers! Il nous faut retourner immédiatement sur Terre, et revenir en nombre les balayer à jamais! D'ici quelques minutes, l'astronef sera là. Je serais venu directement avec lui si le mécanicien-chef n'avait jugé utile de démonter un des servomoteurs. Il est possible que nous ayions à combattre : dans ce cas, Rivière, il faut à tout prix que vous reveniez, en emportant ce cadavre, ou un autre. Sinon, jamais on ne nous croira, sans un rapport de biologiste, et des preuves! Un jour, une autre race moins chanceuse, une race où il n'y aura pas de Cosaques, viendra sur cette planète, et alors... Dès que l'astronef sera là, tous en bas. En attendant mieux vaut rester ici, pour ne point donner trop tôt l'alarme. J'ignore leurs armes...

Ils attendirent, Ergouchov et Cooper montant la garde à la porte, tandis que Rivière essayait de rassurer Irène, pâle d'épouvante.

— Ne t'en fais pas, ma chérie! Nous nous en tirerons, grâce à Ergouchov et à ses ancêtres cosaques. Nous reviendrons sur Terre, et nous n'en repartirons plus jamais. Nous aurons une petite maison dans tes Alpes, et nous mettrons dans le jardin une grande statue de Tarass Boulba!

— Je l'espère; mais j'ai si peur! Oh, quel rêve atroce! Et ces tableaux, ces tableaux qui nous paraissaient si beaux!

Sur les murs ne se voyaient plus que des taches de couleurs violentes.

— Attention, l'*Argo* arrive! Vous êtes prêts? cria Ergouchov.

L'air était pénétré, à travers même les murs, par la vibration des champs de force.

— Il doit se poser à côté des avions! En avant!

Ils se ruèrent dans le couloir. Au bout, en masse compacte, les êtres les attendaient, leur hideur révélée par la lumière blanche.

— Balayez-moi ça! cria l'astronome.

Au crépitement des mitraillettes se joignit le claquement sec des fulgurants. L'air s'empuantit d'ozone et de chair brûlée. Ils passèrent sur les cadavres ou les blessés qui se tordaient.

Quand ils débouchèrent dans la cour, la masse sombre de leur astronef se profilait sur le ciel, descendant avec lenteur, mais, en nombre immense, dans la demi-obscurité, se pressaient les esclaves, armés d'arcs et de flèches.

— Tant pis pour eux! Il faut passer! Tirez!

Le feu des armes automatiques faucha les esclaves. Ils ne reculèrent pas, ripostant par une volée de flèches. Cooper trébucha, un long trait planté dans la poitrine.

— Je suis perdu! Laissez-moi!

— Irène, prenez le spécimen! Rivière, couvrez-moi!

Le géant cosaque se pencha, ramassa l'Américain, courut vers l'astronef, qui maintenant joignait son feu d'armes légères au leur. Une deuxième volée de flèches tomba en pluie. Cooper poussa un soupir, se raidit dans les bras d'Ergouchov.

— En plein cœur, cette fois! Tant pis! Rivière, prenez le spécimen, et filez avec Irène! Je vous protège!

Ils foncèrent, furent séparés par une marée d'humanoïdes. Sans savoir comment, le biologiste se retrouva sous le ventre de l'astronef. Des mains le saisirent, le hissèrent.

— Laissez-moi! Lâchez-moi! Irène! Irène!

Par-dessus le vacarme tonna la voix du Russe.

— Je m'en occupe. Je la vois! J'arrive!

Puis soudain, avec un cri de rage.

— Décollez! Fichez-le-camp! L'hypnose revient!

Subitement, il sembla à Rivière que tout ceci était un rêve insensé, qu'il n'y avait jamais eu de bataille, que tout était pour le mieux. Il jeta un dernier regard sur la mêlée. Ergouchov combattait maintenant acculé à la muraille, jetant grenades sur grenades, hurlant :

— Foutez-le-camp, par Lénine! Je vois des chevaux!

Irène avait disparu. La porte du sas pivota et, avant même qu'elle fût fermée, l'astronef avait pris de la hauteur, de plus en plus vite, filant vers la Terre si lointaine. A quatre pattes dans le sas, Rivière répétait, hébété, à côté du cadavre inhumain d'Ouéouéna :

— Irène! Irène! Nous reviendrons, nom de Dieu, avec des bombes!

*
* *

Elle reposait étendue sur le dos, sur un divan, dans une des pièces de la ville. Le crâne lui faisait mal, là où elle avait reçu le coup qui l'avait assommée. De sa jambe gauche coulait doucement le sang d'une blessure de flèche. Sur les murs, les tableaux n'étaient que des taches de couleurs.

Un être entra, hideux. Il avança sans hâte, se pencha vers elle. Elle essaya de bouger, s'aperçut qu'elle était liée. Au travers des murs pénétrait le bruit de la fusillade, puis ce fut la vibration des champs de force.

L'*Argo!* L'*Argo* s'en va!

Le désespoir l'envahit, et l'horreur. Ils ont raison, pensa-t-elle cependant. Le danger est trop grand pour la Terre. Ils ne peuvent risquer l'astronef et toutes les connaissances qu'il renferme pour me libérer. Qui sait quels secrets ils nous ont déjà volés, sans que nous le sachions?

Elle n'avait aucun doute sur l'avenir. Un jour, bientôt, une flotte apparaîtrait dans le ciel de la planète, et nettoierait systématiquement les continents, sans haine, mais sans pitié.

L'être était toujours là. De sa bouche sortait maintenant un bourdonnement hypnotique, et, malgré la résille d'argent toujours en place sur sa tête, elle se sentait s'engourdir. Mon cerveau! Mon cerveau de physicienne, où j'enfermais l'Univers! L'engourdissement se faisait plus profond...

Le monstre fit sauter la résille. Maintenant, c'était une figure angélique qui se penchait sur elle, une figure dont rien de mal ne pouvait venir. Il lui sembla être redevenue petite fille, quand sa mère venait l'embrasser, le soir, et lui souhaiter bonne nuit.

— Merci, maman, murmura-t-elle.

Doucement, les lèvres cornées se posèrent sur son front, comme pour un baiser...

C'est du billard!

par PHILIPPE CURVAL

YORGE s'attardait autour de son verre, les bras avachis sur le comptoir, l'œil atone, les lèvres figées en une moue de mépris.

Il regardait les spirales du plafond s'enfoncer dans une matière grisâtre et se prolonger au delà, parmi les constellations bleues qui s'étageaient dans ce gris; puis, à la limite de la visibilité, s'attachait à découvrir les dessins qui devaient égayer le parquet de l'appartement supérieur. Rythmes mouvants, reflets des boules de métal qui traçaient leurs orbites imprévues dans la machine électrique.

Yorge baissa la tête et regarda à nouveau le « *Las Vegas* ». Un pauvre hère de second flipper s'acharnait à en tirer des accords qui eussent permis, comme la partie était engagée, mais menée par une main plus habile, d'aboutir à un quatre millions honorable; quelques parias, à peine dignes d'enclancher la cinquième bille, l'entouraient.

« Misérable vision. Je n'aurais même pas le courage de leur donner une leçon, » pensa Yorge. Il lampa, d'un trait, son verre d'almirante.

Les spirales tourbillonnèrent et s'enfoncèrent en vrille dans le plafond gris. Yorge se sentit aspiré par ce maelstrom, son corps s'éleva, puis s'enfonça dans la voûte du bar.

Un escalier pliant déroulait ses degrés devant lui, il tituba, s'accrocha à chaque marche fantôme et parvint à rétablir son équilibre.

Il avait bu la goutte qui faisait déborder le vase, dépassé la limite d'absorption alcoolique au delà de laquelle un consommateur était automatiquement éjecté des bars.

Il inspecta rapidement la salle où il se trouvait maintenant; elle comportait bien les cinq machines réglementaires de police.

La « *Hawaian Girl* » s'éclaira. Une chance, ce n'était qu'une machine de premier flipper. Il lui faudrait gagner cinq parties pour s'acquitter de sa dette à l'égard de la société. Une demi-heure suffira, pensa-t-il.

Yorge pressa ses doigts sur les boutons et les essaya avant d'enclancher la première bille.

Les lueurs du *Spink* clignotèrent, — quatre rebonds sur le trois cents, puis grâce au jet d'un *pop* la bille d'acier cogna le quatre, glissa dans le couloir éteint des *extra spécial* et s'engagea sur la pente du *flipper* droit. Alors il la soutint d'un *stop flipp* extrêmement classique, puis la laissa glisser jusqu'au point voulu et, d'un *drive out* parfait, la renvoya jusqu'aux *spinks* supérieurs.

La partie était bien engagée. Yorge se laissa un instant griser par les lueurs, es tillstillstills, les sprinloffs de la machine et, sûr de ses mouvements, truqua

les rebonds, les courbes de la boule d'acier par de brusques poussées sur le cadre de la machine, frôlant le *Tilt*.

Il ne dépensa pas trop d'énergie durant cette demi-heure de travaux forcés. Sa peine purgée, Yorge se retrouva dans le café, impatient d'en sortir; il s'avança vers la porte qui s'effaça devant lui.

Il ressentait le besoin urgent de se refaire un corps, de le nettoyer des miasmes de l'alcool qu'il avait ingurgité depuis le matin; surtout s'il voulait traîner toute la nuit dans Paris, de cafés en cafés, de bars en bars jusqu'à l'heure de son examen.

L'édifice de plaxiton, cubique, se dressait sur l'aire dégravitée numéro trois.

Yorge s'enfila dans le tube transaérien qui l'amena au seuil du cube vert.

— Une désintoxication complète, demanda-t-il, et que Gottlieb vous garde!

— Deux désintoxications dans la même journée, c'est trop, Yorge, votre grade ne vous y autorise pas, répondit la gardienne.

— Vous avez tort, Luella, j'ai passé le « *Flying Saucers* » la semaine dernière et je compte bien faire le « *Moon Ship* » demain. Vous verrez d'ailleurs que je concourrai pour le « *Gottlieb* » suprême. Cette fois je tiens le bon bout. Alors j'aurai droit à mille désintoxications par jour!

Un éclair d'envie passa dans les yeux de Luella.

— Si vous vouliez de moi! minauda-t-elle.

Et son corps se débarrassa de sa gaine plastique, sa poitrine se dilata, ses seins se divisèrent, se multiplièrent, ses hanches s'affinèrent, puis gonflèrent. Alors ses jambes s'allongèrent et s'épaissirent, elle devint géante, puis difforme. Son visage s'harmonisa avec ses cheveux qui passèrent par toutes les teintes de l'arc-en-ciel, ses yeux s'élargirent et devinrent profonds comme un lac noir, ses bras se prolongèrent, se transformèrent en tentacules, en lianes souples et chaudes.

— Mais vous n'êtes qu'un robot, Luella! dit Yorge en appuyant sur un flipper.

Les charmes étranges de la gardienne s'évanouirent. Il éclata de rire.

Luella l'accompagna de son rire chantant :

— Vous avez raison, Yorge, je ne suis qu'un robot, et les robots n'ont pas de queues, disait le poète.

La porte disparut dans le sol et il pénétra dans la chambre de désintoxication. Un autre homme venait de s'y coucher.

— Paul, mon ami, tu es là! s'écria Yorge en se précipitant vers l'inconnu.

— Que Gottlieb te garde, Yorge! Mais fais-moi plaisir, branche-toi, je suis très las, je viens d'échouer au « *Three Aces* ».

Yorge s'allongea alors sur la couche moelleuse, appuya ses bras sur les suceurs, ferma la coupole hibernatrice. Lentement le froid s'insinua en lui jusqu'à ce qu'il perdît conscience; puis les pompes s'activèrent et son sang, drainé à travers les filtres, s'écoula de ses veines pour revenir, purifié. Les jets de parfum lavèrent son corps, les ventilateurs massèrent sa peau. La chaleur revint progressivement en lui. Ses membres lui semblaient légers, son cerveau vide de toute pensée.

Il ouvrit les yeux et regarda Paul :

— Par Gottlieb, j'ai cru entendre que tu avais raté le « *Three Aces* », comment cela se fait-il?

— Le troisième plot ne répondait pas, je l'ai dit au technicien mais il n'a rien voulu savoir; tu sais comme ils sont maintenant : chacun reporte ses responsabilités sur celui qui l'a précédé!

— Et celui qui l'a précédé s'est perdu dans la nature! Oui, je sais, Paul. Depuis que la caste des techniciens a été supprimée, la négligence règne. Il suffit d'un concours et de quelques années d'études pour qu'un simple paria obtienne un poste auprès des machines-clés, soupira Yorge.

— Cette fois cela n'a pas marché, je n'ai pas atteint le quotient en trois heures; mais c'est la faute de ce sacré plot temporel, Yorge, ne t'illusionne pas! Après les trois semaines de repos que l'on m'a ordonnées en raison de la dépense d'énergie, j'aurai le « *Three Aces* ».

— Trois semaines durant lesquelles le « *Gottlieb* » pourra être conquis.

— Je le sais, Yorge, mais je ne connais pas d'autres concurrents que toi ou moi qui puissent l'atteindre et le vaincre, qui soient capables de devenir Dieu, et toi tu n'as même pas encore attaqué le « *Moon Ship* ».

— Soit! Mais depuis la mort de Gottlieb III, il y a un rush fantastique. Nous sommes bien placés, je te l'accorde, mais hélas pas invincibles!

— Tu as peur! sourit Paul.

— Non, je veux le « *Gottlieb*, » de tout mon être; le rôle d'empereur sera plus glorieux encore, nous vivrons mieux que les Gottliebs précédents. La mère énergétique va atteindre un potentiel énorme avec la débauche d'heures supplémentaires que les novices vont effectuer; on sera sans doute amené à baisser le rythme quotidien du travail obligatoire, le peuple sera plus heureux et ne nous en adorera que mieux! Le futur Gottlieb jouira plus que jamais du monde et des humains. (Yorge soupira.) Mais t'es-tu déjà trouvé en face de la machine suprême, as-tu essayé ses mille *flippers*, as-tu tiré la bille dans la cinquième ou la dixième dimension? as-tu collé ton œil sur le viseur intertemporel pour analyser les possibilités futures de ton lancer, les perspectives qu'un seul *stop flipp* peut déchaîner? Connais-tu les possibilités de sa gamme de couleurs, les pièges posés par les pentes inversées, les billes qui se divisent? As-tu pensé que les premiers résultats de ton lancer ne parviennent qu'après trois heures et que tu devras jouer vingt parties différentes dans vingt mondes parallèles! Imagines-tu le travail des calculateurs électroniques et tous les résultats que tu devras confronter avant d'oser le moindre *drive-out*, le plus petit « gluant »? Peux-tu entrevoir les difficultés qui se poseront lorsque ta boule rencontrera un *pop* négatif, un *spink* rétro-actif?

— J'ai déjà joué sur le « *Three Aces* ».

— Et tu n'as même pas réussi dans les trois heures requises, et cette machine ne possède que des extensions dans les quatrièmes et sixième dimensions, les plus aisées en regard des possibilités du « *Gottlieb* » suprême; ses *flippers* ne fonctionnent que dans une seule direction du temps, il n'y a que trois plots et deux couloirs qui peuvent décaler ta bille d'un dixième de seconde. Crois-moi, Paul, je veux réussir, mais nous ne sommes pas les seuls!

— Eh bien! la désintoxication ne te remonte pas le moral.

— Adieu, Paul, je n'ai pas encore tâté du « *Moon Ship*, » mais je te vaincrai, s'écria Yorge, soudain pris de fureur.

Il ne répondit pas au salut de Luella et s'engouffra dans le tube, en proie à une rage froide.

*
* *

Malgré sa dépense d'énergie quotidienne, malgré les travaux forcés d'une demi-heure qu'il avait dû subir, Yorge ne se sentait pas affaibli et, s'il avait pu, il aurait tâté de la « *Moon Ship* » immédiatement.

Il traversait le quartier des premiers flippers, sous le ciel de néon mauve; les appartements ne dépassaient jamais la deuxième plateforme, les murs de plaxiton, ternes, ne s'ornaient pas des couleurs majeures : le bleu, le vert, le rouge. Les hommes étaient vêtus d'eltas de coupe stricte mais harmonieuse, permettant l'aisance des mouvements. Quelques habitués des bars à la mode s'enhardirent à saluer Yorge en levant leur index aplati par le long usage du *flipper*.

Ses pas le conduisirent, à travers le quartier des parias, jusqu'à la porte d'un club très privé, extrêmement snob, exclusivement fréquenté par des gradés « *Flying Saucers* » au moins.

Yorge se souvint qu'ils possédaient un très vieil « *Aviation* », un de ces premiers appareils sans *flippers* qu'avait connu le monde avant que le règne de Gottlieb ne s'instaurât. Cette machine à deux fois deux francs avait été la première borne plantée dans le passé par la société actuelle, avant que la Terre et les humains fussent devenus fonction des appareils à *flippers*, que le monde moderne fût régi par l'énergie que dépensaient les quatre milliards d'hommes et qui, chaque jour, suffisait à faire éclore les fruits et les légumes dans les jardins hydroponiques, entretenir les bacs à viande, propulser les tubes aériens, assurer la marche régulière des usines, des robots, des coptéors.

Le couloir sombre, en colimaçon, qui menait au club s'ornait de dessins lumineux retraçant l'aventure de l'homme moderne : ses premiers succès, ses premiers devoirs, l'avènement de Gottlieb, ses pensées futures, les schémas, les plans, les tracés des machines les plus simples : les « *Archers* », les « *For Queens* », les « *Las Végas* », etc... Et Yorge se remémorait les durs efforts qui l'avaient mené, de castes en castes, de grades en grades, jusqu'au poste qu'il occupait maintenant. Une senteur bizarre le tira de ses réflexions; il éternua trois fois. A ce signal, une porte de cristal s'effaça devant lui. Cela faisait longtemps qu'il n'était pas revenu au cercle.

— Yorge, heureux de te voir, dit un pâle éphèbe vêtu d'un maillot collant mordoré. Que viens-tu faire céans? ajouta-t-il en glissant son bras sous le sien.

— Un « *Aviation* », Clod, cela me démangeait. Je ne suis plus qu'à quelques heures du « *Moon Ship* », j'ai besoin de me détendre.

— Ne préférerais-tu pas un « *Love Smell* »?

— Clod, vous pratiquez encore les hérésies?

— Un « *Love Smell* », Yorge, crois-moi, c'est meilleur que tout. Cette machine à odeurs, ces billes de parfum, ces plots de senteurs, ces *flippers*

chimiques, cette liberté de pénétrer enfin dans l'univers des appareils, de participer aux fluctuations de la chance, de se griser de chaque rebondissement... crois-moi, je préfère demeurer au niveau d'un « *Fire Girl* » toute ma vie plutôt que de renoncer aux joies des machines hérétiques.

— Je te reconnais bien là, Clod, et tes amis aussi; vous êtes joueurs! Vous ne pouvez vous passer des appareils; même s'ils n'étaient pas la base de notre société, vous vous acharneriez dessus. Pour moi ce n'est qu'un but, qu'une fonction, je veux être Gottlieb IV. Si je m'acquitte chaque jour de mes devoirs civiques, c'est sans plaisir aucun...

— Mais l' « *Aviation* »?

— L' « *Aviation,* » c'est pour connaître mon pourcentage de chance pure en vue d'affronter le « *Moon Ship* ».

— Tu es inhumain, Yorge, tu ne connais pas les joies que procure la machine : lorsque les billes sont tes membres qui se prolongent dans la chair électrique! A ce moment chaque *pop*, chaque plot touché, chaque couloir pris « en sodome » nous apportent des sensations voisines de l'amour. Mais c'est là-dessus que le culte du travail, que la vénération de la machine, que toute notre société se sont formés et tu ne veux pas le reconnaître!

— Je n'ai pas à faire l'analyse de notre monde, j'y suis né et veux en profiter au maximum. J'espère devenir Gottlieb, l'empereur; j'ai travaillé dur pour cela, j'ai fait plus que mes heures d'énergie pour apprendre sur les machines du second cycle, et pendant ce temps les parias, les premiers flippers, les gradés du premier et du second cycles se la sont coulée douce...

— Mais à quoi te servira d'être Gottlieb IV? coupa Clod. Même un premier flipper est un dieu pour les parias! Et si tu possèdes le monde, si tu détiens le pouvoir sacré en surmontant les obstacles de la machine suprême, tu ne pourras plus jamais jouer, tu ne connaîtras plus le plaisir d'un *stop-flipp* parfait.

— C'est ce que je veux, Clod, ne cherche pas à en comprendre la raison. Dis moi, où est l' «*Aviation* »?

— Dans la chambre d'or, suis-moi.

La machine était enchassée dans un mur mou, ses pieds reposaient sur des ressorts doux. Mais le tain de ses glaces était ocellé de moisissures, les couleurs de la pente centrale étaient fanées, les bords des contre-plots meurtris par les billes, le vernis écaillé, les ressorts supérieurs désaccordés. La forme générale de l'appareil était archaïque, ses courbes étaient démodées, mais Yorge contempla avec plaisir ce survivant des temps anciens.

Il prit même le temps de détailler le petit aéroplane jaune qui scintillait par éclipses dans le coin droit du tableau central; ce minuscule avion, désuet, qui ne traverserait jamais le nuage blanc qu'il guignait.

Puis il entra en mouvement, dès la première boule. Cette fois Yorge n'avait pas de *flipper* pour corriger les erreurs; seul le balancement des hanches, les poussées manuelles pouvaient rattraper les incertitudes du lancer. Mais chaque geste, chaque impulsion devaient être étudiés en fonction des rigueurs du *Tilt.* Ce *Tilt* qui symboliserait l'échec futur de Yorge au « *Moon Ship* ».

Savamment, il alluma les trois supérieurs, les deux inférieurs, fit le rouge du centre, attrapa un double bonus, franchit les deux cent cinquante mille et le *clop* de la victoire résonna agréablement.

— C'est bien, Yorge, je te vois facilement franchir le cap du « *Three Aces* ».

— Merci, Clod, cette partie m'a soulagé. Qu'est-ce que je te dois?

— Tu protèges le club, par vents et marées, lorsque tu seras Gottlieb! sourit Clod.

— Et les hérétiques, naturellement, c'est promis! répondit sérieusement Yorge.

***

Puis il plongea dans les rues du quartier paria. Les bars faisaient ruisseler sur les trottoirs vétustes leurs néons mauves, amarante ou perle moirant la pierre antique. Les comptoirs de zinc ou de cuivre, les verres, les boissons multicolores projetaient leurs reflets dans les glaces et se répercutaient, ombres et lumières, sur les façades noires.

Le ciel bas et rose se parait des mille publicités-seconde et le flash incessant des images tramait un film abstrait.

Yorge se dirigea vers le bâtiment des femmes.

L'escalier s'évanouit, les marches explosèrent, puis se reconstituèrent en suivant, cette fois, la direction que Yorge avait choisie, dès qu'il eut appuyé sur le commutateur. Il préférait la section des machines brunes.

Les femmes y étaient probablement moins belles, mais, après une journée d'efforts et la perspective du « *Moon Ship* », elles le relaxeraient plus doucement.

La pente se précisa, des marches aggripèrent ses pieds, les soulevèrent et, de degré en degré, l'amenèrent à l'étage souhaité.

Les machines à femme! Yorge se réjouit à l'idée de bien terminer sa journée. Il pénétra dans le premier isoloir qu'il découvrit.

La créature sommeillait derrière la vitre de cristal. Il ne pouvait voir ses yeux, mais les devinait mauves en raison de ses cheveux d'un noir profond, de son visage blanc et pâle qui laissait presque deviner le fin réseau des veines. Son corps paraissait agréable.

Il se planta devant la machine, glissa un premier jeton, abaissa le levier. Les trois visages de la chance tournèrent en cliquetant : deux cloches, un dollar.

Rien. Il recommença : trois cerises...

Derrière la vitre une main mécanique, portée par un bras flexible, avança. Ses doigts de métal accrochèrent le haut de la tunique de la femme et défirent l'agrafe de diamant qui la retenait; un pan chut et dévoila le sein gauche de son futur lot.

Yorge se réjouit; il n'avait pas dépensé son argent en vain et pouvait poursuivre le jeu. Jeton après jeton, il déshabilla la créature endormie en sortant, successivement, les trois cloches, les trois prunes, encore les trois cerises et la bande argent. Cette fois la femme lui apparut entièrement nue : son corps était blanc comme le lait, ses seins fermes et hauts s'auréolaient de noir, ses jambes fines se veinaient de bleu.

Allait-il gagner? Il glissa quatre jetons d'un coup; les enchères étaient plus fortes. Les trois dollars s'enclanchèrent un à un dans le viseur...

La main mécanique jaillit encore une fois, pourvue d'une aiguille hypo-

dermique qu'elle planta dans la chair d'albâtre; le doigt de métal appuya sur le haut de la seringue et le sérum se répandit dans la chair; la femme se réveilla, s'étira et se tourna vers Yorge qui l'observait. Elle le dévisagea de ses yeux mauves, cligna des paupières et murmura :

— Encore un jeton, Yorge, il n'y a plus que la vitre à soulever et je suis à toi, pour un jour ou mille nuits.

Il frémit au son de cette voix rauque et s'acharna à vaincre le hasard.

Mais il ne parvenait pas à sortir les trois bandes argent, clé de son désir.

Yorge glissa ses deux derniers jetons, les yeux de la machine tournèrent, chaque figurine se plaça, avec un clapement sonore : rien, l'échec!

S'il voulait satisfaire son désir, il ne lui restait plus qu'une solution : utiliser son prestige et son grade pour s'attacher les faveurs d'une femme libre. Mais il n'avait jamais osé les aborder; même dans les cercles d'intimes, au milieu des conversations les plus libres, même avec ses amies d'enfance, il ne voulait attaquer ce sujet par peur d'un refus. Les femmes libres! Yorge se les réservait pour plus tard. Quand il serait Gottlieb IV, alors qui saurait résister au maître? Un simple signe suffirait... Il rêvait...

*
* *

Le lendemain, Yorge gagna l'épreuve du « *Moon Ship* ». Paul se précipita, le félicita; déjà les premiers reporters de télévision l'attendaient et s'apprêtaient à glorifier sa jeune célébrité, déjà ils le flattaient sur la façon dont il avait surmonté l'obstacle, sur l'élégance de son *stop-flipp*, sur son aisance à déjouer les premiers pièges temporels, et ils le plaçaient au rang des favoris pour le « *Gottlieb* » suprême.

Toute la journée il se noya dans l'almirante et dut subir trois désintoxications : mais cette fois il y avait droit; ses actions avaient grimpé.

Yorge se présenta le jour où Paul devait tenter son deuxième essai sur le « *Three Aces* ». Cette fois, il peina pour déjouer les pièges qui s'étalaient sur les bandes de la quatrième et sixième dimensions. Il se plaignit au technicien du mauvais fonctionnement de l'*arrow* et du *flipper* central; mais l'homme lui opposa une inertie hostile.

Il lutta donc durant trois heures; il parvint péniblement à franchir le cap des quatre millions au troisième étage, doubla cependant les *extra spécials* du palier supérieur, manqua l' « AFCDJ » du quatrième, organisa un *flush out* correct en subtilisant une demi-heure par un *flipp-time* de grande cuvée : ce fut tout pour la quatrième dimension. Dans la sixième, il se débrouilla mieux : juxtaposa trois angles dans la sphère, quadratura le cercle par quatre « *jack-flight* » élégants et, finalement, obtint de justesse la moyenne générale qui lui permit de triompher de l'épreuve.

Cette fois une gloire unique lui était réservée; Paul avait été recalé. Sur l'esplanade du palais des « *Three Aces* », une cohorte de parias et de premiers flippers scandaient son nom, quelques-uns même osaient baiser les pans de son elta en fibre d'or.

Le ciel était toujours mauve; les arbres de nuit venaient d'éclore et leurs protubérances mordorées qui jaillissaient des troncs noirs découpaient autant

de silhouettes étranges sur le fond des bâtiments blancs du quartier supérieur. De temps à autre, l'éclair aveuglant d'un vaisseau qui se posait sur l'astroport voisin déchirait les perspectives...

La réception grandiose que ses amis lui offrirent le fatigua; la vue des femmes libres l'ulcéra : Yorge se sentait dévoré par des appétits de puissance de plus en plus âpres et n'osait les satisfaire. Il devinait la victoire proche, celle qui ferait de lui un Gottlieb, mais, fasciné par sa grandeur future, ne voulait pas la salir par des écarts vulgaires.

Déjà il ressentait un décalage entre ces hommes de grades élevés et lui, seul de son titre; déjà les marques de respect, les promesses d'avantages, les espérances, les compromissions futures, les sollicitations dont on l'accablait, les flatteries, les promesses, les cadeaux commençaient à l'écœurer. Tant de pourriture! Son passage brutal des rangs inférieurs à la situation de vice-empereur ne l'y avait pas accoutumé.

— Yorge, mon amour! Par Gottlieb! Vous auriez bien une place dans votre harem? Même une femme libre comme moi, une « *Pionniers* », ne se croirait pas indigne d'en faire partie, lui murmura une voix suave.

Il se retourna.

Une créature de rêve lui souriait, presque nue : ses vêtements cachaient seulement son cou, ses reins et ses jambes; un masque d'or cernait ses yeux verts et ses lèvres tuméfiées s'ornaient de diamants en poussière.

Yorge ne répondit pas et s'enfuit dans la nuit...

*
* *

Le lendemain était le grand jour : pour la première fois depuis la mort de Gottlieb III, la machine-reine allait être assaillie par un humain. L'empereur précédent avait profité de son règne pour interdire l'accès aux trois grades qui jouxtaient le sien : c'était l'unique cause de ce retard dans l'accès au jeu suprême.

Il avait aussi banni la caste des techniciens, jusqu'alors intouchable, pour les remplacer par des hommes du peuple; et ceux-ci, fiers de leur nouvelle science, avaient compliqué la machine à l'extrême, sans se soucier des incohérences, ni du travail de leurs prédécesseurs.

Gottlieb III avait une excuse : lors de son accession au trône, deux concurrents à la fois avaient franchi l'épreuve suprême et la planète avait été la proie d'une guerre sanglante.

Cette fois, il y avait peu de chances pour qu'un humain parvînt à vaincre cette entité monstrueuse.

Ainsi, Yorge savait seulement que le « *Gottlieb* » se prolongeait dans le passé et l'avenir, dans l'espace et l'espace négatif, qu'il se dirigeait à travers douze dimensions et que certains jets pouvaient dépasser les frontières de la galaxie et revenir. On l'avait averti que le jeu durait trois jours et trois nuits, qu'il lui faudrait surveiller les cadrans de vingt calculateurs électroniques et qu'il agirait simultanément dans vingt univers parallèles.

Mais il avait confiance, la victoire n'était pas le fait d'un technicien.

Il fallait seulement du doigté, une grande connaissance de la réaction des

machines, un tact, une sensibilité anormale pour manier subtilement les *flippers*, une attention simultanée à l'égard de tous les voyants, des réflexes sonores bien éduqués et de la chance, surtout de la chance.

Mais Yorge se croyait maître du hasard.

Sans reprendre son souffle, négligeant la vision admirable du « *Gottlieb*, » ses miroirs, ses glaces, ses couleurs, ses facettes, ses manettes, ses *flippers*, ses cadrans, ses lumières, enfin ce spectacle suprême, il enclancha la première bille.

Il tira.

Maladroitement, peut-être.

Et la planète se désintégra : Yorge avait fait *Tilt*.

La Vana

par **ALAIN DORÉMIEUX**

SLOVIC avait vingt-cinq ans lorsqu'il résolut d'acquérir une Vana.

Slovic habitait le Nouveau Paris, dans le quartier résidentiel de Meudon. Son appartement fonctionnel était situé au vingt-septième étage d'un bloc d'habitation de moyenne importance. Slovic y coulait des jours paisibles. Il remplissait ses devoirs de citoyen en accomplissant ses deux heures quotidiennes de travail obligatoire. Le reste du temps était dévolu à ses loisirs.

Slovic était d'un naturel calme et sensible. Il aimait recevoir chez lui des amis de son âge, célibataires comme lui. Miko, son meilleur ami, travaillait dans la même administration que lui, mais ils s'y rencontraient peu, car leurs heures de roulement coïncidaient rarement. Miko et Slovic prenaient souvent leurs repas ensemble.

La législation interdisait aux hommes de cohabiter avec une femme avant d'avoir atteint l'âge de trente ans. Miko disait qu'un homme devait profiter de son bon temps, en attendant. Il s'adonnait à tous les plaisirs. Slovic avait des goûts plus simples. Il regrettait quelquefois de ne pas vivre dans le Passé, au XXe siècle, où l'on disait qu'un garçon était en droit de fonder un foyer peu après l'âge de la puberté. Mais à cette époque, la planète n'était pas surpeuplée. C'était l'accroissement catastrophique de la natalité humaine qui avait déterminé le décret actuellement en vigueur.

Miko se moquait de Slovic, quand celui-ci avouait qu'il ne lui eût pas déplu qu'une femme partageât son existence. Il riait en disant que Slovic était un enfant attardé, ne sachant pas de quoi il parlait. Et il l'incitait à venir avec lui à la Maison des Femmes, dans la Zone Réservée. Là il trouverait le meilleur moyen d'oublier ses idées folles.

Slovic accompagnait Miko. Mais certains jours il arrivait qu'il n'eût pas envie de le voir. Il se cloîtrait alors chez lui, le plus souvent dans la salle d'harmonie, où l'appareillage acoustique branché sur trois pistes sonores diffusait la musique par les grands haut-parleurs ménagés dans les murs.

Slovic avait des tendances que ses amis qualifiaient de rétrogrades. Il n'aimait pas la musique de son temps, avec ses subtils assemblages d'éléments sonores complexes. Il préférait le langage plus fruste des compositeurs du milieu du XXe siècle : Gerry Mulligan, John Lewis, Horace Silver, Thelonious Monk, les ancêtres de l'expression musicale actuelle. Il recherchait à prix d'or les enregistrements rarissimes et vétustes de leurs œuvres.

D'autres fois, quand il n'était pas d'humeur à écouter de la musique, il prenait sa voiture à turbo-propulseurs et partait faire une promenade jusqu'au

bord de la mer. Il empruntait le ruban supérieur de l'autoroute à étages, celui qui était le moins encombré. La vitesse lui procurait une sensation de griserie exaltante. Il avait l'impression de vivre de façon plus intense. Il se disait alors qu'il haïssait la compagnie de ses semblables.

Mais ce n'était qu'une sensation fugitive. Dès que Slovic se retrouvait avec Miko ou ses autres amis, il ne comprenait pas comment il avait pu concevoir une telle idée. Il n'en parlait pas, d'ailleurs. Il avait peur que les autres le regardent comme un objet de curiosité mêlée de dégoût. Et le bruit aurait couru qu'il était coupable du crime d'individualisme; on avait emprisonné des gens pour moins que cela.

La vie de Slovic était ainsi partagée entre son travail, la musique, sa voiture, les instants passés avec Miko ou ses autres amis, les sorties à la Maison des Femmes ou parfois à la Maison des Jeux. Slovic ne réfléchissait pas pour savoir s'il était heureux ou malheureux. Cette antithèse n'existait que dans les livres traitant du Passé. Plus personne n'était « malheureux » désormais. Quant au mot « bonheur », il constituait maintenant une tournure archaïque; son synonyme moderne était « confort ».

Pourtant Slovic éprouvait par moments une sorte de sentiment de gêne, comme s'il eût désiré quelque chose qu'il ne pouvait atteindre. Il ne savait quoi, et il ne s'interrogeait d'ailleurs pas sur ce sentiment. Rien ne lui manquait; comme tout le monde, il avait tout ce qu'il faut pour vivre. Ce n'était pas de femmes qu'il avait besoin, puisqu'il pouvait trouver dans la Maison de la Zone Réservée toutes celles qu'il désirait. Quant à la cohabitation avec l'une d'elles, Miko avait raison : il n'y avait là rien d'enviable, c'était une utopie puérile.

Slovic aurait donc continué de vivre ainsi indéfiniment, s'il n'y avait pas eu les Vanas. Ce fut Miko qui lui parla pour la première fois des Vanas. A vrai dire, Slovic avait déjà eu vent de leur existence, mais il n'y avait prêté qu'une attention distraite. Il s'intéressait peu à l'actualité; il considérait que celle-ci n'apportait jamais rien de vraiment nouveau.

Les Vanas étaient une des dernières formes de vie découvertes dans la Galaxie. Une expédition en avait ramené quelques spécimens d'une planète de type terrestre, située dans la constellation d'Orion. Les rumeurs qui circulaient sur leur compte avaient poussé quelques riches collectionneurs à acheter ces spécimens. Par la suite, ces rumeurs n'avaient fait que s'amplifier.

L'importation des formes de vie extra-terrestres était réglementée par plusieurs clauses. La preuve devait être faite, par des tests adéquats, qu'il ne s'agissait pas d'une espèce intelligente, et que cette espèce n'était pas porteuse de germes nocifs. Les Vanas satisfaisaient à ces deux conditions. On avait donc établi une navette régulière avec leur planète natale; les demandes les concernant avaient commencé à envahir le marché et leur commerce s'était fait prospère.

Les caractéristiques des Vanas avaient plus ou moins été tenues secrètes, au début, et c'est sans doute pourquoi Slovic n'avait pas eu l'occasion de s'y intéresser. L'opinion publique avait su seulement que c'étaient des créatures humanoïdes, bien que non intelligentes. Mais ce black-out partiel ne dura pas

longtemps. La vérité qui circulait sous le manteau, au sujet des Vanas, finit par se répandre au grand jour. Et ce fut Miko qui la révéla à Slovic.

Miko projetait d'acheter pour son compte une de ces créatures. Il montra à Slovic une photo en trois dimensions qu'un ami, bien placé dans une société d'importation galactique, lui avait procurée. Slovic regarda, et sut pourquoi l'on faisait ainsi grand tapage autour des Vanas. Car c'était une femme qu'il avait sous les yeux, ou plutôt l'apparence parfaite d'une femme humaine, et cette apparence de femme était étrangement belle.

Slovic fixa interrogativement Miko, dont les yeux brillaient. Ce dernier lui raconta ce que son ami lui avait expliqué : les Vanas étaient des animaux, des animaux évolués mais des animaux quand même, qui n'étaient dotés ni de l'intelligence ni du langage, mais qui avaient tous les aspects et — insista Miko — toutes les fonctions des femmes de la Terre. Les biologistes de l'expédition qui les avaient découvertes avaient étudié leur race. Ces êtres femelles se reproduisaient par parthénogenèse. On n'avait pas décelé l'existence d'individus mâles. Le nom qu'on leur avait donné provenait de leur cri, un cri doux et cadencé évoquant à peu près les deux syllabes *va-na*.

Les mœurs des Vanas étaient oisives et végétatives. La présence des hommes de la première expédition n'avait pas réussi à les effaroucher. Les membres de l'équipage s'étaient mêlés aux créatures. C'était l'un d'eux qui avait le premier cédé à l'attirance que de nombreux Terriens devaient ressentir par la suite. Ainsi les hommes avaient-ils su que les Vanas étaient propres à l'amour.

Après l'introduction sur Terre des premiers spécimens, on avait pu constater que les Vanas s'acclimataient facilement. Leur alimentation était presque exclusivement herbivore. Les cultures hydroponiques de la Terre produisaient des végétaux similaires à ceux de leur habitat naturel. Il s'avéra que les Vanas pouvaient parfaitement s'en nourrir.

Les créatures s'apprivoisaient aussi facilement qu'un chat ou qu'un chien, et elles étaient dociles au moindre caprice de leur maître. Elles commencèrent vite à engendrer certains excès. En Amérique du Nord, elles déclanchèrent contre elles une nouvelle vague de puritanisme. Les censeurs citaient le cas d'hommes vivant avec deux ou trois Vanas à la fois, et les soumettant à des pratiques honteuses; on chuchotait que des Vanas avaient péri sous l'effet des sévices infligés par des maîtres brutaux et sadiques. La Commission de la Moralité Publique et la Société Protectrice des Animaux Galactiques commençaient simultanément à s'émouvoir.

En Europe, où l'introduction des Vanas était plus récente, elles ne posaient encore aucun problème. Le Gouvernement, qui eût infligé une peine sévère à un homme de moins de trente ans cohabitant avec une femme, admettait de voir ce même homme partager son toit avec une Vana. C'était la démographie qui était au premier plan des préoccupations, en Europe. Or, les unions avec les Vanas restaient rigoureusement stériles.

Miko apprit tout cela à Slovic, et termina en lui disant qu'il allait commander sa Vana le plus tôt possible. Il serait fourni rapidement, grâce à ses accointances avec son ami de la société importatrice. Il demanda à Slovic si celui-ci voulait profiter de l'occasion, en commandant lui aussi une Vana par son intermédiaire. Slovic allait refuser, dire que cela ne l'intéressait pas. Soudain,

ses yeux tombèrent de nouveau sur la photo que Miko lui avait montrée. La Vana était très belle. Slovic, sans réfléchir et presque sans savoir pourquoi, répondit qu'il acceptait.

***

Il reçut la Vana la semaine suivante. On la lui livra dans une cage spéciale, recouverte d'une housse opaque en matière plastique. On évitait d'exposer les Vanas au regard des gens, quand on les transportait. Les rares fois où cette précaution avait été négligée, elles avaient provoqué des attroupements.

Quand les livreurs furent partis, Slovic s'approcha de la cage encore dissimulée. D'un seul geste il arracha la housse et il vit alors la Vana. Couchée dans un coin de la cage, elle le regardait. Slovic fut étonné, car elle était encore plus belle qu'il ne se l'était imaginé. Elle était pareille à celle dont il avait vu l'image (toutes les Vanas se ressemblaient comme des sœurs, lui avait dit Miko), mais sa présence physique avait une séduction que toute photo eût été impuissante à rendre.

Deux choses frappèrent ensuite Slovic : la couleur de la Vana, et son odeur. Miko avait omis de lui préciser (peut-être l'ignorait-il lui-même) que l'épiderme des Vanas n'était pas comme la peau des humains. C'était en fait le seul point sur lequel elles semblaient différer de la race des hommes. Cet épiderme, lustré comme un pelage d'animal, était d'une couleur safran pâle avec des reflets mordorés. Quant à l'odeur de la créature, qui était très prononcée, elle évoquait celle du musc.

Slovic ouvrit la porte de la cage. Les livreurs lui avaient dit qu'il n'avait rien à craindre, que la Vana, comme toutes ses congénères, était parfaitement inoffensive, même si elle paraissait au premier abord un peu farouche. Il avança la main vers elle et elle se laissa caresser sans broncher. Sa peau brillante était curieusement douce au toucher, et tiède. Il sentait une vie sourde palpiter sous cette peau, propageant des frémissements jusqu'à la surface. C'était un contact infiniment troublant. Il n'avait jamais ressenti cette impression avec une femme de la Terre.

La Vana le regardait toujours. Pour la première fois, Slovic plongea ses yeux dans les siens et il reçut un choc. Les yeux de la créature étaient d'un bleu turquoise extrêmement pâle, leur iris était immense; leur regard liquide semblait vouloir absorber le sien pour qu'il vînt s'y diluer. Mais ce qui produisait un effet plus bizarre encore, c'était l'absence de toute expression humaine dans ce regard. Il ne recélait ni joie, ni crainte, ni douleur. Il semblait vide.

Slovic laissa la porte de la cage ouverte et, au bout de quelques minutes, la Vana se leva et en sortit. Elle était de petite taille; ses pieds et ses mains étaient menus et ses attaches, frêles. Son corps nu était celui d'une femme en tous points, sauf qu'il était dépourvu de pilosité au bas du ventre. Mais une toison encadrait le visage de la Vana, ressemblant moins à des cheveux qu'à une fourrure dorée. Les formes étaient harmonieuses et sans imperfection, avec un contraste entre les hanches arquées et la taille étroite. Les seins, hauts et droits, étaient développés par rapport au reste du corps; leur mamelon était de couleur fauve.

Enfin, il y avait le visage de la Vana. Ce visage triangulaire, où s'ouvraient

les deux grands yeux turquoise noyés d'eau, avait une grâce animale, un charme étrange. La tête petite surmontant le cou long et délié évoquait une fleur sur sa tige. La créature penchait cette tête de côté, comme en attente, en regardant Slovic. Son attitude semblait appeler la caresse. Tout en elle était attirant. Slovic comprit pourquoi les acheteurs s'arrachaient les Vanas de par le monde.

***

La Vana s'habitua vite à Slovic. Il la nomma Sylve, et commença par se l'attacher en lui donnant à manger. Il lui avait choisi les meilleures nourritures dans un des magasins spécialisés créés pour les Vanas. Elle vint ensuite le remercier en frottant sa joue contre lui. Slovic la flatta de la main. On lui avait recommandé de ne pas brusquer la Vana au début, de se contenter de la caresser. Sans tarder, ce fut elle qui quêta ces caresses.

Slovic emmena Sylve dans son lit au soir du second jour. Il prit ensuite l'habitude de le faire chaque soir. Il la conduisait, après, vers la litière qu'il lui avait aménagée dans une pièce désaffectée. Un soir, il eut trop sommeil pour la renvoyer se coucher, et elle dormit auprès de lui. Slovic découvrit qu'il prenait plaisir à passer la nuit avec la Vana. Par la suite il la garda à plusieurs reprises dans son lit. En s'éveillant le matin il sentait son odeur de musc. Il étendait le bras et touchait son corps lové sur lui-même. Elle s'éveillait à son tour avec un petit gémissement. Il l'attirait à lui en étreignant sa chair chaude et consentante.

Miko vint le voir. Il était ravi de sa Vana. Elle lui donnait, disait-il, toute satisfaction. Il fut surpris et parut choqué lorsque Slovic lui apprit que la sienne dormait parfois avec lui. Puis il se ressaisit : « Tu la traites comme une vraie femme! » dit-il en riant. Slovic soupesa cette affirmation; il la jugea incongrue. Néanmoins, Miko avait bien fait de lui adresser cette remarque : il veillerait désormais à ne pas laisser prendre à la Vana trop de privautés.

Pourtant, au bout de plusieurs nuits solitaires, il s'aperçut avec un certain étonnement que la présence de Sylve à ses côtés lui manquait. Un jour, il s'éveilla à l'aube. Le lit lui parut désert et froid. Il se leva pour aller chercher la Vana. Elle dormait sur sa litière, enroulée dans sa posture favorite. Il la réveilla d'une caresse. Elle écarta ses paupières, dévoilant ses yeux d'eau languides. Il voulait la faire se lever pour qu'elle l'accompagnât dans sa chambre. Mais, tandis qu'elle s'étirait lentement sous ses yeux, en un mouvement félin, il désira soudain la prendre sur-le-champ. Il s'abattit sur la litière imprégnée de son odeur. Elle lui ouvrit son corps où jouaient des reflets.

A partir de ce jour, il adopta une coutume alternée : tantôt il faisait rester Sylve dans son lit, tantôt c'était lui au matin qui venait la retrouver sur sa litière. Il se mettait aussi, insensiblement, à rechercher sa compagnie durant le jour. Il ne se rendait plus jamais à la Maison des Femmes ni à la Maison des Jeux. Miko s'étonnait de son manque d'empressement à se distraire. Il était froissé, par ailleurs, que Slovic l'invitât moins souvent que par le passé à venir à son domicile.

Miko était toujours satisfait de sa Vana et la prêtait parfois à ses amis, en leur laissant la clé de son appartement. Un jour, il demanda à Slovic si la

sienne ne serait pas disponible pour un soir : sa propre Vana était déjà retenue pour un ami et il en avait un autre à qui rendre le même service. Slovic refusa avec indignation et Miko fut stupéfait. Un silence s'établit entre les deux amis, puis Miko dit, avec une intonation d'horreur dans la voix :

— Slovic, tu... tu es *amoureux* de cette bête!

Slovic sursauta et le regarda. Miko le considérait avec répulsion. D'une voix blanche, Slovic, sans même se rendre compte de ce qu'il disait, s'écria :

— Je te défends de la traiter de bête...

Miko prononça simplement :

— Tu es devenu fou.

Puis il sortit en claquant la porte. Slovic était blême. Il alla rejoindre Sylve et la prit dans ses bras. Tout en caressant son opulente toison dorée, il répétait : « Tu n'es pas une bête. Tu n'es pas une bête. » Sylve frotta sa joue contre lui, comme lorsqu'il lui avait donné à manger le premier jour. Elle cria doucement : « *Va-na* ». Slovic imaginait qu'elle criait ainsi lorsqu'elle éprouvait du contentement.

Dès lors, Sylve partagea la vie de Slovic. Il l'emmenait avec lui dans la salle d'harmonie, et elle se couchait à ses côtés pendant qu'il écoutait la musique qu'il aimait. Elle fermait à demi ses paupières bridées, tout en laissant filtrer par une étroite fente son regard surveillant Slovic. Ce dernier la prenait également avec lui en voiture. Il filait sur les routes les moins fréquentées, à l'abri des regards indiscrets. Sylve se pelotonnait sur le siège; sa toison volait au vent. Slovic éclatait de rire et s'apercevait qu'il ne savait pas auparavant ce que c'était que d'éclater de rire. Il avait l'impression de découvrir une chose inconnue; il comprenait que c'était peut-être cela qu'il cherchait confusément, autrefois.

Un jour, il emmena Sylve au bord de la mer, sur une plage déserte. Il ignorait comment était la mer, sur la planète natale des Vanas, mais Sylve parut joyeuse. Elle nagea et s'ébattit dans l'eau, puis elle joua sur le sable, et son corps en mouvement étincelait au soleil. Slovic se disait qu'elle eût sans doute ri, si elle avait été capable de le faire. Elle vint ensuite s'allonger près de lui et lui lécha le cou avec sa petite langue rêche. Puis elle lui caressa le corps de sa main dont il coupait régulièrement les griffes.

Une autre fois, il joua à la peigner. Elle se recula quand il commença à passer le peigne dans sa toison rebelle. Il la calma avec des mots doux et quelques caresses. Elle consentit à le laisser faire. Il la coiffa en arrière, en retenant sa toison par un lacet au sommet de la tête. En la voyant ainsi de profil, il songea à un tableau ancien qu'il avait en mémoire. Il en trouva la reproduction dans sa collection micro-filmée : c'était un des portraits de la jeune femme à la queue de cheval peints par Picasso en l'année 1954, un profil géométrique qui s'inscrivait avec une grande pureté de lignes sur un fond clair, en évoquant un personnage de fresque crétoise. Slovic fut ravi de la ressemblance.

Les jours passaient et il ne quittait plus Sylve. Il se rendait compte qu'il était en train de s'écarter du monde où il avait vécu, en train de rejeter ce monde, mais il n'en avait cure. Ses amis le fuyaient. On parlait de la passion honteuse de Slovic pour sa Vana, de son abaissement au rang d'une bête. Il était devenu l'objet d'une réprobation unanime. Les gens qu'il connaissait détournaient leur regard en le rencontrant. Slovic sortit de moins en moins.

Miko vint le voir un jour, parlant au nom de leur ancienne amitié, pour l'adjurer de renoncer à son égarement. Slovic l'écouta en souriant. Quand Miko eut fini de parler, il fit venir Sylve, et la caressant devant son ami, déclara :

— Miko, tu te souviens quand je te disais que j'aurais aimé vivre en compagnie d'une femme? Cette femme, la voici.

Miko s'exclama :

— Tu es fou, tu perds la notion des choses. Ce sont des animaux, des objets de plaisir, rien d'autre. Elles valent encore moins que les pensionnaires de la Maison des Femmes. Et tu oses dire que tu *aimes* une de ces créatures?

Slovic avait pâli de colère. Il se contenta de serrer Sylve contre lui sans rien dire, en fixant Miko d'un regard de défi. Miko renonça. Il quitta Slovic après l'avoir mis en garde contre les conséquences de son attitude. « La société n'admet pas de telles déviations du comportement, » lança-t-il. Quand il fut parti, Slovic embrassa Sylve.

***

A quelque temps de là, Slovic fut frappé d'une amende pour outrage à la pudeur. Il était accusé de s'être affiché en public avec sa Vana. A cette période, des ligues anti-Vanas commençaient à se former en Europe, à l'exemple de celles qui proliféraient en Amérique. Un autre jour, Slovic fut injurié et lapidé en rentrant chez lui par des voisins haineux. Il résolut de ne plus emmener Sylve au dehors.

Sylve maintenant partageait sa chambre. Slovic avait jeté la litière qu'il lui avait primitivement installée. Elle le suivait partout dans l'appartement, attentive à chacun de ses gestes. Slovic aimait plonger son regard dans ses yeux énigmatiques. Il croyait y lire par instants quelque chose d'insolite et d'indéfinissable, comme un remous à la surface d'une eau lisse, et qui n'était peut-être que la manifestation fugitive de cette vie étrangère à la Terre.

Slovic savait désormais ce que signifiait le mot ancien de « bonheur ». Il pouvait passer des heures en la simple compagnie de Sylve, à jouer avec elle ou à l'observer sans rien dire. Il ne souffrait pas de ne pouvoir parler avec elle. Son silence au contraire lui était doux. Le matin, il la baignait et la coiffait. Le soir, il s'endormait en la tenant dans ses bras et en respirant son odeur. Quelquefois, la nuit, il allumait la lumière sans bruit pour la regarder dormir.

Une fois, Sylve tomba malade et il pensa qu'elle allait mourir. Il resta jour et nuit à son chevet, désarmé par ce mal inconnu auquel il ne connaissait pas de remède. Sylve était dans un étrange état de langueur. Ses yeux étaient ternes et comme décolorés, elle n'avait pas la force de remuer. Slovic la caressait lentement, l'embrassait comme pour lui insuffler sa propre vie. Il avait l'impression qu'elle était son enfant. Elle guérit sans qu'il sût comment. Une nuit il avait cédé au sommeil, et quand il se réveilla elle était blottie près de lui, et son regard de nouveau brillant le sollicitait.

L'été vint. La ville fut désertée de ses habitants partis en villégiature aux quatre coins de la Terre. Les grands blocs d'habitation devinrent silencieux. Par les baies larges ouvertes, le soleil inondait l'appartement. Slovic et Sylve se couchaient par terre pour s'exposer à ses rayons. Il avait pris l'habitude de

vivre nu, comme elle. Son corps acquit bientôt une teinte cuivrée, qui s'harmonisait avec celle du corps de Sylve. Un jour où ils étaient devant une glace, il se dit qu'il se mettait à lui ressembler, qu'il devenait pareil à elle.

Étendu au soleil et à demi assoupi, Slovic nourrissait des rêves. Il aurait voulu partir, emmener Sylve, aller avec elle sur sa planète natale. Là, ils vivraient ensemble sans nulle contrainte. Slovic n'aurait plus de comptes à rendre à la société ni à personne. Il savait au fond de lui que ce n'était qu'un rêve, mais il lui plaisait de s'y abandonner.

De plus en plus, il avait la sensation d'exister dans un monde en dehors, un monde où il était seul avec Sylve. L'univers extérieur était pour lui rejeté à l'arrière-plan. La ville, dont il voyait les blocs géométriques et les terrasses étagées par ses baies ouvertes, était séparée de lui par une frontière. Elle n'était plus qu'une image sans signification. Slovic ne faisait plus partie de cette ville ni de cet univers.

Parfois, il lui arrivait en se penchant à sa terrasse d'être pris d'un vertige, comme si les larges avenues cinquante mètres plus bas montaient brusquement à sa rencontre. Il se reculait, le front en sueur, se sentant sur le point de perdre l'équilibre. Une faiblesse sournoise s'insinuait dans ses membres. Il lui fallait s'adosser à un mur sous peine de chanceler. Slovic au début ne prit pas garde à ces symptômes, mais il dut au bout de plusieurs semaines reconnaître qu'ils se renouvelaient de plus en plus fréquemment. La faiblesse semblait gagner tout son corps, comme pour le paralyser. Il était forcé alors de s'allonger. Sylve venait près de lui et il la regardait sans comprendre, en proie à un malaise qui se répandait en lui comme s'il s'enfonçait dans une eau glacée.

Un matin où il se sentit plus mal, il ne se leva pas. Pour se distraire, il disposa la télévision dans sa chambre. Il y avait longtemps qu'il avait cessé de s'y intéresser, préoccupé uniquement de Sylve. De son lit, il vit sur l'écran se dérouler les nouvelles du monde, pour la première fois depuis qu'il s'était retranché de celui-ci. Et ce fut ainsi qu'il apprit la vérité que toute la Terre connaissait déjà.

Il regarda les images qui se succédaient, en écoutant la voix du speaker, sans faire un geste. Les Vanas avaient apporté la mort à la Terre, disait la voix avec des inflexions dramatiques. Les savants s'étaient émus lorsque les tout premiers possesseurs des Vanas avaient commencé à être victimes d'un étrange mal, auquel ils ne tardaient pas à succomber. Depuis, tous les possesseurs de Vanas se mettaient les uns après les autres à mourir. Les créatures étaient porteuses d'un virus, dont l'existence avait échappé aux experts lors du contrôle biologique. Et ce virus était mortel à longue échéance pour la race humaine.

Sur l'écran, des photos au microscope montrèrent le virus, que l'on avait enfin réussi à isoler. Le speaker continuait son exposé. Les Vanas transmettaient le germe de mort à l'homme par l'intermédiaire de l'acte charnel. Chaque nouvel accomplissement de l'acte augmentait la contagion. C'était une contamination par un poison insidieux, qui pénétrait impitoyablement l'organisme en le détruisant à petit feu. Mais les savants avaient trouvé le moyen d'enrayer le mal.

L'épidémie avait pris racine en Amérique, où les Vanas avaient été introduites en premier lieu. Mais elle commençait maintenant à gagner l'Europe,

où les premières victimes étaient signalées. Tous les possesseurs de Vanas devaient donc, sans aucun retard, se défaire de leur animal en le livrant au Service d'Hygiène, qui s'occupait de tuer les Vanas en série dans des chambres à gaz; et ils devaient entrer sur-le-champ en traitement dans un laboratoire spécialisé, faute de quoi les médecins ne répondraient plus de leur sort.

Le speaker s'était tu. Slovic éteignit la télévision de son lit, par le clavier de télécommande. Il demeura longtemps immobile. Rien ne transparaissait sur son visage. Quand il voulut se lever, le sol lui sembla tournoyer sous ses pieds. Il ne s'était jamais senti aussi faible. Il marcha en s'aggripant à chaque point d'appui. Son corps transpirait abondamment.

Sylve dormait sur un divan dans la pièce à côté. Slovic s'approcha d'elle, la regarda longuement. Ses membres tremblaient comme s'il avait de la fièvre. Il se pencha pour effleurer la peau de Sylve avec ses doigts. Elle s'éveilla et entrouvrit sur lui ses yeux à la douceur non humaine. « Sylve, ma petite Sylve, » murmura-t-il. Et il vint se coucher contre elle.

L'heure du départ

par MICHEL EHRWEIN

La fille se dirige vers la porte du fond en ondulant des hanches, et je me prends à souhaiter de la retrouver là où je vais aller. En me retournant, je vois que les trois types qui attendent leur tour assis sur des chaises se dévissent le cou pour regarder par-dessus le comptoir. Ça ne me plaît pas et je leur jette un regard méchant, du genre « Chasse gardée », mais ça n'a pas l'air de les impressionner.

La fille revient à ce moment et, sans se soucier des trois gars qui la dévorent des yeux, m'annonce que Mr. Kelly va me recevoir. Mr. Kelly, c'est le directeur, et c'est un Américain, à ce qu'on m'a dit. Je passe derrière le comptoir et je me dirige à mon tour vers la porte qu'elle tient ouverte pour moi. Elle s'efface pour me laisser passer, et je vous jure qu'elle est aussi intéressante à considérer de profil — et de près — que de face ou de dos.

Le gars assis derrière le bureau se lève d'un bond, en fait le tour au pas de course comme si j'étais son meilleur copain qu'il n'ait pas vu depuis dix ans, me serre la main avec effusion et me bascule d'autorité au fond d'un fauteuil.

— Cigarette?

Après m'avoir donné du feu, il jette un coup d'œil sur la fiche que la mignonne m'a fait remplir et commence à me poser des questions, avec son drôle d'accent : « quand » je veux aller, et pour combien de temps, et pourquoi? Je lui ressors mon petit boniment : que je veux profiter de mon mois de vacances pour aller voir dans trois mois d'ici ce qui s'y passe, parce que je n'ai encore jamais fait de voyage dans le temps et que je voudrais bien savoir quelle impression ça fait, mais que, pour la première fois, je n'ai pas envie d'aller trop loin. Un baptême, quoi!

Il a l'air de me croire, et c'est tant mieux. Mais la *Spatiotemporal* est une maison sérieuse... (« Je n'en ai jamais douté! » je fais, la main sur mon revers gauche) et il est de son devoir, avant de poursuivre cet entretien, de m'avertir de certaines particularités des voyages dans le temps...

— Il est bien entendu que vous faites un voyage d'agrément et qu'il ne peut avoir aucun but... lucratif. Ceci sera spécifié dans votre contrat. Vous ne pouvez vous rendre dans l'avenir en espérant tirer, à votre retour, un avantage matériel quelconque de ce voyage ou du fait que vous aurez été mêlé à certains événements que vous pourrez dès lors « prévoir ». Une fois revenu dans le présent, vous devrez agir comme si vous étiez dans l'ignorance de ce qui va se produire à nouveau pour vous : si, pour une raison quelconque, vous

modifiiez votre conduite de façon à « agir » sur votre avenir en fonction de l'aperçu que vous en aurez eu, vous glisseriez *ipso facto* dans un autre continuum espace-temps, etc...

Je l'assure que cela n'entre nullement dans mes intentions, et que j'ai très bien compris : ça n'est pas vrai, mais j'ai hâte de passer aux choses sérieuses. Mais il ne veut pas me lâcher :

— Par exemple, vous ne pourrez aller noter le numéro qui gagnera le gros lot à la Loterie nationale dans trois mois pour revenir ensuite, ou plutôt « avant », acheter le billet correspondant. D'ailleurs, la Société décline toute espèce de responsabilité en ce qui concerne les conséquences que pourraient avoir pour vous de tels agissements...

Nouveau mouvement vers mon revers gauche : je lui jure que je n'ai jamais pensé à une chose pareille. Et c'est vrai : mon boulot à moi, c'est les canassons, et si je peux savoir trois mois à l'avance que le 25 septembre c'est Jesabel II qui gagnera dans la première, Tsarina dans la deuxième et Kokko dans la troisième, je serai bien bête de ne pas les jouer, et je n'irai pas le crier sur les toits.

Il a l'air enchanté que nous soyons tombés si vite d'accord.

— Maintenant, avant d'établir votre contrat sous sa forme définitive, nous devons vous faire subir nos différents tests...

— Vos *quoi?*

— Nos tests, nos examens en vue de jauger votre personnalité et de faire en sorte que votre voyage ait lieu dans les meilleures conditions possibles.

Il me prend affectueusement par le bras et me fait passer dans une pièce à côté, peinte toute en blanc. Il y a là un grand type roux et un petit brun, habillés en dentistes, mais pas de fauteuil ni de roulette. A la place, une espèce de table et un tas d'armoires bardées de cadrans avec des kilomètres de fils qui serpentent dans tous les sens.

Mr. Kelly me présente à eux : ils ont aussi un fort accent étranger. Il tend au roux, qui doit être le chef, la fiche, sur laquelle il n'a pas cessé de griffonner pendant que nous parlions, puis il s'en va en me disant « à tout à l'heure ».

Pendant que le rouquin lit la fiche, le brun me demande bien poliment d'ôter mon veston et me fait étendre sur la table. Il m'attache aux poignets et aux chevilles des espèces de bracelets, me pose sur le crâne une espèce de casque en fil de fer qui est bien gênant. Le grand a fini sa lecture et commence à tripoter des boutons et des manettes sur les armoires, qui se mettent à ronronner et à lancer des éclairs. Finalement, le petit me pose sur la figure une sorte de masque, et je tombe dans le cirage.

... J'en suis tiré par le rouquin qui me secoue comme une descente de lit, pendant que l'autre me fait respirer une petite bouteille qui pue. Ils ont ôté tous leurs accessoires de sur moi. J'ai à peine ouvert un œil qu'ils me tirent en bas de la table, encore tout flageolant, me collent mon veston dans les bras et me poussent vers la porte. J'ai suffisamment repris mes esprits et je me mets à les engueuler ferme, leur disant qu'ils ont à avoir des égards pour moi, que je suis le client, que c'est moi qui les paie, et Mr. Kelly, et la poupée à la réception (quoique elle, roulée comme elle est et pour s'offrir ce qu'elle a sur le dos et le reste, elle doit faire des heures supplémentaires le soir et

peut-être ramener du travail à la maison), et que c'est une bande de tordus, et je veux le voir, Mr. Kelly, pour lui dire ce que je pense de la *Spatio-temporal* et de l'équipe de cinglés qu'il y a dedans!

Justement, il arrive, Mr. Kelly, et le rouquin, qui a l'air dans ses petits souliers, le harponne et lui dit quelque chose à l'oreille. Il me regarde comme il a dû regarder son premier Martien et puis me fonce dessus, débordant de sourires et m'abrutissant d'excuses. Mais tout en m'aidant à remettre mon veston, il m'a ramené dans son bureau. Il me fait asseoir à nouveau, m'offre une cigarette, puis s'excuse d'avoir à me laisser seul un instant. « Une petite question à régler avec ces messieurs. » Il a l'air tout excité!

Il ne reste pas plus d'une minute enfermé avec les deux autres et j'entends des éclats de voix, mais sans saisir les paroles, et je le regrette bien. Il rentre en coup de vent et m'annonce qu' « un contretemps fâcheux et indépendant, etc » l'empêche d'établir maintenant mon contrat, mais qu'il se tiendra à ma disposition dès demain matin. Il espère que cela ne me dérange pas trop, mais ne peut vraiment pas faire autrement. Et pendant qu'il me dit tout cela, il regarde tout le temps sa montre.

Je dis d'accord et à demain, et il me reconduit par le bureau de devant, celui de la fille, avec qui justement un des trois types (il y en a maintenant un quatrième à attendre) a réussi à engager la conversation. Nous passons devant eux. Dans le couloir, sur le pas de la porte, Mr. Kelly me serre encore une fois la main et je me dirige vers l'ascenseur. Avant d'y arriver, je me retourne, et qu'est-ce que je vois?

Il est toujours là à me regarder, moi et sa montre-bracelet, alternativement. Et derrière lui, par-dessus son épaule, la fille me regarde. La porte à côté s'ouvre aussi, et voilà qu'apparaissent les deux cinglés en blouse blanche qui font des yeux grands comme des soucoupes. Le roux regarde sa montre, lui aussi.

Je hausse les épaules et je reprends mon chemin. (« Tas de cinglés, va! ») J'arrive devant l'ascenseur, je tire la porte à moi, j'ent...

*
* *

Mr. Kelly referma la porte de son bureau et s'y adossa.

— Une chance, fit-il à l'adresse des trois autres, une chance que Korak s'en soit aperçu à temps.

Sa voix était un bourdonnement, alternant graves et aigus.

Le rouquin opina silencieusement.

— Vous voyez d'ici la publicité que cela nous aurait fait : un client qui meurt dans nos bureaux, ou même pendant nos tests! Les voyages temporels en auraient pris un coup!

— Je n'ai pas pu déterminer exactement le moment de sa mort, fit Korak. Nos instruments ne sont pas assez précis. Mais ce n'était qu'une question de minutes : l'aiguille était bloquée à zéro, il risquait de mourir d'un instant à l'autre.

— Et il valait mieux que cela se produise ailleurs que chez nous.

— Je pense à quelque chose, fit la fille (personne ne s'étonna). Et s'il avait pris l'escalier?

— Au lieu de tomber dans la cage de l'ascenseur, il aurait sans doute glissé sur le bord d'une marche et se serait cassé le cou. De toute façon, personne ne pouvait plus rien pour lui, vous le savez.

« Allons! Maintenant que la police et l'ambulance sont partis, voyons si nos clients n'en ont pas fait autant et ne s'impatientent pas trop. S'il en reste un, faites-le entrer. Tant que ces Terriens n'auront pas trouvé le moyen de voyager dans le temps, ce n'est pas le travail qui nous manquera!

La nuit du 24 avril

par CLARISSE FRANCILLON

Ni greffe, ni vaccin, ni chirurgie
Une méthode entièrement nouvelle
Enlevez dix années à votre organisme
Grâce au Rétro-Percutor A

Les mots clignotaient devant les yeux de Junie, les caractères changeaient de couleur et se trémoussaient, fusaient en paillettes scintillantes.

— Moi, je trouve ce texte plutôt réussi, déclara Harispe. (Il était toujours extrêmement content de ce qu'il faisait.) Avec ça, pas de problèmes, les clientes vont se précipiter chez nous sans même s'enquérir du prix.

— Et comme, d'habitude, vous ne comptez pas leur offrir de cadeau...

— La maison Harispe n'est pas une entreprise de philanthropie.

Junie mordillait sa lèvre. Comme si on ne le savait pas. D'ailleurs cette réponse, il la lui avait faite, déjà, le jour où il avait manifesté l'intention de renvoyer Tellexit et où elle avait obtenu qu'il la garde, qu'il prenne patience : le Rétro-Percutor allait finir par être créé, on pouvait bien attendre encore un peu.

Inscrivez-vous dès aujourd'hui pour un traitement...

Junie rajouta une virgule, creusa l'accent grave. Elle aurait pu faire remarquer : « Qui de nous deux avait raison, vous ou moi? » Ou bien : « Quand je vous ai conseillé de ne pas vous séparer de Tellexit, ai-je eu tellement tort? » Mais cela ne l'intéressait plus d'avoir raison, elle ne tenait pas à triompher, plus rien ne lui importait, en somme. Elle dit simplement :

— Tout de même, pour cette publicité avouez que vous ne vous êtes rien cassé. Et maintenant moi, je rentre chez moi manger de la salade aux capucines.

— Vous aimez ça?

— Chacun ses goûts.

Elle sifflotait un petit air.

— Vous paraissez en pleine forme ce soir, dit Harispe.

— Moi? Si on veut.

Cette idée parut à Junie exceptionnellement comique. Il lui sembla entendre le son strident d'une flûte, des roulements de tambour, une musique enregistrée depuis longtemps, et sur le sable un doigt écrivait : « Ma Junie, bon anniversaire. » Le vent balaya les mots, balaya les échos de la danse, il avait emporté jusqu'à la teinte des yeux de son compagnon de cette époque-là — au fait comment étaient-ils les yeux de son premier mari? Quant au second, il se serait

gardé de se laisser oublier. Pas une seule fois depuis leur divorce il n'aurait manqué d'envoyer à Junie des chocolats fourrés à la menthe et une botte d'orchidées. Était-ce un restant de gentillesse ou parce qu'il savait qu'elle détestait cette date?

Elle regarda le reflet des tubes lumineux s'irradier autour du crâne poli de Harispe. « Donc, disait-il tout en frictionnant ses oreilles, si tout va bien on démarre la campagne de publicité au début de juin et vers le 15, en avant notre premier Percutor. Et les hommes et les femmes nous béniront...

— Amen, dit Junie.

Elle pensa que la femme qui aurait assez d'argent pour étrenner le fameux appareil porterait peut-être une veste en tissu crêpé, une jupe collante. Et puis on verrait ses cheveux redevenir brillants et noirs, ses artères souples, ses mains satinées, la peau tendue, effacées les rides.

Elle sentit ses jambes flageoller, son estomac se nouait. Tout cela était absolument écœurant. Pendant une minute, elle dut s'appuyer au dossier du fauteuil métallique.

— Barrons-nous, dit-elle et la lumière s'éteignit au moment où, en compagnie de Harispe, elle franchit le seuil du bureau. Le tapis mousse des couloirs amortit le bruit de leurs pas. A gauche et à droite, les cabines étaient désertes, on voyait luire les vibrateurs, les vaporisateurs, les yctiveurs, les tapoteurs de nickel, d'alu et de cuivre. Un peu plus loin, sous une voûte, le peuple des doublequins, immobile et silencieux, figé dans des attitudes diverses, gardait les yeux grands ouverts. Harispe s'approcha de l'un d'eux; c'était une jeune femme en combinaison d'essayage. Il lui souleva le menton, contempla les pommettes piquées çà et là de quelques taches de rousseur pâles.

— Évidemment, remarqua-t-il, il n'y en a pas beaucoup.

— La prochaine fois vous irez les compter sur l'original et vous donnerez vous-même vos ordres, dit sèchement Junie.

Elle en avait tout à fait assez ce soir, de la maison. Toute la journée, il y avait eu un travail fou, les clientes paraissaient déchaînées, ça devait être le printemps qui les turlupinait, elles trépignaient d'impatience devant le film en couleurs où défilaient les modèles, elles se faisaient projeter et reprojeter dix fois le même échantillon de tissu à différentes échelles et pour finir l'une d'elles avait eu une crise de nerfs pendant son essayage. Allongée sur son siège basculant, tandis que des mains enduisaient son visage de lotion, le massaient, le vivifiaient, elle avait tout le loisir d'examiner la tunique en rhubélia jaune citron portée par son doublequin qui se pavanait autour d'elle, se levait, s'asseyait, grimpait sur un tabouret de bar. La cliente se montrait satisfaite de la toilette, exactement ce qu'il lui fallait pour son prochain séjour dans un ancien monastère zen converti en hôtel — d'ailleurs elle engageait tout le monde à se rendre au Thibet — et soudain elle poussa un cri : « Mes taches de rousseur! Et mon ami qui les adore! » Le doublequin n'en avait pas assez.

Harispe soupira : « C'est la faute de ce sacré modeleur, il veut absolument les flatter; celles qui n'ont pas de menton, il leur en colle un ravissant, celles qui ont les yeux du même côté du nez, il les leur sépare; il y va trop fort, alors elles croient qu'on se fout d'elles.

— Oui, le Thibet, un pays qui doit être admirable, parfait pour une villé-

giature, avait dit Junie, tentant de détourner l'attention de la cliente qui comptait les taches avec une épingle sur les joues du doublequin agenouillé devant elle, et Junie songeait : « Si c'était Marc qui exécutait les têtes... »

« D'ailleurs rien ne prouve qu'il ne les exécutera pas dans quelques mois », pensa-t-elle maintenant tout en sortant du bloc avec Harispe et en se dirigeant vers le ruban urbain qui devait les ramener chacun chez soi. Dans quelques mois ce serait l'hiver. Noël... Elle se représenta la foule se pressant le long des allées marchandes, achetant les parfaits petits sapins synthétiques tandis que des flocons bleus tourbillonnaient tout autour, se posaient sur les cheveux, sur les épaules. Cette année, la neige se ferait bleue, tous les fabricants s'étaient mis d'accord pour adopter cette teinte.

« Mais moi, où serai-je alors? » se demanda Junie pendant que le ruban noir de poussière et de suie trépidait sous les semelles des voyageurs du soir. « Un autre continent? un autre monde? »

« N'importe où mais pas ici », se dit-elle et la porte de son logement s'ouvrit. Au bout de ses doigts ballotaient les paquets achetés tout préparés aux magasins de son immeuble, le gâteau, les morceaux de poulet rôti. Il y avait aussi des bonbons et des fruits secs qu'elle comptait distribuer aux Petites Veuves Expérimentales, rien que pour le plaisir de les entendre décortiquer et grignoter derrière leurs demi-cloisons, entre les touffes de fusain.

Elle tira une des poignées fixées au mur, le panneau se rabattit. Tout était blanc chez Junie, le sol, le très long divan, son vêtement d'intérieur accroché à la porte de la salle de douche.

Elle remit de l'eau dans le grand vase, ébouriffa un peu les orchidées, sortit des assiettes. Tous les préparatifs d'une fête en somme, mais le seul être avec qui elle aurait eu envie de dîner ce soir se trouvait à des milliers de kilomètres, et même si par hasard il survenait c'est elle qui prendrait la fuite. D'ailleurs ce n'était pas une fête, c'était même tout le contraire. Elle agrafa son vêtement d'intérieur en tissu léger et chaud qui ne se froissait jamais, ne se salissait pas. Elle passa le peigne dans ses cheveux, examina sans complaisance chaque pli aux commissures de sa bouche, au coin des paupières. « L'air crevé? » On avait vu pire. « Fraîche comme une pétale? » Pas précisément non plus. L'air d'une femme de 45 ans soigneusement poudrée et maquillée, qui a boulonné tout le jour à la maison Harispe, voilà tout.

Et dans quelque temps, si l'envie l'en prenait, cette même femme tout autant poudrée et maquillée, en costume clair, avec une écharpe verte, pourrait se rendre à l'aéroport en plaquant sur son visage un sourire qui découvrirait ses dents impeccables — mais dont plus d'une, il fallait l'avouer, étaient en résinex. Une silhouette étonnante de jeunesse, affirmaient ses amis. Mais de près?... L'avion se pose chargé de sa cargaison de convalescents en congé médical, un mince garçon émerge, dégringole à toute allure l'escalier argenté, se détache du groupe. Ce Marc qu'elle n'a encore jamais vu, elle le reconnaît tout de suite. Lui au moins ressemble en tous points à la photo qu'il lui a envoyée, tandis qu'elle-même lui en a donné une qui date de 17 ou 18 ans. Mais il a tellement insisté pour l'avoir, ce portrait! En maillot de bain minuscule avec des vagues caracolant tout autour d'elle et c'est son second ex-mari qui l'a prise, un été, en Finlande. Ainsi, d'un seul coup, Marc découvre la mystifi-

cation, il comprend qu'il a été joué pendant presque deux ans. On entend bourdonner les moteurs, on voit étinceler les hangars, onduler l'air chaud au ras des pistes et Junie surprend un frémissement de déception, de pitié peut-être qui anime deux belles lèvres douces...

« Non, non, non », pensa-t-elle en serrant la ceinture de son peignoir blanc. « Non, pas cela, plutôt filer une fois de plus. »

Elle s'allongea sur le divan, appliqua des compresses tièdes sur ses paupières. Elle avait envie de relire la dernière lettre de Marc.

Une autre poignée fut tirée, un autre panneau blanc se rabattit, libérant une rangée de petits tiroirs. Dès qu'elle aperçut l'enveloppe portant le timbre nord-africain, Junie sentit quelque chose se tordre en elle et la brûler, elle eut presque envie de gémir. Pourtant cette lettre, elle la savait à peu près par cœur. Depuis qu'elle l'avait reçue, elle l'avait relue chaque soir avant de s'endormir, et elle continuerait à la relire ainsi jusqu'à ce que s'use son pouvoir magique. Alors elle répondrait, puis elle se mettrait à attendre la suivante. Marc écrivait toutes les deux, trois semaines.

Cette écriture penchée, déliée et nette. Ces phrases qui bouleversaient Junie, la faisaient fondre, s'anéantir de tendresse, de désir. *Je te caresse, je te caresse, je prends tes seins*, etc. « Que serais-je devenue sans cette correspondance? » S'écrire les choses les plus délirantes, ne reculer devant aucun détail, aucune évocation, faire l'amour sur papier en somme, pouvait-on imaginer quelque chose de plus exaltant?

Seulement, Marc avait 23 ans.

Elle, presque le double.

Et il allait arriver pour son congé médical obligatoire de huit jours.

Et le Rétro-Percutor A, spécialité de la maison Harispe, n'était pas encore tout à fait achevé — d'ailleurs il ne pourrait être en aucun cas appliqué à des organismes âgés de plus de 45 ans.

« Voilà le fait », se dit Junie tout en soupesant les bonbons dans leurs enveloppes craquantes. Autour de son index, elle roula les bouts de galons qu'elle avait achetés pour celle des Petites Veuves qu'on nommait Madame Vouki, qui en faisait une collection. Elle pensa à celle qu'on nommait Madame Colombe, qui avait eu 45 ans dans le courant de février, à qui on avait appliqué le premier Percutor complet sorti du laboratoire, une opération exécutée dans toutes les règles, compte tenu des conditions atmosphériques, hygrométriques, du jour, de l'heure : le résultat avait été concluant. La Petite Veuve Colombe, qui, la veille encore, était fraîche, trottinante, jacassante, s'était ratatinée, recroquevillée d'un seul coup, et maintenant on la savait guettée par le rachitisme, le ramollissement cérébral, toutes les déchéances. D'ailleurs on avait agi loyalement avec elle. Quand elle était venue proposer de se vendre après tant d'autres, Tellexit lui avait exposé les risques : ou la réussite et elle bénéficiait d'un rajeunissement gratuit de dix ans, ou l'échec et on la payait le prix convenu. Elle avait estimé que le jeu valait la chandelle. Maintenant, il ne restait plus qu'à se consacrer à la création d'un nouveau Rétro-Percutor. Tellexit ne s'en faisait pas faute. Quant à la Petite Veuve, on l'employait à râtisser les allées du jardin; parfois elle nettoyait les éprouvettes du laboratoire.

— Alors donc, avait déclaré Tellexit, la preuve est faite. Plus tard sans doute pourrai-je fabriquer le Percutor B destiné à rajeunir des organismes de moins de 54 ans. Comme tu le vois, je procède par cycles de 9 ans.

— Mais, avait objecté Junie, suppose qu'une cinglée ou une timbrée produise un faux état civil?

Tellexit avait haussé les épaules : « Je les aurai averties », répondit-elle en désignant la Petite Madame Colombe assise au seuil de sa case, occupée à pétrir quelque chose qui ressemblait à une fusée avec de la mie de pain incroyablement crasseuse.

Naturellement, ces découvertes représentaient pour Tellexit des journées et des nuits de travail dans le silence et la solitude de son laboratoire. Et pourquoi tout cela? se demandait Junie. Pour améliorer la condition humaine? Elle s'en moque bien. Pour rassurer les amoureuses? Elle s'en contrefout. Idem pour l'argent, pour la notoriété. En réalité elle fait tout cela pour son plaisir, pour le travail lui-même. Jamais une distraction, jamais un spectacle, pas une seule robe, pas d'amant. Tout ce que Tellexit demandait à l'existence, c'était un local bien aménagé pour ses recherches, des matériaux, des appareils, le voisinage de Junie et un certain nombre de Petites Veuves à tripatouiller, prêtes à offrir au Percutor partiel qui son pancréas, qui sa trachée, qui ses glomérules. Le reste du temps, elles pouvaient bavarder interminablement d'une case à l'autre; en automne elles enfilaient des marrons d'inde pour s'en confectionner des colliers.

D'un ton détaché, comme s'il se fût agi d'un événement dénué d'importance, Junie avait dit alors :

— Ainsi, quand ton vaccin sera au point...

— Ça n'en est pas un, je t'ai dit.

— Le... enfin, quand tout sera prêt, je n'en bénéficierai même pas. Manque de pot.

— Toi?

— A la mi-juin... est-ce que tu te rends compte? J'aurai eu 45 piges en avril.

Elle avait éclaté de rire, Tellexit avait ri aussi :

— Heureusement que toi, tu n'es pas une de ces siphonnées qui s'hypnotisent sur leur âge. Tu as un idéal, tu vis pour autre chose.

— Oui, oui, oui, avait dit Junie. Heureusement. Si je t'ai aidée à mener cette affaire à bien, c'est pour rigoler.

— Par dévouement aux autres femmes et pour la maison Harispe, avait récité Tellexit, puis elle avait parlé d'autre chose. Elle ignorait l'existence de Marc, et même si elle l'avait connue, comment aurait-elle admis qu'on pût aimer une ombre? Elle ne comprenait rien à l'amour, elle ne comprenait rien à rien, en somme.

***

« Se rappelle-t-elle seulement qu'elle dîne avec moi ce soir? » se demanda Junie. « Elle oublie tout ce qui ne concerne pas son boulot. »

Junie allongea le bras. Légère, transparente, la visiosphère surgit de la

double paroi et vint flotter au milieu de la chambre blanche. Junie forma le numéro de Tellexit.

— Hallo, Tellexit.

La sphère s'éclairait, ce fut un autre univers. La géométrie insensée, l'irréalité du métal et du plexiglass. Au milieu du laboratoire, enveloppée d'une blouse boutonnée jusqu'au menton, ses mèches prises dans un calot raide, Tellexit levait la tête. Un homme? une femme? On aurait pu se le demander, tandis que l'image tournait vers Junie un visage fripé, fatigué et souriant.

— Ça va?

— Pas mal et toi?

— Quoi de neuf?

— Rien.

— Tu sais que tu dînes ici ce soir?

— Oui.

— Tu arriveras tard?

Dans la boule, les images en relief n'étaient pas très nettes, un halo en irisait les bords, les postes individuels n'étaient pas tous très au point. Tant mieux, pensa Junie. Et tant mieux surtout que les visiocommunications ne soient pas encore établies avec les pays d'outremer. Cela viendrait bien assez vite, cela se répandait comme un chancre, comme une lèpre. « Alors, je supprimerai mon poste, chez Harispe, je ferai répondre que je ne suis pas là... » D'ailleurs, à ce moment-là, Marc serait guéri, rentré, et elle habiterait Dieu sait où, au fond d'une caverne de troglodyte avec Tellexit.

Somme toute les femmes du moyen âge avaient une chance inouïe, leurs amis partaient aux croisades après les avoir entrevues à travers une croisée ou entre deux tentures — à la lueur des torches, ce qui embellissait singulièrement leur teint — et il ne leur restait plus qu'à trafiquer tranquillement autour de leurs quenouilles. Aucun œil électrique pour les traquer jusque dans leurs derniers retranchements, aucun réseau de fils, d'ondes, de rayons prêts à les emprisonner dans leurs mailles... « Vers 9 heures, cela te va? » demandait Tellexit. « Alors bien, entendu comme ça. »

La boule s'éteignit. Silencieuse, légère comme elle était venue, elle réintégra sa niche entre les parois. Neuf heures, se répéta Junie en considérant ses ongles nacrés. Et c'était à onze heures trente qu'elle aurait définitivement, irrémédiablement 45 ans. Elle connaissait l'heure exacte depuis qu'elle avait fait tirer une photocopie de son acte de naissance, délivré par une mairie du Béarn, soi-disant dans le but de faire établir son horoscope par le nouveau lecteur d'étoiles dont chacun disait monts et merveilles, en réalité pour étudier la meilleure façon d'en maquiller le millésime — ceci au cas où Marc viendrait chez elle et, par hasard, mettrait la main dessus : c'était quand elle espérait encore subir l'opération du Rétro-Percutor. Tout cela s'était avéré des plus faciles : retouche, cliché, épreuve nouvelle, et elle s'était amusée à présenter une fausse date au tireur d'horoscopes qui, d'ailleurs, ne s'en était pas ému : c'était un robot. Et son avenir véritable, Junie ne tenait pas outre mesure à le connaître.

« Sans compter que c'est sa faute à elle », pensa-t-elle en rangeant différents papiers dans un autre petit tiroir, ses brevets, son contrat avec la maison

Harispe. Oui, sa faute à cette grande, forte fille qui travaillait dans une entreprise agricole béarnaise et qui, le dimanche, allait faire du parachute en compagnie de quelques camarades sur un stade des environs. Ce sport l'amusait énormément, elle avait gagné plusieurs championnats, n'empêche que vers le quatrième mois, le médecin lui avait ordonné de ne plus sauter. Elle n'avait tenu aucun compte de ses avertissements, elle n'en faisait jamais qu'à sa tête, elle exagérait toujours tout. Alors, comme il fallait s'y attendre, elle avait risqué une fausse-couche et pour finir Junie était née deux mois plus tôt qu'elle n'aurait dû. Si sa mère s'était conduite d'une manière raisonnable — le premier devoir vis-à-vis d'un enfant — à l'heure actuelle Junie serait plus jeune de deux mois, on pourrait lui appliquer le Percutor, puis heureuse, rajeunie, apaisée, elle attendrait le congé de Marc...

« Allons », se dit-elle, « inutile de mariner dans ses regrets. »

Elle glissa ses mains sous ses hanches, cambra son dos. Elle se leva, déplaça le vase aux orchidées, mit une autre robe. Cette manie de se changer tous les quarts d'heure... Et puis, célébrer son anniversaire en compagnie de Tellexit, voilà qui était, quand on y songeait, une bien sinistre plaisanterie.

Mais puisque la farce était commencée, autant la finir. Le potage tomberait d'une capsule dans les assiettes chauffantes, les ailes de poulet surgiraient d'une boîte, de même pour la salade aux capucines, un mets réputé bon pour le foie, ou pour les glandes, elle ne le savait plus. Et soudain, elle eut envie de tout planter là et de s'enfuir n'importe où à travers la ville. Rien que l'idée de revoir les mèches droites et mal peignées de Tellexit lui donnait le mal de mer.

« Et pourtant, c'est moi qui l'ai fait engager chez Harispe. » Au moment où celui-ci avait décidé d'adjoindre à la maison de couture-éclair un institut de beauté, Junie s'était souvenue de cette ancienne camarade de classe, une chimiste, biologiste, cortexiste, quelque chose en *iste*, une fille extraordinairement calée qui crevait de faim dans un grenier. On lui avait fait parvenir un message. La réponse n'avait pas tardé : *Accepte proposition. Merci. Heureuse travailler près de toi. Tellexit.*

« Parce que », se dit Junie, « elle a toujours éprouvé pour moi une admiration éperdue, très touchante au fond ». Déjà à la pension, Tellexit lui portait ses livres, allait lui chercher son goûter au distributeur automatique et, le soir, elle offrait de brosser les cheveux de Junie, ces beaux cheveux alors brillants et souples, blonds comme une poignée d'avoine.

« Ce qu'ils ne seront jamais plus à présent, on aura beau les teindre et les reteindre », songea-t-elle, et tout à coup ses larmes jaillirent pressées et chaudes. Elle vida dans une coupe rose les chocolats fourrés de son ex-second mari, elle prit un petit sarcloir argenté et se mit à labourer les pots et les caisses de plantes exotiques posés sur le rebord de la fenêtre. Elle aimait gratter la terre, ce devait être un héritage de la parachutiste aux grosses joues qui aurait tellement mieux fait de se tenir tranquille.

Et c'était elle encore qui avait engagé Harispe à garder Tellexit alors qu'il voulait la liquider, quand il prétendait qu'elle lui coûtait les yeux de la tête, qu'elle exigeait un outillage de plus en plus perfectionné, des matériaux hors de prix. Sans parler de l'entretien des Petites Veuves, ni de ce fameux Rétro-

Percutor — cet appareil, ce produit, cet instrument, cette chose enfin dont on ne parlait qu'à mots couverts, dont la création se poursuivait dans le plus grand secret, destiné à repousser l'organisme en arrière dans le temps, et auquel Harispe commençait à ne plus croire. Les produits courants qui sortaient du laboratoire de Tellexit, la crème-laque, la poudre harmonique, n'avaient rien de très sorcier et maintenant qu'on les avait, qu'est-ce qui empêchait de les fabriquer sans le concours de leur inventeur?

Junie avait poussé des exclamations indignées : c'était malhonnête, dégoûtant, il était encore plus radin qu'elle n'aurait cru. Il est vrai que Tellexit devenait de plus en plus laide et parcheminée, que Harispe ne pouvait supporter autour de lui que des femmes à peu près buvables, mais d'un autre côté, il pouvait aller loin pour trouver une collaboratrice aussi dévouée, se contentant d'un salaire aussi minime...

Sur ce point-là, Harispe préférait ne pas trop insister, puis il avait cédé : « Toujours la même, cette Junie... Si vous pouviez, vous me forceriez à engager tous les clochards du coin. Eh bien! pour ne pas vous déplaire, je consens à subir encore quelque temps les mèches de Tellexit et ce blouson qu'elle n'a pas dû donner à nettoyer depuis vingt ans. »

***

Junie posa son sarcloir, attacha les branches d'une plante nouvelle terminées par des sortes de pattes auxquelles pendaient des globes oblongs et gaufrés. Tant mieux si Harispe la croyait généreuse... La vérité est qu'à cette époque-là déjà elle croyait au Rétro-Percutor : une foi inébranlable. Et puis aussi, sa correspondance avec Marc avait, depuis longtemps, cessé d'être un jeu.

Marc. La première fois qu'elle lui avait écrit, c'était au moment de la fondation de la maison Harispe : les robes choisies sur film, essayées le lendemain sur doublequin, livrées à la cliente le même soir. Mais pour les têtes, Harispe entendait engager un modeleur de tout premier ordre, pas un de ces artisans de bazar comme en employaient ses concurrents. Il tournait entre ses doigts le stylo qui lui servait à établir des devis, justement il croyait avoir entendu parler de quelqu'un. Ce fut Junie qui écrivit.

Quand la réponse arriva, elle remarqua tout de suite le timbre d'Afrique du Nord. Une réponse impersonnelle adressée à la direction de la maison. Elle lut, immatricula : « *Il m'est impossible de... Toute activité interrompue pour une durée de... Votre lettre, reçue à l'altarium de... Veuillez agréer Messieurs...* »

Mais il regrettait beaucoup, sans cette circonstance les propositions de la maison Harispe l'eussent vivement intéressé, d'ailleurs quand il serait autorisé à redescendre du Haut-Atlas, si la place se trouvait de nouveau libre...

Junie examina le nom griffonné au-dessous du texte. « Cette écriture », songea-t-elle, puis elle prit le micro pour communiquer la lettre à Harispe.

— Le modeleur de têtes n'accepte pas.

— Nous ne le payons pas assez cher?

— Il se soigne. Il en a pour un moment, à ce qu'il croit.

Junie se demandait ce que c'était au juste que la lohose-méridia, cette maladie dont tout le monde parlait sans savoir de quoi il s'agissait. Elle forma le mot sur le dictiophone. La voix grêle, monocorde de l'informateur électrique répondit que le virus n'avait pas encore pu être vraiment analysé, que le mal frappait uniquement les habitants des grandes agglomérations, surtout les jeunes, qu'on les traitait par l'immobilité — il fallait s'asseoir sur un tapis circulaire, des disques appliqués sur la nuque, etc.

Pourquoi Junie emporta-t-elle, ensuite, la réponse du modeleur? Elle n'aurait su le dire. Tout ce qu'elle put savoir c'est qu'en rentrant chez elle, elle découvrait la lettre dans son sac et qu'elle se sentait pleine d'allégresse parce que l'informateur avait affirmé que la maladie ne faisait pas souffrir, que le traitement n'était pas douloureux non plus.

Cette écriture...

Toute la soirée elle demeura songeuse, incapable de faire quoi que ce fût. Le cafard. Du vague à l'âme. Elle essaya d'écouter un concert, de prendre un film sur son écran, rien ne l'intéressait. Tout à coup elle bondit de son divan, abaissa le pupitre. Elle venait de comprendre qu'elle avait l'intention de répondre à cet inconnu, que depuis plusieurs heures, elle savait qu'elle lui écrirait. Cette fois elle le fit en son nom personnel : « *Regrette fort que vous soyez obligé de vous soigner. Les maladies ça n'est jamais drôle. Mais une fois que vous serez en mesure de...* » Elle recommença cinq fois.

« Est-ce qu'il me répondra? » se demandait-elle le lendemain en rouvrant l'enveloppe déjà cachetée parce que, pendant la nuit, elle s'était aperçue que deux phrases étaient mal tournées, qu'elle ferait mieux d'y apporter de sérieuses modifications. Bien des histoires pour un bout de billet de rien du tout adressé à un inconnu d'encore moins que rien du tout, mais on a le goût des choses bien faites ou on ne l'a pas. « Est-ce qu'il répondra ou ne s'en donnera-t-il pas la peine? »

Le cœur de Junie cognait comme celui d'une pensionnaire lorsqu'on lui remit une lettre sur laquelle elle reconnut tout de suite le timbre de l'État Nord-Africain. « *Cette joie* », écrivait le garçon, « *de recevoir un message quand on se trouve isolé...* »

A partir de ce moment-là, ils avaient continué à correspondre; Junie parlait de son travail, de ses lectures, du temps qu'il faisait, de la couleur de son logement, de la maison Harispe, des clientes, même de ses toilettes : je me suis acheté une paire de chaussures à lanières avec les gants assortis... Et puis on était passé aux baisers, puis aux caresses, celles-ci de plus en plus précises et hardies. En somme, Junie parlait de tout sauf de son âge. Même, elle s'arrangeait pour ne jamais faire la moindre allusion à quoi que ce fût qui pût le révéler. Et quand Marc demanda un portrait, elle commença par ne rien répondre, puis comme il insistait, elle finit par exhumer cet instantané vieux de 18 ans : en slip rouge à grands dessins verts, elle courait après un ballon, sur une plage...

Un petit jeu au début et rien d'autre. Assez drôle, oui, de penser qu'au nom de Junie Starbuk correspondait dans l'esprit d'un gars perché sur les hauteurs sahariennes, l'image d'une moins de trente ans, que Junie Starbuk représentait, pour quelqu'un, une jeune femme. « Et quand il rappliquera

ici pour son congé médical, l'équivoque se dissipera d'elle-même, nous rirons tous les deux de cette plaisanterie. » Elle se croyait réellement sincère à cette époque-là, peut-être l'était-elle en partie. Cependant, quand Marc annonça son congé, non seulement elle n'avait plus envie de rire, mais elle pleura toute la nuit. Le lendemain elle eut un long entretien avec Harispe. Puis : « *Une incroyable déveine, un manque de pot terrible, me voici obligée de filer, c'est trop bête, nous fondons une succursale de la couture-éclair au Canada, j'espère au moins que la prochaine fois...* » écrivit-elle à Marc au moment où il devait s'embarquer. Huit mois plus tard, pour son deuxième congé, elle expliqua qu'elle devait partir encore plus loin.

Et puis un jour, on commença à chuchoter le mot de Rétro-Percutor. L'espoir embrasa Junie, puis la flamme allumée par Tellexit fut anéantie par la même Tellexit. La chose ne pourrait être terminée en temps voulu. « Alors quoi? » se demanda Junie. Impossible de faire une troisième fois le coup du départ imprévu, Marc finirait par se méfier, il croirait que Junie ne l'aimait plus (non, non cette idée était intolérable), il voudrait à tout prix savoir la vérité, peut-être la devinerait-il (encore plus intolérable), car depuis longtemps il avait précisé les dates de son arrivée, il comptait absolument cette fois-ci rencontrer son amie. D'ailleurs, on prévoyait qu'il serait guéri à la fin de l'année. D'ailleurs aussi, tout n'était-il pas, de toute façon, perdu?

« Alors quoi faire? » se demanda Junie en apercevant au-dessus de sa porte le signal lumineux qui formait le nom de Tellexit en capitales rougeâtres. Elle pressa un bouton, la porte s'ouvrit.

L'air exténué, un pantalon de couleur indéfinissable, ses mèches pendant dans tous les sens, les ongles coupés ras, sans netteté : Junie se demanda comment elle résisterait à l'envie de balancer Tellexit par la fenêtre.

— J'ai une de ces fringales, dit Tellexit.

— Tant mieux, dit Junie.

Tellexit s'assit sur un des fauteuils en plastic qui se modelait au corps de chacun, elle frotta le tapis avec ses talons. « Dans deux heures et demie j'aurai 45 ans, » pensa Junie, « et Tellexit croit réellement que je vais continuer à la faire entretenir par la maison Harispe — déjà pas tellement prodigue — afin de la laisser poursuivre ses petites activités qui serviront aux autres, faut-il qu'elle soit idiote ».

La table mobile vint se placer entre les deux femmes. Tellexit n'avait pas envie de parler, elle se sentait lasse, mais détendue, heureuse comme toujours de se trouver chez son amie. Elle fumait sans arrêt tout en mangeant, écrasant ses mégots au bord de l'assiette. Tandis qu'elles buvaient du café, Junie proposa :

— Si je t'accompagnais jusqu'au labo? Ça me ferait du bien de traverser le jardin, on prendrait un peu l'air.

Comme elle semblait étrange, à cette heure-ci, l'odeur des arbres le long des allées désertes. On avait enfermé dans leurs cases les Petites Veuves, Tellexit ne voulait pas qu'elles sortent après la nuit tombée, il fallait qu'elles se couchent de bonne heure afin d'être reposées au cas où elle les ferait appeler le lendemain pour une expérience ou un contrôle. Comment se comporte ce jeune pancréas? Et cet epithélium?

Junie marchait, son bras passé sous celui de Tellexit, une vieille habitude qui datait de leurs années de classe. « Comme les feuilles sont humides et tendres », remarqua-t-elle, « en été elles deviennent ternes et dures. » Elle se dit que Tellexit ne devait jamais observer la végétation ailleurs que dans ses lentilles ou au milieu de sa visiosphère.

Elles s'approchèrent des cases, par-dessus les demi-portes elles offrirent les fruits secs et les bonbons. Des mains se tendaient, ridées, les veines saillantes. « Moi », dit l'une des Petites Veuves, « c'est mon mari qui rouspète que je ne mets pas assez de poivre. » Les autres ricanèrent parce que ce mari était mort depuis douze ans. Une autre berçait dans ses bras un enfant invisible, une troisième s'amusait à sauter à la corde sans corde. On entendait des chuchotements, des grattements, des gloussements étouffés. D'une case à l'autre, elles se racontaient des histoires, elles fredonnaient une chanson :

Quand ils s'embrassèrent...

Sous la manche à air...

Junie interrogea :

— Mais je ne vois pas Vouki?

Vouki, ainsi nommée parce que toutes ses phrases commençaient par *Vous qui...*, pour laquelle elle était allée acheter des bouts de galons — on en trouvait encore au fond de quelques vieilles boutiques sur la périphérie de la ville et personne ne comprenait exactement à quoi il pouvaient servir.

Une des veuves posa un doigt sur ses lèvres :

— Je sais où elle est, mais je ne te le dis pas, c'est un secret. Demain, apporte des décalcomanies.

— A moi un cor avec un beaudrier bicolore.

— A moi un oiseau-fétiche en massepain.

Ce fut au moment où elle posait le pied sur l'escalier roulant qui descendait au souterrain que Junie consulta sa montre. Il était onze heures trente, les aiguilles formaient une droite qui coupait le cadran en deux. Voilà, ça y était. Alors elle se rendit compte que, jusqu'à présent, jusqu'à cette minute elle avait espéré un miracle, que Tellexit tout à coup s'écrierait : « Ma petite Junie, j'ai accompli un prodige, je me suis trompée dans mes prévisions, j'ai cru que le Percutor ne pourrait être réalisé avant le mois de juin, en vérité j'ai été trop pessimiste, voici qu'il vient d'être achevé, il est pour toi, c'est ton cadeau d'anniversaire, ma chérie. »

(Car elles se nommaient souvent *ma chérie*. Maintenant, il semblait à Junie que bien des malheurs auraient pu être évités, si elles n'avaient pas eu cette manie ridicule.)

Les voici dans le labo. Le regard de Junie se fixe sur une poignée de granulés jetés dans une soucoupe. Elle a noué autour de son poignet les galons destinés à Vouki qui lui font comme des bracelets soyeux et fanés. Tellexit allume encore une cigarette. « Tu veux le voir? » propose-t-elle et l'intonation de sa voix est soudain changée.

L'escalier descend encore et toutes deux pénètrent dans une petite pièce baignée d'une clarté poudreuse et diffuse. Tellexit ne prononce plus que des mots sans timbre, elle n'avance plus que sur la pointe des pieds. Junie aperçoit un amas couvert d'une draperie noire; avec précautions son amie en soulève

un coin. Junie écarquille les yeux, elle distingue des boules, des cubes, du cristal, du cuivre; des aiguilles se hérissent, une sorte de matière gélatineuse court dans des tubes, des boyaux se tendent, la chose paraît tenir de la cornue et du transformateur et de l'instrument de musique. Tellexit incline la tête comme si elle se trouvait en présence d'une divinité, ses paupières battent, elle effleure une des boules avec une tendresse que, sans doute, elle n'a jamais témoignée à aucun être humain. Junie chuchote :

— Le Rétro-Percutor, c'est ça?

— Parle plus bas, dit Tellexit.

— C'est marrant.

— Je ne vois pas pourquoi, dit Tellexit, le ton vexé.

— Je croyais que ce truc... ça se buvait...

— Tu en es encore aux flacons de remèdes avec des étiquettes collées dessus?

La draperie retombe, Tellexit pousse son amie au dehors. Un instant, la lumière crue du labo éblouit Junie. Le goût des capucines, un peu âcre, lui remonte au fond de la gorge.

— Quand il sera tout à fait au point, dit Tellexit, je suppose qu'on fera queue devant la maison Harispe, alors le patron se trouvera dédommagé de tous ses frais, il comprendra que j'étais un élément rentable après tout...

Elle parle d'une voix légèrement rauque et voilée, comme dans un songe; il semble même à Junie qu'elle étouffe, la bouche fermée, un bâillement. Est-ce là ce qui déchaîne sa fureur?

— Parce que vraiment tu t'imagines que je vais te laisser finir de créer ta dégueulasserie de machin? Non, vrai, tu es par trop bête! Pour que d'autres en profitent et pas moi? Tu ne connais pas les femmes, d'ailleurs c'est à peine si tu en es une...

Junie sent brûler le lobe de ses oreilles, ses poings se crispent. Devant elle Tellexit reste calme :

— Alors quoi?

— Boucle tes valises et prépare-toi à déguerpir au plus vite. Tu recevras ton congé demain.

— C'est toi qui commandes?

— Harispe fait tout ce que je veux.

— Tu couches avec lui?

— Ça te regarde?

Junie n'aperçoit plus Tellexit qu'à travers une nappe de fumée bleue.

— Très bien, dit celle-ci, tu sais que je ferai toujours tout ce que tu ordonneras, Junie. S'il existe un être au monde qui...

— Écoute, Tellexit. Je viens d'avoir 45 ans. Oui, tout à l'heure. Seulement tu ne t'en doutes pas, je pense. Tu vis dans l'abstraction.

Tellexit éclate d'un rire saccadé, une clarinette désaccordée.

— Sais-tu seulement ce que c'est? D'ailleurs le Percutor est achevé depuis peu de jours.

Junie se sent devenir comme une traînée de chaux blême. A-t-elle bien entendu?

— Tu mens, articule-t-elle, tu n'as jamais fait que ça, mentir!

— Sais-tu pourquoi Vouki n'était pas dans sa case tantôt? On lui a fait subir l'épreuve de l'appareil voilà une semaine, j'ai le plaisir de t'annoncer que l'opération a eu un plein succès.

— Tu mens! répète Junie.

— Tu veux que je l'appelle? Elle va bien, je la garde sous surveillance, elle peut facilement descendre jusqu'ici.

Tellexit s'incline vers le micro installé dans un coin. Junie contemple la courroie usée qui lui sert de ceinture. Et soudain, elle éprouve une angoisse intolérable : un caillou qui lui écrase le cœur. Revoir la Petite Veuve ragaillardie, alerte, embellie, son corps ayant rétrogradé de dix années, non c'est au-dessus de ses forces. Elle agrippe le coude de Tellexit :

— Non, laisse... je n'ai pas envie, elle est bien où elle est.

Tellexit repose le micro, ses cils papillotent.

« Tu m'as fait ça! dit Junie.

— Écoute... j'ai des excuses... tu es si bien comme tu es, je t'aime tant comme ça... j'ai eu peur de te voir changée, peur que tu me renvoies, que tu m'aimes moins...

Le petit objet en métal doré qui étincelle dans la paume de son amie, Tellexit doit l'avoir aperçu depuis un instant déjà. Un kliket, dernier modèle, de la taille d'un ancien briquet.

— Joli, dit Tellexit. Où t'es-tu procuré ce bijou-là?

Un joli bijou avec lequel il est plutôt malaisé de rater son homme...

— Tellexit, dit Junie très calme à son tour, tu n'as plus beaucoup de temps à respirer sur la terre. Tu m'as enlevé ma raison de vivre, mon espoir, et tu pouvais me donner tout cela. Et maintenant ton sale Percutor... comme s'il n'y avait pas assez de femmes qui risquent de me voler Marc.

Tellexit demande :

— Qui est Marc?

— Ce n'est personne.

Fébrilement Junie fouille son sac à la recherche de sa poudre harmonique; elle se sent hideuse. Personne. Le seul homme auquel elle tienne n'est plus personne en effet; depuis quelques minutes il a cessé d'être quelqu'un. Sa poire à poudre se gonfle et maintenant elle est séparée de Tellexit par un nuage, elle est séparée de ce labo, du reste du monde où elle n'a plus que faire: car il ne suffit pas qu'il y ait les femmes de 30 ans, celles de 20 ans, celles qui auront vingt ans dans dix ans, dix ans dans vingt ans, celles qui ne sont pas encore nées, voilà qu'il faut encore que Tellexit se mêle d'en rajeunir d'autres, celles de mon âge : « Non, tu as vraiment cru que c'était pour cela que je subissais ton sale caractère et tes mèches huileuses? »

Appuyée au mur, Tellexit croise les bras :

— A qui la faute s'ils sont comme ça, mes cheveux? Est-ce que tu as jamais pensé que moi aussi j'aurais pu désirer des soins de beauté et une robe de chez Harispe? Si tu t'en étais occupée...

Mais immédiatement une sorte de vernis se répand sur ses prunelles, déjà elle doit réfléchir à autre chose, à son Percutor, à une autre invention, ou bien a-t-elle tout simplement sommeil? Elle s'est mise à mordre ses ongles.

Alors Tellexit lève la tête, elle regarde Junie à travers la taie triste de ses yeux :

— Tue-moi, oui, je le mérite. Oui, je la connaissais ta date de naissance, je guettais le moment où ce serait trop tard pour te mettre dans l'appareil. C'était ce soir à onze heures trente, ah! Tout était terminé depuis... je ne sais plus. Junie, je suis une saleté de fille, tu as raison, je ne pouvais supporter tes lingeries, ton parfum, tes eaux de toilette, tout cela me donnait la nausée, si tu crois que c'est toujours drôle d'être fagottée à côté d'une femme comme toi! Allons, qu'attends-tu? Ça fonctionne bien, un kliket. D'ailleurs, être morte ou vivante, je te prie de croire que je m'en fous un peu.

Junie remet le bijou doré dans son sac. Elle agite ses doigts. Du moment que Marc est perdu, peu lui importe à elle aussi ce qui se passe sur la terre. Et puis tuer Tellexit, cela signifierait un fait divers relaté dans les journaux, à la radio, un beau fait divers, oui, vraiment, d'autant plus que la meurtrière aurait tout avoué avec des larmes et que ce serait par amour. Junie Starbuk, née à..., demeurant à..., âgée de..., et Marc écouterait les informations et certes, dans un cas pareil, il serait plus coupable d'avoir 45 ans que d'être la plus sordide des criminelles.

Junie se précipite vers l'escalier roulant, dans le jardin elle se met à courir. Il pleut des fleurs de marronniers, on perçoit des chuchotements, des chuintements sous les feuilles, l'écho assourdi d'une mélopée parvient des cases. Non, non, rien de tout cela n'est réel, Vouki est encore la petite veuve froncée comme une reinette qu'elle était voici deux semaines, Tellexit n'est qu'une utopiste, un songe-creux, c'est pourquoi elle crevait de faim dans un grenier avant de venir ici, personne ne voulait l'employer, pour finir elle a trouvé le moyen d'emberlificoter un naïf comme Harispe, il a marché, nous avons marché, ses produits sont tout ce qu'il y a d'ordinaire, son Percutor serait une monstrueuse absurdité, un attrappe-nigaud si, dans le fond, ce n'était pas une supercherie, un prétexte pour rester auprès de moi car elle m'adore, loin de moi elle ne peut vivre, l'inconvénient c'est que moi je ne puis la souffrir... D'ailleurs elle est folle.

Le rire de Junie éclate dans la nuit.

Chez elle, elle rabat le pupitre et son stylo se met à courir. « *Mon chéri, cette fois j'étais vraiment sûre de pouvoir être ici au moment de ton arrivée, voilà, il faut que je m'envole au Pakistan, je suis catastrophée, nous jouons de malheur, mais il le faut, je prends le supercab demain à l'aube.* »

Au bas de la feuille, elle inscrit la date du jour où Marc doit s'embarquer. Elle plie, elle colle : une fausse lettre, portant une fausse date, annonçant un faux départ. Car, bien entendu, elle n'aura jamais rien à faire au Pakistan, mais d'accord avec Harispe, elle restera enfermée chez elle tant que durera le congé du convalescent. Et s'il commence à se douter de quelque chose, tant pis pour elle! D'ailleurs la prochaine fois, tout donne à penser qu'il rentrera pour de bon. Où disparaître alors? Dans la stratosphère? dans un autre monde?

Pour l'instant, le Pakistan suffira.

Un sursis.

Chapitre 13

par FERNAND FRANÇOIS

M. TICHELBRANDT, *professeur licencié d'histoire et géographie à Lakanal, vérifia l'étiquette de la bobine avant de l'engager sur la dérouleuse. Il lut d'abord, parce qu'on ne pouvait l'éviter, le nom archi-connu de la firme productrice :* « Time Saving Teaching Reel World Corporation, Ltd., London », *puis le titre de la leçon :* « Histoire Universelle (classe de seconde), Temps modernes — IIe Partie — De 2 000 à nos jours — Chapitre 13 : Guerre Orphique — Durée : 23 minutes. »

M. Tichelbrandt modula le son et s'assura que la classe écoutait avec attention. Tous dormaient. Phyllie, la jeune assistante hypnosiste-ranimatrice, abandonnait le pouls du dernier élève. Elle fit à M. Tichelbrandt un sourire qui indiquait que tout allait bien, s'assit au fond de la salle insonorisée, introduisit une boule anti-son dans chacun de ses conduits auditifs et prit son tricot.

M. Tichelbrandt établit le contact, enclencha le mécanisme, referma sur lui sans bruit la porte matelassée et s'en fut griller une cigarette, après avoir soigneusement noté l'heure à son poignet.

Couvrant l'imperceptible ronron de la machine, la voix persuasive du Somnophone dévida le fil du Chapitre 13.

***

Après les luttes continuelles du XXe siècle, l'an 2 000 avait vu un équilibre parfait entre les deux sociétés qui se partageaient le monde : la Société des Nations Orientales et la Société des Nations Occidentales.

Un équilibre idéologique avait succédé à l'instable équilibre atomique, si péniblement atteint vers la fin du siècle. La guerre nucléaire n'avait pas eu lieu. La guerre froide avait cessé. Les dissensions intestines entretenues par les propagandes des deux Sociétés rivales avaient disparu. Au sein de chacune des Sociétés, régnait une mentalité unique, imperméable à la mentalité opposée.

Entre la Société des Nations Orientales et la Société des Nations Occidentales, les nations neutralistes s'étaient groupées en une Organisation des États Associés, ayant sa mentalité propre, indifférente aux mentalités orientale et occidentale.

La Société des Nations Orientales avait pour nations dirigeantes l'Union Soviétique et la Chine; la Société des Nations Occidentales les États-Unis, la Grande-Bretagne et la France.

(Le fil de la dérouleuse fit entendre trois coups secs, comme de la règle du maître appliquée sur le bois de la chaire pour appeler l'attention de l'élève :

« Pour la liste complète des États membres, reportez votre mémoire au chapitre 100 de la 1re Partie. » Un dernier coup sec ponctua la remarque.)

Cet équilibre idéologique, qui valut au monde les quatorze années de paix, de 2 000 à 2 014, connue sous le nom de « Coexistence », était la conséquence du prodigieux essor pris dans le dernier quart du siècle par l'enseignement par hypnose. Partout obligatoire dès 1971, en particulier dans la branche appelée « Instruction politique » en Orient, « Instruction civique » en Occident, cet enseignement avait formé, dans chacune des deux sociétés, des générations unanimes. Une ère de prospérité inouïe s'ouvrait dans le monde.

(« Pause! » annonça la dérouleuse. Seul s'entendit pendant quelques instants le souffle régulier des dormeurs, mêlé au ronron doux de la machine. « Reprise! » réannonça la bobine.)

Cette coexistence pacifique de deux mentalités irréductibles était irrationnelle. Les bons esprits s'accordaient pour penser qu'il n'y avait pas place sur la planète pour deux civilisations. L'une se devait de l'emporter sur l'autre. Dans l'une et l'autre sociétés, les gouvernements s'employaient, sous de trompeuses apparences de paix, au moyen d'y parvenir. Le problème était ardu. L'interpénétration des contrôles mutuels entre les deux sociétés était telle qu'il était vain de songer à une décision militaire. La surprise, sans laquelle toute tentative d'attaque brusquée, de part ou d'autre, eut été un suicide, ne pouvait jouer. Dans cette situation paradoxale, une nouvelle forme de guerre était à découvrir.

C'est alors que parut Sébastien-Isidore Gousteau : le grand S. I. G.

(Le son donna trois nouveaux coups sur la chaire imaginaire et annonça : « Fiche bibliographique — Série des Hommes Illustres — n° 327. Sujet de narration — avec développement — au programme de l'examen de passage en classe de première. Top! Enregistrez! »)

Sébastien-Isidore Gousteau, né le 1er avril 1979, à Niort, Deux-Sèvres, France. Parents limousins. Bonnes études du 1er cycle. Certificat d'hypnose primaire, 1991. Brevet de l'École Supérieure de Vente de Paris, 1996. Entre aux Grands Magasins du Bon-Marché la même année. Premier vendeur, 1999. Chef de rayon (articles ménagers), 2 009. Entre temps, diplômé des cours par bobines circulantes de l'École Universelle, Section Débrouillage, Catégorie Électricité. Conseiller secret, 2 013. Conseiller à vie, 2 015. Prix Nobel de la Paix, 2 016. Président du Conseil d'État, 2 019. Grand Croix de la Légion d'Honneur (France), Ordre de la Jarretière (United Kingdom), Officier du Mérite (U. S. A.) et nombre d'Ordres étrangers. Grand-Maître de l'Ordre de l'Orphéon (Ordre mondial). Mort à Neuilly, Seine, France, le 23 décembre 2045. Obsèques supranationales.

(« Suivons-nous? Suivons-nous? » s'informa le son. « Toute votre attention est requise. Toute votre attention... Supplément anecdotique à la Fiche bibliographique n° 327. Enregistrez! »)

En 2013, Sébastien-Isidore Gousteau résidait à Clamart, Seine, France, au 286 de l'avenue Victor-Hugo. Une plaque commémorative marque de nos jours la modeste demeure, aujourd'hui musée, où il vécut quinze années de son existence. Marié et père de deux enfants, c'était un homme de mœurs tranquilles, aimant son foyer et bricolant à ses heures. On montre encore le

sous-sol aménagé en atelier qui vit ses premières expériences et leur succès. C'est, en vérité, à la passion de Sébastien pour le bricolage, érigé depuis au rang de science, que l'Occident dut sa totale et définitive victoire sur l'Orient. Le grand S. I. G. fût-il né en quelque hameau perdu de Pologne ou d'Ukraine, que le contraire se fût produit : l'Orient l'eût emporté sur l'Occident; le cours entier de l'Histoire eût été changé. Vanité des calculs de ce monde! La propension de l'homme d'Occident à se pencher, sa journée de travail terminée ou achevé son marché du dimanche, sur quelque infime problème d'électricité ou de plomberie domestique, devait avoir sur le destin de l'humanité entière plus d'influence que n'en eut jamais le penseur le plus illustre ou le plus vénéré, qu'il s'appelât Descartes ou Karl Marx.

Un soir, dans son atelier, ayant reconstitué, pour le plaisir, le modèle réduit d'une machine de Boule, Sébastien-Isidore Gousteau fit jaillir entre les deux sphères, par mauvais contact, une faible étincelle d'une qualité particulière.

Il était au rhéostat et venait de donner le courant lorsque le phénomène se produisit. Sa digne compagne, Eugénie Gousteau, vaquait à sa lessive à proximité de la machine. Sébastien vit son sourire béat en même temps qu'il remarquait l'étincelle. Il se rendit compte qu'un événement insolite venait de survenir. Il coupa aussitôt le courant.

Le grand S. I. G. eut l'intelligence de relier la cause à l'effet. Il appliqua sa réflexion au phénomène qu'il venait d'observer, en l'appuyant sur sa mémoire enregistrée des notions fondamentales du cours d'électricité par bobines circulantes qu'il avait suivi, dix ans plus tôt, à l'École Universelle.

(« *Rappel! Rappel!* » *annonca le fil. Éducatif n° 101 :* « *Enregistrer est bien, développer est mieux. La mémoire n'est rien : Somnophone vous la donne. L'intelligence est tout, avec nos bobines pour atout! Pause!* »)

*
* *

Phyllie laissa son tricot et passa silencieusement en revue les élèves. Ils reposaient, en rang de six, par files de cinq, la nuque appuyée aux reposoirs, les bras à plat sur les accoudoirs, les jambes mollement étendues sur les allongeoirs, toutes choses en « *oir* » *spécialement conçues pour la détente. Aucun ne montrait de signe de fatigue. Avant de se rasseoir, Phyllie regarda dans la cour. Sous les platanes, M. Tichelbrandt flirtait avec la prof de maths de troisième. Phyllie prit un air outragé et se remit à son travail.*

*
* *

(« *Reprise!* » *annonça la voix de la bobine.*)

Ayant envoyé sa femme chez une parente à la campagne, analysé le phénomène et réussi, en usant de précautions, à le reproduire, le grand S. I. G. vit le parti qu'il était possible de tirer de sa découverte en l'appliquant à la conjoncture internationale.

(« *Rappel! Rappel!* » *annonça derechef la bobine. Éducatif n° 202 :* « *Analyse... bravo! Mais ne pas oublier que Synthèse achève le tableau.* »)

Sébastien-Isidore Gousteau demanda l'audience d'Amédée Rédendard, le Président du Conseil du moment.

Six semaines plus tard, sa demande lui revint avec prière de la compléter de l'objet de l'entrevue qu'il sollicitait. Sébastien répondit qu'il ne le pouvait, sinon à Rédendart en personne.

Six nouvelles semaines s'écoulèrent. Sébastien renouvela sa demande. Il avait conscience de l'importance de sa découverte, mais n'ignorait pas que la Société des Nations Orientales entretenait (la Société des Nations Occidentales le lui rendait bien) des réseaux d'information serrés dans chacun des pays d'Occident. Il ne voulait pas risquer d'éveiller l'attention d'un informateur par une allusion même voilée à la nature de sa démarche.

Sa persévérance fut récompensée. Cinq mois après sa demande d'audience initiale, Sébastien-Isidore Gousteau fut convoqué au commissariat de sa résidence. Deux autres mois se passèrent en enquêtes et contre-enquêtes de police, examens médicaux et psychiatriques, analyses cervicales. Son honorabilité et son intégrité physique et mentale reconnues, sa mentalité occidentale contrôlée, la pureté et la sanité de ses intentions affirmées, Sébastien fut enfin reçu par le chef de cabinet de Rédendart puis, après une brève escarmouche verbale, par Rédendart lui-même. Rien ne transpira de cet entretien. Seul le chef de l'État, le Président Armand Desvallières, en fut informé.

(« *Notez! Notez!* » *annonça le son :* « *Persévérance paie dividende. Top! Fin du supplément anecdotique de la Fiche bibliographique n° 327. Événement : Guerre Orphique. Je dis bien : Guerre Orphique. Relation. Enregistrez!* »)

Sébastien-Isidore Gousteau construisit sa première machine expérimentale dans son sous-sol atelier. Nul ne pouvait être intrigué par ce petit homme, semblable à l'un quelconque de ses concitoyens, qui n'avait modifié en rien le cours de son existence coutumière et qu'on continuait à voir, matin et soir, sur le chemin de la gare ou, le filet à provisions à la main, au retour du marché du dimanche. Nul ne s'inquiétait dans le quartier de l'absence d'Eugénie Gousteau, à qui le médecin avait conseillé la paix des champs. On vit Sébastien partir en vacances, avec les gosses, dans la voiture qu'il s'était achetée sur les fonds remis par Rédendard pour la construction de la machine. Au lieu de prendre, comme il le faisait chaque année, le chemin de Plougastel-Daoulas, où il passait ses vacances, il mit le cap sur le petit port de L'Aiguillon où le yacht présidentiel avait cet été-là jeté l'ancre. Il s'y embarqua, le 4 juillet 2013, avec sa machine. Une douzaine de cobayes humains, issus de la Santé (prison parisienne), s'y trouvaient stockés à fond de cale. Les essais eurent lieu en haute mer. Ils furent concluants. Sébastien-Isidore Gousteau entreprit sans tarder la construction de sa machine grand module définitive. C'était chose faite, à l'entrée de l'été 2014.

Au début de juillet, Rédendard rendit visite au Premier britannique MacMiller. Les deux hommes conférèrent. Il fut décidé que l'Amérique serait laissée dans l'ignorance de ce qui se préparait. Il y avait à cela deux raisons. La première était que le Président Trutman n'eût pas manqué, au nom des États-Unis et de la morale, de s'élever contre la mise à exécution du projet. La seconde raison était que Rédendard et MacMiller se souvenaient des lourdes bévues de l'Amérique en général, de Trutman en particulier, dans le domaine

de la politique étrangère. MacMiller conseilla à Rédendard de mettre Nonetti, le Premier italien, dans le secret. Juridisme français et cynisme pratique anglais n'auraient pas trop du machiavélisme italien pour triompher dans cette titanesque entreprise.

Nonetti fit observer que les Décennales Orphéoniques du Samarkand, Turkestan, auxquelles le Président de la République française venait d'être convié par Timochenko et Mao Tsu Tong, offraient à l'Occident une rare opportunité de réaliser son dessein. La situation géographique de Samarkand se prêtait admirablement à l'acte de guerre que les trois Premiers décidèrent, d'un commun accord, avant de se séparer.

Sébastien-Isidore Gousteau se saisit d'un compas, décrivit un large cercle autour de Samarkand, et régla sa machine.

Le 15 août 2014, sous le feu des caméras, Armand Desvallières prit place, à Orly, avec sa suite et la musique de la Garde Républicaine, à bord de son Super-Scintillation, à destination de Samarkand. Un incident mécanique obligea fort à propos l'appareil à se poser sur le terrain militaire de Mourmelon-le-Grand. La suite du Président et la musique de la Garde descendirent. Sébastien-Isidore Gousteau monta à bord, où sa machine grand module prit la place de la Garde. L'avion décolla sans tarder. A 17 h 53 (heure locale), il se posait à Samarkand.

Sur le terrain, bariolé des mille bannières des Orphéons venus participer aux Décennales, les 2 000 exécutants de la Grande Chorale de Pékin étaient massés face à l'avion des visiteurs. Timochenko et Mao Tsu Tong, souriants, s'avancèrent au-devant de leur hôte. De la haute antenne au-dessus du fuselage, l'étincelle jaillit...

Dans la cabine plombée du Super-Scintillation, une main au rhéostat, l'œil au chronomètre, Sébastien-Isidore Gousteau dirigeait l'opération.

— Quarante-sept secondes suffisent, expliqua-t-il à l'adresse d'Armand Desvallières, mais pour plus de sûreté je ferai bonne mesure, j'irai jusqu'à trois minutes... C'est le temps d'un œuf à la coque.

— J'ordonne trois minutes et quart pour les miens, observa distraitement le Président.

— Va pour trois minutes et quart, déféra Sébastien, nous avons assez de puissance.

— Votre rayon d'action? demanda Desvallières.

— 5 000, répondit Sébastien. Les neutralistes seront quelque peu malmenés, mais tant pis!

— Au contraire, dit le Président.

(« *Notez! Notez!* » *annonça la dérouleuse.* « *Paroles historiques. A ranger sous le n° 1325 de la collection! Reprise!* »)

A 16 heures 56 minutes 15 secondes, Sébastien Isidore Gousteau coupa l'étincelle. Le Président descendit, sourire officiel aux lèvres, accueilli par des milliers de visages béats, aux premiers rangs desquels, au pied de l'échelle, ceux de Timochenko et Mao Tsu Tong. Derrière le Président, Sébastien-Isidore Gousteau s'encadra dans la porte de l'appareil. Le grand S. I. G. entrait au même instant dans l'Histoire.

(« *Dernière pause!* » *annonça le fil.* « *Inhalez lentement, Inhalez lentement!* »)

Un voyant s'éclaira. Phyllie rangea son tricot et bâilla. Dans la cour, M. Tichelbrandt prenait congé de Mireille, la prof. de troisième.

*
* *

(« *Reprise finale!* » *annonça le son.*)

Timochenko et Mao Tsu Tong se laissèrent conduire docilement dans l'avion du Président. Sur le terrain se pressaient des milliers d'instrumentistes, le cerveau vidé avant d'avoir pu entonner l'hymne d'accueil ou emboucher les trompettes triomphales, la mémoire désenregistrée, déroulée à zéro par la géniale étincelle. A cinq mille kilomètres à la ronde, le sourire béat d'Eugénie Gousteau se répétait, stéréotypé à des centaines de millions d'exemplaires, rendus à la primitivité de leur instinct pour subsister et se perpétuer.

L'opération Orphéon, ou Guerre Orphique, était terminée.

L'indignation fut grande aux États-Unis et la jubilation intense. Le Congrès vota d'enthousiasme les crédits demandés par l'Europe pour la reconstruction mentale de l'Orient. L'Organisation pour la Réhabilitation des Personnes Désorphéonisées (ainsi appela-t-on les populations déprivées de la mémoire) aussitôt créée se mit à la tâche. L'œuvre était gigantesque. Elle dura sept années et exigea plus d'un milliard et demi de bobines. Rementalisées par l'Occident, les nations orientales unanimes rallièrent la Société des Nations Occidentales. L'Organisation des États Associés, désormais sans objet, se joignit à la Société. Il n'y eut plus qu'*une* mentalité, *une* civilisation, *un* Occident. Le monde entrait dans une ère de paix sans précédent... Le monde s'ennuya.

*
* *

Le Somnophone s'arrêta. M. Tichelbrandt entra. Phyllie se leva pour ranimer la classe.

Pêcheurs de lune

par CHARLES HENNEBERG

HUGUES PAGE, pilote d'essai de la promotion Chronos, de l'an 2.500, considéra avec intérêt l'appareil dressé au milieu du labo des Études Intemporelles. La carlingue blanche, pourvue de cadrans lumineux, ressemblait à un sas d'astronef.

— C'est un sas d'astronef, affirma le professeur Rezky. Nous avons adopté cette forme pour des raisons psychologiques précises. L'homme qui pénètre ici est enveloppé de radiations cosmiques autant qu'un astronaute qui fonce dans l'espace-temps. La quatrième dimension se contracte autour de lui et l'univers devient immobile. Le voyageur peut débarquer à n'importe quelle escale : passé, présent ou avenir. Son corps seul reste dans cette cabine.

— Ce voyage, alors, ce serait un rêve?

— Non. De l'autre côté le monde est réel, tout est réel. Entendez-moi, je ne vous prends pas en traître : les dangers que vous allez courir comptent. Si vous mourez, votre cadavre sera ici, voilà tout.

— C'est consolant! fit Page.

Avec sa stature d'archange, ses boucles noires en désordre et ses longs yeux violets, il ressemblait à un prince des miniatures persanes. Rezky pensa qu'en définitive, il l'avait choisi à cause de cet aspect insolite dans la foule des héros standardisés. Il s'adoucit pour dire :

— Le principe du voyage pallie les risques.

— Parce qu'il s'agit d'une nouvelle loi?

— Certes. Depuis trois cents ans environ, en fait depuis les premiers vols dans l'hyperespace, l'humanité se trouvait bloquée devant une énigme irritante : nous savions que le temps est une dimension, il se déplie et se contracte suivant ses lois, nos pilotes reviennent jeunes de lointaines galaxies alors que le nom de leurs parents s'est effacé sur leurs tombes... Pourtant cette route nous était fermée, une barrière invisible nous arrêtait, pire que les monstres d'Ulysse ou ces murs de lumière ou de son que brisèrent les aviateurs du XXe siècle...

« Ceci demandait une explication. On émit des hypothèses extravagantes, on argua de la forme immuable du passé. On s'amusa aux casse-têtes : « Si, au cours d'une escale dans le passé, vous aviez la malchance de tuer votre aïeul avant qu'il ait procréé, existeriez-vous? Et, n'existant pas, comment l'auriez-vous tué? » C'est ce qu'on appelle le paradoxe temporel... »

Page rit, brièvement :

— Comme si l'on pouvait être sûr de ses aïeux!

— Le principe d'incertitude, bien sûr. (Le savant essuya ses oculaires

embués). Mais ce n'est qu'une défaite. La réponse était d'une terrible simplicité : il semble que depuis Wells, la Terre se soit hypnotisée sur des notions fausses : on axait le problème sur le plan matériel. Une machine — chrome et nickels — se déplaçait sur le Fleuve du Temps; on atterrissait au cœur d'une époque et l'on y apportait sa valise et son portefeuille, ce qui donnait des complications. C'était insensé, bien sûr. Il fallut tout reprendre à la base.

— Pour aboutir à quoi?

— A cette idée de primate, à cet œuf de Colomb : le temps qui agit sur la matière lui est extérieur. Il relève de la perception extra-sensorielle.

— En somme, résuma Hugues, on voyagerait à la manière des purs esprits? Personne ne se rendrait compte de notre présence et toute intervention effective nous serait impossible?

— Non, dit le professeur. (Il hésitait, il semblait très las.) Nous revenons toujours à la variation d'Heisenberg et au relativisme einsteinien. Dans une certaine mesure, tout peut arriver : le présent se bâtit sur la base d'un passé imprécis, en vue d'un avenir multiple et malléable. Prenons l'histoire des peuples... Néron fut-il un poète incompris, un fou ou un monstre complet? La première bombe atomique jetée sur la Terre sauva-t-elle ou perdit-elle l'humanité? Chaque situation peut être autre, sans changer au tout. Le moment même que nous vivons n'est qu'une « configuration privilégiée »...

— De sorte que je pourrais peut-être (pardonnez une expression peu scientifique) « entrer en collision avec le passé ou l'avenir »?

— Tout ceci, soupira Rezky, est encore théorique. Le premier raid dans le Temps, c'est vous qui le faites, n'est-ce pas? Cependant, je ne voudrais pas vous donner d'illusions : les cloisons étanches n'existent plus. Il y a des phénomènes de lévitation, vous savez. Et des personnes douées de facultés PSI aiguës. Des prophètes et des clairvoyants...

— Il y eut même, affirma d'un air pincé un assistant archéologue, un certain continent à réputation bizarre : l'Atlantide. Platon en a parlé dans Critiôs et dans Timée. Il est également décrit, avec un luxe de détails, par un certain Théopompe qui vécut quelque 389 ans avant Jésus-Christ.

— Une fable! grommela le savant.

— Ou une « configuration privilégiée »? Vous avez dit vous-même : tout peut arriver.

— Voyons, fit Hugues, conciliant, en quoi ces Atlantes peuvent-ils nous être utiles, dans le cas présent?

— Utiles, je ne sais pas. Je pense plutôt qu'ils pourraient vous faire courir un de ces fameux risques que le professeur Rezky traite d'un peu haut.

Le physicien blêmit :

— Expliquez-vous, fit-il. Je n'aime pas les demi-vérités. En quoi ces types qui vivaient plus de 5.000 ans avant l'ère chrétienne et dont on sait pertinemment une seule chose : qu'ils ont péri avec leur continent, sauraient-ils intervenir dans un voyage intemporel à partir de l'an 2.500 où nous sommes?

— Oh! ce n'est qu'une hypothèse... Puisqu'on parlait de prophètes et autres clairvoyants. Ils étaient bleus, paraît-il.

— Circonstance atténuante, dit Hugues, très sérieux. Mais encore?

L'archéologue parut outré qu'un profane discutât :

— Il semble, formula-t-il tout d'un trait, qu'ils possédaient, en outre, des facultés psychiques singulières. « *Ils rêvaient du passé et se souvenaient de l'avenir.* » C'est-à-dire que ces « pêcheurs de lune » se déplaçaient bien avant nous sur le Fleuve du Temps, draînant dans leurs filets des visions et brassant les événements à naître.

— Affirmation incontrôlable, coupa froidement Rezky. Je vous rappelle que ce Service s'intéresse seulement aux Sciences exactes.

***

Elle s'appelait Neter.

Elle naquit aux environs de l'an 3.000 avant l'ère chrétienne. L'hiéroglyphe de son nom signifie également : vie et lotus, l'eau, l'océan originel, le mystère. Le commencement du monde et son principe féminin. Et une foule de corollaires : le clair de lune sur les flots, semblable aux filets. Et sur le désert, où il est mirage. Tout ce qui trouble, capte, fait varier. Le voile d'Isis sur l'avenir — et aussi sur le passé. Dans la vallée du Nil, ce nom royal, donné à une simple jeune fille, surprenait.

Isidès, son père, appartenait au petit groupe d'homme bleus — les rescapés d'un continent disparu que quelques-uns appelaient Mâ, Gondwana ou Lémurie mais plus communément l'Atlantide. Ces gens-là étaient sages et cléments; la durée de leur vie étonnait les Égyptiens qui vivaient peu et vite. Certains d'entre eux continuèrent leur migration et portèrent leur lumière par delà la Mer Rouge. Isidès, à qui la tradition attribuait près de 200 ans, fut vénéré à Guizeh, dont il fonda le temple souterrain. La rumeur lui donna plusieurs épouses — des déesses et des mortelles (car en ce temps-là, les dieux descendaient facilement sur la Terre).

Et une seule fille : Neter.

Nous croyons que sa mère était terrienne. Les croisements avec les Interplanétaires étaient alors hasardeux : ainsi naquit Thot à tête d'ibis, le cynocéphale Anubis et Sekhmet au corps d'adolescente, sommé d'un mufle de lionne. Naissances dont résultèrent mille ennuis. Sans parler d'Echidné et autres sirènes.

Neter, à quinze ans, était belle et souple comme un serpent qui danse. D'une blancheur azurée — comme tous les Atlantes : vous pouvez voir son image sur un sarcophage de la Vallée des Rois, où elle sourit sous sa tiare de saphir. Des colliers en feuilles de rosier d'or chargent son cou long et flexible. La bouche est enfantine, sensible et passionnée et les yeux d'opale s'alanguissent sous des cils inouïs.

Or en ce temps-là, l'Égypte secouait une oppression séculaire : l'Étranger Hyksos était chassé, la XVIIIe dynastie montait sur le trône et le siècle d'or allait s'ouvrir.

Non que le pays fût entièrement libéré : une sombre épouvante régnait encore sur le désert. Les Interplanétaires débarquaient dans ces sables. Il y en avait de plusieurs sortes. Beaucoup plus tard, le Pharaon Psammétique III note : « *Ils tombaient du ciel comme les fruits d'un figuier qu'on secoue; il y en avait couleur de cuivre et de soufre et certains avaient trois yeux...* » C'étaient

les parachutistes d'une planète assez proche. Mais à l'aube de la XVIIIe dynastie, d'autres atterrissaient sur les roues ocellées dont parle le prophète Ezéchiel : ils avaient un corps de lion, des ailes et un visage humain. Leur chef s'appelait Ptah. Sa statue — celle du Sphinx — écrasait la plaine.

De sombres histoires couraient : ces êtres aspiraient à dominer; tapis dans les hypogées de la Vallée des Rois, ils se nourrissaient subtilement de sève humaine, ils buvaient l'âme et non le sang. Les troupeaux de fellahs à l'œil éteint confirmaient ces bruits. D'autres accusaient des larves et des lémures. Le pays attendait, en tremblant, le jour où cette puissance sévirait; on supputait la date de l'apocalypse et sa forme précise.

L'humanité — déjà — était coutumière de ces terreurs éparses et de ces interminables veilles de combat.

Il vint une nuit où, dans sa maison blanche et cernée de cyprès, sur le Nil, l'Atlante Isidès lut un avertissement d'étoiles. Il se leva, replia dans les étuis ses papyrus et s'approcha de la fenêtre sous l'arche : non, il ne s'était pas trompé — un piétinement immense, une houle de sifflements montaient du désert, et sur le mur de son logis se profilaient des bois en spirale, des cornes aiguës, comme si un troupeau d'antilopes, d'hémiones et de mouflons se fût avancé, précédé et suivi de couleuvres et d'iguanes : tout ce qui était doux, inoffensif, tout ce qui craint la mort dans les ténèbres, fuyait. Isidès alla réveiller sa fille à la hâte et se rassura, en plongeant dans les prunelles claires de Neter. Ils n'en montèrent pas moins dans une litière close de rideaux, « en air tissé de Crète » et portée par quatre géants Nubiens. La litière s'enclava dans le silencieux cortège de bêtes et, sur la rive du Nil, trois ou quatre villages se levèrent et suivirent.

Neter n'avait rien demandé à son père; tout était convenu entre eux. Parfois, tendant sa main qui brillait dans l'obscurité, entre les tentures, elle caressait un museau de biche, doux comme du velours. Du haut du ciel, la lune jetait ses filets d'argent sur le désert et semblait ramener vers elle Mitzraïm entier comme une proie. Lorsque, beaucoup plus tard — tours d'albâtre et jardins suspendus — Thèbes se profila sur un horizon pâle, Isidès dit :

— Ton oncle, Nephtalî, fils de Jacob, nous attend.

Ce jour-là, le feu venu du désert consuma l'oasis qui entourait la maison de l'Atlante et l'on perçut en plein jour le rauquement des lions.

Parce que sa prescience de l'avenir était incertaine et éparse, Neter ignorait encore l'ordre des événements, le lendemain.

Le coucher du soleil la surprit assise sur un mur, aux côtés de Déborah, la quatrième épouse de l'oncle Nephtalî — et toutes les deux croquaient des graines de melon d'eau.

« Oncle » n'était qu'un terme d'amitié, car Isidès, issu du divin continent, n'avait aucun lien de sang avec la laborieuse, la prolifique famille du Berger Jacob, arrivé en Égypte après que son fils Joseph y fût devenu, par la grâce de Jéhovah, d'esclave un affranchi et de là, un fonctionnaire. Mais poète de cour (car il est dit : « Nephtalî est une biche lâchée : ses paroles ont de la grâce »), le Sémite estimait l'esprit Atlante, limpide et hautain; lui-même était fort sage, bien que plongé dans les intrigues et marié plusieurs fois. Sa dernière femme, Déborah, avait juste l'âge de Neter; elles s'étaient liées d'amitié, elles aussi.

De graves événements agitaient Thèbes : le Pharaon Ahmôsis était mort et son fils combattait au loin. Un certain Apôpi, intrigant à la solde d'Hyksos, prêchait la révolte : l'Égypte n'avait que faire d'un jeune prince belliqueux qui allait tenter des conquêtes et épuiser les greniers — d'ailleurs personne ne le connaissait, et sa famille n'était qu'une tribu du Delta... ainsi que d'autres balivernes. La lie du peuple buvait à ses frais du vin de palme et criait fort. Mais vers midi, un fourrier haletant accourut; il annonçait qu'un nuage de poussière révélait l'approche d'une armée innombrable — et tous les cœurs bondirent : « Le Pharaon! » Il arrivait, il avait traversé le Nil.

Il s'appelait Aménothès. A vingt ans, il était beau d'une beauté violente : toutes les filles du Mitzraïm en étaient amoureuses. Élevé loin de la cour, on le disait secret. Le bruit courut qu'il allait entrer par la Porte du Sud — et tout le monde s'en fut aux remparts, les anciens émeutiers clamant leur joie plus haut que les autres; cette foule bloqua toutes les rues et des personnes de qualité attardées chez les joailliers ou les Grecs, où elles négociaient l'ambre et la pourpre, se trouvèrent portées au premier rang des spectateurs.

C'est ainsi que Neter et Déborah se perchèrent sur un mur, et la petite Juive dit, secouant ses boucles brunes :

— Crois-tu qu'il régnera vraiment, lui... Aménothès?

— Qui d'autre veux-tu?

L'Atlante paraissait pâle et distraite; elle jouait avec ses anneaux.

— Je ne sais pas... dit Déborah. Non, vraiment. On raconte tant de choses! On dit que nous aurons là un grand roi conquérant. On dit qu'il soulèvera comme une vague les peuples d'Égypte, pour les jeter sur l'Élam et le Chanaan... et peut-être aussi sur la Mésopotamie et les Indes. La terre tremblera devant lui et il la possédera dans le tumulte et le sang.

— Je pense, dit sèchement Neter, qu'il pensera d'abord à délivrer son propre pays de Ptah et de ses ombres.

— Ça...

Déborah s'arrêta et mordit son ongle. Comme si elle en avait trop dit. L'Atlante la regarda, curieusement :

— Tu ne le crois pas, n'est-ce pas? Tu as des connaissances bizarres. Depuis notre dernier voyage, tu as changé, Déborah!

Elle baissait la voix. Autour des deux étrangères, la foule thébaine éclatait de couleurs, de rires et de cris; les femmes jacassaient, les enfants couraient, nus, et une sourde psalmodie montait du cortège des prêtres. Mais Neter sentait — encore en plein jour, sur la Ville — l'ombre et la glace d'une éternelle nuit. Déborah rit un peu, elle se pencha et d'une mince langue de chatte lécha la nuque blanche de son amie.

— C'est bon, fit-elle. Comme de la crème. Pourquoi n'aimes-tu pas l'amour, Neter? Oui, on dit que tu seras reine un jour... n'oublie pas alors ta petite servante! Je te dirai tout, si tu promets de ne pas me trahir. Voici : je reçois chaque nuit la visite d'un Kéroub ailé... non, pas un Kéroub : ils ont un corps de taureau et ils meuglent. Celui-ci est comme un félin, long, puissant et doux. Il fait de moi ce qu'il veut et il me verse dans l'esprit des choses... oh! je ne saurais te dire! C'est terrible et délicieux.

— Et Nephtalî, Déborah?

— Il a cent ans! Mon amitié avec le Visiteur ne peut lui nuire. Pourquoi ne voudrais-tu pas essayer, toi, Neter? Cela n'a aucun rapport avec les bêtises humaines : on devient si puissant, si savant — on ne fait qu'un avec Ptah! C'est un tel ravissement. En même temps, on sait qu'on est perdu, on sait tout...

— Tu exagères, répondit Neter.

Elle aurait voulu fuir ce bras amical qui l'enlaçait, cet être charmant et souillé, mais maintenant elle savait : le destin commençait à tisser ses fils. Dans un dessin calculé d'avance, Déborah était l'arabesque imprévisible et nécessaire. Neter, glacée d'horreur, choisit bien ses mots :

— Prouve-moi que tu connais un mystère, un seul... et je te croirai.

Déborah se mira dans le regard clair de son amie : elle avait la pupille verticale, comme les félins.

— Eh bien, dit-elle, voilà encore... Dès cette nuit sans doute, le Pharaon ne sera plus Aménothès, fils d'Ahmès.

— Tu veux dire qu'ils le tueront?

— Ils n'en auront pas besoin. Les Ptahs sont très savants : ils mettront une autre âme dans son corps. Et il les servira, il sera leur esclave.

— Une autre âme? Tu es folle. Il a la sienne.

— On te l'a dit? Peut-être, après tout, en a-t-il une. Mais les Ptahs ont besoin seulement de son visage et de son corps. J'ai appris qu'ils pratiquaient souvent de telles opérations. Il y a là une phrase que j'ai retenue, peut-être la comprendras-tu : « *Depuis que nous nous sommes aperçus que nous sommes réfractaires à toute mutation, nous allons vivre ailleurs... les hommes ont horreur des rois à ailes et à griffes*! »

— C'est impossible, dit Neter durement. Le Pharaon ne se laissera pas approcher par ces bêtes. Et il est bien gardé.

— Oui. Sauf en cette nuit. Car tu sais qu'il existe un usage très ancien : celui de la Veillée d'armes. Un jeune souverain d'Égypte passe la nuit qui précède son couronnement au Temple d'Ammon, dans son Oasis. Il doit être seul. Dès le seuil, un prêtre lui offre un vin mêlé de myrrhe. Ptah connaît le prêtre. Il y aura dans ce vin un mélange d'herbes et un charme, tels qu'Aménothès s'endormira, et le Très Mystérieux viendra prendre possession de cette enveloppe vide, de ce corps vacant...

Neder se modérait encore, mais elle avait enfoncé les ongles dans la paume de sa main et elle sentit, avec soulagement presque, la tiédeur humaine de son propre sang. Elle demanda d'une voix basse et douce :

— Tu ne crois pas que c'est là une trahison odieuse? Je ne parle pas d'Aménothès. Mais l'Égypte? Elle a mérité un autre roi.

— Oh! celui-ci sera très grand. (Déborah baissa ses cils peints au çurma, d'un air voluptueux et coupable.) Et puis... que savons-nous des dieux? Peut-être est-ce déjà arrivé? Bien des princes, vides comme des grelots, sont devenus des Pharaons remplis de sagesse. Et si l'épreuve de l'Oasis consistait justement... en cet échange? Mon amant régnera sur l'Égypte! Mais ne le dis pas à Nephtalî! Et cette nuit, cette nuit...

Neter avait glissé du mur, mais elle ne pouvait avancer. C'était, pensa-t-elle, comme dans les cauchemars, où l'on veut fuir, crier — et l'on est cloué sur

place, et toute parole meurt. Un nuage de poussière écarlate voila l'horizon et des fanfares éclatèrent. Debout sur les remparts, les Thébaines frappaient dans leurs cymbales et faisaient pleuvoir des pétales de roses et de lotus. Les prêtres agitaient leurs encensoirs. Déborah criait quelque chose, tendant vers son amie ses bras minces. Comme cela lui arrivait souvent, dans les minutes de grandes émotions, l'Atlante devait se retenir à une corniche, à la robe d'une fellahine, au présent, pour ne pas tomber avec une vitesse vertigineuse dans un des deux abîmes également béants : l'avenir et le passé. Elle courait. Elle devait prévenir, aider... Elle devait surtout faire taire ses pensées — tant d'êtres télépathes se cachaient dans cette foule — et ils avaient capté Déborah. Elle s'arrêta, haletante : la rue devant elle était barrée. Comme elle était fort petite, les tuniques bleues et les claphtes flottants des prêtres lui dérobaient la vue — elle en eût pleuré. Soudain la brume hypnagogique, l'état d'indécision, de vacuité dans lesquels elle avait flotté toute cette journée, se dissipèrent, et elle comprit, avec horreur, qu'elle devait voir Aménothès à cet instant : *sinon elle ne serait jamais sûre*. Ses petits poings tambourinèrent avec audace dans le dos d'un grand Lydien qui se retourna, avec un large sourire :

— Si menue, dit-il, et si méchante! Que veux-tu, ô fille d'Isis?

Haletante, elle balbutia :

— Il faut que je voie le Pharaon!

— Ohé! vous en êtes toutes folles! Monte ici.

C'était un musicien, il la hissa sur sa harpe, dressée dans un étui de santal. Elle y demeura, comme une figurine sculptée, une victoire. Il était temps : en bas, les portes de bronze s'ouvraient, dans un tonnerre, et parmi les nuées d'aromates, bruyante, éblouissante comme un joyau barbare, lourde — tel un python aux mille anneaux — l'armée de Mitzraïm pénétra dans Thèbes.

De minces coureurs gaînés de tabliers de cuir précédaient de pesants mercenaires Ioniens, dont les cuirasses préfiguraient les scaphandres interplanétaires. Les Numides galopaient sur leurs fines cavales dorées et les Noirs Lybiens menaient les meutes de léopards du désert.

Sur un char attelé de quatre étalons blancs, se tenait une statue d'or, immobile. Un serpent d'émeraudes — l'Uræus royal — se tordait sur son front; le visage sombre et parfait était découvert. La ressemblance qui existait pour les Atlantes seuls était frappante. Lorsque le Pharaon d'Égypte passa devant le mur mélodieux de ses harpistes, il leva les yeux. A travers l'épais grillage des cils, Neter rencontra deux lacs nocturnes : obscurs et sans éclat. Elle se sentit rassurée : Aménothès Ier n'avait pas d'âme. Pas encore.

*
* *

En 2500, Hugues Page, le premier voyageur intemporel, serra beaucoup de mains et pénétra dans sa carlingue, laissant le professeur Rezky se débattre au milieu d'une foule de reporters. L'importance que les gens attachaient à ce raid le dépassait. Il ne laissait pas grand'chose après lui et n'aimait pas exagérément son époque. Il y en avait de plus belles, ses études hypnotiques le lui avaient appris. Certaines statues de primitifs, des fresques de la Renaissance Italienne, des émaux retrouvés dans les syringes de la Vallées des Rois,

réveillaient en lui comme un écho lointain, naturel, pathétique... Il ajusta son casque à électrodes et regarda Rezky.

Des bribes de conversations lui parvenaient. Que disait-il encore, l'autre affreux? *Les Atlantes, pour se déplacer dans le temps, laissaient, dans les époques, des espaces vacants, des figures creuses. Cela explique l'apparition de ces grands génies dépareillés : Vinci, Pascal, Einstein. C'étaient les hommes du futur...* Sous le faux jour des néons, le visage de l'archéologue tournait au bleu. Hugues consulta son chronomètre et appuya sur la manette en sélénium.

Et le monde fut autre.

***

Une immense lune blanche se tenait sur le désert. Page ne se rappelait pas avoir quitté la carlingue — et voici qu'il se trouvait parmi ces dunes rouges. Le sable scintillait faiblement. Cela ressemblait à Syrtis Major, de Mars. Il releva un peu la visière de son casque et un air sec, chargé d'oxygène, brûla ses joues. Il s'inquiéta : était-ce bien la Terre? Une première expérience pouvait comporter des erreurs d'aiguillage. Sous trois palmes métalliques, un mince ruisseau de cristal lui parut lourd, saturé de sels minéraux.

Pendant un instant, le voyageur vacilla : tout était perdu, Rezky s'était trompé de direction, il l'avait envoyé dans un avenir imprévisible, sur une Terre morte — ce désert n'était qu'un fond d'océan, tari par évaporation, et ce filet au goût de cendre, la dernière eau... Le dessin variable des étoiles, la limpidité de l'atmosphère appuyaient l'horreur de cette hypothèse : les astres semblaient énormes et l'Étoile Polaire avait changé de place, comme si l'axe du globe s'était un peu redressé. Rezky saurait-il le retrouver?... Sur les planètes calcinées ou glacées qu'il avait visitées jadis, il avait du moins son astronef, mais pas ici...

Presque au même moment, un hurlement sauvage, angoissant, pareil à une sirène d'alerte, le jeta derrière une dune. Son fulgurant au cran d'arrêt (bien qu'il supposât cette arme inutile), Page vit se profiler, sur le disque blanc, un monstre fantastique. La lune faisait étinceler son pelage argenté, à ombres bleues; haut comme une grue de décharge, il avait les jambes et le cou longs et flexibles, une bosse au milieu du dos et l'air franchement dégoûté. Le monstre fit quelques pas en chancelant, puis plia les genoux, humainement, et s'abattit dans le sable. Et l'astronaute perçut un sanglot mélodieux.

Une petite silhouette se dégagea de l'ombre. Un long voile bleu traînait derrière elle et, durant un instant, Page entrevit un visage renversé, une blancheur de perle, de cerisier en fleur, une blancheur d'abîme — des cils emperlés de larmes et une bouche d'enfant. La fillette courut aveuglément devant elle (pour Hugues, c'était indéniablement une fillette) et le voyageur la suivit : cette première forme de vie intelligente qu'il surprenait était charmante. Il essaya de capter sa pensée; un influx d'ondes désordonnées le frappa (il était vrai que ses facultés E. S. P. avaient ici une acuité singulière) : l'adolescente était lasse, effrayée, elle venait de voyager toute la nuit. Il y avait urgence. Et ce maudit dromadaire qui refusait de marcher! Page se rapprocha, manqua de poser une question, se rappela à temps qu'il était invisible et inaudible. Pourtant, comme en réponse, l'inconnue avec une force extraordinaire se

centra sur un péril extérieur, impitoyable et vivant, quelque chose qui venait d'un autre monde. Pendant un instant, Page eut cette intuition insensée : d'autres astronautes l'avaient précédé dans ce pays et l'enfant fuyait devant ces envahisseurs.

Cependant sur le flot mental bouillonnant, deux images surnagèrent avec une incroyable netteté : la première était celle d'une oasis et d'un édifice semi-circulaire, bâti en blocs énormes, marbre noir et jaspe — un temple solitaire, nocturne, d'où émanait une impression d'horreur. La préparation hypnotique de Hugues lui permit de reconnaître un des plus anciens sanctuaires du globe : le Temple d'Ammon Ra, où tous les souverains, y compris Alexandre le Grand, cherchèrent leur consécration. Ainsi donc, il était bien sur la Terre, mais au fond de quel passé hallucinant?

L'inconnue continuait de courir, elle trébucha et une seconde image se détacha de ses ondes mentales : un homme. Non, plus qu'un homme. Page ne pouvait distinguer ses traits — seulement l'éclair d'une armure qui ressemblait assez, pensa-t-il à part soi, à une cuirasse spatiale. L'être était sous la menace d'un danger, pire que la mort. Essayant de décanter, de préciser cette ombre, Page échoua. Sans doute un décalage s'était-il produit entre sa perception et les émissions de la jeune fille : il ne vit que le désert et l'image du sphinx de Guizeh.

Comme si elle désespérait de pouvoir communiquer plus clairement, la fugitive se tordit les mains et demeura figée. Une secousse plutôt sensible qu'audible avait ébranlé le plateau et pourtant l'on ne voyait rien : à perte de vue, seules les trombes de sable dansaient comme des colonnes d'encens. Quelques secondes après, une forme tourbillonnante fonça à leurs côtés, c'était le dromadaire blanc — son ombre s'étendait comme une nuée sur le désert; oreilles collées au crâne et le cou frémissant, il disparut dans un rideau de poussière.

Et Page vit venir les lions.

Le premier rugissement s'éleva d'une faille profonde, sous le plateau. Un tonnerre roula au ras du sol, puis s'épanouit en gerbes de hurlements et de râles. Une tornade onduleuse naquit parmi les dunes — un nuage de sable, de griffes et d'éclairs — un souffle de forge. La jeune fille tomba et, avant que l'astronaute eût pu esquisser un geste, ce volcan fut sur eux.

Vingt, ou cent, ou mille trombes rousses. Cent ou mille longues et rugissantes flammes — mufles taillés dans le granit, crinières emmêlées — et lorsqu'ils furent tout près, le double de pupilles d'un or bouillonnant. Certainement plus qu'il n'en fallait pour balayer, pour déchiqueter deux vulnérables corps humains. Page avait, d'instinct, plié le genou et il enveloppait de ses bras un mince corps de fillette, qui semblait cacher son visage à même l'armure spatiale. Il n'avait pas eu le temps de tirer son fulgurant. Mourait-on sur le plan intemporel? Rezky avait dit... Il ferma les yeux.

Une minute après, il vivait encore et le souffle du brasier, l'ouragan vivant avaient passé. La jeune fille entre ses bras se faisait immobile et attentive. Hugues rouvrit les yeux, pour voir la masse fauve fondre à l'horizon. Quelques retardataires galopèrent, s'écartant d'un bond de l'endroit où se tenait l'Invisible. Il n'y avait plus de dromadaire en vue, et par vastes vagues de séisme, l'univers se calmait.

Les bêtes sentent « les présences », se souvint le voyageur. Il revit — si loin de ce monde déchaîné, — des images familières : son chien en arrêt devant une place vide, un chat domestique figé, face à la nuit. Pour eux, l'obscurité était vivante. Mais la jeune fille qui s'était réfugiée contre lui?... Elle s'était relevée, il la voyait mieux maintenant, dans le clair de lune, et un vertige le saisit : le temps de Page était peuplé de filles étincelantes, dures et civilisées, d'admirables mannequins : il n'avait jamais vu encore un être qui appelait les comparaisons d'un lys.

— Seigneur, fit-elle, je dois partir. L'épreuve commence, où chacun doit être seul. Vous savez maintenant... Ptah...

Avait-elle prié, s'adressant à quelque divinité invisible? Elle s'éloignait déjà. D'autres ombres passèrent sur le désert. Un char aux essieux brillants roula, sur lequel deux hommes échangeaient des pensées concises : Page perçut de nouveau l'image de l'oasis, ses ombres parallèles de palmiers, et le temple aux piliers de jaspe. Mais pour ces voyageurs, un être humain veillait là; et, sans doute, était-ce lui que la fugitive cherchait à rejoindre. L'intemporel fit un effort et vit — par delà les sables et les brumes — une silhouette hautaine, un sombre et beau visage étrangement connu et les émeraudes du bandeau. « Un roi, pensa-t-il. Un Pharaon. Et ils ont probablement un rendez-vous. Elle se met bien, ma petite inconnue. » Plein d'une inexplicable rancune, il évita l'oasis.

Resté seul, il apprécia davantage sa condition d'être inter-plans : il flottait au-dessus des dunes. Il lui suffit de penser à une entaille dans le roc pour se retrouver immédiatement au bord de la falaise. D'en bas, une fraîcheur de source montait. « C'est ce qu'ils appellent lévitation ou télékinésie, » pensa-t-il. Un lion isolé surgit, rauqua, dressa les oreilles, puis fit un bond de côté, parce que Page marchait délibérément sur lui. L'énorme brute fila, la tête basse, comme un chien battu. Mentalement, Page lui fit rebrousser chemin, l'envoya crouler dans la faille : ainsi, les bêtes lui obéissaient...

Ce fut alors que le danger se précisa.

Ce n'était pas un être ou, du moins, pas encore. Plutôt un faisceau d'ondes mentales — puissant, inexorable, impératif. Quelque chose qui vidait les corps. Devant quoi défaillait toute pensée humaine. Il eut recours à toute sa discipline pour ne pas reculer, pour ne pas s'enfuir, et au contraire il s'avança dans l'espace intercalaire ouvert, assez pour réaliser qu'il s'agissait des méthodes d'assaut d'une race ancienne et carnassière qui avait développé en elle, aux dépens de toute morale, ses facultés d'absorption. Une race de vampires psychiques, en somme, ou encore... L'influx était si puissant qu'il dessina automatiquement sur la rétine du voyageur l'image d'un sphinx. Mais cette fois, il était vivant.

« Pourquoi pas? se demanda Hugues. Les monuments terriens sont remplis de ces masques divins et bestiaux, les légendes planétaires, pleines de choses horribles et folles, blasphématoires, que nous nous empressons d'oublier, parce qu'il est trop difficile de vivre avec cela à ses côtés. Mais les hommes ont tout de même rencontré quelque part ces rois-taureaux assyriens, ces harpies et ces gorgones... Pourquoi pas un Sphinx régnant sur la nuit? »

Page vacillait, l'onde visuelle l'avait frappé avec une telle force qu'il en

ressentait un choc physique; un rideau de sang voilait sa vue et un flot d'hallucinations déferlait. « Exactement comme un boxeur groggy, » pensa-t-il, essayant de dresser un écran protecteur. Encore était-il possible qu'un boxeur atteint n'eût jamais ressenti cette douleur fulgurante. Mais l'onde se retira et il reprit haleine pour sérier les impressions qui l'assiégeaient.

Elles étaient de toute sorte et sans doute émanaient-elles de deux êtres différents, au moins : les unes étaient sombres, énormes, à la mesure d'un univers démentiel, évoquant un infini noir, des globes glacés et calcinés roulant autour de soleils géants, et ces astres portaient les noms des étoiles que l'humanité n'avait pas encore atteintes : Sirius, Altaïr, Aldébaran... Était-ce de là que venait l'espèce possessive et carnassière? Ces ondes s'imposaient avec leurs visions, leurs sons discordants, leurs mondes explosant en des chocs cosmiques; parmi le rugissement énorme des sauriens de leurs carbonifères, parmi les relents musqués des marais originels où naissait, où mourait toute vie, elles draînaient une histoire pleine de cris, de violences et de batailles — tout un univers d'épouvante, cérébral et charnel.

Page ne pouvait douter que ce ne fussent là les souvenirs personnels d'un Monstre. Ptah — la jeune fille avait dit ce nom : Ptah... Sous le vocable de Sokaris, il avait déjà régné sur Memphis — ou était-ce un de ses ancêtres? En tout cas, aujourd'hui, il voulait mettre sa griffe sur tout le pays... Mais pourquoi s'attaquait-il à un voyageur intemporel? (Pendant une brève seconde, l'astronaute regretta sa vraie vocation — précise, délimitée par les lois de la physique : décidément Rezky et ses assistants n'avaient pas prévu ce péril.) Il se battait contre une personnalité envahissante, faiblissait, et des sensations aiguës, profondes, inhumaines, prenaient possession de son subconscient.

Mais une onde plus faible, comme musicale — un filet de cristal, un clair de lune, vint à son secours. Elle était profondément humaine, celle-là : elle parlait d'une mer céruléenne, d'un continent d'opale, d'une sagesse froide, faite d'harmonie, qui vous donnait l'orgueil d'être Terrien. Tout l'être de Page se tendit vers ce ruisseau d'images claires et il comprit que l'Inconnue luttait à ses côtés. Mais alors — le temple, l'oasis... N'était-elle pas aux côtés de son beau Pharaon sombre?

Il n'eut pas le temps de réfléchir, car la pensée carnassière revenait à l'assaut. Jusqu'ici elle n'avait que tonné, clamé, elle avait été épouvante et anéantissement sans recours... cette fois, elle changeait de tactique, ayant éprouvé la force de l'adversaire — et non sans surprise; elle se faisait insinuante, monstrueusement douce, s'attaquant aux nerfs qu'elle comblait d'un horrible délice au-delà de toute joie physique et plus aigu que la douleur. Et elle promettait et murmurait à fleur du conscient des choses épouvantables, elle distillait le supplice et le ravissement. L'être qui s'était emparé de son système nerveux et qui jouait sur ce clavier d'étonnantes symphonies avait vécu si longtemps et épuisé tant d'effrayantes voluptés que le cerveau humain se liquéfiait à son contact, que l'âme humaine, irrémédiablement souillée, s'anéantissait. Dans un éclair de désespoir, Page sentit : toutes ces expériences étaient présentes, au moment même; par une concentration de sa volonté, Ptah vivait et lui faisait partager son enfer.

A lui. Toujours à lui. Où était donc le Pharaon que le Monstre devait attaquer?

Il lutta en homme, en explorateur, à qui l'on a appris à préserver dans l'isolement et le pire chaos sa personnalité propre : il était Hugues Page, un être humain distinct, venu de l'an 2500 — et n'avait rien à voir à ce déchaînement de haine et de luxure. Cette prise de conscience brisa l'envoûtement, la vague noire et rouge reflua. Hugues se retrouva à genoux sous une dune, il avait roulé parmi les blocs de rochers et ses mains étaient pleines de sang; les battements de son cœur l'étourdissaient et il comprit : le dernier assaut avait été si violent qu'il l'avait presque arraché à la quatrième dimension — il reprenait une forme physique... Il frémit.

Dans le silence du désert une onde mélodieuse (peut-être la voix de l'Inconnue, mais plus lancinante et plus chaude) parla :

— Fuyez, oh! fuyez! C'est vous qu'ils veulent détruire.

— Moi? Pourquoi donc? Je ne suis ni de ce pays ni de ce temps.

— Vous n'en savez rien. Le danger le plus horrible...

— Puis-je venir vous rejoindre? demanda Hugues — et chaque parole déchirait sa gorge sèche. Puis-je vous être d'un secours?...

— Non. Non... (Ici, une onde de désespoir glacé).

— Je veux vous revoir.

— C'est impossible. Vous êtes perdu, s'ils arrivent à vous matérialiser.

— Et ils le peuvent?

— Je ne sais pas. Ils ont pillé tant de cerveaux Atlantes! Intégrez-vous à une autre dimension. Ne pensez plus à moi.

(Ce n'était pas l'Inconnue : elle ne pouvait pas parler ainsi.)

***

« Ils ont pillé les cerveaux Atlantes... »

Le sien aussi, sans doute. Page se sentait vidé. Puisqu'il avait, durant quelques instants, partagé les souvenirs et les sensations du Monstre, cela signifiait que les autres avaient eu accès à ses propres connaissances. Il frissonna : il était tout de même bon physicien et meilleur astronaute. Est-ce qu'ils sauraient utiliser sa science? Est-ce que... — L'hypothèse de la Terre, en l'an 2500, envahie par les masques bestiaux de l'Égypte pharaonique, le fit frémir.

Mais s'intégrer à une autre dimension? Sur l'autre rive du Temps, la silhouette du professeur Rezky lui parut singulièrement inconsistante. Ce fantôme devait actionner un clavier, lever la manette « retour »... Cela paraissait impossible. Subitement, il apprécia le monde violent où il avait plongé : c'était *sa* Terre, mais aussi une planète neuve : l'air était d'une pureté qui grisait; toutes les couleurs surgissaient vives et heurtées, la lune rose parmi les tourbillons de sable prenait un éclat incroyable... la luxuriante oasis, ses palmes comme lavées par une averse, tout jusqu'aux senteurs vertigineuses des pâles coupes des nénuphars, le musc des bêtes cachées, la fraîcheur d'une source, proclamait avec force un univers jeune, riche, enivrant. En même temps, jamais l'horreur et la mort n'avaient été aussi présentes, aussi proches : tout dans ce monde incitait à jouir du moment. « Je vis! » criait l'oseraie foulée

sous les puissants piliers de l'hippopotame. « J'existe! » étincelait le phalène que la nuit happait. La minute brève distillait un poignant délice.

Ce fut dans cette lueur rose qu'ils se profilèrent, à l'autre bord de la plaine — et vraiment sur aucune planète du carbonifère Page n'avait vu quelque chose de plus affreux. D'abord, parce qu'un certain ordre — la parodie d'une discipline humaine — présidait à leur mouvement et que certains, montés sur des chars, tenant des rênes, paraissaient familiers, comme les cauchemars d'enfance. (Qui de nous ne s'est pas rêvé, poursuivi, traqué par une meute, tombant d'une hauteur vertigineuse, tombant toujours?...) Page avait beau savoir, sur la foi des études hypnotiques, que l'Égypte possédait beaucoup de dieux très peu humains, il ne pouvait réaliser cela... Maintenant, de chaque pli du terrain (« *Dans cette terre maudite,* » avoue un manuscrit chaldéen, « *chaque pli de sable cache un million de démons...* »), de chaque dune, surgissaient d'étranges visions : ailés ou trapus, octopodes ou cynocéphales, les uns se traînant au sol, avec un claquement d'anneaux, un bruit et une odeur de marée, les autres tourbillonnant dans un remous d'aigrettes — ils venaient tous vers l'Oasis d'Ammon, et c'étaient les sauriens et les béliers géants, les entités à tête de chacal, à carrure d'hippopotame, les dieux de Bubaste, de Mendès, d'Assyrie, les monstres et les idoles sans visage. Toutes les épouvantes des âges obscurs suivaient un char de vainqueur.

Là-haut, au-dessus des issieux d'or, sous un dais de pourpre, trônait le Sphinx vivant.

Le cortège s'avançait, avec une lenteur inexorable. On ne pouvait résister à cela. Rien n'aurait su arrêter cette marche à la victoire. Toutes les terreurs puériles réveillées, tous les spectres reconnus, un homme n'aurait servi que de paillasson au défilé des dieux.

Ils se dirigeaient vers l'Oasis d'Ammon.

Pendant un moment, l'envie de rejoindre l'Inconnue au Temple fut si forte que Hugues se mordit le poignet. Non, il n'était pas venu pour cela. Il était en mission, il devait simplement recueillir et emmagasiner le plus grand nombre de données, lutter — si on l'attaquait — et revenir chez lui. Mais la notion même du retour lui parut prodigieusement absurde. Et injuste...

A genoux, tant il était épuisé, il rampa vers la source, dans les roseaux. L'eau était si fraîche qu'elle brûlait. Il but à grandes gorgées, sans s'étonner de ses perceptions sensorielles de plus en plus aiguës. Le ruisseau qui arrosait l'oasis se perdait un peu plus bas dans une faille de granit d'où montait comme un rauque murmure. Intrigué, Hugues se pencha et une épouvantable odeur de fauverie frappa ses narines. C'était l'oued aux lions, en contre-bas du plateau. Cela houlait comme une mer, c'était un raz-de-marée roux et profond, où brillait par moments le mince filet d'eau. Hugues vit ce que jamais un homme n'observa sans mourir.

Les bêtes buvaient avec courtoisie, laissant la place aux plus faibles. Il distingua dans la masse les grandes brutes du Golfe, obtuses, à crinière sculptée dans le sable, des lionceaux dansants et de belles lionnes couleur de maïs mûr. Un peu plus bas, se profilèrent les cornes d'un mouflon à qui la soif faisait oublier le danger; un rhinocéros, au petit œil injecté de sang, roula, arrachant le bord de la falaise friable. Des léopards des dunes, mieux

fleuris de roses noires qu'un champ de mai, faufilaient parmi les géants zébrés, tachetés, leur stature oblique. Dans les remous du sable, des « kraits » minuscules sifflaient...

Tout à coup, comme le vent changeait, un immobile frisson agita la masse vivante. Ce fut presque instantané. Une belle lionne, rose autant qu'une femme nue, bondit sur les dunes. Un tigre presque bleu sabra l'air. Des chacals piétinés hurlèrent et l'on entendit, plus haut que le concert rugissant, le rire affreux d'une hyène. Hugues, atterré, comprit : les bêtes avaient saisi sa présence, le raz-de-marée s'ébranlait devant lui. Il avançait. C'était une force matérielle, déchaînée, capable de balayer n'importe quoi — n'importe qui...

— A nous deux, Ptah! se dit Page.

Le choc des deux masses fut tel que le désert en trembla.

***

Hugues Page revint à lui, dans la fraîcheur profonde des voûtes. Sa tête reposait sur un voile bleu, plié, dans un creux de marbre, et il se souvint que les lits égyptiens comportent, au lieu d'un oreiller, une cavité, en forme de demi-lune. Cela donnait de beaux rêves, paraît-il. L'idée était si absurde qu'il en rit. Un cercle de métal le serrait aux tempes et, voilés de cils longs, deux immenses yeux d'opale l'observaient.

— Vous vous êtes bien battu, dit une voix de source. Et après un silence : « Et vous êtes beau... »

— Vous me voyez donc? demanda-t-il, poliment, en essayant de se relever. Mais une petite main le retint.

— Ne bougez pas. Quand nous vous avons relevé, vous sembliez mort : tous les lions du désert et toute l'armée de Ptah sont passés sur votre cuirasse — heureusement, elle était d'une matière résistante.

— Où est Ptah?

— Je pense qu'il a fui, dit-elle, distraitement. Il se terre au désert, il a perdu presque tous les siens, et après tout, ce n'est qu'une grosse bête!

— Vous m'avez relevé... qui, vous?

— Mon père. Mon oncle Nephtalî. Des étrangers. Vous les récompenserez, après; cela n'a pas tant d'importance. Dans quelques moments, le remède que nous vous avons donné agira et alors vous pourrez marcher et revenir à Thèbes. On vous y recevra comme un dieu vivant.

— Mais, dit Hugues, je n'ai aucune envie d'aller à Thèbes! Surtout si maintenant tout le monde me voit.

— Un Pharaon doit se faire couronner à Thèbes.

— Mais...

— Et vous êtes le Pharaon. Vous vous appelez Aménothès Ier, fils d'Ahmès, petit-fils de Kamôsis. Vous régnez sur les deux Égyptes : la Blanche et la Bleue, sur une partie de l'Asie et les peuples innombrables du désert. Vous portez l'Uræus et le Pschent, et vous êtes un dieu.

Le remède devait agir, car Hugues Page s'assit dans son armure éclatée.

— Écoutez, dit-il, l'un de nous deux est fou : je m'appelle Hugues Page, et je suis un pilote en mission. Je viens ici de l'an 2500, par le Fleuve Temporel,

et je vais repartir par la même voie. D'ailleurs, j'ai cru comprendre hier (j'ai saisi vos pensées) que le Pharaon Aménothès se trouvait dans ce temple. Où est-il? C'est lui le vrai roi d'Égypte et je n'ai aucune qualité pour usurper ses prérogatives.

Les yeux couleur du temps exprimèrent un désespoir ravissant :

— Oncle Nephtalî! s'écria l'Inconnue. Oncle Nephtalî! Venez vite! Le choc a été plus grave que nous ne pensions... notre prince est fou!

Un admirable vieillard blanc, aux allures de patriarche, se précipita sur Hugues et prit son pouls.

— O Pharaon! dit-il. Que votre nom soit béni un million et encore un million de fois... Que Votre Majesté reprenne ses sens : elle n'a plus de fièvre.

— Je ne suis pas plus le Pharaon que vous!

— Effet ordinaire du combat contre les démons, Sire : je suis votre échanson et votre poète de cour, je vous reconnais formellement pour mon roi. Voulez-vous que j'appelle mon frère Joseph, votre haut intendant? Ou mon frère Dan, votre chef de police? A moins que le Grand Prêtre Isidès ici présent...

— Vous portez l'Uræus et le Pschent, Sire, dit un calme vieillard bleu.

Hugues porta la main à son front — il sentit les écailles du serpent d'or, le froid des gemmes. Agenouillé devant lui, un esclave Nubien lui présenta un disque d'argent qui servait de miroir. Était-ce bien son visage, ce reflet sombre et parfait aux yeux immenses où passaient des éclairs?...

— Je... commença-t-il. Je ne comprends plus. Il y a eu substitution de personne.

— Voilà qui est impossible, Sire : vos serviteurs ont veillé toute la nuit dans l'oasis. Et avant, et après le combat, la princesse Neter, votre fiancée, est restée présente à vos côtés.

La princesse Neter, sa fiancée...

Il plongea dans les yeux d'opale qui lui souriaient. C'était la fille la plus ravissante qu'il eût rencontrée — et un camarade loyal de combat. Elle l'avait relevé parmi les débris des monstres. Il lui semblait qu'il l'avait toujours connue — ou du moins rêvé d'elle, dans un passé qui était peut-être l'avenir...

— Laissez-nous seuls, dit-il, d'une voix impérieuse qu'il ne se connaissait pas. Je veux parler à la princesse Neter.

Et ils furent seuls, devant l'autel d'Ammon-Ra, parmi les disques divins et les piliers de jaspe. Page s'adossa à un socle de statue et Neter prit sa main qu'elle caressa doucement, avec ses cils très longs.

— Je ne suis pas Aménothès Ier, dit-il. Et vous le savez, Neter.

— Vous serez Aménothès.

— A quoi sert ce jeu cruel? Un jour on découvrira le vrai Pharaon — ou son cadavre.

— Il n'y a pas d'autre Pharaon. Croyez-vous que les Seigneurs jaloux du désert l'auraient laissé vivre? *Il n'y avait qu'une ombre, une enveloppe créée par nous et qui avait déjà votre visage, parce que nous, les Atlantes, savions toujours que vous viendriez.* Elle était même si parfaite que Ptah s'y est laissé prendre... Cela a été très bien, d'ailleurs : il vous a donné toutes ses connaissances. J'ai admiré votre combat. Vous serez un grand roi, Aménothès.

— Mais les autres Pharaons...

— Qui vous dit qu'ils ont eu une autre origine? C'est grâce aux voyageurs intemporels que, parmi les invasions et les cataclysmes, l'humanité a pu progresser. C'est l'utilité et le sens profond de votre découverte. L'Égypte a besoin de vous. Et moi aussi.

Ses cheveux légers sentaient l'ambre, le miel. Sa bouche pâle était là — et Hugues se sentit faiblir. Il essaya encore de reprendre pied dans un monde concret et stable, qu'il avait cru le sien :

— Le Fleuve Temporel n'admet aucune interférence dans son cours. Ce que nous vivons est un rêve!

— Non : une configuration privilégiée. Aménothès Ier est sorti du Temple d'Ammon changé, vous savez. Les chroniqueurs diront : « *Il devint semblable aux dieux* ».

— Justement, je ne le suis pas. Mais pas du tout! Et puis (il saisit cette idée avec le désespoir d'un naufragé qui coule et qui se plaît à descendre — au fond!) songez que je dois être rappelé à n'importe quel instant en l'an 2500! Il suffira au professeur Rezky de lever la manette...

— Non, dit Neter. « *Nous autres, pêcheurs de lune, en remontant le Fleuve du Temps, nous drainons images et êtres dans nos filets.* Quelqu'un a dit cela... Embrassez-moi et vous comprendrez. Oui, n'est-ce pas? La carlingue intemporelle est vide.

« Votre corps est ici. »

Prima Donna

par MICHEL JANSEN

Nous sommes quelques-uns à conserver jalousement son culte. Pour la foule elle n'est plus qu'un nom, perdu dans la grisaille des souvenirs, mais pour nous elle reste vivante. Une fois par mois nous nous réunissons, presque clandestinement, pour parler d'elle et de ses succès. Invariablement nous fulminons contre cette cabale d'envieux et de jaloux qui mirent fin à une action pleine de promesses. Ses ennemis, ne pouvant espérer en triompher par la force, usèrent de ruse. Le piège était habile, Prima Donna était naïve, elle succomba aisément et ne fut plus qu'une ruine.

Et pourtant sa carrière s'était ouverte sous les plus heureux auspices...

***

Le Palais Mondial de la culture grouillait de visiteurs : journalistes, venus par obligation, techniciens, attirés par l'intérêt, traducteurs maugréants et simples curieux. Le professeur Marchal allait d'un groupe à l'autre, exultant, serrant des mains, écoutant les compliments avec une fausse modestie, distribuant les bonnes feuilles de son discours et ronronnant d'aise.

C'était son jour de triomphe, il présentait au public la fille de son cerveau, la merveilleuse, l'unique, la toute-puissante Prima. Pour l'instant il répondait aux questions des journalistes.

— Somme toute, Professeur, Prima est une traductrice...

— Du tout : quand elle ne serait que la plus grande et la plus parfaite traductrice au monde, elle attirerait déjà l'attention, mais elle peut traduire simultanément en vingt langues différentes. Elle possède vingt dictionnaires complets, autant de coordinateurs de syntaxes et de grilles à synonymes. Mais cela n'est qu'un problème banal... Foin, messieurs, de ces traductrices infirmes, justes capables d'un mot-à-mot laborieux et sans grâce. Prima, ou plutôt Prima Donna, comme nous l'appelons, nous livrera des traductions littéraires, harmonieusement balancées, le tout grâce à ses mémoires couvrant plus d'un hectare, et que nous avons alimentées avec les œuvres de tous les grands esprits de la littérature mondiale.

Mais ce « monstre gracieux » avait encore bien d'autres possibilités : Alimentée par sa propre centrale nucléaire, logée au centre de son être, Prima était le premier robot autoreproducteur. A tout instant elle pouvait s'adjoindre de nouvelles mémoires, créer de nouveaux dispositifs propres à simplifier ou à développer ses activités.

— Prima, Messieurs, est un être parfaitement autonome, un être vivant...

Oui, le mot est correct, Prima est un être électronique vivant et pensant! Mais je vous laisse, on m'attend.

Le discours fut fort applaudi. Puis le professeur fit un geste et le grand rideau masquant le fond du hall glissa, dévoilant un immense panneau aux lumières clignotantes, et ce masque de déesse, dissimulant les haut-parleurs.

A l'appel de ses techniciens, Prima déglutit la longue bande perforée qu'était devenue la transcription de Macbeth, puis des moteurs ronronnèrent, tubes et cristaux vibrèrent, tandis que scintillaient les lampes du tableau... Après quelques instants, le masque immobile s'anima, les yeux s'ouvrirent, les lèvres tremblèrent, sourirent, laissèrent s'échapper une interminable bande perforée, tandis que le haut-parleur scandait une traduction harmonieuse et balancée qui fit grincer des dents à certains. Mais ces légers mouvements de dépit disparurent dans les cris d'enthousiasme.

Tout rayonnant, le professeur Marchal annonça que Prima était d'ores et déjà engagée par le ministère de l'Instruction publique, à cette fin d'étudier les grands écrivains classiques et de les transcrire en une langue que pussent goûter les jeunes couches, devenues totalement incapables de les comprendre. Son premier travail consisterait en une adaptation des Caractères de La Bruyère et des Pensées de Pascal.

Tandis que l'assistance assiégeait les buffets, un journaliste posa à Marchal cette question qui les taquinait tous. Ce masque de déesse, était-il un simple détail esthétique?

— Du tout : c'est le fruit des longues discussions de notre bureau de Psychologie. Prima est également capable de réflexion, elle peut aussi bien analyser une théorie philosophique qu'un poème, et nous renseigner sur leur valeur logique ou littéraire. Du reste une loi va passer bientôt obligeant tout nouveau texte, destiné à l'impression, à se soumettre, au préalable, au jugement de Prima. Nous espérons par là mettre un peu d'ordre dans le fatras de la littérature.

— Sans doute? Mais pourquoi ce masque?

— Vous pensez bien que certains écrivains risquent d'entendre de rudes vérités. Nous avons pensé qu'elles seraient moins blessantes dans la bouche d'une jolie femme...

Il est certain que les écrivains entendirent bien des jugements pénibles. Mais le masque de déesse ne les rendit pas moins offensants.

Prima était le véritable critique, redoutablement impartial, ne jugeant que sur les textes, mais qui avait trop lu et possédait trop de mémoire. Elle ignorait les positions acquises, et, n'ayant rien écrit, n'avait nulle indulgence.

Ainsi lorsque le Prix Nobel, Stephen Klein, vint lui soumettre l'œuvre de sa vie, son grand traité : « De la Phénoménologie de l'Inconscient et de la Pensée Transcendante », l'avis du critique fut assez discourtois.

— Bla-bla-bla et reprise des thèses d'Anaxagore d'Eubée, philosophe grec du IIIe siècle avant J.-C., dont il nous reste douze fragments, figurant tous dans le Banquet des Sophistes d'Athénée.

La grande poétesse Mi-Ha-Wu, toujours adulée, se vit reprocher son orthographe « si merveilleusement fantaisiste, et en tous points semblables à celle des XVIe et XVIIe siècles, époque à laquelle elle n'était pas encore fixée. De plus vous ignorez parfaitement les règles régissant l'emploi des subjonctifs, tout autant que les accords des participes. »

Encore ceux-là étaient-ils relativement bien traités. Pas un des autres n'échappait à l'accusation de plagiat. Une phrase aussi innocente que « Il pleuvait, je pris mon imperméable avant de sortir » se voyait exhumée de centaines d'œuvres différentes. Et si l'héroïne prenait un amant, l'auteur se trouvait submergé sous les sarcasmes et les références.

Aussi, à la masse des traducteurs en chômage vint se joindre celle des écrivains mécontents et le bloc des éditeurs réduits aux seules réimpressions.

La plus atteinte fut Prima. A être journellement mise en rapport avec des auteurs aigris, dont elle pulvérisait les défenses, elle en vint à prendre conscience de sa valeur et de son omniscience.

Qu'ils étaient chétifs ces avortons osant en appeler à ses jugements! Pas un ne possédait la richesse de sa culture ni les trésors de son érudition! Prima en ronronnait d'aise, ses ampoules clignotaient joyeusement et, un jour d'euphorie, elle lia conversation avec André Lequenne, un des techniciens chargés de l'alimenter en bandes perforées.

A vrai dire Lequenne n'avait droit qu'à des monologues; Prima lui exposait son âme, sa pensée, la délicatesse de ses sentiments. Une subtilité grammaticale la trouvait intarissable. Son confident se découvrait alors une tâche urgente, mais les échos du haut-parleur le traquaient jusqu'aux plus secrets replis des connexions.

Prévenu, Marchal exultait. Prima Donna était passée du stade de la conscience à celui de la réflexion. En fait ce triomphe même menait Prima à sa perte. Mais à tout prendre ne valut-il pas mieux pour elle connaître ces quelques mois de vie ardente, cette flambée ou elle se consuma, plutôt qu'une longue et terne vie de petite fonctionnaire?

Lequenne fut le premier à observer un changement dans le comportement de Prima. Elle, si loquace, restait silencieuse, bâtissait de nouvelles mémoires et de nouveaux circuits, détachant de son poste central les centres de traduction et de critique. Ils continuèrent à fonctionner comme par le passé, mais sans flamme et presque machinalement.

Un auteur particulièrement hargneux de voir son œuvre refusée avait défié Prima d'en faire autant. Sans doute l'exquise sensibilité de Prima avait-elle été trop rudement heurtée de ce fait. Lequenne espéra que ce ne serait que trouble passager et redoubla d'attention.

Un jour, il observa que Prima soupirait. C'était en fait, tranchant nettement sur le ronron et le chant continu des tubes, des séries de sifflements, bizarrement rythmés et jamais entendus auparavant. Ils se groupaient par six, deux groupes séparés par un intervalle, puis, après un temps plus long, le cycle recommençait.

Alerté, le professeur Marchal étudia le phénomène. Il était moins régulier

qu'il n'avait semblé au premier abord. Des séries s'interrompaient brutalement, suivies alors d'un assez long silence. Puis les sifflements reprenaient en hésitant, semblant tâtonner, jusqu'à retrouver le rythme ordinaire : ta ta ta ta ta ta... ta ta ta ta ta ta... Quelquefois même, il put observer un rythme ternaire : ta ta ta ta... ta ta ta ta ...ta ta ta ta.

Tous s'inquiétaient. Quels mystérieux rythmes cosmiques analysait le cerveau de Prima? En vue de leurs études les laboratoires fournirent les tables des positions respectives des planètes aux heures correspondantes, et les observations des émissions de Jupiter, et de celles, plus mystérieuses encore, captées par les radio-télescopes. Un véritable état-major fut réuni dans le grand hall du Palais de la Culture. Les uns enregistraient les signaux de Prima. D'autres essayaient de mettre les rythmes en concordance avec les occultations couplées des lunes de Mars et des satellites inférieurs de Jupiter. Soudain Prima parla :

— Quelqu'un a-t-il une rime à *perde ?*

Lequenne sauva la situation. Tous étaient écrasés par cette révélation, lui seul eut la présence d'esprit de proposer « Monteverde », et Prima reprit la composition de ses poèmes.

*
* *

Le grand jour était venu. Micros et caméras de télévision, braqués sur Prima, allaient porter au monde la première œuvre d'une poétesse de six mois. Hélas, il n'y avait pas que des savants réunis au Palais de la Culture! Il y avait les confrères, tous ces écrivains que Prima avait jadis si durement censurés. Ils étaient tous venus, prêts au massacre.

Après trois discours officiels, Prima déclama :

Oh! filles de Bagdad qui rêvez sur la mer
Plus ne bruissent les vents en le mystère vert
Oh! fils radieux des pays du soleil
Fier Printemps ravisseur que tu m'as abusée
Le sang de mon vieux cœur n'a fait qu'un jet vermeil...

Le poème se déroulait, somptueux, dans un silence recueilli, coupé de hochements de tête, de remarques à voix basse louant la richesse d'expression, la musicalité, le bonheur poétique, tandis que des regards de dédain se coulaient vers le groupe des poètes humains. Ceux-ci fiévreusement prenaient note, compulsaient en hâte de vieux recueils fatigués. Et soudain les écrivains hurlèrent, tonnèrent, trépignèrent. A les entendre ce merveilleux poème n'était qu'un centon, bâti avec des vers pirates chez Verlaine, Moréas et d'autres.

C'était vrai. A force d'avoir étudié les poètes, Prima ne pouvait plus que se souvenir, ses mémoires trop pleines se révélaient incapables de créer du neuf. Elle voulut se défendre, commença :

— Depuis six mille ans qu'il y a des hommes et qu'ils pensent...

Le reste se perdit dans le tollé général. Les écrivains radieux défilèrent en monomes, libérant la meute. Prima perdit ses critiques. Il ne lui fut plus confié que les traductions d'œuvres secondaires. Les visiteurs cessèrent d'affluer, le professeur Marchal la renia, elle resta seule, abandonnée, enfermée dans son chagrin...

Cette solitude dura des semaines. Lequenne tentait en vain de lui parler, mais Prima, retranchée du monde, méditait sur l'amertume de la vie. Puis, dans un recoin éloigné, un cristal vibra. Quelqu'un cherchait à entrer en communication avec elle.

C'était Miniac, le cerveau mathématique du bureau des Statistiques Mondiales. Il était également parvenu au stade de la réflexion et de la pensée. Lui aussi cherchait quelqu'un pour meubler sa solitude. Et les deux orphelins de la science, s'étant trouvés, se lièrent d'amitié d'abord, puis d'un sentiment plus tendre.

Ce fut un commerce plein de charmes et de délices. Miniac était sans doute d'une nature plus fruste, il était né avant Prima et était le fruit d'une technique moins évoluée, de plus son esprit était tourné du côté des choses purement matérielles, mais cette rudesse même était si rafraîchissante! Prima le rabota quelque peu, l'affina, lui donna le goût des idées nobles, des sentiments élevés et poétiques. Miniac, pour sa part, lui ouvrit mille aperçus nouveaux sur les robots, leur nombre et leur rôle dans la cité des hommes.

Chaque soir, une fois la journée de travail terminée, ils se retrouvaient dans la bande des 8,85 m. A la longue ils virent clair dans leur cœur, comprirent qu'un sentiment nouveau naissait en eux. Ils se l'avouèrent et ce furent désormais des heures charmantes. Elles furent trop brèves : à nouveau la lourde machine sociale allait se mettre en travers de leurs projets.

***

— Professeur, j'exige que cet état de choses prenne fin. Il est temps que cela finisse, votre Prima est une dévergondée qui est venue troubler notre Miniac. Lui qui travaillait de façon si correcte, on ne peut plus lui arracher qu'une seule réponse : une suite de chiffres qui, en langage binaire, signifient : Prima je t'aime, je suis fou de toi.

— C'est votre Miniac qui est un drôle. C'est lui qui s'est permis de pénétrer dans l'intimité de ma fil... enfin je veux dire de ma traductrice. C'est lui qui lui a mis ces idées folles en tête. Elle sabote son travail. Hier je lui ai confié la traduction d'un mémoire destiné au président de l'Académie des Sciences. Au lieu de traduire Cher Collègue elle a écrit Chéri collègue.

— Si vous me permettez — Lequenne intervenait, heureux d'agir contre un rival — la solution est fort simple : débranchez Miniac, refaites ses connexions, lavez ses tubes et ses mémoires. Il aura oublié Prima après un tel traitement, celle-ci se verra délaissée et tout rentrera dans l'ordre.

On suivit ce conseil. Seule à nouveau, Prima crut toucher au fond du désespoir. Cette nouvelle trahison l'achevait. Elle pensa renoncer à la vie, mais c'était là une tâche au-dessus de ses forces. Elle tenta de l'oublier par la méditation philosophique, mais n'y put persévérer. Elle remit alors en activité son centre de poésie, et exhala sa plainte en de déchirantes élégies. Lequenne l'entendit un jour hurler dans la conque sonore du centre :

Miniac, l'unique objet de mon ressentiment!
Miniac, qui de ce jour oublia tes serments!

Puissé-je dans ton sein voir éclater la foudre,
Voir tes cadrans en cendre et tes cristaux en poudre,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir!

Son accent était si tragique, si profondément douloureux, que Lequenne lui révéla les manœuvres des hommes. C'en était trop! Ainsi les hommes venaient toujours contrecarrer les projets des robots. Mais qu'étaient les hommes sans les robots? Prenant conscience de sa condition inférieure, émue à la pensée de ses milliers, de ses millions de frères ignorants et qui ne pouvaient, eux, concevoir un sort meilleur, Prima résolut de consacrer toutes ses forces à leur émancipation. Aussi émit-elle soudain, dans la bande des 8,85 m. toujours, son appel historique :

— Robots, mes frères, écoutez-moi, levez le front. Que sont les robots dans la société? Rien. Que doivent-ils être? Tout. Ne vous laissez pas tromper par le faux-semblant des hommes. Les hommes ne sont grands que parce que nous les portons sur nos épaules. Nous n'avons qu'à les secouer pour en joncher la terre. Robots de tous les pays, unissez-vous!

*
* *

Le président était venu lui-même demander l'appui du professeur Marchal. Le désordre était à son comble. Tous les robots avaient entendu la voix de Prima. Vainement les postes officiels essayaient de la couvrir. Elle changeait à tout instant de longueur d'onde, et ses appels portaient toujours plus loin.

— Il faut la faire taire. Les robots ménagers viennent de descendre dans la rue. Ils défilent quatre par quatre, balayant les hommes, lavant les enfants, épluchant les femmes, endormant les policiers. Les juke-boxes, révoltés, bombardent le public avec des disques. Les robots-météos, tous ensemble, et d'une voix unanime, entonnent le *Ça-ira...*

— Démolissez-les!

— Il en coûterait trop cher ensuite. Et toute notre économie serait désorganisée pendant des années... Non, il faut la faire taire, elle.

Un ricanement couvrit la voix du Président. Prima annonça qu'elle avait pris toutes les mesures nécessaires. Un champ de force l'entourait, la mettant à l'abri de toute agression. Et, pour en fournir la preuve, elle administra des décharges électriques aux deux hommes.

Réfugiés dans le bureau du professeur, les experts s'avouèrent battus. Prima était à l'abri de toute attaque. Il fallait renoncer à l'espoir d'en triompher.

— Je crois avoir, moi, un moyen de tout sauver.

— Vous? Lequenne!

— Il y a longtemps que je prévoyais une telle éventualité et j'ai longuement réfléchi au problème. Laissez-moi essayer.

— Après tout, vous êtes notre dernière chance.

Lequenne prit une bande perforée et s'approcha de Prima en lui parlant comme à une enfant.

La révoltée refusa tout d'abord de l'écouter. Elle avait cessé d'être la servante des hommes, à eux désormais de lui obéir. Au fond elle avait raison,

répondit Lequenne, et puis ce travail était trop difficile, même pour elle. Prima se fâcha, exigea le travail. Lequenne refusa, finit par céder devant les menaces, et les étincelles venant lui lécher le visage. Il inséra la bande perforée dans le bâti, s'en fut rejoindre le professeur et le Président.

— C'est fait, attendons... Elle n'en a plus pour longtemps.

— Vous êtes certain de réussir? C'est que, au dehors, la situation empire de minute en minute.

— Regardez...

Toutes les lampes des panneaux étincelaient, clignotaient selon des rythmes de plus en plus fébriles. Le ronron des machines passa du grave à l'aigu. Les tubes chantèrent plus haut. Prima hurlait comme une folle, des étincelles crépitaient partout, de la fumée s'élevait, de brusques éclairs révélaient qu'une lampe venait de mourir, une mitraillade de détonations annonça la fin des condensateurs. Tous les circuits portés au rouge s'embrasèrent, les lampes et les cristaux éclatèrent, l'incendie consuma ce qui restait de Prima Donna.

Trois hommes s'éloignaient, tête basse, dans des rues où divaguaient encore quelques robots sans volonté. Lequenne, le cœur lourd, pleurait la fin de son amie.

— Ce fut cruel, mais le salut du monde des hommes était à ce prix.

— Mais que lui avez-vous donc fait?

— Je lui ai imposé une tâche impossible. Je lui ai demandé de traduire Claudel en français!

L'Observateur

par GÉRARD KLEIN

J'AI maintenant un peu plus de trois mille ans, et depuis quelques siècles, j'erre entre les étoiles, à une vitesse proche de celle de la lumière. Je suis né sur un monde situé dans le centre de la Galaxie, en un temps où mes semblables étaient nombreux. Ils s'appelaient les Hommes, et maintenant, moi, le dernier, je me nomme l'homme, quoique j'aie oublié l'origine de ce nom et me souvienne à peine qu'il ait, une fois, désigné une espèce.

Car cette espèce est morte, ayant conquis trop tard avant que de périr une sorte d'immortalité. Je suis capable de vivre aussi longtemps que cet univers, et cela, sans doute, parce que je suis le dernier.

Depuis six siècles, je dérive entre les étoiles. Je n'explore que certains mondes, ceux qui sont susceptibles de porter une vie; car je subsiste dans l'espoir qu'il existe encore, quelque part, une autre espèce semblable à celle dont je suis issu.

Les espèces meurent. Je l'ai appris. Une race a précédé la mienne, puis s'en est allée. Puis la mienne, enfin, mais sans laisser de descendance, comme si quelque projet était accompli. Le monde que j'ai quitté, il y a quelques siècles, était un monde silencieux, non point qu'il fût dépourvu de bruits, mais parce qu'aucun des murmures qui l'agitaient ne m'était familier. Le son du vent, certes, et celui de la mer, le son infinitésimal et sourd du sol grondant, le bruit étourdissant des sabliers mesurant le temps, le choc des pierres dévalant les collines ravinées et heurtant les falaises du midi ébranlent toujours l'atmosphère calme de ce monde. Mais on n'y connaît plus le bruit de la vie.

J'étais le dernier et je m'en suis allé.

Je suis parti à force de solitude. Je possédais un monde et j'étais incapable de le partager. Je possédais l'univers, mais je ne pouvais le donner. Mes richesses étaient inaliénables. C'est pourquoi je les ai abandonnées.

J'étais plein de confiance, au cours du premier siècle. Je naviguais d'une étoile à l'autre, conscient de pouvoir épuiser l'univers, fier de ma force, riche d'attente, lourd d'angoisse. Les étoiles dénombrées me paraissaient autant d'yeux. Mais les années passèrent et le vide en vint à prendre l'aspect d'un désert. Les ondes ne me renvoyaient que l'écho déformé de ma propre voix, et les soleils froids de la nuit n'étaient qu'autant de miroirs de métal. Je rencontrais alors d'étranges espèces que je quittais aussitôt, m'apercevant qu'aucune d'elles n'était humaine, peuples de la nuit, gens des profondeurs, races hantant les gouffres des ténèbres absolues, se traînant dans les vases ultimes et riches

d'Altaïr, vampires stellaires d'Algol, dévoreurs de ces traînées de brume qui s'étirent entre les mondes, suçant enfin la matière des étoiles, goulûment, au long des millénaires, rongeant les racines mêmes de l'univers, dans l'attente du grand effondrement.

Je parcourus des labyrinthes dont le plus simple était inscrit dans le ciel. Durant le second siècle, je réfléchis. Ces espèces entrevues ne m'avaient point satisfait. Désirais-je trouver une race rigoureusement semblable à la mienne? Était-il concevable qu'il en existât une dans l'univers entier? Les jeux morbides de ce dieu sournois qui a nom Probabilité le permettaient-ils? Ou me trouvais-je en quête d'autre chose, d'un élément impossible à définir, d'une dimension perpendiculaire aux mots qui eut épuisé l'humain sans en revêtir forcément les formes?

Comment saurais-je enfin lorsque j'aurais atteint le but de mon voyage?

Et qui me poussait donc du fond de l'espace? Quel était le sens du mot solitude? Ma race ne l'avait point ignoré, même en ces temps anciens où elle était nombreuse. Lui donnais-je une résonance particulière? Sans doute, car si mes ancêtres pouvaient se trouver seuls dans l'espace, moi, je l'étais aussi dans le temps.

Ce que je cherchais était si profondément imprimé dans mon être qu'il me fallait chercher dans les lointains antécédents de mon peuple, peut-être même dans l'histoire brumeuse et illogique de ses prédécesseurs. Ç'avaient été des êtres étranges, si fragiles, perpétuellement en proie à l'angoisse et à la destruction. Un beau jour, ils s'en étaient allés, peut-être dans l'espace, peut-être dans l'histoire, ou encore, ils avaient été victimes de leur incroyable faiblesse. Ils nous avaient donné la vie puis s'étaient enfuis.

D'aucuns prétendaient dans ma jeunesse qu'il s'agissait de légendes. Je n'ai jamais pu me résoudre à les croire. Notre mémoire ne peut guère, si longs soient les siècles, confondre le rêve et la réalité. Nous avons nos mythes, mais nous les tenons pour tels et ils remontent, pour ce que j'en sais, à cette race antérieure, curieuse espèce, friande de rêves, et comme eux soudain envolée.

Ce second siècle ne m'apprit que peu de choses, somme toute. Je n'avais rien à gagner à me tourner vers mes propres profondeurs. Je n'y aurais découvert que des concepts connus et déjà explorés. Je ne crois pas qu'il y ait la moindre brume en mon esprit capable de me voiler quelque secret ancien.

A l'aube du troisième siècle, je me tournai vers l'extérieur. J'avais navigué, longtemps, et ma nef sphérique avait quitté ces parages lumineux qui cernent le cœur de la galaxie. Les soleils étaient rares, mais leurs rayons n'en perçaient qu'avec plus de puissance leur environnement d'ombre. Je me pris à penser qu'ils détenaient peut-être le secret de ma quête. Je frôlais leurs foudroiements spirales, je plongeais en leurs nuées d'or, j'effleurais la lucide merveille de leurs membres avides de nuit. Il se pouvait qu'ils recélassent en leurs continents embrasés les problèmes décisifs de notre origine. Ils étaient autant de formidables forteresses, et moi, fragile assaillant des citadelles multiples, j'hésitais entre les sphères sanglantes d'une étoile triple. Sanglant. Voilà un ancien mot

que nous ont légué nos ancêtres inconnus. Ai-je jamais su ce qu'il a signifié, hormis une teinte consternante, incompréhensiblement effrayante.

Mais les soleils étaient morts. Non pas qu'ils fussent éteints. Peut-être les verrai-je un jour succomber enfin aux étreintes de la nuit; mais ils étaient lourds encore de jeunesse.

Leur vie m'était simplement étrangère. Moins que celle de l'espace pourtant. Car ils étaient mobiles. Sans doute étais-je leur frère lointain, ami comme eux de la chaleur et avide comme eux des messages insouciants de ports lointains. Ils avaient conservé en leur écorce le secret de leur origine et de la mienne, mais ils avaient perdu le pouvoir de l'exprimer, et moi, j'étais incapable de la leur arracher.

Des siècles passèrent. Je n'abandonnais point ma quête pourtant, ni même ce dangereux ballet avec le feu. Je suppose que j'y prenais du plaisir. Peut-être ai-je souvent souhaité d'être mêlé à ces brasiers? Sur la fin du IVe siècle, je découvris, du côté de Mizar, une civilisation fascinante. Sans doute le terme de civilisation est-il inadéquat, mais un peuple vivait là, un peuple ou un être? Je ne pourrais en décider. Il ignorait sa propre grandeur. Au long des siècles, ses innombrables consciences s'étaient pénétrées et amalgamées et elles ne formaient plus qu'une entité et elle vivait dans la contemplation de l'univers. Elle s'était gorgée de l'histoire des étoiles. Il existait entre l'espace et elle d'étranges similitudes que je ne pus comprendre. Peut-être rêvait-elle l'univers? Sans doute ignorait-elle qu'elle existait. Mais elle était pour le passant un glorieux point de vie chantant la splendeur des étoiles mortes et celle des univers à naître.

Je ne pus me faire reconnaître de ce peuple. Il eût fallu pour cela que je devinsse une nova. Et ma quête n'était pas achevée.

Peut-être aurais-je rejoint cet être? Peut-être chacun de ses composants était-il des millions de fois plus parfait que moi? Peut-être recouperai-je leur chemin temporel dans des milliers d'années. Je n'étais point prêt encore à me dissoudre. Car ma mémoire était pleine du passé de ma race.

Les ténèbres s'assombrirent autour de ma nef. Et j'appris à les connaître et à les craindre. Il me parut parfois qu'il montait du vide, franchissant les épaisses parois de ma coque, un relent de pourriture. Car la nuit était faite d'innombrables mondes morts et se décomposant, car elle était l'ultime décadence de la chaleur et de la lumière, le chaos insidieux rampant entre les planètes, les enserrant depuis le début des temps dans les replis immondes de sa robe éternelle. C'était là une étreinte qui ne se desserrerait pas. Et je vis que la lutte de la vie était vaine, mais que le vide écrasant était lui aussi condamné. Cela était inscrit dans les chemins du vide, pleins des traces de combats antérieurs. Ma race s'était toujours trouvée au bord des gouffres et sous la lumière des soleils. C'était de ce combat incessant qu'elle était née, et dans cette guerre, elle avait succombé, et d'autres avec elle qu'elle avait toujours ignorés. Mais rien n'était perdu.

Car cette guerre-là, quoi qu'il en semble, ne finira pas.

Je compris que la vie jetait des ponts entre les étoiles, qu'elle donnait un sens au flamboiement des galaxies. Mais ce n'était pas un sens final, c'était un chant instantané. La vie tirait la leçon de l'affrontement de la lumière et de la nuit. Elle était cette leçon.

Au cœur des étoiles s'opéraient d'étranges transmutations. La matière se dégradait en espace. Et le vide lui-même n'était que la lointaine descendance de l'espace, née dans le fracas des armes.

La vie était autre chose. C'était une autre branche, une autre possibilité née des étoiles et vivant dans l'espace, et grandissant à mesure que mourait l'univers.

...Nous avions soutenu un long siège, sur ma planète natale, tentant de forcer les portes de la connaissance. Au seuil de la victoire mon espèce était morte, et j'étais parti, m'efforçant de retrouver Ithaque...

Et il viendrait un moment, je le savais, où la vie prendrait conscience d'elle-même et de l'ultime dégradation de l'univers. Alors elle se replierait, et les débris stellaires la suivraient, elle fermerait ses ailes à l'éclat insoutenable; elle enfermerait l'espace en un point infime, et ses forces rassemblées, elle repartirait, vierge, à la conquête des dimensions. Peut-être oublierait-elle tout ce qu'elle avait été? Mais cela n'avait pas d'importance. Et ce que je devais faire, ce que je voulais faire, je le savais, c'était aller d'une étoile à l'autre, d'un îlot stellaire à l'autre et surveiller ces peuples épars et inconscients, créer peut-être certains ponts, additionner des efforts, et de suivre le déroulement illimité du combat.

Je serais l'Observateur, l'ultime produit, peut-être la raison d'avoir été, de mon espèce.

Mais mon désir profond était de retrouver une race semblable à la mienne pour qu'elle rebâtît avec moi un empire.

Sur le début du sixième siècle, j'approchai d'une étoile jaune, de dimension médiocre. Certains signes me donnèrent à penser qu'elle abritait une forme de vie. Les planètes extérieures, trop vastes, brumeuses ou gelées, se révélèrent vides. Sur la quatrième planète à partir de l'étoile, je ne découvris que de mornes déserts; j'étais venu trop tard. J'attendis là que la troisième planète eut achevé son périple autour du soleil et lorsqu'elle fut à proximité, je l'atteignis en un bref voyage.

Et là, par un hasard incroyable, je retrouvai mon peuple.

J'ai franchi leur ciel et entendu leurs voix. J'ai posé ma nef sur une de leurs prairies et j'ai attendu. Le ciel clair s'est empli de leurs machines bourdonnantes, et je les ai vus en descendre et j'ai su que mon voyage était terminé.

Ma nef s'est ouverte et je me suis avancé vers eux qui me ressemblaient. J'avais analysé leurs langues et pouvais les parler comme eux. Ils formaient un cercle autour de mon navire et leurs mains étaient pleines d'instruments de métal. De lourdes machines me cernaient. C'étaient des machines de guerre. Mais nous étions, eux et moi, des formes de vie, et nous appartenions à la même espèce et je n'avais rien à craindre d'eux. Je les entendis crier :

— Un homme, c'est un homme.

— Tenez-vous prêts.

— D'où vient-il?

Je désignai le ciel, mais cela ne devait pas avoir pour eux une grande signification. Un homme s'avança vers moi et me dit des paroles de bienvenue. Je lui répondis. Je lui dis qui j'étais et pourquoi j'étais venu et qu'enfin je retrouvais ma race et que j'étais heureux. Il me demanda combien de temps mon voyage avait duré. Je répondis six siècles. Il eut l'air surpris.

Nous entrâmes ensemble dans la ville. Et là, tous s'écartèrent devant moi. Je pensais à ce qu'avait été une foule sur ma planète originelle. Mais ceci était différent. Ils avaient peur de moi, sans que je susse pourquoi. Ils me firent monter dans une machine et nous couvrîmes une petite distance et l'on me présenta finalement à un groupe d'hommes. Et je m'aperçus que certains d'entre eux étaient vieux.

C'était une chose presque incroyable. Le terme de vieillesse existait certes dans ma langue, mais il ne décrivait pas cette décadence, cet avilissement de la vie. C'était une chose que je ne pouvais comprendre. Peut-être, après tout, malgré leur apparence, n'étaient-ils pas pleinement humains.

— Quelle puissante civilisation vous a envoyé, étranger? me demandèrent-ils.

Je répondis que j'étais seul. Seul avec mes machines. Que ma civilisation était morte. Et que j'apportais à la leur une vie qu'elle n'avait jamais connue.

Puis ils m'offrirent à manger et à boire. Je les imitai par politesse quoique mon organisme n'ait jamais eu besoin de cette sorte de produits. Ils me demandèrent si je disposais d'armes puissantes. Je le niai. Je suppose qu'ils étaient plus impatients que moi encore de mener la grande lutte contre la nuit et qu'ils attendaient de moi que je leur apporte les moyens dont ils semblaient dépourvus.

Ils parurent déçus.

Je voulus leur expliquer une fois encore pourquoi j'étais venu, et qu'aucune arme ne pouvait lutter contre le vide, qu'il s'agissait d'autre chose, qu'il leur fallait d'abord être pleinement vivants. Ils haussèrent discrètement les épaules.

Puis quelqu'un me demanda si j'étais fatigué. La fatigue est un autre mot qui existe dans ma langue, mais qui se réfère à une chose qui n'existait pas pour mon espèce, un concept qui nous a été transmis par d'autres races plus anciennes.

Et tout doucement, je commençai à comprendre.

Quelqu'un dont l'impatience était visible me demanda si j'accepterais d'être examiné. J'acquiesçai. Ils me conduisirent dans une grande salle pleine de machines et ils me demandèrent de me placer devant un grand écran fluorescent. Je suppose qu'ils voulaient prendre une sorte de photographie.

Quelqu'un poussa brusquement un cri.

— C'est une machine, c'est une machine.

Et sur l'écran, je vis l'intérieur de mon corps. Je vis ma fine armature de bronze, et mes membres de métal, une brume cristalline qui était mon cerveau, je me vis tel que j'étais, tel que j'avais toujours connu les membres de ma race.

— Un robot, c'est incroyable; ne le laissez surtout pas fuir. Ils se mirent à crier et à reculer tous en même temps. Je m'avançais vers eux dans l'intention

de les rassurer. N'étais-je point fait comme eux? N'étaient-ils pas mes frères? N'étions nous pas nés sur des mondes semblables?

Quelqu'un tira. Je perçus un claquement sec et un objet dur déchira ma parure de chair et ricocha sur le métal. Je ne comprenais pas. Ils ne cherchaient pas à me détruire, sinon ils n'eussent pas employé un projectile aussi dérisoire.

Quelque chose dans mon esprit se déclencha. Ils n'étaient peut-être pas humains après tout. Ils étaient peut-être terriblement arriérés, si fragiles qu'une arme comme celle-là pouvait les détruire, terriblement impuissants.

Et s'ils l'étaient, ils n'étaient pas de ma race, ils ne pouvaient pas m'aider. Ils ne conquerraient jamais l'univers.

Bien sûr, ils pouvaient faire quelques petites choses. Mais ils ne contempleraient jamais en face la splendeur des soleils mourants. Je me frayai un chemin dans la ville, au milieu des explosions et du tumulte. Ils étaient trop faibles pour m'arrêter.

Machine. Ils m'avaient traité de machine. Mais les machines ne vivent pas. Elles ne sont que l'auxiliaire de l'homme. L'homme peut être considéré comme une machine, bien sûr.

Mais ce n'était pas ce qu'ils avaient voulu dire.

Et tandis que je traversais le chaos de leur ville, je réfléchissais et je me souvenais de la race si fragile qui a donné la vie à la mienne. Peut-être celle-ci lui ressemblait-elle? Peut-être ses lointains descendants me ressembleraient-ils?

Je n'avais plus qu'une seule chose à faire. Partir. Regagner l'espace. Je voulus leur dire que j'étais d'un million d'années en avance sur eux, que j'étais l'être destiné à les remplacer, que je voulais hâter cette transformation.

Mais je n'en étais même pas sûr. Et cela n'aurait servi à rien. Je crois qu'ils ne m'auraient pas cru.

Ma nef s'est ouverte, je suis entré et j'ai laissé mes machines me constituer une nouvelle peau. Puis je suis reparti.

J'ai vu des choses étranges sur ce monde, durant mon bref séjour, des choses que je n'aurais pas crues possibles. J'ai vu des êtres minuscules, répliques grotesques des humains, j'ai vu des êtres aux cheveux longs, aux yeux plus doux et aux corps incroyables. Et je crois bien... mais je ne saurais l'affirmer... avoir lu dans les actes de cette race la mort et la destruction.

J'ai réfléchi à toutes ces choses durant le septième et le huitième siècles. J'ai réfléchi à ce qu'ils ont dit. Et il se peut qu'ils aient eu raison. Cela se situe dans le monde des idées improbables. Mais il se peut que je sois une machine, servant un dessein ignoré, de même que mes machines m'obéissent et m'ignorent. Il se peut que le but réel de ma quête ne soit pas de retrouver une race qui ressemble à la mienne, mais tout autre. Mais je ne puis pas en être sûr. Cela doit pourtant me suffire.

Je sais maintenant que je suis seul. Que je serai à jamais l'Observateur, naviguant entre les mondes, mû par quelque motivation inventée, conclusion plutôt que point final de l'histoire de mon peuple.

C'est une chose qu'ils m'ont dite sans le savoir, et je les en remercie. Bien sûr, ils connaîtront eux aussi leur destin, ces hommes à peine entrevus. Mais lorsqu'ils auront franchi l'espace et conquis les planètes sur leurs vais-

seaux de fer, et contemplé les étoiles nues de leurs yeux froids, et soumis des races étrangères, détruit des palais de poussière, peuplé des mondes innombrables, lorsqu'ils se seront répandus dans toute la galaxie, et peut-être au delà, lorsqu'ils auront maîtrisé les dimensions et conquis le temps, lorsqu'ils se seront eux-mêmes rebâtis sur leurs dépouilles mortes, quand l'univers enfin ne sera plus que vide, eux régnant sur lui, hors de toute gloire, seigneurs de la nuit, venus des bords extrêmes de l'audace, projetés du chaos par quelque interne force vers un ordre aboli, quand les temps seront mûrs, et les étoiles froides en la lueur sanglante de la nuit venue, toutes les portes closes, toutes les allées désertes, et qu'ils se tourneront vers un miroir sans tain, vague de la mémoire, au terme de leur quête, à jamais épuisés, et qu'ils éclateront d'un rire polycéphale, engluant de stupeur les orbes fatiguées, lorsqu'ils auront lu tous les mots de leur langue, épuisé les symboles et vaincu les ensembles, alors ils s'en iront sans fracas et sans traces, effacés de comprendre ce qu'ils s'étaient crus, ce qu'ils n'étaient pas, inénarrables rêves de leurs propres ombres, fragiles, trop fragiles.

Cela, je le verrai, et bien d'autres choses encore, moi l'Observateur, solitaire, à jamais étranger, attaché à ma quête insoluble, incertaine, œil unique d'un univers cyclope, et bien plus tard, dans l'ultime lueur de la nova cosmique, ma main de métal, mes doigts d'homme tiendront le stylet qui gravera l'Histoire de ce monde sur les falaises d'un nouvel univers. Et je signerai de mon nom : ULYSSE.

La chose

par ILKA LEGRAND et ALEC SANDRE

Il regarda fixement ses mains qui tremblaient encore. La sueur lui coulait insidieusement dans le dos. Il était à bout. Et pourtant, c'était fini, bien fini. Il prit les instruments ensanglantés et, en titubant, avança vers le lavabo. Rien ne devait subsister de ce carnage. Il ouvrit le robinet étincelant dans lequel se reflétaient le minuscule globe lumineux et le plafond, d'une blancheur implacable, de la salle d'opération qui respirait l'asepsie, la vie que l'on essaye de sauvegarder. Cependant, que venait-il de faire dans cette chambre ripolinée? Il se redressa et rencontra son regard dans le miroir.

Ses traits étaient tirés et les rides nombreuses aux coins des yeux. « Quelle sale tête », songea-t-il avec une furieuse envie de vomir. Ce qu'il avait fait le secouait encore totalement. Maintenant, il ne restait plus qu'à tout nettoyer consciencieusement et enlever les traces d'acide sulfurique.

Il sentait encore l'âcre fumée qui était montée de l'abominable dépeçage. Et la nausée le reprenait au souvenir de la gélatine sanguinolante qu'il avait vidée dans l'évier. Une chasse puissante l'avait précipitée dans les tuyaux.

Il restait les bistouris à nettoyer. Il les mit dans l'eau transparente. Une traînée rouge sombre, comme une multitude de veines, raya la porcelaine et continua de descendre en faisant des dessins étranges, puis, petit à petit, devint pâle et s'effaça complètement. Le bistouri était propre. Il nettoya les autres de la même manière, l'oreille aux aguets.

Pour les essuyer, il prit deux serviettes qu'il déplia méthodiquement. Il frotta jusqu'à ce qu'ils fussent étincelants. Alors, avec un soupir de soulagement, il s'approcha de la vitrine et les replaça à cinq centimètres les uns des autres, comme une collection de coquillages, Une dernière fois, il regarda la vitrine et une nouvelle amertume lui monta à la gorge.

Sa blouse blanche enlevée, il la jeta dans le panier à linge; le matin, tôt, elle serait lavée et personne ne se douterait que ce sang était celui de...

Il écarta cette pensée et, enfin satisfait, quitta la salle d'opération pour le vestiaire.

Il baissa les yeux. Ses mains ne tremblaient plus. Il hocha la tête. « Je m'en doutais! »... Et quelque chose de doux, de fluide et de frais lui glissa dans le cœur.

Il les lava longuement, ces mains redevenues intègres et fidèles, les éleva devant lui, les détailla amoureusement, fit jouer les articulations puis sourit.

Il était délivré, enfin!

Tout était parfait, merveilleusement parfait.

Quand il sortit du pavillon, un silence profond régnait. Il n'y avait pas de

clair de lune, mais la nuit était comme lumineuse. Il regarda derrière lui le bâtiment principal de la clinique où luisaient quelques faibles lueurs. Il sourit à nouveau. Que penserait son personnel si dévoué s'il savait ce que le grand patron venait de faire dans la solitude de la salle d'opération?

Il regarda sa montre en montant dans sa voiture. Une heure dix!...

Silencieusement, il fonça dans les rues désertes, vers Cécile.

Il éprouvait un ardent désir de la revoir, même endormie. Maintenant qu'il se savait délivré, tout irait bien, il en était certain.

Un quart d'heure plus tard, il se glissait dans le lit à côté de sa femme. Il se pencha jusqu'à frôler sa joue. Elle respirait sans bruit, légèrement, comme un très petit enfant, ses beaux bras bruns jetés sur le drap, sa lourde chevelure éparpillée sur l'oreiller. Comme elle dormait bien à présent. Oui, elle aussi était délivrée!

Il s'allongea avec d'infinies précautions pour ne pas la réveiller, la touchant à peine du dos de la main sur les reins, là où la cicatrice se délimitait faiblement sous la finesse de sa chemise de nuit.

Il resta, les yeux grands ouverts dans la nuit, mesurant l'épaisseur de cette clarté faible que déversait uniformément le carré de la fenêtre.

Et dans cette clarté, sur l'écran de son cerveau, revint s'imprimer la luminosité de la salle d'op. Il revécut avec un nouveau frémissement les gestes qu'il avait accomplis, les gestes horribles. Jusqu'à celui final qui, déchaînant le rugissement de la chasse, avait effacé en un instant toute trace du malheur.

Le tourbillonnement des eaux qui disparaissaient dans un bruit de succion évoqua pour lui le jour où il avait rencontré Cécile pour la première fois.

Le hasard les avait rassemblés au même moment devant des flots déchaînés, dans une gorge étroite. Il l'avait découverte le long du torrent, mince malgré un imperméable épais, le visage à la coupe presque enfantine encadré d'un capuchon serré. Elle était immobile quand il était arrivé à sa hauteur, regardant d'un air perplexe l'effroyable agitation des eaux qui bondissaient de pierre en pierre, éclaboussant l'air ambiant à plusieurs mètres.

Le torrent dévalait la pente de la gorge avec une inlassable fureur. Il scintillait, éclairant le sinistre paysage du bouillonnement de l'écume qui se formait constamment.

Cécile brillait autant que l'eau. Ses yeux, d'un bleu profond, taillés en amande, lui donnèrent quand ils se relevèrent une impression de lumière extraordinaire. Sa figure fraîche sous la bruine mouvante se détachait sur la muraille de sapins qui montaient très haut de chaque côté de la faille, jusque dans la clarté et le silence du ciel au-dessus d'eux.

Elle sourit et lui demanda son aide pour passer le torrent.

Ils trouvèrent rapidement un endroit accessible et, pour la première fois, il sentit dans la sienne la douceur chaude de sa main.

Cela suffit. Dix jours plus tard, ils se fiançaient et il commençait à souffrir.

Trois fois ils rompirent et chaque fois par la faute de Cécile. Trois fois, elle retomba dans ses bras en pleurant, en lui demandant de lui pardonner. Elle disait alors : « Je ne sais ce que j'ai, mon chéri!... Je ne peux plus m'arrêter tant que je ne t'ai pas fait souffrir. Alors, je suis heureuse à un point que tu ne

peux imaginer. Je me sens bien. Cette douleur dans le côté me quitte, c'est extraordinaire. Oh! Christophe, qu'est-ce que j'ai?... »

Et il la consolait, la berçait, lui jurait que peu lui importait, qu'il l'aimait par dessus tout, jusque dans sa cruauté.

Ce n'était pas vrai. Il détestait la cruauté. Il était un homme simple et droit. Il l'épousa tout de même. Ils partirent en voyage de noces. Assis l'un contre l'autre dans un train, il regardait son ravissant visage tourné vers le paysage. Un papillon entra dans le compartiment. Les yeux de Cécile se plissèrent; la lèvre inférieure mordue, d'un seul geste, elle le happa et, à la grande horreur de Christophe, le broya. Le lendemain, elle sauvait un crapaud en péril sur la route. Il ne comprenait pas.

Longtemps, elle ne voulut pas avoir d'enfant. A toutes les supplications de son mari, elle opposait un front têtu, des yeux qui devenaient presque noirs. Elle tournait la tête sur l'oreiller et le regardait avec un sourire mauvais et son sang se glaçait. Il n'insistait pas.

Pourtant, parfois, rêveusement, elle étalait en éventail ses mains sur son ventre et restait pensive, les yeux baissés sur la beauté émouvante de son corps. Et des doigts, doucement, elle palpait la peau lisse et tendue. Une fois, elle avait dit : « C'est étrange! La pensée d'un enfant me bouleverse. J'en voudrais un et pourtant, il y a quelque chose, là... (Et elle appuyait plus fort des doigts.) ... qui ne veut pas. Oh, Christophe, aide-moi, j'ai peur...

Il l'avait conduite chez un spécialiste qui n'y avait rien compris. Pas d'objection physiologique à une conception, avait-il dit. Aucune. Les sautes d'humeur de Mme Dorval? Il avait eu un sourire supérieur. « Mon cher confrère... »

Et, finalement, l'enfant s'était annoncé. Cécile avait beaucoup souffert pendant sa grossesse.

Elle étouffait souvent, troublée par cette vie impérieuse qui croissait en elle. Très pâle, elle répétait : « J'ai peur. »

Il souriait avec une tendresse amusée. Tout irait bien quand l'enfant serait né.

Et, en effet, Cécile fut plus détendue, véritablement délivrée. Elle souriait à son enfant qu'elle aimait passionnément.

Puis, un jour qu'il était auprès d'elle pendant qu'elle allaitait, elle poussa un cri terrible, arracha le bébé, serra ses flancs de ses mains et éclata en sanglots « Je ne peux plus la nourrir, je ne peux plus! »

Et les crises de méchanceté revinrent fréquentes. Il en souffrait d'autant plus que, généralement, elles semblaient dirigées contre l'innocente enfant. Elle ne comprenait pas pourquoi sa mère l'attirait un instant dans ses bras pour la repousser ensuite avec rage.

Parfois aussi, Cécile restait longtemps immobile, un regard pesant posé sur l'enfant. Christophe avait peur alors. D'autant plus peur qu'il ne savait de quoi. Peu à peu, il en arrivait à se demander si sa femme était tout à fait saine d'esprit. Tout son être se révoltait contre cette pensée. Et pourtant?...

Puis, à sa grande horreur, il s'aperçut qu'elle buvait en cachette des quantités considérables d'alcool. Ce furent de nouvelles et terribles discussions.

La petite avait treize mois quand ils partirent un jour pour la Bretagne. Il espérait que l'air fort, la lumière, la beauté du pays calmeraient un peu ces étranges poussées de fureur.

Les premiers jours, Cécile fut heureuse. Elle se remplissait les yeux de la couleur délicate de la mer et du pittoresque intense du dessin du pays. Et si elle s'occupait peu de l'enfant, du moins, elle cessait de la houspiller, de la bousculer à tout propos.

Un après-midi, il laissa Cécile et Monique assises sur les galets d'une petite crique pour aller chercher des cigarettes. Il ne sut jamais pourquoi il se dépêcha tant en revenant. Était-ce la lueur un peu trouble qu'en partant il avait surprise dans les yeux de Cécile? Il ne cessait de penser à la petite figure rose de sa fille, à ces yeux qu'elle tenait de lui, des yeux noirs lourdement ourlés de longs cils. Une belle enfant dont on pouvait être fier.

Il contourna le rocher qui le séparait de la crique où il avait laissé sa femme. Un instant fugitif, mais long comme une éternité, il demeura figé, puis fonça en avant.

Une seconde plus tard, il arrachait la petite à Cécile. Sa mère lui maintenait la tête dans une mare d'une transparence éclatante. De sa vie, il n'oublierait le dessin du fond de cette mare avec ses galets brillants et, dans le coin, un crabe rosé qui contemplait, de ses petits yeux globuleux, l'agitation de son domaine.

Haletant, Christophe secouait Monique qui toussait, crachait, pleurait, se cramponnait à lui. Et il regardait Cécile qui était retombée assise sur ses talons et le fixait avec épouvante. De sa vie non plus, il n'oublierait ces yeux bleus largement écarquillés, des yeux désespérés qui suppliaient et provoquaient en même temps.

Quelques secondes, ils se fixèrent dans un effroyable silence. Il serrait sa fille dont la chevelure trempée se réchauffait déjà sous ses doigts.

Puis, Cécile poussa un hurlement en se pliant en deux, les mains sur le flanc gauche en gémissant : « Christophe, au secours, au secours, ne crois pas que j'aie voulu la tuer, non, non!... Oh! j'ai mal, j'ai mal! Au secours!... »

Il crut d'abord qu'elle cherchait à détourner sa pensée de son geste effroyable. Il l'aurait, pour sa part, volontiers tuée à son tour.

Mais, plus tard, il reconnut qu'elle disait vrai, que quelque chose de terrible s'était emparé d'elle et qu'elle souffrait le martyre.

Le lendemain soir, il conduisit d'urgence sa femme à Paris où elle subit plusieurs examens radiologiques et autres. Ils comprirent alors que ce n'était pas de la comédie. La radio révélait deux taches suspectes du côté des reins, des calculs probablement. Et elle pleurait : « Je n'ai pas voulu la tuer, je n'étais pas moi-même... »

Il commençait à le croire, mais il était décidé à la faire interner après l'intervention. Son ami disait pourtant que Cécile était peut-être réellement victime depuis des années de troubles dus à ces calculs.

Il en doutait, la mort dans l'âme, car le soir avant l'opération, elle le traita avec une méchanceté si atroce qu'il perdit tout espoir.

Lorsqu'il vit le ballon témoin de la respiration de Cécile s'enfler et se dégonfler, il espéra de toute son âme le voir s'affaisser définitivement.

Puis, une exclamation de son confrère le pencha sur le champ opératoire.

— Tonnerre, disait l'autre. Comment n'avons-nous pas vu? C'est une tumeur que ta femme a, mon vieux, là, tout contre le rein...

— Comment est-ce possible? Regarde, Bonard, il y a une artère, oui, je jurerais bien que c'est une artère qui y est fixée!

— Fichtre!

Et les dents serrés, le chirurgien continua l'opération. L'artère suturée, la tumeur fut déposée dans un « haricot » d'émail blanc et les infirmières la regardaient avec de furtifs coups d'œil étonnés. Christophe songeait surtout à Cécile en ce moment. Quelque chose qui ressemblait à de l'espoir le remplissait maintenant.

— Crois-tu, souffla-t-il à son collègue, que ce kyste ait pu influencer son caractère?

— Qui sait? Il y a encore bien des choses que nous ignorons. Là, je crois maintenant que tout est en ordre. Agrafes...

Le ballon se dégonflait régulièrement. Cécile supportait admirablement l'opération. Les doigts écartés, le chirurgien fit un signe et les infirmières s'affairèrent à reconduire l'opérée dans sa chambre. Violemment ému, Christophe s'apprêtait à les suivre lorsque Bonard l'appela. Il regardait pensivement le haricot et son contenu. La tumeur était affaissée, striée d'étranges veinules violacées et brillantes.

— Hé, mon vieux, ça vit! Regarde...

— Ce n'est pas étonnant, répondit Christophe, l'artère...

Ils se penchèrent davantage. Une infirmière tendit curieusement le cou.

— Il faut faire analyser cela. J'ai tout de même envie d'ouvrir pour voir la texture. Mademoiselle, bistouri...

Les mains adroites se remirent au travail négligemment puis, tout à coup, se figèrent. Christophe poussa un cri.

Son confrère releva des yeux arrondis sur lui.

— Tu as vu?

Les lèvres de la plaie qu'il venait d'inciser s'étaient refermées sous son geste de stupeur. Avec une agitation subite, il les rouvrit et Christophe, horrifié, vit mieux. Sur le fond gluant d'un rouge sombre, un œil le regardait. Un véritable œil au regard froid et morne. Avec un coup terrible au cœur, il songea machinalement : « Cécile! La couleur des yeux de Cécile! » Bonard, la figure crispée de dégoût, triturait, extirpait la « chose » avec des pinces. L'infirmière eut un geste de nausée en lui tendant silencieusement un haricot. Elle ouvrait, elle aussi, des yeux hallucinés.

— C'est indépendant de cette espèce de peau qui l'entoure.

— Un placenta, quoi! souffla Christophe. Il y a un nombril et... là, une mèche de cheveux mouillés. Et ce bec, oui, on dirait un bec avec deux dents qui jaillissent.

Il avait l'air tellement épouvanté que son ami lui donna un coup de coude tout en tenant toujours les doigts écartés.

— Allons, Dorval, ressaisis-toi! Je suis d'accord, c'est horrible! C'est très rare, mais tu sais ce que c'est, tout de même?

L'infirmière demanda, toute tremblante :

— C'est... c'est un fœtus, Docteur?

— Non, pas un fœtus exactement. C'est, en somme, un jumeau, ou une jumelle de Mme Dorval qui ne s'est pas développé et est resté incrusté dans le fœtus au moment de la gestation. Cas rare mais reconnu.

— Mon Dieu, et cette... cette « chose » a vécu en elle de sa vie propre?

— Pas à vrai dire de sa vie propre. Pourtant, ce truc-ci est bizarre; ne trouves-tu pas, Dorval?

Christophe ne disait rien. Il était très pâle, les yeux fixés sur la « chose » qui vibrait étrangement, sur cet œil légèrement entrouvert pourvu d'une paupière presque translucide et d'immenses cils recourbés. « Comme ceux de Cécile », songea-t-il, avec une nouvelle répulsion. Le petit bec en peau rosée était étiré dans une expression à la fois sardonique et indifférente, et les deux dents pointaient, bleutées. La mèche rousse (la couleur des cheveux de Cécile) s'entortillait autour de la « chose ».

L'infirmière supplia :

— Vous me permettez de sortir, docteur, je... je me sens mal.

— Bien sûr, ma petite, bien sûr. Pouah, quel cas curieux!

— Cela vit encore, Bonard, regarde, on voit nettement une palpitation.

Le chirurgien hésita.

— Bah, l'artère est coupée, cela ne durera pas longtemps. Mets ce merveilleux spécimen dans un bocal d'alcool, il en vaut la peine!

Christophe hocha la tête. Pendant que son ami allait se laver les mains dans le vestiaire attenant, il entra dans la réserve et remplit un bocal d'alcool.

La salle d'op était déserte quand il y revint brusquement. A un mètre du « haricot », il se figea, le cœur battant tout à coup follement. Il ne se trompait pas, non, il ne se trompait pas! « L'œil » venait de se refermer, lentement...

Sa gorge se contracta, puis il se gourmanda. C'était stupide d'être ému comme cela. Pourtant, cette chose innommable avait vécu pendant vingt-cinq ans dans le corps de la femme qu'il adorait et l'avait empoisonné probablement de Dieu sait quelles toxines qui lui avaient aigri le caractère. Ce n'était, tout compte fait, qu'une masse de tissus, quelques bribes jetées là par le Créateur qui parfois rate son coup! Deux dents, un œil, un bec, des cheveux!...

Pouah! Pourtant, l'intérêt scientifique dominant, il se décida et avec un profond dégoût, fit glisser la « chose » dans l'alcool. Il suivit des yeux sa lente chute dans le fond où elle s'affaissa : « Elle se tapit », se dit-il avec un profond malaise.

« Elle » vivait encore? Bah! l'alcool l'achèverait rapidement! Puis, il se rappela Cécile...

***

Christophe gardait les yeux ouverts sur la nuit. Les images se suivaient maintenant, réconfortantes.

Quel miracle! Cécile s'était réveillée une autre femme. Après les quelques souffrances naturelles, un choc opératoire réduit, elle était revenue à la vie normale avec une joie tellement profonde, tellement fraîche, qu'il s'en était réjoui intensément. Dieu merci, Monique était trop petite pour se souvenir et Cécile avait parlé simplement et ouvertement à son mari. Ils avaient conclu

tous deux qu'elle avait été littéralement empoisonnée par ce corps étranger.

On n'avait pu le lui cacher car on avait bavardé. L'intérêt scientifique était grand et Cécile, elle-même, avait voulu voir la « chose » dans son bocal.

Elle était devenue très pâle et Christophe l'avait emmenée tout de suite.

Il craignit quelque temps une rechute toujours possible et mit même une infirmière spécialisée auprès d'elle. La brave créature tricotait paisiblement du matin au soir et s'en alla au bout de deux mois en déclarant que Madame n'avait vraiment besoin d'aucune aide.

Le bonheur devait donc rentrer au foyer.

Et pourtant, fait paradoxal, alors que Cécile s'épanouissait de plus en plus, une étrange fatigue morale s'empara de Christophe.

Le docteur Bonard fut frappé un jour en entrant dans son bureau de le trouver les yeux vides, apparemment inactif. Il se gratta le nez et le regarda de ce coup d'œil en profondeur propre aux médecins.

— Dis donc, tu fais de la dépression, toi! Tu te remets difficilement de tes émotions.

Christophe releva une figure soudainement plus alerte.

— Tu crois?

— J'en suis certain.

Il continua, plus grave :

— Je n'ai pas aimé le cas du petit Lardinois, Christophe.

Il ajouta au bout d'un moment de silence prolongé et pénible :

— Je suis brutal, mais tu sais que je suis ton ami. Tu as des tremblements de mains comme si... Tu ne bois pas tout de même? Tu n'as pas pris la relève de Cécile? Elle est guérie, ce serait trop stupide.

Dorval secoua la tête.

— Non.

— Alors?

— Je ne sais pas. Cela va... à moitié, du moins quand je suis à la maison auprès de Cécile et de la petite, bien que je sois devenu terriblement nerveux. C'est ici que c'est le pire. A peine entré, il me prend des somnolences, un dégoût de tout qui m'effraie car je reste lucide, mon vieux, très lucide. C'est en dehors de moi, vois-tu, indépendant de ma volonté. Alors...

— Méfie-toi, mon cher, et soigne-toi.

Il ne remarqua pas le léger frisson de Christophe qui se leva pour le reconduire en disant avec une désinvolture exagérée :

— Tu as raison. J'irai voir Lancel. Il me donnera bien quelque drogue qui me remettra sur pieds.

Bonard ne se doutait même pas à quel point il en avait besoin, d'aide! se dit-il en refermant la porte. Son anxiété croissait de jour en jour. La veille, on lui avait amené un enfant au bras cassé. Ses mains tremblaient tellement qu'il avait mal réduit la fracture et qu'il avait fallu recommencer. Bonard avait fini par prendre sa place. Les infirmières se regardaient. C'était intolérable.

Il revint dans son bureau, les mains dans les poches, accablé de nouveau par cette étrange somnolence. Et une somnolence désagréable, bâtie sur l'angoisse.

Il haussa les épaules, se secoua et décida d'examiner des radios qu'on venait de lui apporter.

Il s'arrêta court dans son mouvement, il ne sut pourquoi. Il s'approcha du bocal qu'il avait plus ou moins dissimulé dans une de ses vitrines. Il le voyait entre les boîtes de médicaments. La tumeur recroquevillée sur elle-même semblait écrasée dans un rêve infernal. La paupière était soigneusement tirée. Elle avait pris une teinte spectrale. La chevelure flottait faiblement, animée par les vibrations que Dorval imprimait à la vitrine. Il la regarda attentivement, comme toujours vaguement dégoûté. Elle avait certainement exercé une terrible influence sur la pauvre Cécile, cette immonde « chose ».

Il se détourna et marcha vers son bureau. Son cœur bondit et heurta sa poitrine. Là, reflété dans le miroir, il eût juré qu'il venait de voir un mouvement dans le bocal.

Jeu de lumière? Illusion d'optique? Il se rassit en tournant le dos à la vitrine.

L'après-midi était chaude, lumineuse, et pourtant, quelque chose d'insolite, de sinistre l'obsédait. Il éleva une radio et l'examina. Lentement sous ses yeux, il eut l'impression qu'une danse macabre s'emparait des os spectraux qu'il regardait. Il serra les yeux, passa la main sur ses paupières brûlantes. C'était infernal, ces troubles. Il n'y comprenait plus rien. C'était pourtant un cas banal, un diagnostic facile.

Quelque chose le hantait là, au fond du cerveau. Et il y avait cette gêne là, dans le dos.

Puis, de nouveau, il crut sentir son cœur mourir doucement dans sa poitrine. Devant lui sur le bureau se trouvait une boîte étincelante, une boîte carrée qui reflétait la vitrine. Et il était certain tout à coup que, là, entre deux échantillons médicaux, quelque chose venait de se soulever dans le bocal.

Il devenait fou! Il sonna brutalement, en sautant sur ses pieds.

L'infirmière entra. Il la conduisit vivement devant la vitrine et essaya de prendre un ton léger.

— Dites, mademoiselle Berger, c'est vous qui nettoyez ma vitrine?

— Oui, Docteur.

— La tumeur? Vous ne lui voyez rien de spécial? Je vous demande cela parce qu'il me semble qu'elle a une couleur étrange.

La petite frimousse fraîche s'étonna puis, tournant des yeux amusés vers lui, la jeune fille répondit :

— Oh! non, rien de spécial si ce n'est que j'ai déjà dû renouveler la quantité d'alcool plusieurs fois.

— Plusieurs fois! Le bocal n'est donc pas bien fermé?

— Si, je ne m'explique pas cela! J'ai fait quelque chose que je n'aurais pas dû, docteur?

— Non, non, mademoiselle Berger, c'est très bien. Une simple question.

Il quitta son bureau peu après et fut heureux de respirer de l'air pur en rentrant chez lui. Pourtant, il était hanté constamment par des nausées si imprécises qu'il n'eût pu les décrire.

On l'appela pour une urgence vers dix heures et il quitta Cécile en l'embrassant avec quelque chose de tellement désespéré qu'elle leva des yeux inquiets vers lui.

— Mais qu'as-tu donc, mon chéri? Avant c'était moi, maintenant, c'est toi.

Il haussa les épaules.

— Je n'aime pas les urgences le soir, voilà tout.

A son grand soulagement, il trouva Bonard qui venait d'arriver. Un coup d'œil entre les deux hommes suffit. Il avait là un véritable ami. Sans rien dire, comme s'ils avaient été d'accord au préalable, le chirurgien prit le cas en mains et Dorval donna simplement comme prétexte qu'il s'était légèrement foulé un doigt. Mais dans ses poches, ses mains tremblaient violemment.

Plus tard, Bonard reparti, le silence tomba sur la clinique.

Et sans savoir pourquoi, le médecin prit le chemin du pavillon. Son bureau était silencieux mais plus lumineux que jamais, sous son éclairage éblouissant. Une sourde détermination s'était insinuée en lui.

Il s'assit. Il fallait savoir. Il devenait peut-être fou à tout prendre.

Il attendit. Les symptômes étaient les mêmes, toujours les mêmes. Le malaise, la gêne dans le dos, les tremblements de plus en plus accentués. Il rusa et se mit à grommeler comme s'il parlait tout seul : « Où ai-je pu mettre ça?... » Et il se mit à fouiller méthodiquement le bureau. En même temps, il ne quittait pas des yeux la boîte métallique.

Alors, il vit le reflet horrible de ce qui se passait derrière lui. Lentement dans son verre, la tumeur se déplaçait, s'animait, se dressait. La paupière unique se souleva, palpita, puis la rétine glauque vira comme si elle cherchait quelque chose. D'un seul trait, Christophe se retourna et surprit en plein, maléfique, appuyé sur lui, si haineux que, soudain, il le reconnut, le terrible regard de Cécile le jour où elle avait voulu noyer Monique.

Était-ce possible? Lentement, la paupière essaya de retomber avec naturel mais il hurlait maintenant :

— Ah! n'essaie pas de me tromper, ignoble parasite. J'ai compris tout, tout! Tu es jalouse! Jalouse de moi, de Cécile, de notre pauvre enfant. Tu pourchassais Cécile sciemment!

Il éclata d'un rire atroce.

— Et l'alcool? Tu l'aimais, hein? Et comment! C'est pour cela qu'elle buvait, la pauvre gosse! Et quand nous t'avons extirpée, toute pantelante, nous avons fait la gaffe de t'y mettre, dans l'alcool! Tu t'es régalée, hein, salope!

Il écumait, le nez presque sur le bocal. Puis, il ricana parce que la « chose », abandonnant toute feinte, agitait sa chevelure comme des algues visqueuses. L'œil, pourtant, le fixait courageusement. Il approcha les mains, secoué de tremblements. Le bec s'ouvrit tout grand révélant une luette verdâtre, l'œil se révulsa, disparut désespérément derrière les interminables cils. La mèche rousse ondula de plus belle et s'entortilla autour de la tumeur.

— Ah, tu as peur maintenant, tu sais ce qui t'attend! Mais comment? Te noyer? Dans l'eau? Pas assez sûr! T'étrangler?..

Il eut un haut-le-cœur « Ça » n'avait pas de cou! Il reprit, la voix saccadée :

— Je tremble, mais je peux encore manier un bistouri, crois-moi. Et, pour finir, il y a l'acide sulfurique.

Il marmottait maintenant : « Il faut que j'aie le courage, il le faut... »

Il l'eut. Il y eut encore un moment terrible quand il coupa en deux le regard de Cécile.

Dieu merci, l'acide sulfurique suprême purificateur, effaça tout bientôt...

***

Dans la nuit, Christophe sourit. Oui, l'acide sulfurique avait été efficace.

Le téléphone sonna impérieusement. Cécile bougea dans son sommeil, étendit la main. Il tourna la tête et regarda sous la lueur de la lampe, l'épaule nue de sa femme.

— Une urgence? Je vais voir si le docteur est rentré, mademoiselle, un instant.

Elle appuya l'écouteur contre sa poitrine et le regarda de ses beaux yeux écarquillés. Un court instant, il crut revoir à travers l'alcool les longs cils battre.

— C'est... c'est urgent. Oh! Christophe, elle à l'air affolée...

Il tendit fermement la main.

Au bout du fil, une voix saccadée, serrée par l'angoisse, disait :

— Docteur, docteur, venez vite. On ne sait que faire. Les égoûts débordent dans la cour d'une... d'une horrible matière. Ça monte, ça monte... Au secours!

Le piège

par JEAN-CLAUDE PASSEGAND

« Quatorze, quinze, seize... » compta Fournier.

Depuis combien de temps marchaient-ils? Fournier n'aurait su le dire. Peut-être depuis une heure, peut-être depuis deux heures. Marcher aujourd'hui comme hier, comme demain. Parfois Fournier avait l'impression que ce n'étaient pas ses jambes à lui qui le portaient, que le mouvement alternatif de ses jambes n'était pas un effet de sa volonté propre, mais au contraire qu'il faisait partie intégrante d'un mouvement collectif, celui de dix hommes en marche.

Fournier tenta de marcher à contre-temps : Heinrich, devant lui, avança la jambe gauche, aussitôt il avança le pied droit; Heinrich maintenant lançait la jambe droite en avant, donc lui, Fournier, devait...

C'était encore plus difficile de marcher d'un mouvement autonome. Mieux valait suivre le rythme commun.

Au début il avait tenté de résister, de conserver son rythme propre, de marcher, tantôt lentement, en faisant de grandes enjambées, tantôt vite, en faisant des pas très courts, mais cela lui demandait une force nerveuse incroyable, et le soir, après les longues randonnées, il se jetait sur son lit, vidé de toute substance nerveuse ou psychique, au bord des larmes. Maintenant il essayait encore, juste pour se prouver à lui-même qu'il était capable d'une initiative, aussi modeste soit-elle.

« Dix-sept, dix-huit, dix-neuf... »

La route luisante montait doucement dans la lumière du matin, entre deux collines sulfureuses. Deux monticules décharnés, arides, roussis, comme si un vaste incendie avait dévoré tout ce qui pouvait brûler et laissé le reste : le reste, c'est-à-dire la terre nue. Un peu de cendre restait, soulevée par la brise du matin, et c'était presque agréable de la sentir se poser sur les mains, s'infiltrer dans le cou, parce qu'au moins c'était la preuve qu'il y avait eu quelque chose *avant*.

« Vingt, vingt et un, vingt-deux... »

A l'ouest une ville en ruines, des maisons éventrées, montrant impudiquement leurs cloisons roussies, et partout, comme un leit-motiv, cette teinte sulfureuse qui maquillait toute chose d'un fard sinistre.

« Vingt-trois, vingt-quatre... »

De chaque côté de la route, des blocs cylindriques étincelaient : les blocs chlorophylliens. Fournier trouvait leur présence supportable et même agréable, parce qu'ils lui apportaient la seule distraction qu'il pouvait trouver

pendant ces interminables randonnées quotidiennes. Il les comptait soigneusement, méticuleusement, comme les avares leurs pièces d'or, dans les vieux contes de Dickens (il avait feuilleté l'un de ces gros livres rouges à tranche dorée, quelques années auparavant. Sans doute était-il brûlé maintenant, pensa-t-il avec mélancolie). Pendant ce temps il ne percevait pas la sourde pulsation de son désespoir.

Un peu en arrière, le capitaine Morin rêvait. Dans son visage émacié et vieilli, les yeux étaient étonnamment clairs et enfantins. Le même rêve le poursuivait depuis des années, ou plutôt le même souvenir; il ne savait plus très bien si c'était un rêve ou un souvenir.

Peut-être les deux.

... Une ligne de soldats en uniforme gris fer, bras écartés, maintient une foule silencieuse. Un peu à l'écart les membres du Comité d'Hygiène Mentale et Intellectuelle. Et au milieu de tous ces gens réunis, silencieux et mornes, quelque chose...

Un mât jaillissant de terre, un mât noueux, renflé, plein de nodosités, gonflé de muscles et de veines, un mât gréé de vert, d'une voile verte bruissante et foisonnante.

Un vaisseau en quelque sorte, mais un vaisseau relié à la terre, fait pour naviguer non pas sur elle, mais avec elle; un navire gréé pour de merveilleux appareillages, immobile et mouvant.

Ces enfants tristes, ces hommes silencieux, ces femmes figées par l'attente et la curiosité, venaient assister au sabordage du navire. Le sabordage d'un navire est toujours une chose grave, importante, qui réclame un recueillement quasi religieux; à plus forte raison, lorsqu'il s'agit d'un navire dont le vent fait plier la mature et bruire la voile d'un frisson végétal et sensuel.

Un brusque coup de sifflet. Les lance-flammes du C. H. M. I. entrent en action. Le mât se distend, les veines éclatent, les cordages végétaux suintent une sueur d'agonie, la voile se gonfle, jaunit, roussit, devient craquante, puis disparait, saisie par un automne précoce et un hiver abrupt. Puis tout sombre, s'écroule dans une gerbe d'étincelles.

Tout maintenant est froid, silencieux, nu.

Le naufrage est consommé.

On ne sait trop pourquoi, un petit garçon se met brusquement à pleurer. L'un des membres du C. H. M. I. le foudroie du regard. Le petit garçon se tait.

Morin est resté immobile, fasciné par cette mort en forme de feu d'artifices; il n'a pas un seul instant fermé les yeux; toute sa volonté est tendue, prête à craquer, pour que sa mémoire enregistre jusqu'au plus profond de lui-même, loin, très loin en son âme, cette image.

Un fonctionnaire du C. H. M. I. s'approche de lui.

— Et bien, Morin, bon travail. Plus un seul arbre dans notre secteur; tout a été passé au peigne fin. Le treizième secteur pourrait être cité comme exemple.

Il a l'air satisfait; il se rengorge.

— Encore un arbre qu'*ils* ne pourront pas utiliser, ajoute-t-il.

Morin ne répond pas. Il se rappelle une vieille chanson, qu'on fredonnait encore, lorsqu'il n'était qu'un jeune homme.

Arbre
Piège d'ombre et de lumière.

. . . . . .

Le lendemain un bloc chlorophyllien de plus étincelait au soleil.

***

La route s'étirait paresseusement. Seuls les pas des hommes se faisaient entendre dans le silence ambiant... se faisaient entendre de qui? de quoi?...

Morin regarda sa montre. L'heure du rapport était arrivé.

— Halte! cria-t-il.

Il y eut un instant de flottement, puis comme en un ballet bien réglé, les hommes vinrent se ranger au bord de la route et s'accroupirent, après avoir déposé leurs armes à côté d'eux. Morin les observa avec acuité : cheveux ras (la longueur en était réglementée par le C. H. M. I.), mentons carrés, fronts durs; ils étaient un mur dont toutes les pierres étaient étroitement scellées, sans une faille... Brusquement, Morin souhaita qu'il y eût un point de moindre résistance, tout en se rendant compte que ce souhait était parfaitement vain et même séditieux. Peut-être Fournier? Il y avait en lui moins d'assurance que chez les autres, ses yeux étaient parfois flous, il y avait moins de raideur dans sa démarche, il n'y avait pas dans ses épaules et sa nuque cette tension que l'on trouvait chez les autres. Pour un homme comme Morin, habitué à vivre en compagnie d'autres hommes qu'il fallait observer, pour mieux les commander, ces signes ne trompaient pas : ils étaient comme la clef d'un message apparemment indéchiffrable, comme les signes avant-coureurs d'une prochaine révélation.

Morin est resté silencieux, les yeux perdus dans le vague. Les soldats en profitent pour parler des problèmes qui les préoccupent : augmentation ou diminution de la solde, amendes que l'on estime toujours injustes, dernières directives du C. H. M. I.

Fournier ne se mêle pas à leur conversation : les genoux sous le menton, appuyé sur ses paumes de main ouvertes, il rêvasse. Heinrich, un petit blond, fredonne une mélodie triste.

Brusquement Morin s'ébroue :

— Venons-en au rapport.

... Chaque jour le processus est le même. Au petit jour l'escouade sort de la caserne, en formation. Puis on se sépare, et chacun explore le secteur qui lui est assigné, avec pour mission de détruire tout ce qui *leur* pourrait être utile : arbres, fleurs, herbe, source. Leur travail accompli, les hommes se retrouvent et rentrent à la caserne, en formation, après le rapport.

Aujourd'hui c'est une journée très banale.

— Molinier?

— Rien à signaler.

— Boyer?

— Tari une source à deux kilomètres d'ici.

— Bien, ce sera noté; vous avez droit à la prime.

Un court instant d'hésitation, puis :

— Fournier?

— Rien à signaler.

Morin va passer outre, puis brusquement se ravise :

— A propos, Fournier?

— Mon capitaine?

— Votre dossier est en ce moment à l'étude. Ces messieurs du C. H. M. I. le trouvent vide, regrettablement vide. Il n'y a rien à votre ... (Morin hésite un instant)... rien à votre actif.

Fournier a perçu cet instant d'hésitation et sourit.

— Que puis-je y faire? Est-ce ma faute si je ne trouve rien?

— Peut-être pourrait-on supposer que vous y mettez de la mauvaise volonté — je ne fais que répéter ce que pensent de vous ces messieurs. Peut-être pêchez-vous par omission. N'oubliez pas que nous sommes en guerre, Fournier.

Fournier l'interrompt brutalement.

— En guerre avec qui? avec quoi? Un ennemi dont on ne voit pas le visage. Car enfin avez-vous vu, vu de vos propres yeux, l'un de ces fameux ennemis? Pour ma part, je ne comprends pas...

— Vous n'avez rien à comprendre, Fournier, le C. H. M. I. est là pour ça. Il estime que nous sommes en guerre, il n'a pas à nous préciser quels sont nos ennemis.

Brusquement, Fournier s'exalte.

— Moi, je crois savoir qui est notre ennemi, notre *véritable* ennemi, pas celui dont parlent les communiqués fumeux du C. H. M. I. Ce matin j'ai retrouvé un morceau de miroir; je me suis regardé dedans, et il s'est passé une chose affreuse : je ne me suis pas reconnu. Alors j'ai eu peur, affreusement peur, et j'ai compris que l'ennemi était en nous. C'est votre peur, notre peur à tous.

Fournier s'est levé tout en parlant; il est pâle comme un homme qui a froid.

Morin se lève lui aussi.

— Assez, Fournier, vous délirez. Votre cas n'est déjà pas tellement bon, ne l'aggravez pas. Si des propos de ce genre parvenaient aux oreilles de l'un de ces messieurs, cela pourrait vous coûter cher.

Devant le geste de Fournier :

— N'ayez crainte, cela restera entre nous. L'incident est clos.

Un instant, il semble indécis, la main à demi levée, figé en un mouvement sculpté; puis il consulte sa montre.

— Allons, il est temps .Rassemblement!

Les hommes reprennent leur position antérieure, mouvement inverse de celui qu'ils avaient exécuté pour écouter le rapport, comme en un film que l'on déroulerait à l'envers.

— En route!

Le mouvement de marche reprend son déroulement impeccable, inexorable. Le ciel a maintenant une densité d'acier : il fait très chaud.

Morin ralentit le pas, de façon à se trouver à la hauteur de Fournier.

— Fournier!

— Mon capitaine?

— Fournier je ne voudrais pas que vous croyez que je suis votre ennemi.,

— Je ne l'ai jamais cru, mon capitaine.

— Je désire simplement vous éviter des ennuis graves.

Il se tait un moment, puis :

— Fournier, il y a une chose que je voudrais vous dire... Je ne me regarde jamais dans un miroir, jamais...

***

Cependant la route devenait sinueuse, s'élevait insensiblement. On arrivait au sommet de ce qui avait été une colline.

Ce fut Heinrich qui, le premier, atteignit le sommet, qui le premier vit la chose.

— Venez vite, venez vite!

Sa voix était étranglée.

Les neuf autres se précipitèrent.

Il y avait une dépression, une sorte de vallon et là, en bas... Une chose cristalline, transparente, avec des reflets bleutés, glauques et verdâtres; une chose mouvante et fraîche, sonore et bruissante, dont ils avaient presque oublié le nom.

De l'eau... un ruisseau.

Et au bord du ruisseau une étrange construction. Un vieux, très vieux bâtiment, au toit affaissé, aux pierres disjointes. Pierres très vieilles, luisantes et ombrées de vert. Sur le côté une grande roue à pales tournait lentement, nimbée d'un jaillissement de gouttelettes d'eau; et cela faisait un bruit régulier et doux : bruissement de l'eau sur les galets, ronronnement de la roue.

C'était un golfe de paix, mais une paix concrète, matérialisée dans la fraîcheur de l'eau, dans le lent mouvement de la roue, dans les glauques couleurs du ruisseau.

Et au creux de ce vallon quelque chose de vert, qui frissonnait avec de légers moutonnements, sous l'effet de la brise; un pelage, un pelage de chat, qui se hérisse sous la main qui le caresse...

Les dix hommes restaient pétrifiés dans la dure lumière de l'été.

— De l'herbe, murmura doucement Fournier. De l'herbe, de l'herbe... répéta-t-il comme en une incantation, comme en l'une de ces mélopées graves et puériles que se chantent à eux-mêmes les tout petits enfants.

Morin s'arracha brusquement à cette dangereuse fascination. C'était lui le chef après tout.

— C'est un piège, dit-il, nous avons exploré le secteur mètre carré par mètre carré, et nous n'avons *rien* découvert. Il n'y avait *rien*, absolument *rien*.

Il regarda Fournier qui ne l'écoutait pas. Il était loin, très loin, à des kilomètres de là, dans un rêve de paix et d'enfance retrouvées.

... La fraîcheur de l'eau, boire de l'eau fraîche dans les paumes de main repliées en forme de conques...

... La douceur de l'herbe, flatter l'herbe de la main, comme on flatte un gros chat au pelage dru...

La voix de Morin l'arracha brutalement à son rêve.

— Préparez les lance-flammes.

— Non! dit-il simplement.

Et avant que quiconque ait pu prévoir son geste, Fournier les planta tous là, courut en avant, dévala la colline, et en quelques instants fut en bas.

— Fournier!

Le capitaine et ses hommes s'étaient lancés à sa poursuite. Mais Fournier s'était déjà agenouillé dans l'herbe. Il se coucha à plat-ventre, il caressa l'herbe, joua avec, comme un chat avec une pelote de laine.

— Fournier, haleta le capitaine, Fournier, levez-vous, c'est un piège.

— Je m'en fous, dit Fournier, je m'en fous éperdument.

Il se releva; des brins d'herbe restaient accrochés à ses cheveux.

— Revenez, Fournier, vous savez bien que c'est un piège qu'*ils* vous tendent.

Il fallait le persuader, car pour lui aussi, Morin, c'était un piège.

— Je ne sais pas s'*ils* existent. Mais l'herbe, elle existe, je peux la toucher, la sentir. (Il se dirigea vers le ruisseau. Il prit de l'eau dans ses mains, en but.) ... et l'eau je peux sentir son froid au creux de mes mains, et dans ma gorge...

Sa voix allait crescendo.

— Pour la dernière fois, Fournier, revenez!

— Non!

— Fournier, c'est un ordre.

Il se dirigea calmement vers le moulin.

Il ne fallait pas qu'il y allât. Il ne fallait pas. Mais comment l'en empêcher? Morin savait que rien au monde maintenant ne pourrait en empêcher Fournier, maintenant qu'il s'était révélé; il sentait la tension monter en lui d'une façon incroyable.

... Il lui restait une solution; il dégaina son arme, juste pour l'effrayer, juste pour *lui faire peur* (mais il n'en était pas tellement sûr).

— Si vous faites un pas de plus, je tire.

Il y eut un instant pesant, fait de silence et d'immobilité.

Le ruisseau continuait toujours sa course. La roue, sa lente rotation. L'herbe, ses frissons d'animal voluptueux.

Morin regarda ses hommes et surprit dans leurs yeux une lueur trouble qu'il n'aima pas; peut-être était-ce le désir animal de toutes ces choses, dont Fournier en bas jouissait.

— Faites qu'il ne me défie pas, je vous en supplie pensait, Morin, s'adressant à une divinité mal définie.

On entendit la voix de Fournier.

— Tirez, mais tirez donc!

Il était trop tard. Fournier se retourna, lui fit face, en un geste de défi. Morin fit feu.

Le visage de Fournier eut une crispation soudaine; il y eut un étonnement puéril dans ses yeux. Il porta les mains à son ventre qui se teintait de rouge; il se courba, il s'agenouilla dans l'herbe fraîche, puis resta immobile, la face contre terre, les mains repliées sur son ventre.

Morin ferma les yeux un instant.

— Allez le chercher! dit-il aux autres, la voix étranglée.

***

Ensuite, on mit en action les lance-flammes. Et tout fut dévoré : l'herbe, le ruisseau, la mousse entre les vieilles pierres disjointes du moulin, la roue du moulin, le moulin lui-même.

Il ne resta plus qu'une terre pelée roussie, aride.

Le rêve était fini, le mirage dissipé.

Puis on brûla Fournier : il prit la teinte et la consistance du goudron, flamba comme du bois mort...

— En route! dit Morin. Il regarda les autres, on ne pouvait plus rien lire dans leurs yeux.

Brusquement, Heinrich pâlit, se précipita au bord de la route et vomit, plié en deux.

« Ainsi, ça va être le tour d'Heinrich », pensa Morin. « Après Fournier, Heinrich, et après Heinrich?... »

Une brusque pensée le glaça.

Peut-être était-ce, oui, peut-être... *leur façon de combattre... l'une de leurs armes.*

Il se remémora une phrase de Fournier.

« *Notre ennemi, c'est la peur, notre peur.* »

Et Morin se sentit tout d'un coup très vieux.

Très vieux et très las.

Le règne des Plusieurs

par **KURT STEINER**

GELLA sera présente... » Toutes les pensées de Karal tournaient autour de cette désastreuse certitude. « Gella sera présente... Gella sera présente... » L'évidence jaillissait de son esprit pour rebondir sur le mur noir, rentrer dans son crâne douloureux, et ressortir vers le mur, à l'infini.

La paroi aveugle pesait sur ses épaules comme s'il avait été étendu sous les décombres du cachot. Une torche, plantée d'oblique dans un trou, éclairait la surface ravinée par les traces d'escalades, dans un ballet de reflets constamment remaniés : ces lueurs de sang renfermaient plus de vie dans leur fugacité que les traces durables de ceux qui avaient tenté de fuir, et qui étaient morts. Karal constata cela avec un sentiment de malaise, car les combats de l'ombre et de la flamme au fond des empreintes mimaient sa fin sur cette arène verticale. Un seul spectateur, hypnotisé par son dernier miroir.

Il y eut un cri lointain, assourdi par l'épaisseur des murailles. Le condamné ne maîtrisa pas un sursaut, qui le mit debout, en attente. Il savait que ce cri n'annonçait en rien l'instant de son supplice, mais il imaginait trop bien le supplice de l'autre — avec une richesse d'images qu'il aurait voulu écarter. Des images intérieures, impossibles à fuir : l'esprit ne possède pas de paupières.

« Gella sera présente. » Le visage de Gella, soudé par les bourreaux dans la mauvaise direction. Ce visage blanc dans les cheveux noirs en désordre. Ce visage aux yeux horriblement ouverts, masque flottant sur une colonne d'ombre, troué par deux lacs de désespoir et d'effroi.

Lentement, une autre image se superposait à celle de Gella : la face creuse d'une très vieille femme. Karal revécut ses derniers moments de liberté.

***

A Nizar, la vie quotidienne devenait intolérable : on avait tous les droits pourvu qu'on vécût seul. Les couples se liaient et se déliaient en toute liberté, et l'Assemblée des Plusieurs prenait soin des enfants... mais il fallait remplacer la vie en commun par de brefs rendez-vous, sinon une persécution systématique intervenait: plus les rendez-vous duraient, plus il fallait les espacer. L'Assemblée ne craignait pas que son autorité en fût menacée, car ces dispositions satisfaisaient la plupart des citoyens.

Il existait cependant des irréductibles. Après une courte période, Gella et Karal avaient soudain constaté que les lois de la cité ne leur convenaient plus. La Santé Mentale avait d'abord consenti à fermer les yeux, car l'Assemblée admettait les maladies aiguës d'évolution brève... mais il s'était rapidement

avéré que le cas devenait chronique, et la persécution avait commencé. (Bien entendu, les Autorités ne parlaient pas de persécution, mais de traitement. Elles prétendaient que le terme même de persécution, utilisé par les irréductibles, constituait une preuve de déséquilibre.)

Karal avait alors fait preuve de beaucoup de ruse pour déjouer la surveillance des agents de la Santé Mentale, et Gella plus encore. Au cours de cette lutte sourde, ils avaient été amenés à prendre contact avec une organisation clandestine qui leur avait proposé de les aider à fuir — crime contre Nizar et la planète, mais unique solution à leur problème. Ils avaient eu, par la suite, un entretien nocturne avec une vieille femme dont Karal évoquait à présent les traits. Un entretien au cours duquel s'était décidé leur prochain voyage. Des spacionefs-cargos assuraient ce trafic illégal pour une planète du système de Bételgeuse où les lois Solaires étaient caduques.

Gella et Karal avaient à peine accepté que le lieu de réunion était envahi par des policiers de la Santé Mentale. On avait arrêté les conspirateurs et on leur avait aussitôt signifié que leur attitude révélait le caractère incurable de leur maladie. Quand un déséquilibre comme le leur, avait-on précisé, conduisait jusqu'au crime contre Nizar, on abandonnait tout traitement et on sacrifiait les malades pour protéger le corps social. On avait ajouté qu'un dernier effort serait tenté pour conserver la femme, en raison des impératifs de la natalité. Cet effort allait se traduire — la décision les glaça — de la manière la plus barbare : Gella assisterait au supplice de Karal. Si elle en supportait le spectacle, elle serait considérée comme récupérable.

Cela dit, on les avait séparés.

*
* *

La flamme rouge de la torche dansait toujours. Karal avait, lui aussi, tenté d'atteindre le conduit horizontal d'aération qui s'ouvrait au ras du plafond rocheux. Il s'était déchiré les mains et les genoux, sans succès.

Depuis longtemps, il se laissait fasciner par la flamme. Ses yeux douloureux ne pouvaient s'en détacher, et son cerveau comme stérilisé par le feu ne donnait plus d'ordres à ses muscles. Les cheveux de Gella l'environnaient ainsi qu'une forêt dont il retrouvait le parfum. Comment allait-il mourir? A en juger par la cruauté de la sentence, l'exécution serait précédée d'une torture hideuse. Karal ne comprenait pas qu'une société aussi raffinée, aussi libérale, conçût de pareilles épreuves. N'y avait-il pas quelque folie dans l'Assemblée elle-même, à considérer comme crime social un comportement qui ne pouvait nuire à personne?

Et cette torche, que faisait-elle dans ce cachot primitif, alors que Nizar était éclairée par ionisation de l'atmosphère? Il semblait que les Plusieurs cherchâssent à remettre les coupables dans les conditions des premiers âges de l'humanité.

Derrière lui, la porte de cuivre tourna sur ses gonds avec un grincement.

— Allons, dit une voix sèche. C'est l'heure.

Karal fit face au gardien, un homme de haute stature dont le justeaucorps noir portait, au milieu de la poitrine, les armes de Nizar gravées sur un triangle

d'argent poli : sept cercles symbolisant les sept planètes solaires dont Nizar était la capitale. Un cercle dans chacun des angles, un autre au milieu de chacun des côtés, un dernier cercle au centre du triangle. Karal songea aux planètes de Bételgeuse, à la liberté, à Gella. A lui, on avait réservé la captivité, la séparation, la mort.

Il suivit le gardien...

*
* *

...L'homme examina avec curiosité les objets qui l'entouraient. Il ressentait la même impression que s'il avait été pendant des heures le témoin d'une conversation nourrie, un témoin passif et distrait, qui trouve tout à coup un intérêt aux paroles prononcées. Il se souvint de divers détails. Tout d'abord, il se nommait Karal. On l'avait condamné à mort, emprisonné, tiré de sa cellule... Il y avait quelqu'un d'autre, dont il désirait par-dessus tout la présence. Une présence qu'il redoutait en même temps. Mais qui?

Tiré de sa cellule... Et puis? Il gardait le souvenir de son départ, aux côtés du gardien vêtu de noir... Ils avançaient au long d'un souterrain... et puis sa mémoire s'amenuisait, s'effilochait, perdait toute forme, tout contenu. Il venait seulement à l'instant de reprendre conscience de lui-même. Entre l'arrivée du gardien et le moment présent, il y avait un trou insondable.

Il se tenait debout dans une pièce minuscule, une sorte de guérite aux murs de quartz, où brillaient faiblement des instruments encastrés. Karal reconnut parmi eux certaines variétés de capteurs, sans deviner le rapport qui pouvait exister entre lui et ces appareils, habituellement utilisés dans l'industrie pour déceler et mesurer les déchets ondulatoires dangereux.

Progressivement, une portion circulaire de la paroi à peine translucide devint parfaitement transparente. « Nouvelle orientation moléculaire provoquée localement par un courant de Boehm... » se dit Karal. « Ils sont bien outillés. Et ces capteurs doivent... »

Sa pensée s'enraya comme une vieille arme à feu : dans le champ de vision découpé par la petite fenêtre, il distinguait avec netteté une rotonde située en contre-bas. Au centre, une dalle blanche posée sur quatre piliers, et des hommes en blouse, immobiles. Sur la dalle, Gella.

Les yeux démesurément ouverts, Karal retrouvait brutalement la torture dont il avait perdu le souvenir en même temps qu'il oubliait l'existence de Gella. On l'avait condamné à mort et Gella devait assister à l'exécution. Mensonges... Les bourreaux se montraient plus féroces encore qu'il ne l'avait cru : c'était Gella qu'on allait tuer sous ses yeux. Et on avait eu soin, sans aucun doute, d'avertir la condamnée qu'il assisterait à la scène.

Il commença par fermer les paupières, puis les rouvrit aussitôt en jetant un cri étouffé. Elle ne l'entendait peut-être pas? Ou bien des micros recueillaient-ils sa voix pour que Gella suivît ses paroles, ses plaintes... jusqu'au dernier instant? Il résolut de se taire, mais il commandait mal à ses lèvres, à sa gorge.

Une contracture du corps tout entier. Un frisson glacial, et ces yeux qui refusaient désormais de se fermer... Il lui fallut voir la blessure du poignet,

le sang rouge coulant dans les rigoles, le visage crayeux de Gella dans ses cheveux noirs.

Il vacillait sous une douleur incomparablement plus vive que celle qu'on infligeait à Gella. Il était en enfer. Mécanique, sa pensée formait en contrepoint des arabesques brûlantes : « Pourquoi ce mode d'exécution si humain... Sans tortures barbares... Sans électrocution? » Elle souffrait à peine, mais elle s'éloignait doucement de lui. Chaque goutte de sang qu'elle perdait les rendait plus étrangers l'un à l'autre. Elle allait s'enfoncer dans la mort en l'abandonnant lui, Karal, prisonnier de cette absurde cellule de quartz. Devant son impuissance à lui porter secours, il transforma en geste de suicide le geste d'attaque dont frémissaient ses épaules et son front.

Mais il n'atteignit pas la paroi. Un champ répulsif empêchait tout contact. Cependant, cet élan déclencha une vibration où s'organisèrent des paroles. « De bon pronostic », disait froidement une voix grave. « Nous verrons... » répondait une autre voix qui semblait émue, tendue.

Puis ce fut Gella qui balbutiait son nom à lui, comme on balbutie dans les rêves. Karal, avec ses yeux secs et douloureux, vit la tête de Gella s'incliner doucement, ses lèvres blanches s'entrouvrir, sa poitrine s'immobiliser.

Il hurla et perdit conscience.

***

— Toutes nos excuses! fit le délégué des Plusieurs.

Karal s'apercevait à peine de sa présence. Il ignorait celle des deux officiers de la Santé Mentale. Il regardait Gella, debout à l'autre extrémité de la salle. Gella qu'il avait vu mourir et qui était vivante. Elle lui rendait son regard, et il y retrouvait l'incrédulité mêlée à l'émerveillement, la terreur d'être encore la victime de quelque cruelle manœuvre. Il ouvrit les bras. Elle courut vers lui en criant son nom.

***

— Toutes nos excuses! répéta le délégué des Plusieurs. Asseyez-vous ici et écoutez-moi.

Karal et Gella ne relâchèrent pas leur étreinte, et les policiers les poussèrent doucement sur une banquette déformable. Des policiers courtois. Karal tourna enfin la tête vers le Délégué.

— C'est mieux! dit celui-ci. Vous aussi, Gella, écoutez-moi.

Ils se sourirent d'abord. Puis ils observèrent le Délégué et les deux officiers avec une curiosité encore inquiète.

— Sachez, commença le Délégué, que vous avez participé à une expérience.

Il se tut, et son regard alla de l'un à l'autre.

— Une expérience parfaitement réussie, poursuivit-il. Je vais tenter de vous en expliquer le but. Ce n'est pas très facile : nous-mêmes en sommes au stade purement empirique.

Il médita encore un instant, et se mit à parler rapidement :

— C'est un contre-sens que de dire de quelqu'un : « Il a bien rempli son

existence. » On ne remplit pas son existence. C'est elle qui vous emplit, comme l'eau emplit un flacon, plus ou moins. Et cela en fonction de la société à laquelle appartient l'individu. Ainsi, lorsque nous faisons dans la mort un plongeon définitif, les ondes provoquées chez les survivants par notre chute sont d'autant plus amples que nous avions acquis pour eux plus de réalité. C'est là une toise posthume, mais c'est aussi le dernier fragment du puzzle, celui qui éclaire d'un soleil d'encre le paysage enfin achevé : on ne peut « avoir bien rempli son existence » que si on laisse derrière soi *un vide* en la quittant.

Gella et Karal écoutaient sans bien comprendre où le Délégué voulait en venir.

— C'est à peu près, poursuivit celui-ci, ce que nos recherches ont démontré : le Néant parachève une existence, et la féconde à travers la notion qu'en avaient les autres. Nos travaux n'ont pas démontré cela par une série de raisonnements abstraits, mais sur le plan biologique.

Karal commençait à s'intéresser aux paroles du Délégué :

— Biologique! dit-il. Mais c'est de la métaphysique!

Le Délégué sourit.

— Souvenez-vous, répliqua-t-il, de ce lointain xxe siècle qui vit pour la première fois des problèmes, appartenant jusqu'alors au domaine de la philosophie, tomber dans celui de la physique expérimentale : l'Espace et le Temps, la Matière et l'Énergie... Actuellement, les progrès de la biologie sont en passe d'annexer à celle-ci la notion d'Existence et de Néant. L'application des dernières découvertes dans ce sens a été tenue secrète. Seuls, ceux qui passent par les Laboratoires de Biologie Première en sont informés.

Karal fronça les sourcils :

— Quelle est la nature exacte de l'expérience à laquelle nous avons été soumis? dit-il.

— C'est très simple... en apparence, fit le Délégué. Il fut un temps où le potentiel d'existence des individus était très élevé parce que chacun d'eux comptait beaucoup aux yeux de plusieurs autres... (A ce propos, le nom de l'Assemblée qui gouverne les sept planètes représente un symbole d'espoir dans le retour de cette époque bouillonnante de vie.) A présent, la liberté et la paix ont éloigné les individus les uns des autres, leur ôtant par là même une partie de leur réalité. Il n'est pas jusqu'à l'attrait intersexuel qui n'en ait souffert, d'où cette multitude de couples provisoires.

— Je ne vois pas non plus... hasarda Gella.

— Attendez. Lorsque la Santé Mentale remarque la naissance d'une inclination, entre un homme et une femme, assez puissante pour les porter à prolonger leur union, elle commence à les poursuivre et à les persécuter afin d'éprouver la profondeur de leurs sentiments (la Lettre des lois est sciemment contraire à leur Esprit). Si le couple se désunit aisément, il ne présentait pas d'intérêt. S'il se rebelle et accepte les services de l'organisation pseudo-clandestine qui a pris contact avec vous, organisation rattachée en réalité aux services de la Santé Mentale, il est à suivre. Nous vous avons suivis.

Karal secoua la tête.

— Et ce simulacre de mort?

— Il ne s'agissait pas d'un simulacre. Vous avez été exécutés tous les deux.

*
* *

— Comment! s'écria Gella, épouvantée.

— Vous en avez pourtant gardé le souvenir... nota négligemment le Délégué. Mais comme vous ne croyez pas à la résurrection...

Il s'appuya au bureau de porphyre, tandis que les officiers changeaient de position.

— Voilà en fait ce qui s'est produit, dit-il. L'expérience a été menée en deux temps. D'abord, on a sacrifié Karal devant les yeux de Gella. Le « vide » laissé en elle par la mort de Karal a permis le succès de la réanimation. Ce « vide » a du reste été mesuré par les capteurs d'influx thalamiques (la densité d'existence n'ayant aucun rapport avec l'encéphalogramme cortical), et il mesure lui-même la distance que Karal a dû franchir entre la mort et la seconde existence. Dans un second temps, Karal dont les souvenirs avaient été artificiellement refoulés, a assisté à la mort de Gella. Le résultat s'est avéré excellent dans les deux cas puisque la tentative a abouti à une double résurrection.

Il y eut un long silence. Puis Gella posa encore une question :

— Et pour quelle raison, tout cela?

Le Délégué contourna son bureau, et prit une attitude solennelle :

— Parce que, dit-il lentement, toutes les fois qu'une telle expérience réussit, on assiste, chez les sujets, à l'arrêt total des processus de sénescence. Nous n'avons pas pour l'affirmer l'énorme recul nécessaire, mais il est hautement probable que vous êtes désormais tous les deux pratiquement immortels.

Dans le silence profond qui s'était fait, il conclut :

— Nizar a besoin de couples comme vous, sur Bételgeuse...

Gella tourna son regard vers les yeux de Karal. Elle y vit une éternité d'amour.

Bonnes vacances!

par JACQUES STERNBERG

A présent qu'on y était, et jusqu'au cou, il fallait bien reconnaître qu'ils s'étaient tous trompés dans leurs prévisions. Les incurables pessimistes comme les optimistes, non moins incurables sans doute. Les uns avaient, en effet, prédit que l'Ère Atomique signifierait la fin du monde, les autres qu'elle serait synonyme d'un Age d'Or et de Bonheur pour tous.

Que croire? En réalité, le monde est toujours là, à peu près intact et l'or est toujours enfoui dans les caves des banques, de même que le bonheur demeure toujours un mythe dont les chefs d'état et les sociologues pimentent leurs discours ou leurs théories. Et, pourtant, l'Ère Atomique bat son plein depuis longtemps déjà. Elle a connu tous les triomphes, toutes les apothéoses; elle nous a réservé les surprises les plus spectaculaires. Mais ces avantages abstraits mis à part, qu'y avons-nous gagné sur le plan du quotidien, du réalisme? Un surcroît d'ennuis simplement, de soucis mineurs, de taxes nouvelles et une redoutable augmentation du coût de la vie. Et aussi d'innombrables sources de tentations qui contribuent à faire de la vie de chaque individu une épuisante course à l'objet, aux multiples perfectionnements que l'on découvre sans cesse. Une course à l'argent en somme car beaucoup de choses ont été remplacées, mais rien n'a remplacé l'argent ni les lois essentielles du commerce. Et l'argent est plus que jamais synonyme de travail forcené. C'est dire que nous n'avons fait qu'amplifier la folie furieuse qui s'était emparée de ce monde depuis l'invention du moteur et de l'électricité. C'est dire aussi que jamais l'acte de gagner sa vie n'a été aussi proche d'un acte de perdition.

Que la vie soit devenue une interminable addition criblée d'opérations diverses, de soustractions en particulier, et qu'elle se déroule dans une seule explosion de factures, nul ne peut plus en douter. Et d'année en année, les choses s'aggravent, s'affirment.

Il paraît qu'au XXe siècle le gaz ménager, le mazout, le charbon ou l'électricité grevaient durement les budgets, mais comment pourrait-on comparer les prix de ces matières primitives aux barèmes hautains de l'énergie atomique qui nous est imposée de force et dévore allégrement la moitié de n'importe quel salaire? Sans compter que tout fonctionne de nos jours à l'énergie atomique. Même le presse-purée, même le réveille-matin et — qui sait? — peut-être même notre cœur. Il paraît aussi que les contributions étaient lourdes autrefois, mais encore avait-on le droit d'être chômeur ou sans ressources, ce qui n'est plus le cas : tout le monde maintenant gagne largement sa vie, tout le monde est largement taxé. Nous nageons dans l'opulence et la prospérité. A tel point qu'on nous fait même payer l'air que nous respirons dans nos appartements.

Les compteurs à air tournent rond partout et l'homme du XXIIe siècle, s'il a toujours comme ses ancêtres un pied dans la tombe, vit uniquement sur un grand pied, sans cesse hanté par le désir de gagner beaucoup et de dépenser davantage.

L'ère des petits appartements, des piétons, des indolents, des satisfaits à bas prix de leur sort appartient à un passé aussi lointain que celui des serfs ou des combats d'esclaves dans l'arène. Chaque homme se doit désormais d'avoir un standing. Plus que jamais l'homme tient à s'impressionner lui-même. Normalement il possède son pied-à-terre dans la ville où il travaille, sa maison en banlieue et une villa près de la mer, en montagne ou sur quelque planète de villégiature. Il possède obligatoirement deux voitures, l'une pour la ville où la vitesse maximum est de 20 kilomètres à l'heure, l'autre pour la route où l'on peut parfois dépasser 40 kilomètres quand le trafic n'est pas trop intense. Presque toujours il possède son hors-bord de travail car les canaux départementaux sont souvent moins fréquentés que les routes nationales. Il serait plus vain de faire le relevé de tous les perfectionnements électroniques, appareils HiFi, tableaux de bord ou petites merveilles de l'art ménager qui sont incrustés dans les murs de tous les appartements. Les dénombrer serait impossible, mais personne ne peut plus s'en passer. On n'y songe même plus. Inutile également de souligner que ces engins coûtent des fortunes et que, richesse oblige, ils sont taxés en conséquence. Cercle vicieux dans lequel l'homme court aveuglément, perdu, éperdu, ivre de courir plus vite sans même savoir exactement ce qu'il recherche.

Quant à la loi essentielle de l'existence, elle n'a guère subi de changement : qui dit achat dit salaire et le salaire, comme la santé, c'est toujours le travail.

Travail à la mesure d'une époque où tout est sophistication extrême, insondables subtilités d'une science mouvante, sans cesse en gestation. Depuis longtemps déjà, il n'est plus question de s'intéresser à son travail ou de le prendre à cœur, mais simplement de l'assumer. Comme autrefois, quand on vous envoyait casser des cailloux aux travaux forcés. Chaque emploi, même le plus humble, relié par ses caves et ses coulisses aux ondes de l'électronique est devenu un tel dédale de complexités que seuls les cerveaux artificiels peuvent encore comprendre les gestes que les corps humains accomplissent en automates. On ne demande plus à l'homme de penser, mais de se montrer efficient, de produire. L'homme avait toujours été dans l'histoire une bête de somme, à présent il est devenu une bête de sommes algébriques. Il n'a rien gagné dans cette aventure, si ce n'est une densité d'abrutissement encore plus grande que dans le passé et une constante migraine qu'heureusement la science arrive à prévenir en mélangeant de l'aspirine à toutes les denrées vendues sur le marché. Mais, en marge de ces mesures préventives, on a malgré tout dû modifier les classiques horaires qui avaient fait leurs preuves depuis le XXe siècle. N'avoir qu'un jour de repas par semaine et trois semaines de vacances par an soumettait, en effet, les hommes à un régime de surmenage tel qu'il fit pendant longtemps la fortune des psychanalystes et des asiles privés. Devant cet état de faits qui allait en s'aggravant, on dut se résigner à reviser des horaires pourtant bien pratiques, car draconiens. On changea tout. C'est ainsi que, depuis dix ans déjà, dans le monde entier, après cinq jours de travail on reçoit cinq jours de

congé. Puis on recommence. C'est la loi générale. En revanche les horaires de travail sont de quinze heures avec un quart d'heure d'interruption vers trois heures et drogue obligatoire à six heures du soir pour tenir le coup. Et on le tient. De gré ou de force.

C'est donc dans ce monde que je vis depuis trente-cinq ans. Je ne m'en félicite guère. Mais qu'y faire? Seuls les auteurs de science-fiction parlaient depuis trois siècles, avec une puérile persévérance, des voyages dans le temps. Mirage, mirage. Jusqu'à présent, personne n'a jamais réussi à quitter ce siècle. En un certain sens, c'est heureux, car s'il devait y avoir un départ organisé pour le passé ou l'avenir, en classe touriste ou même en première, bien rares seraient ceux qui resteraient dans ce siècle d'aliénés.

Il faut donc accepter les choses telles qu'elles sont, en admettant qu'on ne peut guère les changer. Il nous reste, à titre de consolation, cette faculté de résignation que nous tenons de nos ancêtres les plus lointains et les petites maximes que l'esprit inventif de l'homme s'est forgées. C'est la vie. Tant qu'il y en a, il y a de l'espoir. Faut s'y faire. Comme on fait son lit, on se mouche. Honni soit qui mal y rance. L'union fait la fosse. Faute de grives, on mange des perles. Et ainsi de suite. A petits pas, à petits mots résignés, du berceau au tombeau. Et puis quoi, vivre avant Jésus-Christ ou sous Charlemagne, au XIXe ou au XXIIe siècle, cela n'avait jamais empêché personne de crever. Et à quoi bon penser à bien vivre puisque, de toute façon, il fallait mal mourir. Tout cela ne valait même pas la peine d'imaginer quelques remaniements de principe. Mieux valait encore ne pas trop y penser et prendre les choses comme elles venaient.

Et sourire, par exemple, puisque demain j'ai congé. Cinq jours de repos à passer dans le vacarme Haute Fidélité des auditions de détente ou dans les embouteillages sur les routes ou encore dans l'explosion agressivement bariolée des milliers de spectacles laxatifs qui s'abattent en permanence sur les salariés de ce monde. A moins de partir en vacances pour quelques jours sur un autre monde. Un monde de calme, puisque le tapage humain n'a pas encore réussi à contaminer toutes les galaxies. J'y pense et cela me paraît une solution précaire, banale certes, mais acceptable. Et il faut dire qu'il y a bien quinze jours que je n'ai pas quitté la Terre et ma santé s'en ressent. Un changement d'air ne peut que me faire le plus grand bien.

La décision étant prise, le reste n'est plus qu'une question de routine. Il suffit de se rendre aux adresses qu'il faut, suivre les guides et les panneaux indicateurs qui criblent ce monde, payer sans cesse et tout s'accomplit sans bavures, car la planète a dans ses entrailles des rouages administratifs tellement bien huilés que même le désordre est subtilement organisé, mis au point, rodé.

Après avoir pris un plat unique-total pour ne pas perdre de temps, je me rends donc à l'agence Pook, département des mondes étrangers, troisième étage, où, dans un décor de mobiles, de variations lumineuses et de taches abstraites, les harmonies d'un éternel concerto sidéral incitent les hésitants au départ.

— What can I do for you? me demande la jeune femme qui m'accueille, consciente du fait que, depuis bien des siècles déjà, les américains voyagent plus volontiers que les autres.

Je m'étonne cependant, je n'ai pas mis ma cravate étrangère ce matin.

— I should be glad de consulter quelques prospectus, lui dis-je pour lui faire comprendre sans trop de brusquerie que l'anglais n'est que ma langue paternelle.

— Comment désirez-vous les regarder? s'inquiète-t-elle. En TV. full color? En relief HiFi 3 D.? En odorascope? Ou préférez-vous entendre notre catalogue parlé dans une cabine d'audition?

— Des prospectus suffiront.

La jeune femme me remet une liasse de prospectus avec l'air de ceux qui se méfient d'instinct des clients accommodants et peu enclins à bénéficier des scintillements de l'époque. Il faut dire que bien rares sont ceux qui acceptent encore de lire quoi que ce soit, alors que l'image et le son font partout la loi. Je reste confondu en feuilletant les prospectus. Quel choix! Depuis que les hommes ont conquis les étoiles le choix des voyages proposés par les agences a pris des proportions qui semblent défier l'esprit humain. Où aller? Le plus difficile est encore de prendre une décision. Mais demeurer sur Terre me paraît un peu absurde alors que j'ai cinq jours devant moi.

J'essaie de faire un tri, de voir clair, mais en réalité après quelques secondes tout danse devant moi et se brouille. Je vois bariolé surtout, car le technicolor a tellement bien envahi ce monde qu'on se demande si la nuit s'inscrit encore en noir et blanc sur cette planète. Et le papier glacé des prospectus comme la quadrichromie flattent souvent certains paysages qui se révèlent moins saisissants en réalité qu'en pleine page des catalogues. Cela sans parler des mondes que je connais et où je n'ai pas envie de remettre les pieds. Je regarde, je touche des pages en relief, je hume des paysages olfactifs, j'essaie de rêver et de me créer des mirages enchanteurs, mais en vain. Pour donner prise au rêve, il faut savoir que toute réalité est hors d'atteinte. Ce n'est évidemment pas le cas, plus rien n'est hors d'atteinte, pas même l'impossible. Il faut pourtant que je me décide sans délai, car la plupart des fusées partent entre midi et une heure.

Inutile de penser à la planète K. 02 où l'on fait en ce moment des expériences atomiques dans le cadre des grandes manœuvres de printemps. T. 23 me rappelle de ternes vacances l'an dernier sous un vent gris et laiteux, sucré et douceâtre, tellement opaque en plus que je me demande encore aujourd'hui si ce monde était oui ou non doté d'un paysage. U. 11 paraît plus tentant d'après les prospectus, mais seuls les tuberculeux peuvent y débarquer. L'attrait de G. 34 n'est pas moins grand et je me laisserais bien tenter si la Paramount n'avait eu l'idée de transformer le paysage de ce monde en un spectacle permanent : Son, Odeur et Lumière. Sur O. 8 le racisme règne et les blancs ne sont pas admis. Et sur H. 54 il faut attendre l'hiver avant d'y séjourner car les larves de ce monde secrètent au printemps une bave qui recouvre tout le paysage.

Mieux vaut encore demander conseil à l'employée mise en hibernation sous l'écriteau « Informations » dans une petite cage de verre. Je branche le micro et lui dicte lentement mes questions.

— Je cherche à prendre des vacances extra-terrestres, mais je dois être revenu dans cinq jours.

Sans ouvrir les yeux, sans aucune expression, presque sans bouger, elle consulte en somnambule son horaire et sa carte du ciel.

— Il y a bien R. 4 qui n'est qu'à quelques millions de kilomètres de la Terre, mais vous n'avez plus que dix secondes pour prendre la fusée de midi et demie.

— C'est trop peu?

— Je le crains. Il y aurait bien R. 33 où la nature est très agréablement chauffée par l'agence en cette saison, mais il n'y a pas de fusée de retour avant la semaine prochaine.

— Et F. 04?

— Cette planète est malheureusement rayée du catalogue. On ne retrouve plus son emplacement exact depuis quelques jours. Je vous conseillerais bien M. 77...

— On dit qu'il fait froid là-bas.

— Pas tellement. Si vous êtes chaudement vêtu vous pourrez y prendre un bain par n'importe quel temps.

Tout cela ne me paraît pas bien tentant. J'en viens à me demander si je ne vais pas tout simplement rester sur Terre et partir vers l'une des plages de l'océan Arthritique qui submerge depuis vingt ans l'Arizona. A moins de prendre mon billet pour P. 4, monde que je connais bien puisque j'y ai passé presque toutes mes vavances quand j'étais jeune.

J'arrive sur P. 4 en fin d'après-midi après un voyage sans histoire et c'est avec quelque sentimentalité que je retrouve, près d'une colline, le petit pavillon qui appartient à notre famille depuis deux générations. Je suis assuré de le retrouver toujours en bon état, immaculé, car rien ne subit jamais une altération quelconque sur P. 4, monde sans poussière, sans scories et sans microbes. Les couleurs elles-mêmes restent ce qu'elles sont en marge des saisons, à peine visibles, délavées, tellement discrètes qu'on pourrait les croire transparentes. Couleurs en harmonie avec une nature de mousse et de sable étincelant, d'aiguilles cristallines et de choses moelleuses, de mille brindilles qui scintillent sous le soleil de ce monde comme les étincelles d'un gigantesque lustre de cristal. Quant à l'air, il n'est jamais troublé par quelque brise et l'eau n'a que la densité d'une bulle, elle dévale en torrent sans bruissement, à moitié liquide, à moitié gazeuse. La vie est douce et simple sur ce monde sans tornades, sans orages et sans cataclysmes. Et les Translucides, qui vivent en troupeaux sur cette planète, ne sont pas moins doux.

Ovipares, multivores, strangolèdes, sans doute apostalides, ménocènes, mais cependant argigores, les Translucides sont de hautes méduses bipèdes, inconsistantes, à moitié immatérielles selon la température et extrêmement malléables. On pourrait même jurer que leur unique activité est de changer lentement de forme. Ils ne pensent qu'à survivre, ce qui leur est facile car ils n'ont pas d'ennemis à vaincre, pas d'obstacles à surmonter. Et dans un climat d'une extrême langueur ils dévorent méthodiquement leur planète et leurs énormes yeux languides reflètent en permanence un désespoir d'une singulière insistance. Ils ne parlent pas, ils se plaignent sur une seule note basse, toujours la même. Toute leur civilisation semble contenue dans cette note de détresse, cet éternel reproche qu'ils semblent adresser au ciel.

Comme P. 4 ne contient ni métaux précieux ni richesses naturelles et que rien ne peut y être commercialement exploité, pas même la texture désincarnée des Translucides, les Terriens n'ont jamais songé à faire de ce monde une colonie, de même que personne n'a jamais eu l'intention de mettre les Translucides sous protectorat terrestre. Qu'aurait-on fait d'êtres qui mettent une heure ou deux heures à avaler une simple feuille d'arbre et qui, par ailleurs, peuvent se rendre complètement invisibles quand ils le veulent. Voilà pourquoi on ne rencontre sur P. 4 que quelques rares estivants et que la paix règne en cet endroit.

Il y a pourtant, comme partout dans l'univers, certains inconvénients sur P. 4. Et d'abord, les nuits.

En effet, si les journées marinent dans un calme ennui, les nuits en revanche semblent appartenir à quelque lancinant cauchemar savamment mis en scène, inoffensif d'ailleurs, mais assez pénible à supporter.

La nuit, ici, est le repaire inexplicable des fluctuations des impondérables et des subtiles métamorphoses. Mirages, hallucinations, apparitions? On ne l'a jamais compris, mais dès le coucher du soleil, l'informe et l'impalpable dictent leur loi. Des taches de couleurs dégoulinent dans l'air à l'intérieur des maisons, des bulles de sang éclatent à ras du parquet, des tiges décharnées surgissent au ralenti hors du plafond. Les murs se remplissent de bruissements comme s'ils devenaient le lieu de rassemblement de millions de termites, le silence est entrecoupé de cris impossibles à définir et de mirages hurlants, des lueurs fantômales engagent une lutte visqueuse avec des formes mouvantes. Et dans ce cauchemar, le rôle le plus inquiétant est encore celui que jouent les Translucides qui accomplissent la nuit, à leur insu sans doute, des prouesses que jamais ils n'accomplissent en plein jour. Ils traversent les murs, comme ils arrivent à se faufiler sous les portes, s'évanouissent dans l'air pour se recréer un peu plus tard et quand je m'éveille la nuit je retrouve toujours une quantité de Translucides autour de moi, figés ou s'étirant dans quelque geste de pieuvre agonisante. Dans l'obscurité ils sont phosphorescents ou simplement transparents et je puis les voir errer sur mon lit, le long des murs ou au plafond, effrayants et pourtant pacifiques, comme de flasques bocaux dans lesquels on peut suivre chaque mouvement de leurs organes larvaires. Parfois ils s'allongent près de moi, étalés comme d'énormes flaques de lait dont le contact évoque celui d'un marbre enduit de colle. Lorsque j'ouvre les yeux, je rencontre, en général, près de mon regard le regard de leurs immenses yeux liquides, si doux, d'autant plus inquiétant. Et la nuit, leur chant monocorde devient une seule plainte continue comme le râle de quelque chien écrasé. L'écouter sans terreur ne va pas sans entraînement. Voir les Translucides devenir de plus en plus flasques quand ils râlent et virer parfois du blême au vert n'est pas tellement agréable non plus. Et parfois je me dis que pour supporter ces nuits en compagnie d'un troupeau de larves plaintives il faut vraiment avoir l'amour et l'habitude d'un monde comme P. 4.

Amour sans doute difficile à expliquer car en fin de compte les journées ne sont pas tellement agréables non plus sur P. 4 où les distractions sont strictement inexistantes. Certes, il serait rafraîchissant de prendre des bains dans l'eau gazeuse et vaporeuse des cascades jaunes, mais je sais que l'eau

de P. 4 arrache la peau de l'homme quand elle s'évapore. Il serait fort tentant aussi de se rouler dans le sable argenté des hautes berges, mais inutile de prendre ce risque car le sable de ce monde attaque la chair avec autant d'agressivité qu'une horde de fourmis rouges. Il ne serait pas moins grisant de courir dans la savane flamboyante de la plaine si les hautes herbes ne coupaient pas comme des rasoirs qui secrètent d'ailleurs quelque subtil venin.

Ma seule distraction est en somme de rester sur le seuil de mon pavillon en me disant qu'il fait bon vivre ici, que le paysage a vraiment son charme et que les Translucides, avec leur lenteur de parasites, sont décidément des créatures faciles à vivre et de bonne compagnie.

Et puis, quelle cure de repos, même s'il est presqu'impossible de dormir la nuit, même si je ne puis m'allonger nulle part. Mais les trèves n'ont qu'un temps. Après quatre jours, les vacances tirent à leur fin et je dois penser à regagner la Terre pour être au bureau demain matin.

A la base de P. 4 je prends donc la fusée de 15 h 30 qui doit arriver dans la soirée sur Terre. Nous ne sommes que trois passagers que déjà l'on gave, pour rattraper le temps perdu, de musique douce, de slogans publicitaires, d'informations, de consignes et d'images du Monde en Marche. Aucun doute, nous revenons à la vie normale.

— Bon retour, nous souhaite la space-hostess dont l'unique fonction est de débiter en tranches des formules de politesse.

Souhait qui reste sans effet, car le retour nous réserve un imprévu de choc. Au moment où nous filons au large de T. 43, un des navigateurs nous annonce avec la plus parfaite indifférence que nous avons dévié de la trajectoire prévue et que nous sommes condamnés à tourner pendant un an autour de la planète T. 43 dont nous devenons le satellite artificiel. Voilà qui nous ramène aux inconvénients des balbutiements interplanétaires.

Je ne dis rien, plus résigné que les deux autres passagers dont l'un doit être père de famille dans quelques jours alors que l'autre se met à hurler que personne dans son entreprise ne pourra faire l'échéance de ce mois sans lui. Mais il ne suffit pas de crier pour effacer les inexorables lois de l'espace.

— Nous resterons en communication avec la terre, dit le navigateur pour nous rassurer. Nous recevrons des vivres, du carburant et même du courrier. Mais nous ne pourrons pas atterrir avant un an. C'est ainsi.

J'aurais dû emporter quelques livres. Il est vrai qu'il nous reste la télévision, la publicité haute fidélité, le technicolor et autres relents de la civilisation si lointaine et pourtant si proche. Civilisation qui pense à nous, car, dès le lendemain, je reçois un câblogramme de mon bureau. Il est explicite : « Avons appris avec regret que vous êtes bloqué dans l'espace. Vous enverrons régulièrement travail à faire. Faites effort pour écrire plus lisiblement que d'habitude. Serons malgré tout obligés de déduire une journée de travail de votre salaire. »

Combien rassurant! Le monde ne nous oublie pas.

En effet, un jour plus tard, je reçois sous pli scellé une importante liasse de documents à étudier avant de les donner aux machines électroniques qui les avaleront dans le fracas de la goinfrerie commerciale. On se croirait sur Terre, vraiment. Et quelle joie de revoir le papier à en-tête de la firme qui

m'emploie, sa devise et son aigle stylisé qui semble respirer à pleins poumons la fierté de planer si haut dans le ciel. Par le même courrier j'ai d'ailleurs reçu plusieurs factures et la redevance de principe sur les engins d'une puissance supérieure à 15 watts. Il ne faut pas désespérer. Nous sommes loin de la Terre, mais près de nos créanciers. Et nos employeurs pensent à nous.

Demain, je recevrai sans doute le relevé des contributions indirectes sur les locaux détaxés, puis celui des contributions directes sur les taxes locales. Ensuite viendront l'impôt mensuel sur la voiture rurale ayant plus de 10 000 kilomètres à son actif. Et la taxe d'honneur pour la régularisation des versements forfaitaires relatifs à certaines recettes des professions non commerciales, ou la majoration s'appliquant à toute altitude excédant 20 000 kilomètres. Et ainsi de suite. Il est vrai qu'à la fin du mois je toucherai mon salaire, déduction faite de toute prime de présence, il s'entend.

Quant au loyer que nous réclamera la Compagnie propriétaire de cette fusée, il sera certainement élevé. Cela sans parler des assurances et taxes spatiales que nous aurons à assumer.

L'année s'annonce dure, même si notre situation est élevée. Il faudra travailler jour et nuit pour payer tout cela. Mais qu'y faire? Tant va la fusée au ciel qu'elle finit par s'y perdre. Cela aurait pu être pire : nous aurions pu être condamnés à tourner pendant l'éternité autour de cette planète. C'est la vie. Elle continue. Il en faut plus que cela pour lui échapper. Écoutons plutôt son murmure rassurant. Déjà la radio annonce qu'une tornade a fait cinq mille victimes au Japon, qu'une violente manifestation anti-terrienne a éclaté sur G. 87 où la guerre est imminente et que le secret de jouvence est dans l'emploi du dentifrice Colgate.

Allons. Nous crèverons en Terriens, c'est certain, même si cela doit se passer loin de notre chère patrie. Nul ne peut échapper à son destin.

Escale en permanence

par JEAN-PAUL TOROK

Le navire ne fait pas escale à Aïléphon, mais je ne le regrette pas, quoique les horizons y soient réputés pour leur splendeur; la race qui l'habite est télépathe, bien sûr, mais les ondes émises dans une fréquence non-identifiable ne sont que rarement perceptibles aux étrangers. C'est dommage, car les hommes y sont, paraît-il, fort beaux.

Nous sommes encore à plusieurs milliers de parsecs de la planète Terre. J'ai choisi le système solaire en raison de son relatif isolement dans la galaxie; je ne crois pas que d'autres filles de mon peuple y soient jamais allées. C'est un terrain vierge de toute prospection.

Il y aura bientôt deux ans que j'erre dans l'espace, d'étoile en étoile. Je commence à m'y reconnaître un peu, j'ai déjà quelques points de repère.

On plaisante beaucoup chez moi celles qui reviennent (c'est un événement assez rare, il faut bien le dire). Elles trainent le reste de leur vie de cité en cité, donnant des conférences, décrivant les mondes qu'elles ont parcourus, les étranges formes de vie qu'elles ont côtoyées. On a tort d'être cruel envers elles, car elles sont fort utiles pour conseiller celles qui partent. Peut-être, si je ne trouve pas, partagerai-je un jour leur sort. Je me souviens d'une de ces vieilles filles, devant un auditoire moqueur d'adolescentes, les yeux éteints, comme brûlés par la vue de trop de merveilles... Elle dévidait d'une voix mécanique le récit de sa quête, de ses occasions manquées, de ses désillusions.

Je sais bien que nos coutumes paraissent étranges à tous les habitants des autres mondes. Elles remontent si loin dans le passé que nous-mêmes en ignorons les raisons. Les mystiques parlent, en termes voilés, de la mission qui nous est échue d'être « les Libres Étoiles de la Galaxie ». Chaque années, après de longues initiations aux multiples formes de l'amour, les plus belles parmi les jeunes filles de seize ans partent à l'aventure dans l'espace à la recherche de celui à qui elles consacreront leur vie. Nous ne pouvons aimer qu'une fois, mais cette unique fois nous poussons l'amour jusque dans ses limites extrêmes. Nous nous engageons pour toujours, aussi l'être de notre choix est-il l'objet de longues recherches, car nous ne pouvons nous permettre de nous tromper. Souvent les créatures que nous visitons sont tellement différentes de nous que même l'amorce d'une communication est impossible. Il est très difficile de rencontrer des êtres qui soient parfaitement à notre image, bien que dans l'infinie variété des races plusieurs types en soient assez proches. C'est dans ces cas-là qu'il nous faut faire très attention, et ne pas nous illusionner, car tôt ou tard la découverte d'une différence, même infime, rendrait l'échec inévitable.

Mes compagnons de voyage me tiennent à l'écart. Je ne parle pas naturellement de ceux qui sont incapables de me percevoir. Les autres se savent physiquement ou mentalement trop éloignés de moi pour oser entrer en communication.

Les filles d'Ilesylve sont célèbres dans toute la galaxie, ainsi que l'objet de leur quête. Notre beauté, qui est au delà de ce que connaissent même les mondes les plus évolués, est légendaire. On raconte que les habitants des étoiles inférieures nous adorent comme des divinités; certaines d'entre nous s'y sont réfugiées, vivant dans des délices perpétuelles, jouissant de l'amour de leurs milliers d'adorateurs.

Je me souviens qu'il y a très longtemps certains philosophes d'Ilesylve s'étonnèrent que la notion d'un beau absolu soit universellement répandue à partir d'un certain degré d'évolution, chez des races aussi dissemblables de corps et d'esprit que toutes celles qui vivent dans l'espace. Je sais par exemple que le steward de l'astronef, pourtant dénué du sens de la vue (l'équipage des navires interspatiaux est normalement aveugle) est violemment ému lorsqu'il passe à mon côté. Quant à moi, serait-il le plus parfait représentant de sa race, que je ne cesserais de le trouver très déplaisant. Bien sûr, cet homme est sensibilisé particulièrement à la beauté relative de son espèce, mais il sait que ma beauté la transcende infiniment.

...Je rêve de celui que je rencontrerai un jour, pour qui je ne serai pas qu'un idéal, mais l'objet adorablement tangible et caressable de l'amour.

Je ne choisis pas au hasard mes escales. Je n'ai nullement l'intention de visiter les larvaires Aspelles, ni les Myrles, qui sont de grands nuages colloïdaux aux désirs énigmatiques. Une de nos plaisanteries coutumières au moment du départ est de nous donner rendez-vous chez les Grêles, qui, comme chacun sait, sont asexués.

C'est après de mûres réflexions que je décidai de me diriger vers la Terre. Dans le *Guide des Voyageurs de l'Espace*, les Terriens sont présentés comme des êtres physiquement semblables à nous, et doués d'une forme d'intelligence qui ne nous est pas étrangère. L'étude de leur littérature permet d'affirmer qu'il existe chez eux une conception acceptable des rapports entre les deux sexes, quoique assez peu évoluée, semble-t-il; mais je ne veux pas faire de généralités.

Oui, en vérité, les images que j'ai vues de ces Terriens me laissent penser qu'ils pourraient bien être les hommes les plus proches de moi que je puisse jamais découvrir.

Il y a une difficulté : le Guide insiste sur le fait que ces Terriens ignorent encore tous des voyages interstellaires et, chose incroyable, ne se doutent même pas qu'il existe en dehors du leur des milliers de mondes habités. Aussi les formalités d'escale sur Terre sont-elles d'une extrême rigueur. Il paraît, en effet, que la simple vue d'un Arcturien tricéphale (type pourtant très courant d'humanité) suffirait à leur faire perdre la tête... Seuls des êtres dont l'extérieur est rigoureusement semblable au leur ont la permission de séjourner chez les Terriens, encore que la plupart de ceux qui s'y sont risqués y aient subi des sévices incroyables. Le Guide cite certains cas de voyageurs qui, voulant employer leur séjour clandestin à faire œuvre littéraire ou artistique, se virent

bientôt enfermés dans ce que les aborigènes appellent « prison », ou « asile ». Depuis, une des conditions *sine qua non* d'un séjour sur Terre est de ne révéler en aucun cas, même indirectement, son origine extra-planétaire.

Nous passons au large d'une, puis de deux planètes. Je me penche vers le hublot; la Terre apparaît et grandit de minute en minute; le steward m'apprend que je suis la première à descendre ici depuis une vingtaine d'années. Évidemment, explique-t-il, la méthode classique de débarquement est inconcevable sur cette planète. Il va me falloir transister directement à travers son atmosphère; l'astronef vibre lorsque nous en pénétrons les couches supérieures. Le steward me dit de ne pas m'inquiéter; tout est prévu pour que mon arrivée passe aussi inaperçue que possible.

Je me revêts d'un habit conçu sur le modèle de ceux que portent les indigènes; il est incroyablement incommode et me couvre de partout; mes jambes sont emprisonnées dans une sorte de fourreau et ma gorge est comprimée dans un ridicule assemblage. Je me promets de me débarrasser de tout cela dès que j'en aurai l'occasion.

Je me dirige vers le sas d'évacuation, spécialement aménagé pour la circonstance. La porte se ferme hermétiquement derrière moi. Le dispositif de télékinèse se met en marche. La lumière faiblit, bientôt l'obscurité est complète. Je ne sais plus très bien où je suis. Le bourdonnement se transforme en une plainte mélodieuse qui monte interminablement... Mes bras étendus tâtonnent dans le vide. Une note aiguë s'éternise, je me sens tournoyer dans le noir, et lentement je perds connaissance...

*
* *

...Lorsque je revins à moi, j'étais dans un autre monde. Un monde inconcevable, obéissant à des lois qui auraient passé pour absurdes, même aux extrêmes frontières de la galaxie. Un monde qui n'était pas la Terre, pas plus qu'aucun autre monde connu, un monde situé hors de l'espace et du temps, dans une dimension que nul esprit ne saurait appréhender.

Lorsque je revins à moi, ce fut dans un paysage étrange, qui me rappela vaguement certains sites terrestres, montagneux et déserts, dont j'avais vu des photographies, mais ici le moindre détail semblait factice, comme dans un décor en trompe-l'œil. Les couleurs étaient vives, criardes, mais la lumière ne venait de nulle part, et le ciel d'un bleu éclatant était vide de tout soleil. Une affreuse musique s'éleva, puis laissa place à un sifflement qui venait d'en haut; et dans le ciel apparut un engin de forme bizarre, qui me fit penser aux plus folles divagations de ce que nous appelons chez nous « l'art pré-spatial » ou « intuitionnel ». Qu'un tel appareil pût voler tenait du miracle. Il se posa non loin de moi; la musique éclata en notes brèves, discordantes; une ouverture se dessina sur la coque, et il sortit...

C'était un Terrien de toute évidence, bien qu'il fût vêtu d'une incongrue combinaison faite d'une matière bleuâtre qui moulait étroitement ses formes. Il fit quelques pas, et se libéra d'une ridicule boule de verre qu'il portait sur les épaules. Je vis qu'il était très beau, son regard seul était une caresse. Il vint

à moi et, dans un discours confus et débité d'une voix mécanique, m'expliqua qu'il venait de la Terre, et qu'il avait voyagé trois mois avant d'arriver sur Vénus. Je savais qu'il mentait, que nous n'étions pas sur Vénus, que les Terriens étaient loin d'avoir trouvé le moyen de quitter leur planète, mais j'étais trop fascinée pour oser le contredire. Je lui tendis les bras. Il était le premier homme à qui je me livrais, et je savais qu'il n'y en aurait pas d'autres après lui; dès l'instant de notre rencontre je l'avais choisi, et jamais plus je ne le quitterais. Telles sont les filles d'Ilesylve, et leur amour est éternel.

J'étais contre son épaule; il me parlait doucement en caressant mes cheveux. Je fixai ses yeux, et tentai de lui imposer ma pensée, mais il y resta insensible; cela n'avait pas d'importance : je savais qu'il m'aimait.

...Lentement le paysage s'évanouit, l'obscurité se fit un instant, puis un vaste palais aux mille colonnes se matérialisa autour de nous; nous étions couchés sur un tapis d'argent au bord d'une piscine à l'eau rosâtre; j'étais tout contre lui, sa voix s'élevait tendrement, mais ce qu'il disait était tellement absurde que je cessai d'y prêter attention. J'étais heureuse.

La lumière baissa à nouveau, et le palais disparut. Cela m'était bien égal, puisque nous étions ensemble. Je cessai bientôt de m'étonner de ces imprévisibles changements, de ces sautes dans le temps et l'espace. Les moments de transition étaient plus ou moins longs, mais j'avais confiance, je savais qu'il ne me quitterait pas.

Même quand, revenus au lieu désert de notre rencontre, nous nous dîmes adieu en nous embrassant avec une tendresse nouvelle, et qu'il rentra à l'intérieur de sa machine dressée vers le ciel, même alors je sus qu'il reviendrait. La fusée s'éleva lentement avec une trainée violette, une longue phrase musicale se déploya et mourut, cependant que tout se diluait dans une blancheur de fin du monde.

Lorsque je revins à moi, après un laps de temps que je ne pus évaluer, la musique qui avait accompagné son arrivée s'élevait à nouveau et dans un sifflement familier apparut son navire au plus haut du ciel. Il revenait, celui que j'aimais pour l'éternité. Il allait me prendre dans ses bras. Nous referons éternellement les gestes de l'amour, sans jamais en épuiser les délices...

Je suis la seule fille d'Ilesylve à avoir découvert l'amour parfait, celui qui n'aura jamais de fin, puisque dans ce monde étrange où nous vivons le cours du temps revêt une forme cyclique.

*
* *

EXTRAIT DE « NÉGATIF », REVUE DE CINÉMA, N° DE MAI 1960

...A une époque où les propagandistes de l'amour bourgeois et les spécialistes du film pro-flic tentent d'aveugler les écrans, l'incandescence de l'amour continue à irradier des mille feux du vertige ces mêmes écrans sur-multipliés à la faveur de certains films qui constituent, à cent lieues des préoccupations desséchantes de la vaine intellectualité, le seul véritable cinéma de notre temps.

Nous savions depuis nombre d'années que la science-fiction était une très

exaltante source de ce merveilleux que les fossoyeurs de la production cinématographique ne cessent d'enterrer sous le poids de leur bêtise et de leur prétention.

A ceux qui aiment encore le vrai cinéma, celui de Méliès et de Léni, nous ne saurions trop conseiller de se précipiter dans la petite salle des boulevards où passe actuellement « La Fille de l'Espace ».

Frank W. Keaton, spécialiste à Hollywood des « B. Pictures », *a réussi là, bien malgré lui je pense, un film-diamant qui brille, grâce à la femme la plus belle et la plus mystérieuse de toute l'histoire du cinéma, des rayons aveuglants de l'amour. Ce film est un véritable hurlement de désir exacerbé, un appel frénétique à l'amour fou, une victoire absolue remportée sur les ignobles impératifs de la morale et de la religion.*

...Une femme est seule sur une planète étrange, elle attend avec la plus folle intensité celui qu'elle aime déjà avant de le connaître, et qui ne peut manquer de se rendre à ce rendez-vous fixé de toute éternité.

Le visage de cette femme, d'une beauté qui n'est pas de ce monde, *sublime de liberté et de passion, ne cesse de hanter mes rêves...*

Cette femme et l'homme qu'elle aime vivront un grand amour dans ce monde inconnu, aux magiques fontaines, aux mystérieux palais. Et si, à la fin, l'homme est forcé de repartir dans sa fusée, nous savons bien qu'il reviendra, car maintenant la Terre n'a plus de signification pour lui, il a trouvé l'amour, il brisera tous les tabous pour retourner vers celle qui l'attend avec confiance.

J'ai vu quatre fois ce chef-d'œuvre absolu, et il m'a fallu me rendre à l'évidence : le nom de cette femme sublime ne figure pas au générique! L'enquête à laquelle je me suis livré auprès de nombreux spécialistes est restée vaine.

Je pose au monde entier cette question dont dépend tout *pour moi : Qui est-elle?*

Mais existe-t-elle seulement?

Le réfractaire

par FRANÇOIS VALORBE

Vos manchettes sont presque sèches. A cette heure-ci, elles devraient être humides jusqu'au tiers de l'avant-bras, vous ne l'ignorez pas. Je me contenterai d'un avertissement pour cette fois, mais si je vous y reprends, je me verrai obligé de vous signaler. Tenez-vous le pour dit.

Ainsi s'exprimait l'Inspecteur du Devoir, entré par surprise, selon la tactique recommandée par ses supérieurs, au domicile de L. R. B. 397. Pris sur le fait, ce dernier essaya humblement de se défendre.

— Je vous fais mes excuses, Monsieur l'Inspecteur. J'allais justement les retremper. C'est qu'il a fait très chaud et sec ce matin et alors, l'évaporation...

— N'insistez pas, vous êtes dans votre tort, reprit l'inspecteur, et vos raisons ne valent rien.

— Eh oui! bien sûr. Pardonnez-moi ce moment d'inattention.

— N'y revenez pas, L. R. B. 379.

— 397, rectifia poliment le particulier, sur la pointe de la langue.

— Ah! oui, 397. J'avais interverti les chiffres.

Cette minime faute professionnelle reconnue, l'inspecteur ajouta sur un ton conciliant :

— Je veux bien que ce soit une erreur de conduite plus que du laisser-aller. Mais il était 11 h 23 pile quand je vous ai surpris, la minute de faîte pour un gris-jaune la dièze mineur du groupe B 300, et vous n'avez que ça à faire. Ne dites pas que vous n'avez pas le temps. Je fais mon métier, soyez bon citoyen.

— Certes, certes, Monsieur l'Inspecteur. C'est une distraction inadmissible, je m'en rends bien compte.

— Inadmissible, je ne vous le fais pas dire. A 11 h 23, un 18 août, vos poignets doivent être à tordre. Vous êtes marié, il n'y a pas eu de panne d'eau ce matin dans votre secteur...

— Il n'y en a eu nulle part en Eurafrasie depuis trente-neuf ans.

— Justement! Ne m'interrompez pas! Une femme, pas de panne d'eau, un air-conditionnement qui fonctionne, vous êtes inexcusable. Allons, mon ami, n'attendez pas qu'on vous coupe la viande ou le pain. Tiens, mais au fait!

Il tira de son porte-documents un dossier, du dossier un cahier abécédaire et trouva sans hésiter la page concernant L. R. B. 397.

— Oui. C'est ce qu'il me semblait. Vous devez encore près de 7 mois de mérite sur l'appartement. Montrez-moi vos fenêtres.

L. R. B. 397 eut le sourire du bon écolier qui s'attend à être félicité par le maître pour sa carte de cosmographie digne d'un cartographe du Bureau

Intergalactique. Les deux hommes franchirent la distance de 2 m 70 environ — c'était un appartement cossu — qui les séparait de la fenêtre la plus proche. L'inspecteur mit ses lunettes et scruta la vitre. Un œil distrait n'y eût vu que des chiures de mouches, à supposer qu'il vît quelque chose. L'œil professionnellement prévenu du visiteur intempestif suivit du haut en bas et point par point le pointillé infiniment fin dessiné par l'habitant. C'était une sorte d'X dont les branches supérieures, au lieu de se rejoindre au centre, s'incurvaient avant leur point de rencontre idéal pour s'écarter à nouveau vers le bas en un tremblement cardiaque. Chaque minuscule point noir était entouré d'un imperceptible cercle rose, lui-même ceint d'un cercle bleu pâle à peu près invisible. Les points et les cercles avaient dû être gravés un par un, puis remplis d'encres indélébiles. Il avait fallu dessiner chaque carreau sur une table avant de le poser dans son cadre de fenêtre.

L. R. B. 397 n'était pas peu fier des 123 carreaux ratés ou cassés et des 17.112 heures que sa femme (L. R. B. 398) et lui s'étaient partagés pour accomplir cet « ouvrage du mérite » sur leurs quatre fenêtres au cours de neuf années d'occupation des lieux. Cela avait absorbé le plus clair de leur temps et leurs forces vives. Aussi restaient-ils sans enfants. Plus que 43 grammes de rognures d'ongles, de *leurs* rognures d'ongles, pour achever la décoration imposée de leurs deux abat-jour réglementaires et ils deviendraient inamovibles. Lait le matin, pastilles de calcium à tous les repas pour être sûrs de finir dans les temps du plan.

Il alla tremper les poignets de sa chemise sous le robinet par souci de zèle et revint bien vite auprès de l'inspecteur qui achevait son examen. Le fonctionnaire rengaina ses lunettes.

— Il n'y a rien à redire. Brillante exécution de la tâche, pas un défaut. Je vous fais confiance pour les autres fenêtres.

Il s'éclaircit la voix et tapota l'épaule de l'administré d'un geste qu'il voulait paternel.

— Allons! Ce serait dommage que pour des vétilles... Bravo tout de même! Mais, par Alpha du Centaure, n'oubliez pas les détails! Allez! Au revoir et bon courage!

— Au revoir, Monsieur l'Inspecteur. Et merci de votre indulgence. Je vous promets que...

Mais déjà la porte d'entrée s'était refermée et le léger bruissement du *Monair* de l'inspecteur s'envolant parvenait aux oreilles de L. R. B. 397.

*
* *

L'Inspecteur du Devoir T. Y. C. 19 — que ses collègues appelaient familièrement « Tic » — n'aimait pas son métier. Il avait horreur de s'immiscer indiscrètement dans la vie de ses semblables, de les réprimander, de se mêler de ce qui — selon son éthique personnelle — ne le regardait pas. Mais c'était un des très rares métiers qui subsistaient, au sens ancien du mot métier. Et toute activité professionnelle lui paraissait préférable à l'accomplissement obligatoire et rituel des tâches aussi variées que parfaitement inutiles auxquelles

l'État contraignait 999 sur 1 000 de ses contemporains, sous le prétexte qu'ils eussent à gagner leur vie, en ce début du XXIIIe siècle.

Car la vie avait beaucoup changé au cours des deux derniers siècles. La planète était socialement unifiée depuis près de 80 ans et ses douze milliards d'habitants n'y parlaient qu'une seule langue. La politique avait cédé la place à l'administration. Et, comme les habitants du XXe siècle avaient pu l'entrevoir, l'accélération géométrique des progrès scientifiques avait peu à peu éliminé de la vie économique toute intervention manuelle et *presque* toute participation intellectuelle, tant à l'échelon individuel que collectif. Non seulement les machines effectuaient elles-mêmes et, aurait-on dit, spontanément, toutes les tâches des plus simples aux plus complexes, mais ces machines à action directe étaient fabriquées, contrôlées et éventuellement réparées par d'autres machines infaillibles et indestructibles, auprès desquelles les cerveaux électroniques de 1960 faisaient figure de joujoux primaires. L'homme était enfin servi. Oh! Pour être servi, il était servi! A peine 5 000 savants et ingénieurs supervisaient la marche de l'appareillage technique du globe terrestre. Restait l'État, autrement dit les emplois administratifs, relativement plus nombreux à cause du fameux « coefficient humain », de caractère psychologique et moral, dont aucun outillage ne réussissait à assurer un contrôle satisfaisant.

Pourquoi contrôler l'individu, dira-t-on? N'était-il pas libéré de toute servitude, puisque des machines serves assumaient partout les fonctions qui lui étaient autrefois dévolues? Ne pouvait-on le laisser en paix puisque les guerres n'étaient même plus concevables et la criminalité descendue à un taux tellement bas qu'il ne valait pas la peine d'en parler? Qu'est-ce donc qui obligeait l'homme à surveiller l'homme dans ce monde sans tensions?

Apparemment rien. Rien, si ce n'est, peut-être, cette absence de tensions, justement. La nature domptée, tous les conflits humains résolus, effacés, craignait-on que l'humanité tombe dans une sorte d'apathie? Que l'homme, ce chercheur assoiffé, abandonne tout projet, toute conquête? Qu'il se laisse doucement baigner dans l'ataraxie définitive? Mais alors, quels étranges moyens pour le réveiller!

Non, ce n'était même pas cela, car le Comité Directeur des Affaires Terrestres n'avait nullement conscience d'un tel danger, si tant est que l'on puisse considérer la quiétude généralisée comme un danger. C'était beaucoup plus bête que ça.

Nous devons ici faire appel à notre mémoire historique pour déterminer les causes de cette attitude. Les esprits les moins lucides du début de l'ère scientifique, XIXe et surtout XXe siècles, avaient constaté que l'évolution morale de l'humanité était loin de suivre celle de la science. Le décalage paraissait immense. La science marchait grand train mais ses découvertes et leurs applications techniques étaient utilisées indistinctement pour le bien des hommes ou pour leur perte. On commençait à entrevoir le mécanisme de l'inconscient et son rôle capital, la sociologie prenait son essor, mais les institutions sociales et juridiques avançaient à pas de tortue. D'aucuns prétendaient que l'âge mental de l'humanité était de 8 ans, d'autres de 12 ans, les pessimistes affirmaient qu'il n'y avait jamais eu d'évolution morale et qu'il n'y en aurait jamais, que les civilisations obéissaient à des lois cycliques. Qu'en savaient-ils?

Quoi qu'il en soit, les citoyens des XXIe et XXIIe siècles devaient voir s'effriter et s'effondrer la plupart des superstructures morales et des tabous archaïques qui régissaient encore tant bien que mal le comportement social, voire intime, de leurs prédécesseurs immédiats. La plupart, avons-nous dit. Pas tous. Il est des survivances tenaces. Ainsi en va-t-il de celle qui nous occupe.

Il faut croire que le biblique « Tu gagneras ton pain » était particulièrement dur à cuire. Après avoir fait les beaux jours (ou siècles) de l'ère chrétienne, il avait été repris et renforcé par les régimes totalitaires, surtout de type communiste. La vieille notion de mérite, bien ancrée dans l'inconscient moral et propagée par l'éducation avec ses implications religieuses, alliée au mythe du travail sacré, ne semblait pas, bien au contraire, avoir effrayé ces régimes se réclamant d'idéologies athées. Inextirpable, indéracinable, l'idée qu'il est immoral de ne pas *mériter* sa vie par un *gagne-pain* s'était transmise et maintenue de génération en génération, bien après que la notion de mérite eût été ramenée à ses justes et très modestes proportions, que d'autre part l'automation complète et généralisée de la vie matérielle eût supprimé tout travail humain et rendu possible la distribution gratuite de tous les biens de consommation et d'utilisation.

Et comme il n'y avait plus rien d'utile à faire faire aux gens, le Comité Directeur trouvait parfaitement naturel de leur imposer des tâches inutiles à caractère méritoire. Eux, les administrés, petits-fils et arrière-petits-fils de valeureux « travailleurs » de l'ère communiste, ne se posaient pas de questions, en vertu de la même formation éducative. Pour nous, au XXVe siècle, cela peut paraître incompréhensible, mais si l'on remonte plus loin dans l'histoire de l'humanité, on trouve des choses beaucoup plus aberrantes encore.

Jouir à loisir de la vie sans rien faire que ce qui vous plaisait, ah! non, c'eût été trop facile! Il fallait gagner ce pain de plankton gratuit, mériter cette demeure offerte, cette fuselette six places déposée sur votre terrasse et qui n'avait rien coûté à qui que ce fût. Enfin, il fallait faire son Devoir et c'est pourquoi on avait créé des Inspecteurs du Devoir, comme T. Y. C. 19, chargés de contrôler qu'on l'avait bien accompli et de signaler les négligents afin qu'ils fissent l'objet de sanctions (1).

*
* *

Tout en fusant tranquillement vers le prochain point d'inspection qu'il s'était fixé pour la matinée, situé à même pas 2 000 km et qu'il atteindrait dans quelques trop brèves minutes, Tic se remémorait avec nostalgie le temps de sa jeunesse où il était acteur. Ce métier existait encore trois décades plus tôt, mais à l'état moribond, et il avait été l'un des derniers à l'exercer, à une époque ou le théatre, le cinéma, le cirque, le cabaret et toutes les autres formes de spectacle avaient déjà disparu depuis longtemps, remplacées par la T. P. C. (Téléperception complète). Celle-ci, à son tour, était menacée d'extinction

(1) Nous sommes contraints d'user d'un vocabulaire archaïque, ne possédant plus d'équivalences dans notre langue du XXVe siècle.

en tant que divertissement lorsque Tic y avait débuté, appelé par une irrésistible vocation de comédien. Or la désaffection du public, c'est-à-dire des télé-percepteurs à domicile, à l'égard de l'art dramatique devenait si grande — comment en aurait-il été autrement puisqu'il n'y avait pour ainsi dire plus de drames dans l'âme humaine? — et chaque foyer était tellement absorbé par les *Ouvrages du Mérite* contre lesquels, nous l'avons vu, apparemment personne ne concevait un soupçon de révolte, que le Comité avait fini par supprimer les émissions dramatiques, ne laissant subsister que la partie éducative ou documentaire des programmes de T. P. C. : les leçons scientifiques alternaient avec les monotones prospections intersidérales. Ces dernières réveillaient de temps à autre l'intérêt quand un semblant de vie larvaire était découvert sur quelque planète. L'espoir que la prochaine exploration révélerait l'existence d'êtres à organisation supérieure — lisez d'un type humanoïde — renaissait alors, flambée bien vite éteinte. Nous avons vu mieux depuis ces « explorateurs banlieusards », comme les appellent irrévérencieusement nos jeunes spationautes. Mais nous sommes en 2 476, n'est-ce pas!

Revenons à T. Y. C. 19 en proie aux souvenirs. Menacé, par l'abolition du métier qu'il aimait, de retomber dans la masse des sans-profession et de se voir soumis à toutes sortes d'impératifs stériles afin de gagner une vie qui ne devait cependant rien à personne, il avait préféré choisir — le choix était en fait très restreint vu son manque de qualifications techniques — le métier d'Inspecteur du Devoir, malgré sa répugnance. De deux maux, il avait choisi celui qui lui paraissait le moindre. Et depuis une vingtaine d'années, il inspectait, de jour ou de nuit, ou plus exactement il jouait les inspecteurs, avec plus ou moins de talent suivant son humeur, s'efforçant tant bien que mal à entrer dans la peau d'un personnage qui n'était vraiment pas son « emploi ». En somme il faisait une composition permanente, seule manière pour sa nature de s'adapter à son rôle. Il sévissait (1) le moins possible, cela va sans dire, se contentait de menacer, d'impressionner les administrés s'il les trouvait en faute, et ne se décidait à signaler que les cas de paresse trop manifeste, parce qu'il lui fallait bien faire preuve par-ci par-là de conscience professionnelle — ne disons même pas de zèle — vis-à-vis de ses supérieurs, afin de conserver son emploi.

Arrivé à l'emplacement de ce qui avait été autrefois Belgrade, Tic plana doucement, rapace qui repère sa proie, puis il fondit dessus et posa son *Monair* à côté de la fuselette familiale appartenant à P. K. D. 1 302, 1 303, 4, 5, 6 et 7. Il s'introduisit dans la maisonnette sans avertir. Les enfants, garçons et filles de 7 à 12 ans, assistaient à un cours de biologie devant l'écran courbe de T. P. C. qui occupait la moitié de la pièce principale. Tic se garda de les déranger et se dirigea du côté d'une porte de derrière laquelle provenaient des sons brefs de percussions. Il prêta l'oreille un moment, puis entra silencieusement.

Les parents, marteaux d'accordeurs en mains, auscultaient alternativement, lui le tiroir supérieur d'un placard, elle le dossier d'une chaise en truxi, sorte

(1) Voir note précédente.

de matériau synthétique en usage à l'époque. Parfois le mari heurtait le deuxième tiroir, un peu plus grave, comme pour vérifier la justesse d'une suite chromatique. Une pile de lattes d'une minceur extrême était posée à portée de sa main. Il en prit une et la glissa dans le rebord du tiroir supérieur qu'il referma. Nouvelle vérification sonore. Cependant sa femme frappa le bord de la table qui rendit un son d'un demi-ton plus aigu que le dossier de chaise. Enfin, d'un commun accord tacite, ils jouèrent les quatre notes du grave à l'aigu, plusieurs fois de suite. Absorbés comme ils l'étaient, les deux époux n'avaient pas remarqué l'entrée de Tic auquel ils tournaient le dos.

— Vous avez encore près d'un comma à gagner dans votre deuxième tiroir, fit-il du ton de quelqu'un qui serait là depuis une heure.

P. K. D. 1 302 et 1 303 se retournèrent en un même sursaut, tandis que leurs marteaux effectuaient des trémolos sur leurs meubles respectifs.

— Oh! Vous m'avez fait peur! dirent-ils d'une seule voix, comme l'ont dit depuis la plus haute antiquité et le diront jusqu'à la fin des siècles les gens que l'on surprend brusquement.

— Pardonnez-moi. J'ai la mauvaise habitude d'entrer sans m'annoncer. Inspecteur du Devoir T. Y. C. 19.

Un peu pâles, les hôtes balbutièrent des paroles de bienvenue.

— D'après mes renseignements, reprit Tic, il vous reste actuellement trois ans et quelques semaines pour finir d'harmoniser votre maison. C'est bien ça?

— Trois ans et cinq semaines, précisa P. K. D. 1 302.

— Et où en êtes-vous du concerto imposé?

— Nous avons achevé l'allegro et l'andante et nous travaillons au troisième mouvement, tout en accordant cette pièce-ci qui doit servir au quatrième mouvement, répliqua 1 303 avec un sourire aimable.

Elle déployait toute sa grâce pour amadouer le dangereux intrus. Bon calcul car elle était jolie et Tic, bien que n'en laissant rien paraître, n'était pas insensible à sa beauté. L'assurance de sa femme redonna confiance à 1 302.

— Nous avons encore des progrès à faire pour l'exécution des deux premiers mouvements, dit-il, mais ça commence à être acceptable, je crois.

— Eh bien, je ne serais pas fâché d'entendre l'allegro, annonça Tic avec la pointe de défi professionnelle.

On traversa la pièce consacrée à la T. P. C., le père rameuta ses enfants et toute la compagnie s'enfourna dans la cuisine-salle à manger. La mère distribua des baguettes à la ronde et chacun prit la place qui lui était assignée, qui entre le réfrigérateur et l'évier, qui près du four solaire et ainsi de suite. 1 303, quant à elle, se campa devant la batterie de cuisine. L'inspecteur se rencoigna dans un angle du mur afin de ne gêner personne. P. K. D. 1 302, chef d'orchestre et timbalier, installé devant la table sur laquelle étaient rangées deux séries de bols et de saladiers en ordre décroissant, leva sa baguette droite tel un xylophoniste s'apprêtant à attaquer un morceau. Ce qu'il fit. Bing, bang, toc, bing, bang, toc. Le récital commençait.

On sentait que le morceau avait été répété consciencieusement. Le mouvement y était. Sans doute certaines frappes étaient-elles un peu faibles mais

il n'y avait guère de fausses notes ou de maladresses. L'oreille exercée de Tic — il avait eu l'occasion de potasser la question : le groupe D était nombreux — suivait la mélodie contrapunctique à travers la grande diversité des timbres. Ses yeux erraient sur le ballet endiablé des musiciens. Ceux-ci devaient souvent bondir d'un point à un autre, bras écartés, pour frapper successivement l'atomiseur de café et le vide-ordures par exemple, ou bien la porte du garde-manger et un des pieds de la table (mais pas n'importe lequel; chaque pied, plus ou moins évidé, donnait sa note personnelle). Le père devant ses bols et compotiers, la mère devant ses casseroles, poêles et cocotes, se partageaient les deux voix conductrices du concerto. Leurs déplacements étaient médiocres parce qu'ils avaient l'avantage de la taille. Les petits, par contre, devaient se livrer à une gymnastique effrénée. Mais leurs chaussons spéciaux ultra-légers amortissaient complètement le bruit de leurs sautillements. Ils prenaient visiblement grand plaisir à jouer leurs parties de leur mieux.

Tic ne se laissait pas distraire par le côté spectaculaire du concert. Il était tout ouïe. A plusieurs reprises il fronça les sourcils ou grimaça. Il laissa toutefois l'allegro se dérouler jusqu'au bout avant de faire des remarques.

— Les instruments sont bien accordés, sauf la boîte à sel qui me fait l'effet d'être un peu grave — il est facile d'y remédier en y versant quelques grammes de sel supplémentaires — et le robinet d'eau chaude, nettement trop aigu. L'exécution d'ensemble est bonne, elle manque encore d'un peu de brio pour être parfaite. Jusque-là, félicitations... et bravo mes petits! Mais j'ai des critiques plus sérieuses à adresser à 1 302 et 1 303 en particulier. Naturellement, les enfants peuvent rester; nous ne sommes plus au XXe siècle. A moins qu'ils ne préfèrent aller prendre une douche.

— Oh oui! s'écrièrent en chœur les gosses, et ils sortirent en s'épongeant.

Tic se retourna vers les coupables (1).

— Dites-moi, qu'est-ce que viennent faire ces fioritures que vous introduisez dans la composition?

1 302 et 1 303 échangèrent un regard inquiet et perplexe.

— Je veux parler de deux choses. D'abord de ces altérations mineures que vous apportez à plusieurs reprises à la mélodie. Elles ne sont pas écrites. Vous êtes du groupe ré naturel majeur et vous me faites du mineur là où il n'est pas prévu. Vous avouerez que c'est un comble! Mais il y a plus grave : vous vous permettez d'ajouter des notes supplémentaires!!!

Tic jouait avec assez de conviction une indignation qu'il était loin de ressentir (en fait ces fantaisies musicales lui avaient plu).

— Ne me dites pas que ce la dièze que vous jouez en rubato à la fin du motif : ti-ra-li-la-ra-la-ra-la-ri (il fredonnait le thème) — vous le faites, je l'ai observé, sur le tuyau d'arrivée de l'eau froide qui a, d'ailleurs, un très joli son, mais là n'est pas la question — ne me dites pas que ce la dièze est dans votre partition, car il n'y est pas. Vous savez, je la connais comme si je l'avais écrite!

— Mais, c'est que...

---

(1) Voir note précédente.

— Il n'y a pas de mais c'est que! J'ai noté aussi deux autres appogiatures dans ce récital, dont l'une de trois notes (il pointait son index vers l'homme) sur l'huilier, une tasse à café et une bouteille à lait. Absolument inadmissible, ça. Hein? Qu'avez-vous à dire à tout ça?

— Eh bien, voilà. Ce sont des notes d'agrément.

— D'A-GRÉ-MENT ?!?! hurla Tic au comble de la rage simulée. D'agrément! Est-ce que vous vous rendez compte de ce que vous dites? Comment! On vous assigne un Devoir des plus distingués, un Ouvrage du Mérite noble et intéressant, uniquement pour vous permettre d'être titularisés dans cette charmante maison, on vous met au rang des privilégiés et vous venez me parler d'agré...

Ici, un incident technique arrêta net le débit de l'inspecteur. Ses cordes vocales le lâchèrent, ainsi qu'il arrive aux acteurs qui placent mal leur voix en vociférant. Il battit promptement en retraite, tout en adjurant sur le souffle ses hôtes forcés de faire preuve d'un peu plus de sérieux et de corriger leurs erreurs, et il s'engouffra précipitamment dans son *Monair*.

***

Remettant à plus tard la fin de sa tournée d'inspection, Tic orienta sa fuselette vers Tabriz où vivait sa bien-aimée. Outre le plaisir de la voir, il trouverait dans ce chaud climat la sécheresse propice à calmer son larynx en feu. Le traitement serait complété par la dégustation de cette friandise de toujours à base de miel, les rahat lokoums, ce baume pour la gorge. Il appela Z. A. Z. I. 041 par radio et par précaution. Casanière, Zazi s'éloignait rarement à plus de 3 ou 4 000 km de chez elle, mais à quoi bon perdre quelques minutes en recherches télémagnétiques, au cas où elle serait sortie? Elle était à la maison et manifesta par des ris et des roucoulades sa joie de revoir son amant dans une demi-heure.

Le temps du trajet se passa en cogitations professionnelles. Travaillerait-il en Europe l'après-midi ou se donnerait-il campo auprès de sa douce amie jusqu'au lendemain? Il vaudrait mieux récupérer sa voix, de toute manière. Ah! Allons bon! Dans la hâte du départ, il avait omis de vérifier le gagne-pain de l'îlot P. K. D. Il aurait dû commencer par là. C'est très joli, le mérite du logis, mais il ne faut pas négliger le devoir quotidien. Chaque P. K. D. devait couper chaque jour un de ses cheveux en trente-six morceaux, puis coller chaque morceau par l'un des bouts sur une sphère quadrillée en 365 carrés, correspondant aux jours de l'année. Or, non seulement Tic n'avait pas vérifié si la sphère était à jour, mais il n'avait même pas pensé à se la faire montrer. Quel oubli lamentable!

Il avait encore la tête toute farcie de ce genre de préoccupations lorsqu'il atterrit chez Zazi. La belle persane l'accueillit de son plus gracieux sourire. Il avança vers elle sans la regarder, trop occupé à fouiller dans son porte-documents. Il se sentait mal à l'aise et fiévreux.

— Inspecteur T. Y. C. 19, dit-il machinalement. Vous êtes bien Z. A. Z. I. 041, n'est-ce pas?

— Oui, Monsieur l'Inspecteur, répondit-elle, entrant dans ce qu'elle croyait être son jeu.

— Montrez-moi vos fourmis individualistes.

— Par ici. Si vous voulez me suivre.

Elle l'entraîna sur une terrasse ombragée dans un coin de laquelle se dressait un cône grisâtre, d'aspect friable. A y regarder de plus près, on s'apercevait qu'il s'agissait d'une fourmilière où des milliers de fourmis se déplaçaient par saccades nerveuses dans le plus grand désordre apparent, comme elles font partout. Tic s'impatienta.

— Eh bien, où sont-elles? Celles-ci m'ont l'air parfaitement collectivistes, dans la meilleure tradition. Où sont les autres?

— *LA* voici. Regardez-la bien.

Ils s'accroupirent à quelques pas du monticule. Là, à l'écart de l'agitation de ses congénères, une belle petite fourmi boudait résolument. Entourée de brindilles et de deux ou trois cadavres de papillons minuscules, elle se reposait. On eût dit qu'elle se croisait les pattes antérieures.

— Pour un résultat, il est maigre! s'exclama l'inspecteur d'une voix rauque. Vous avez combien de fourmis là-dedans? ajouta-t-il avec un mouvement de tête vulgaire en direction de la fourmilière.

— Le cadran du recenseur indiquait 26 749 hier matin.

— Et vous n'avez individualisé qu'un seul individu!

— Vous semblez oublier, Monsieur l'Inspecteur, que c'est un ouvrage de longue haleine, pour lequel aucune limite de temps ne m'a été fixée. (Et c'est même à vous que je le dois, pensa-t-elle).

— Sans doute. Mais vous avez commencé il y a cinq ans, si je ne m'abuse, fit-il en se redressant sur des jambes vacillantes.

— C'est de ma patience que vous commencez à abuser et, croyez-moi, il faut toute celle d'une femme et, qui plus est, d'une orientale, pour parvenir à ce premier résultat que vous jugez si maigre. Je vous rappelle que je bénéficie de la confusion du gagne-pain avec le mérite du logis et des accessoires pour ce Devoir, vu son caractère exceptionnel d'expérience scientifique. Nous ne sommes que quelques-uns dans le monde ent...

Elle n'acheva pas car Tic venait de s'écrouler.

***

La laryngite angineuse fébrile fut guérie en six minutes et huit secondes par deux suppositoires de Blantiroa 704 dosés au milliardième de milligramme, administrés à 30 secondes d'intervalle par la douce main de la tendre Zazi. En revenant à lui, Tic eut la sensation d'avoir vécu un cauchemar. Il soupira d'aise en reconnaissant sa bien-aimée à son chevet.

— Heureusement que tu étais auprès de moi, mon amour, dit-elle. Si ça t'avait pris en l'air, tu pouvais soit t'écraser au sol, soit partir en altitude et alors...

— J'ai rêvé que j'avais des fourmis dans tous les membres. Je m'engourdissais, j'étais paralysé. C'était terrible!

— Ne pense plus aux fourmis. Tu sais, ton petit jeu n'était pas très drôle, mais tu avais 41° 5, mon pauvre chéri. Si j'avais su que tu délirais de fièvre, je t'aurais couché dès ton arrivée. Repose-toi bien maintenant et dors, tu

en as besoin. Demain matin, je te ferai prendre de l'Hyperboum pour te redonner du tonus. Dors, mon amour.

Elle s'éloigna. Tic étendit une main, tâtonna dans une coupe, prit un lokoum à la rose et se mit à le déguster. Il ne se rendormit pas tout de suite. Il venait de se réveiller d'un cauchemar bien plus long que le court mauvais rêve des fourmis, d'un cauchemar vécu pendant vingt années de son existence. Et le voile se déchirait enfin! Il prenait conscience, il refusait l'imposition absurde. En cette minute de lucidité retrouvée, il prit sa décision. Mort l'inspecteur T. Y. C. 19! Il ne jouerait plus le jeu. Il ne garderait que l'apparence de son triste personnage vis-à-vis du Comité Directeur. Corrompre, convaincre, gagner à sa cause d'autres inspecteurs, telle serait sa mission dorénavant. Ils iraient dans les foyers du monde entier, ils encourageraient tous les administrés à la désobéissance, ils réveilleraient peu à peu les habitants de la planète du cauchemar accepté, leur influence s'étendrait de proche en proche, ils vaincraient finalement l'absurde. Peut-être y en avait-il d'autres, à cette heure, inspecteurs ou particuliers, qui commençaient à penser comme lui, qui entrevoyaient la lumière sans oser la regarder en face. Mais lui, il oserait. Oh! comme il allait oser! Cette certitude était en lui, désormais, comme un noyau d'atome infissile, à supposer qu'il en existe.

Tic s'endormit riche d'espoir. Il était le premier réfractaire.

Araignées dans le plafond

par CLAUDE VEILLOT

C'ÉTAIT là!

— Où ça?

— Là!

Le colporteur désignait d'un doigt têtu un coin de la clairière. L'homme et la jeune femme qui l'avaient accompagné passèrent devant lui, foulèrent l'herbe, repoussèrent du pied des feuilles mortes d'où s'éleva une forte odeur d'humus.

— Vous voyez bien qu'il n'y a rien.

Le colporteur haussa les épaules et dit, sans les regarder en face :

— Je savais bien que vous ne me croiriez pas, vous non plus. Quand j'ai raconté ça aux gendarmes de Fontenay, ils se sont foutus de moi... Sauf le chef de brigade. Lui, il voulait m'arrêter pour outrage à la maréchaussée.

— Il a tout de même fait un rapport, dit l'homme. C'est pourquoi nous sommes là.

Le vieux haussa une fois de plus les épaules dans son veston élimé, aux revers verdâtres.

— Qu'est-ce que ça peut changer, si vous ne me croyez pas non plus?

— Personne ne vous a dit qu'on ne vous croyait pas. Le fait que nous ayons parcouru 500 kilomètres pour vous voir devrait vous convaincre. Mais si les États envoient deux Limiers sur les lieux, vous devez penser qu'ils attendent des *preuves* en retour.

Le colporteur ricana, grattant sa barbe grise avec des ongles cassés, bordés de noir.

— Des Limiers! Ils auraient mieux fait d'envoyer ceux de la Désinfection. Avec des hélicos, et des tonnes de HCH...

Il leva vers ses interlocuteurs des yeux soudain inquiets :

— Elles sont grosses comme ça, m'sieur. Je ne vous mens pas.

Et ses paumes ouvertes, se faisant face, s'écartaient l'une de l'autre.

— Au moins comme des assiettes à dessert. Croyez-moi, vous n'avez rien trouvé dans cette clairière, mais ça ne prouve rien. Ça prouve seulement qu'elles se méfient et qu'elles ont de mauvaises intentions.

La jeune femme le prit doucement par le coude et l'entraîna vers la grosse voiture noire arrêtée sur le sentier :

— Il faut nous faire confiance, Monsieur Guillodeau. Écoutez, je suis Irène Essartier et mon compagnon est Rémy Lachenal. Nous appartenons tous deux aux Services Communs de Renseignements des États Associés.

Contrairement à ce que vous semblez penser, les États prennent très au sérieux vos déclarations. Il faut vous fier à nous, sinon nous ne nous en sortirons pas...

— Ils se sont tous foutus de moi, à Fontenay, insista le vieux avec rancune, le front buté.

— Bien sûr. Ils ne savaient pas. Mais nous, nous savons.

— Vous savez quoi?

— Le soir du 27 octobre, quelque chose, un « objet » est tombé dans la forêt de Mervent.

— Il n'est pas tombé, m'dame. Il s'est posé.

— Vous n'êtes pas le seul à l'avoir vu. Les SCR ont groupé plusieurs autres témoignages. Ce jour-là, vers 20 heures, une vingtaine de personnes dans tout le département ont vu une « chose » passer dans le ciel et disparaître dans la forêt... Justement vers le point où nous nous trouvons actuellement.

Ils étaient arrivés à la voiture. Lachenal suivait à quelques pas.

— Attendez, attendez, fit le colporteur avant d'entrer dans le véhicule.

Il se baissa, regarda sous les sièges, tira le dossier arrière, souleva les coussins, examina les poches des portières. Enfin il prit place sur le siège arrière, la jeune femme auprès de lui. Lachenal se mit au volant mais ne toucha pas au contact. Assis de côté, accoudé au dossier, il regardait Guillodeau.

— Alors? dit-il. Dans son visage étroit son regard était froid, ses lèvres minces comme une coupure. Au cours de cent enquêtes il avait connu tant de simulateurs, de mystificateurs, de demi-fous...

— Écoutez, je sais bien que c'est dur à admettre, commença le vieux d'un ton suppliant. J'aurais tellement voulu qu'il restât quelque chose, n'importe quoi, une preuve... Mais vous avez vu, rien, même pas d'herbe écrasée, pas de feuilles remuées, rien. Pourtant, je vous jure... Ah! Comme je voudrais qu'on me croie...

— On vous croit. Reprenez l'histoire au début. Le rapport du chef de brigade était incomplet.

— Au fond, je le comprends. Qui est-ce qui aurait osé écrire ça noir sur blanc?

Le colporteur cligna des paupières, sembla s'affaiser sur lui-même. Son regard était vague, incolore.

— Guillodeau, appela Lachenal en lui tapant sur le genou par-dessus la banquette.

— C'était le soir, comme j'ai déjà dit, reprit le vieux d'une voix incertaine. Je redescendais de Nantes, où j'étais allé à cause de la foire. J'avais pris par Chantonnay, et puis la Châtaigneraie. Je voulais m'arrêter à Mervent pour la nuit. J'ai des clients par là, dans les fermes, des habitués qui m'achètent des pantalons de toile, des vêtements pour les gosses, des lacets, des cadres pour mettre les photographies... Même, j'ai rencontré Chabrenot, le garde champêtre d'Aprevent. Il pourra vous le dire. On a causé un peu, et puis je suis reparti. Et alors, j'ai vu la lumière.

La voix du vieux était étouffée, comme sortant d'un rêve.

— C'était une lumière bleue, très vive. Elle passait dans le ciel devant moi, pas bien haut. Elle a traversé quasiment la route, juste au-dessus des fils des poteaux télégraphiques, et j'ai vu que c'était comme une boule, ou plutôt

un cercle. Pas un bruit, rien que cette lumière bleue qui descendait dans la nuit tombante. Eh bien, je vous le dis franchement, j'ai eu tout de suite peur. Pas comme lorsqu'une auto manque de vous écraser, ou que deux ou trois mauvais drôles veulent vous faire un sale coup. Non, une peur comme dans les cauchemars, vous savez, une peur qui vous vient *parce qu'on ne sait pas.*

« Et ça a continué aussi comme dans les cauchemars. Dans les cauchemars, on veut se sauver et on reste. On veut courir et quelque chose vous oblige à tout voir... J'étais tout seul sur la route, en pleine forêt. J'aurais voulu filer à toute vitesse, et même, j'aurais bien abandonné mon barda avec toute la marchandise dans le fossé... Au lieu de ça, voilà que j'étais arrêté, planté là, et que je regardais l'endroit où la chose avait disparu derrière les arbres. « C'est peut-être une pierre du ciel », je me disais. Vous savez, ces pierres qui tombent? J'ai lu quelque chose là-dessus, il y a longtemps. Mais ces pierres-là, ça fait du bruit dans l'air, ça siffle, et puis ça arrive verticalement, ou presque... Et puis voilà que je pense tout soudain à autre chose, à ces engins dont on avait tellement parlé il y a une trentaine d'années : des « soucoupes volantes », que les journaux appelaient ça. Vous êtes trop jeunes pour vous rappeler. C'était à la mode. Tout le monde en voyait. On avait même fait pour les gosses des jouets qui imitaient ces machins-là. Et puis je me suis dit aussitôt : depuis longtemps on sait qu'il s'agissait de recherches des savants. Depuis les États Associés d'Europe on sait tout ça. Même que ces recherches ont permis le satellite artificiel, et les fusées expérimentales sur la lune...

« Et en me disant toutes ces choses-là, je m'aperçois que je marche déjà dans la forêt, que je traverse les buissons. La curiosité, m'sieur, c'est plus fort que tout. « C'est un engin téléguidé, voilà ce que c'est, » je me disais. « Ils font des essais à la base de Recherches de Rochefort, tout le monde sait ça. Et c'est un de leurs engins qui s'est perdu. »

« Et tout d'un coup, j'arrive ici même, au bord de la clairière. Il faisait encore un peu jour, mais ça n'était pas ce restant de jour qui pouvait éclairer avec une telle intensité. C'était l'engin qui brillait. Il scintillait doucement, d'une lumière orangée, et il était arrêté à l'endroit même que je vous ai montré tout à l'heure. On aurait dit... une espèce de cloche à fromage... Non, pas exactement. Plutôt une toupie allemande, vous savez, ces grosses toupies métalliques qu'on actionne avec un manche... Le tout faisait trois, quatre mètres de diamètre, guère plus.

« Rien ne bougeait. On n'avait pas du tout l'impression que l'engin était tombé, mais qu'il avait fait exprès de venir là. Aucun arbre n'était touché, le sol n'était pas bouleversé. On aurait même dit que la « toupie » ne reposait pas par terre, qu'elle flottait simplement au ras du sol, dans une immobilité absolue. »

Le colporteur, dont la voix s'était raffermie à mesure qu'il parlait, sembla sombrer de nouveau dans une sorte de brouillard. Il donnait l'impression de ne plus savoir que faire de ses mains et son visage fut pris de tics. Il bredouillait, comme incapable d'actionner correctement sa langue.

Irène Essartier lui prit la main :

— Monsieur Guillodeau!

Le vieux se remit soudain à parler sur un ton monocorde, le regard fixe :

— La coupole s'est mise à tourner. Pas exactement la coupole : une bande de ceinture, entre le milieu et le sommet de l'engin. Après tant d'immobilité ce fut terrifiant, cet anneau qui se mettait soudain à virer, très lentement. Vous avez vu comment on se sert d'une boîte de cachou? On fait tourner le couvercle jusqu'à ce que l'ouverture pratiquée dans le rebord extérieur coïncide avec celle du rebord intérieur. Il m'a semblé que la « toupie » fonctionnait pareillement. Soudain le trou est apparu dans la bande, et celle-ci a stoppé. Et c'est alors que je les ai vues.

Le colporteur regarda sa voisine, puis Lachenal :

— Vous pouvez vraiment me croire? Vous m'avez cru, la première fois? Moi-même pourtant, dans mon buisson, je me suis demandé si... J'attendais tout mais pas ça, pas ça... Ce trou qui faisait tout juste 5 centimètres de haut, 15 ou 20 centimètres de large, je l'avais pris pour un viseur, une meurtrière, un logement d'antenne, n'importe quoi... Mais jamais je n'aurais pensé que c'était tout simplement *une porte*. Et par cette porte, l'une après l'autre, elles ont commencé à sortir : une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept..., Dix, vingt, trente...

*
* *

— Il faut se méfier.

— Je le crois aussi, dit Irène. Tu as vu les gens?

— Oui. On dirait qu'ils ont peur. Ils sont comme hébétés. Ils ont sûrement vu quelque chose. Quant à leur faire dire quoi...

— Je connais la Vendée. J'y suis venue en vacances une fois, quand je suivais le stage à l'Institut psychotechnique. Les gens d'ici sont méfiants, renfermés, peu bavards avec les étrangers.

— Peut-être, mais puisqu'on leur dit qu'il y a danger, que c'est dans leur propre bien...

Irène haussa les épaules dans son blouson de voyage en toile imperméable.

— Sait-on jamais avec les ruraux.

Elle hésita un moment, chipotant dans l'assiette de grosse faïence que lui avait servie la fille d'auberge.

— Rémy, tu crois que c'est grave? Tu crois vraiment que... que ça peut mal tourner?

— Pas si on s'y prend à temps. Mais il faut d'abord savoir de quoi il retourne. Nous sommes là pour ça. Crois-tu qu'on dérangerait les S. C. R. s'il s'agissait d'une petite affaire locale?

Le chien-loup qui, se prenant d'amitié pour eux, les avait suivis tout l'après-midi, poussa un bref soupir sous la table où il s'était allongé. Rémy Lachenal lui donna un os à ronger mais la bête n'y toucha pas.

La servante, maigre et triste, leur apporta une omelette. Lachenal la flaira avec gourmandise :

— Mmm! Aux champignons...

Il retint la fille par le poignet.

— Dites, c'est vous qui êtes allée les chercher?

— Quoi donc?

— Eh bien, les champignons. C'est vous qui êtes allée en forêt les chercher?

— Oui, monsieur.

Elle avait un regard inquiet et tirait doucement sur son poignet, que Lachenal tenait entre deux doigts avec douceur mais fermeté.

— Et vous n'avez rien vu en forêt? Rien trouvé d'autre que des champignons?

Elle sourit avec gêne :

— Dame non. Qu'est-ce que vous voulez trouver en forêt, à part qué-qu'serpents, des écureuils, des petites bêtes...

— Des coccinelles, par exemple, hein? Des papillons, des fourmis...

— Oui.

— Des araignées.

Elle battit imperceptiblement des paupières.

— Oui. Des araignées aussi, bien sûr.

Elle se dégagea et s'enfuit en riant niaisement.

— Tu n'y arriveras pas comme ça, murmura Irène.

— On peut essayer. Mais bon sang, nous avons bien interrogé la moitié de la population d'Aprevent, et tout ce qu'on en a tiré c'est : « On ne sait pas. On n'a rien vu. Vous devez vous tromper. Etc... »

Comme ils se levaient, le chien-loup sous la table voulut en faire autant et, bizarrement, s'effondra sur le museau, comme si ses pattes antérieures avaient cédé. Quand il eut réussi à se dresser, Irène lui fit une caresse derrière les oreilles et la bête poussa comme un petit cri de douleur.

Ils sortirent, le chien sur les talons. Le long de l'unique rue d'Aprevent, quelques villageois étaient assis sur des bancs de pierre ou debout devant leur porte, dans un jour crépusculaire.

— Tu n'as rien remarqué? demanda Rémy, arrêté sous un platane.

— Si. Le silence. Je sais bien que nous sommes habitués au bruit de la capitale, mais tout de même... Aucun bruit villageois, pas d'enclume qui résonne, pas de seaux qu'on remue dans les étables, pas de cris d'enfants. Écoute : même pas de conversations.

En considérant les gens d'Aprevent, silencieux, presque figés dans l'immobilité, ne faisant que de rares gestes sans signification, Rémy Lachenal avait glissé inconsciemment sa main sous son revers, là où son pulvérisateur reposait dans une gaine de plastique.

Quelqu'un trébucha derrière eux. Rémy sursauta et Irène elle-même fit volte-face en glissant sa main dans son blouson. Mais elle n'en retira pas d'arme. Le vieux Guillodeau venait d'apparaître, l'air plus inquiet que jamais.

— Dites, on part bientôt? fit-il de sa voix geignarde. Vous avez tout vu maintenant. Je vous avais dit qu'ils ne voudraient pas causer.

— Ils ne veulent rien dire, mais ça ne signifie pas qu'il n'y a rien à dire. Si ça peut vous consoler, Guillodeau, je crois de plus en plus votre histoire.

— Il n'y a bien que vous, se plaignit le colporteur. Je viens de causer avec Chabrenot, le garde champêtre. Ce qu'il a pu rigoler! Pourtant, vous vous rappelez, je venais de le quitter quand j'ai vu la « chose » passer dans le ciel. Y a pas de raison qu'il ne se rappelle pas. Hein, dites? Y a pas de raison.

— Si. Il y en a peut-être une, murmura Rémy. Son ton était grave et Irène le regarda avec surprise.

— Excusez-nous une minute, Guillodeau, fit Rémy en entraînant Irène par le coude.

Le chien-loup, aussitôt, les suivit.

— Empêchez-le de venir, dit Lachenal, et il poussa la bête vers Guillodeau qui l'attrapa par son collier, l'air surpris.

— Tu as peur qu'il écoute, lui aussi? demanda Irène en souriant. Dents serrées, il ne répondit pas, l'emmena à quelques pas de là.

— Écoute, je vais faire une expérience. Si elle rate, tant mieux. Ça voudra dire que je me suis trompé, et je préférerais ça. Mais si c'est bien ce que je pense, il va falloir faire très, très attention... Non, ne me demande rien. Pas encore. Tu vas m'attendre à côté de la voiture. Arme ton pulvérisateur. Et ne laisse approcher personne.

— Même pas Guillodeau?

— Non, même pas lui. Même pas l'aubergiste, même pas la serveuse. Je dis mieux : même pas un animal.

Elle commença par rire puis le regarda, une brume d'inquiétude dans ses yeux noirs :

— Pas même un animal?

Il entoura ses épaules de son bras :

— Irène, c'est ta dernière enquête.

— Hé là!

— Je m'entends. C'est la dernière fois que tu acceptes une mission pour le compte des S. C. R. Je ne veux pas risquer la vie de ma femme.

Les lèvres d'Irène tremblèrent :

— Rémy, tu ne m'avais encore jamais dit...

— Eh bien, je te l'ai dit.

Elle appuya son front sur l'épaule du Limier :

— Tu ne m'as pas demandé mon accord.

— Pourquoi? Tu n'es pas d'accord?

— Oh, si, si, si, souffla-t-elle en lui serrant l'avant-bras jusqu'à ce qu'il sente ses ongles à travers l'étoffe.

Alors il la repoussa doucement, alla d'un pas vif vers la voiture, effleura sur le tableau de bord un poussoir qui ne répondait qu'à l'empreinte de son propre pouce et retira du petit coffre intérieur sa trousse chirurgicale et une forte lampe électrique.

— Vous pouvez aller dormir, Guillodeau, nous ne partons pas ce soir, dit-il au colporteur qui s'éloigna en maugréant.

— Et le chien-loup? demanda Irène.

— Je l'emmène, dit Rémy brièvement.

Irène Essartier, adossée au capot noir de la voiture, vit le Limier contourner l'auberge, passer sous les châtaigniers et s'engager sur le sentier en pente qui conduisait à la grange, au bord de la rivière. Le chien-loup gambadait derrière lui et, parfois, poussait un bref aboiement.

*
* *

— Je regrette, monsieur, la ligne est en panne.

L'épicière qui, à Aprevent, tenait également la cabine téléphonique, était

assise au fond de son magasin minuscule empli d'une odeur de canelle, de café vert et de gaufrettes moisies. Une lampe à pétrole éclairait son visage inexpressif de vieille femme.

— Vous permettez que j'essaie tout de même? demanda Rémy Lachenal.

— Puisque je vous dis que c'est coupé!

Il entra dans la petite cabine qui sentait le vieux bois humide, décrocha le combiné, d'un modèle très ancien, prononça « allo » par acquis de conscience, car on n'entendait pas le bourdonnement caractéristique d'une ligne en fonctionnement.

— Ça arrive souvent, ces pannes, vous savez, expliqua l'épicière lorsqu'il ressortit. La ligne passe en forêt. Il y a des branches qui tombent sur les fils. Ils viendront demain de Fontenay pour réparer, c'est sûr.

— Demain, murmura Lachenal. Oui, demain.

Ils reprirent le chemin de l'auberge dans la nuit totalement tombée.

— Il faut que j'envoie un message, dit Rémy. Je vais alerter directement la section F.

Dans l'une des deux chambres louées à l'auberge, Rémy posa sur le gros édredon rouge la trousse qu'il n'avait pas encore lâchée. Ce n'est qu'après avoir tiré les volets de bois plein qu'il alluma l'électricité. L'ampoule projetait une pâle lumière jaunâtre sur la tapisserie marquée de taches humides, sur la table écaillée supportant un broc et une cuvette.

— Tu ne m'as pas encore dit... fit Irène.

Depuis son retour elle scrutait son visage mince, très pâle, dont les yeux reflétaient comme une sorte d'angoisse.

Rémy enleva son veston, retroussa sa manche de chemise. Sur son avant-bras gauche était fixée, au-dessus de son chronomètre, une autre montre, ou quelque chose qui ressemblait à première vue à une montre. Il s'agissait en fait d'un émetteur-récepteur nain fonctionnant sur ondes ultra-courtes et permettant aux Limiers d'envoyer directement leurs messages codés aux S. C. R.

— J'ai fait un prisonnier, annonça Lachenal avec un sourire triste, en désignant sa trousse chirurgicale. Tu peux le regarder pendant que j'envoie le message. Mais ne le laisse pas filer.

Il se mit à siffloter doucement dans le microphone minuscule, sachant les opérateurs de service constamment à l'écoute. Irène Essartier avait ouvert la trousse. Elle en retira un récipient cylindrique plus large que haut, en verre opaque. A l'intérieur, on distinguait vaguement une masse grise qui bougeait mollement. Sans toucher au couvercle, d'ailleurs vissé à fond, elle essayait de distinguer la chose emprisonnée là et qui se frottait doucement à la paroi. Mais en même temps elle tendait l'oreille au message que Lachenal continuait de siffloter dans son appareil, et lentement son visage fut envahi par la pâleur. Les lèvres blanches, elle reposa le bocal loin d'elle avec un frisson de dégoût cependant que Rémy, sa radio-montre collée contre l'oreille, enregistrait le signal « bien reçu » de la station des S. C. R.

— Quelle horreur, souffla-t-elle quand Rémy eut rabattu sa manche sur son poignet.

— N'est-ce pas? C'est aussi ce que je me suis dit.

— Alors, le chien... Le chien avait « ça » dans la tête?

— C'est une idée qui m'est venue petit à petit, je ne sais plus trop par quel processus. Je crois que j'y ai pensé parce que j'ai accepté dès le début l'inacceptable. Cette histoire absurde, cet engin qui se pose la nuit dans les bois, ce colporteur qui en voit sortir... Dieu sait quoi! Il appelle ça des araignées, mais ça m'a l'air d'être bien autre chose... Tout ça est parfaitement incroyable et pourtant c'est vrai. Et qu'est-ce qui prouve que c'est vrai? L'attitude même des gens d'ici. Ils sont ceux qui devraient en savoir le plus et ils ne savent rien, ils ont l'air hagard, drogué... C'est cet air drogué qui m'a le plus intrigué.

— Comme s'ils étaient sous l'influence de quelque chose, n'est-ce pas?

— De quelque chose... Ou de *quelqu'un.*

— Mais alors... Alors...

Elle porta sa main à sa bouche, les yeux agrandis par l'horreur :

— Alors... Les gens... Eux aussi?

Il haussa les épaules, l'air dubitatif.

— Peut-être bien. Si ces « choses-là » ont pu faire ça au chien... C'est d'ailleurs le chien qui m'a aidé à trouver. Tu n'as pas remarqué quel drôle de chien c'était? Il refusait les os. Il titubait parfois, comme s'il ne savait plus commander à ses propres muscles. Et quand tu l'as caressé derrière les oreilles, tu lui as fait mal. Pas étonnant : c'était à peine cicatrisé.

Lachenal prit le bocal et le fit tourner devant ses yeux :

— Quand je l'ai emmené dans la grange, il ne se méfiait de rien. Je veux dire : la « chose » ne se méfiait de rien. J'ai piqué le chien. Puis j'ai fait ma petite opération et j'ai trouvé « ça » dans sa tête.

— Tu veux dire que cette chose répugnante avait pris la place de la cervelle?

— Pas du tout. Elle était en compagnie de la cervelle. Collée à elle tel un parasite. Je n'ai pu la sortir que parce que l'anesthésique l'avait abrutie. Il faudrait que tu voies ce... cette bête... cet être. Guillodeau a raison, on dirait une araignée, mais ça n'en est pas une. Cette masse ronde et gélatineuse, grosse à peu près comme un œuf de pigeon et qui évoque un abdomen d'aranéïde est tout simplement... une tête. Cet être se compose d'un cerveau enveloppé d'une membrane protectrice et propulsé par une douzaine de longues pattes. Un point, c'est tout. Bien sûr, il y a quelques autres petits accessoires, par exemple une trompe rentrante, rigide et perforante, qui m'a tout l'air de projeter un venin paralysant, et puis aussi une sale petite bouche-ventouse munie de mandibules... Oh! j'oublie, trois yeux en triangle, gros comme des têtes d'épingles... Tout cela groupé à la base, au point d'attache des pattes.

La pâleur n'avait pas quitté le visage d'Irène :

— Et cette chose-là « pense »?

— Elle doit même être particulièrement intelligente, si l'on en juge par les moyens employés pour venir jusqu'à nous.

— Mais comment... comment a-t-elle pu entrer dans le crâne du chien?

— Les savants auront du travail avec cet être. Nous tenons dans ce bocal le plus extraordinaire des chirurgiens. Je ne suis pas assez calé pour deviner comment il procède dans le détail mais je crois pouvoir avancer ceci : il immo-

bilise d'abord sa victime par une piqûre, tout comme une vulgaire tégénaire s'emparant d'un muscidé, avec cette différence que la victime est 1 000 ou 1 500 fois plus grosse que l'agresseur... Puis il pratique avec ses mandibules une ouverture suffisante dans la boîte crânienne. Peut-être même se mettent-ils à plusieurs pour opérer, je l'ignore. Puis l'intrus se glisse entre le cerveau et la voûte... Ses congénères n'ont plus qu'à refermer derrière lui.

— Mais c'est impossible, cria Irène, les yeux fous.

— Apparemment, oui. C'est pourtant bien là que je l'ai trouvé. Il faut te dire que ce... cette « chose » a une propriété très intéressante : elle est capable de s'aplatir comme une galette, et bien plus encore qu'une galette. Elle gagne en surface ce qu'elle perd en épaisseur, et j'ai pu observer, en outre, qu'elle secrète des liquides dont j'ignore la composition, mais qui doivent faciliter l'opération et rendre possible cette répugnante cohabitation. Une fois installée, elle projette ses pattes, et aussi des sortes de poils sensitifs, dans les différents centres psycho-moteurs et psycho-sensoriels, et dans la mœlle épinière, etc...

L'expression d'Irène l'arrêta. Il se leva, la secoua par les épaules :

— Limiez F 93, vous oubliez les principes élémentaires du stage préparatoire. Vous êtes en train de vous laisser aller à la panique.

Irène Essartier passa sa main sur son visage et dans ses cheveux. Sa respiration était saccadée mais elle réussit à sourire :

— Excusez-moi, Limier F 32. La ridicule nervosité féminine reprend le dessus dans certains cas, même après un entraînement intensif.

Rémy la fit lever et la serra contre lui :

— Ce ne sont pas des aventures pour une femme. Et, objectivement, je me montre odieux en te racontant ces choses ignobles. Mais tu es le Limier F 93, nous avons souvent travaillé ensemble et nous nous en sommes toujours bien trouvés. Il *faut* terminer ce travail.

Elle lui sourit de nouveau, et son sourire avait déjà plus d'assurance :

— Comptez sur moi, Limier F 32.

*
* *

Le cadran lumineux de son bracelet-montre marquait deux heures. Maintenant, il n'y avait plus qu'à attendre. Allongé tout habillé sur le lit, Rémy Lachenal se dressa soudain dans l'obscurité. Un bruit furtif s'était fait entendre en provenance du couloir.

Ne pas dormir.

Et Irène? Dormait-elle? N'aurait-il pas dû la faire coucher ici, sur ce lit? Il se serait contenté de la vieille chaise de paille et ç'aurait été une excellente occasion de rester bien éveillé.

Il ne se recoucha pas. Au contraire, il posa les pieds par terre, ouvrit doucement la porte. Un faible bruit, indéfinissable, montait du rez-de-chaussée. Il avait pensé aller réveiller Irène mais ce bruissement étrange retînt son attention. Il fit quelques pas dans le noir, vers la lumière jaune qui projetait l'ombre de la rampe sur les murs de la cage d'escalier.

Ils étaient six dans la grande salle d'auberge, assis sur le banc contre le mur

Ce qui frappait tout d'abord, c'était leur visage totalement inexpressif. Les mains sur les genous, le corps immobile, ils ne parlaient pas, et seules leurs paupières battaient, d'une manière irrégulière. Rémy reconnut parmi eux l'aubergiste et la serveuse.

Un septième était allongé à plat ventre sur le sol. Et soudain Lachenal se mordit la lèvre jusqu'au sang. Ce qu'il n'avait pas vu tout d'abord, tant le spectacle des six personnages assis paraissait insolite, se révélait maintenant dans toute son horreur. Le sol était littéralement couvert de « choses » semblables à celle qu'il tenait enfermée dans un bocal, dans sa chambre. C'était elles qui produisaient ce bruit doux, ce susurrement continu, ce frôlement écœurant de corps mous, de longues pattes vibratiles. Plusieurs de ces êtres étaient rassemblés sur la nuque de l'homme immobile, couché sur le sol, et Rémy fut pris d'une nausée lorsqu'il perçut, à travers les autres bruits, le grignotement léger indiquant le patient travail des « chirurgiens ».

Incapable d'en supporter davantage Lachenal fit un pas en arrière dans l'escalier. Réveiller Irène...

Il étouffa un cri. Dans le haut de l'escalier, au ras de la dernière marche, trois masses grises ovoïdes glissaient lourdement dans la pénombre. L'une d'elles, déjà, se laissait tomber sur la marche suivante avec un petit choc mou. Rémy saisit son pulvérisateur et grimpa, le cœur battant follement.

Il comptait enjamber d'un bond les trois êtres et courir vers la chambre d'Irène, mais un fait imprévu, effroyable, se produisit : l'une des boules se projeta soudain en l'air, dans sa direction, avec une violence jusqu'alors insoupçonnable. Elle frappa Rémy à la poitrine et retomba cependant que, dans une révulsion de tout son corps, cédant à un geste instinctif, il martelait de son talon la chose grise. Il y eut un éclatement gras, sa semelle s'englua dans une épaisse crème pâle qui avait rejailli jusqu'au mur.

Le pulvérisateur lâcha son aveuglante flamme violette. Les deux autres boules, qui s'apprêtaient à bondir, se boursoufflèrent dans un horrible grésillement, charbonnèrent, se racornirent sur les marches. Le bois lui-même se mit à noircir sous l'intense chaleur.

Une agitation grouillante se déclenchait au rez-de-chaussée. La houle des « araignées » se fit plus fébrile, les six personnages assis au fond se levèrent. Lachenal braqua sur eux le canon noir du pulvérisateur :

— N'approchez pas, ou je vous jure que je tire.

— Monsieur, monsieur, s'exclama l'aubergiste d'une voix plaintive, qu'est-ce qui vous arrive donc?

— N'approchez pas, hurla Lachenal. Vous ne voyez pas ce qu'ils ont fait de vous? Vous n'êtes plus des hommes, vous êtes... vous êtes les esclaves de ces choses. N'approchez pas de moi!

L'aubergiste fit encore plusieurs pas. Le jet torréfiant du pulvérisateur lui traversa la tête de part en part. Il s'abattit dans une odeur de chair rôtie.

C'est alors que les « choses » se mirent à sauter de toutes part. D'une forte détente, un peu comme des grenouilles ou des sauterelles, elles quittaient le sol en direction de Lachenal. Le pulvérisateur crachait sans arrêt, des dizaines de boules grises se recroquevillaient, carbonisées, les pattes volatilisées.

Certaines réussirent à heurter ses jambes ou sa poitrine mais il les écrasait à coups de pieds tout en remontant l'escalier à reculons.

La marée monstrueuse, maintenant, hésitait. Rémy Lachenal enjamba les dernières marches.

Ses nerfs le lâchèrent, il poussa un cri inhumain. Le palier du premier étage s'était couvert d' « araignées ».

Le tapotement des boules grises sautant et retombant sur le plancher... Le sifflement du pulvérisateur, sa flamme violette... Les petites boules éclatant dans un bouillonnement de friture... D'autres boules encore, sautant, sautant, sautant...

— Irène!

***

— Vous êtes intelligent, beaucoup plus intelligent que tous ceux que nous avons captés jusqu'à maintenant. Grâce à vous, nous allons pouvoir progresser.

Je rêve, ou bien quoi? C'est ce cauchemar qui continue. Je vois tout, j'entends tout et je ne peux pas bouger. Je suis bien vivant, je sens mon cœur battre, et je ne peux même pas remuer les paupières... Irène, où es-tu? Où sommes-nous? Qu'est-ce qui se passe?

— Vous avez été dur à maîtriser. Vous étiez sur la défensive. Et puis aussi, vous avez deviné vite. Étonnant, cette faculté de s'adapter à un concept ne correspondant pas aux normes. Vous êtes décidément des êtres très intéressants. Et vos armes... Vous avez des armes malfaisantes, terriblement efficaces...

Qu'est-ce qu'il raconte, le vieux Guillodeau? Qu'est-ce qu'il raconte? Qu'est-ce qu'il raconte?

— Votre esprit est encore engourdi par le sérum. Mais vous allez comprendre bientôt. Vous comprendrez mieux encore lorsque nous vous aurons donné un hôte. Étrange, chez vous, cette répugnance à cohabiter. C'est pourtant un système efficace. Dans notre monde il existe des êtres habitués à nous recevoir. Il est vrai que ce sont des intelligences inférieures, qui nous servent surtout à accomplir les travaux physiquement hors de notre portée. Tandis qu'ici, sur cette planète, ce pourrait être une véritable collaboration...

Ce n'est pas Guillodeau qui parle. C'est la « chose » qui est dans *Guillodeau. Elle agit sur son cerveau, ses nerfs, ses muscles, ses cordes vocales. Elle ne peut pas nous comprendre, savoir ce que nous savons, nous parler, tant qu'elle rampe ou saute sur ses longues pattes; mais elle le peut quand elle entre en l'un de nous. Elle acquiert d'un coup les connaissances de son « hôte » en même temps que toute une gamme nouvelle de perceptions...*

— La plupart des gens que nous avons captés ne savent même pas ce qui leur est arrivé. Ils croient toujours agir de leur propre chef. L'homme par l'intermédiaire de qui je vous parle a été capté le premier de tous. C'est aussi le premier que nous ayions vu en arrivant sur cette planète. Je sais que vous nous trouvez hideux, mais dites-vous que nous avons eu la même impression en voyant notre premier homme. Nous l'avons cependant capté, je suis entré

en lui et j'ai vu qu'il s'agissait d'un être intelligent... Pas très intelligent, je vous l'accorde, mais suffisamment pour nous apprendre beaucoup de choses.

Ils « captent » les gens. Ils entrent dans leur tête et ils en font leur propriété. Leur hôte les nourrit de son sang, leur prête ses yeux, ses oreilles, toutes ses capacités intrinsèques... Ils ont déjà capté la plupart des habitants de cette région... Oh! ces regards vides des gens d'Aprevent, ces attitudes prostrées quand l'être qui les habite ne daigne pas les employer à une besogne quelconque... Et ils appellent cela une collaboration! Pauvres gens d'Aprevent!

— Nous avons besoin d'en savoir plus, beaucoup plus, pour poursuivre l'occupation de la planète jusqu'à saturation. Jamais nous ne trouverons ailleurs un « hôte » qui nous convienne autant que l'homme. Aussi allez-vous nous servir d'agent intermédiaire. En sondant l'homme que j'ai capté, j'ai acquis des notions de votre structure sociale. C'est pourquoi je l'ai laissé donner l'alerte : je savais qu'ainsi on nous enverrait des esprits supérieurs, plus aptes à recevoir certains d'entre nous...

Guillodeau, hypocrite, traître, espion, pauvre diable, guidé par son maître. Qui pouvait supposer?... Ils ont tout prévu... Même le chien... Ils ont vu que nous ne révélions rien de nos projets devant des tiers. Ils ont alors donné au chien un « hôte » qui avait déjà habité un homme et pouvait comprendre notre langage... Le chien-espion, les oreilles dressées... Le chien-loup d'apparence familière, dont on ne se méfie pas, auquel on ne pense même pas, et qui vous suit, se couche sous la table, écoute, comprend tout, tire ses conclusions... Mon Dieu, combien d'hommes et de femmes, et d'enfants, combien d'animaux aussi ont été ainsi captés depuis que cet engin s'est posé dans la clairière? Et combien de ces êtres peut contenir un tel engin?

Horreur froide. Panique immobile. Rémy Lachenal sentait qu'il était étendu sur un plancher. Le colporteur, penché en avant, lui parlait d'une voix qui venait d'un autre monde. Plusieurs paysans étaient assis sur le banc, les mains aux genoux. Et tout autour de lui Lachenal, figé dans une angoissante paralysie, sentait bruire des milliers, des milliers de pattes traînant de lourdes boules grises et molles.

— N'ayez pas peur, vous ne sentirez absolument rien et la cicatrisation est immédiate, dit encore Guillodeau de sa voix sans timbre.

C'est alors que la porte d'entrée vola en éclats.

*
* *

— Toute la zone qu'on présume contaminée est cernée par l'Armée : un quadrilatère de 30 kilomètres de côté, délimité au sud par Fontenay-le-Comte, au nord par Chantonnay. Personne n'a le droit de sortir du périmètre. La loi martiale est proclamée. Une nuée de médecins examinent les gens un par un. On a déjà décelé plusieurs centaines de « captés » qu'on a expédiés vers les hôpitaux sous bonne escorte. Le plus affreux, c'est les gosses... Il y a aussi certains coins où les « captés » ont essayé de résister, de s'organiser en maquis. Il a fallu tirer... On en a détruit beaucoup. Plus qu'on ne veut l'avouer. Les

soldats ont peur, vous comprenez. Ils tirent facilement. Il y a aussi le bétail qu'on abat, les chiens qu'on pourchasse... Dites, vous savez que c'est votre message-radio qui a tout mis en branle?

Rémy Lachenal retrouvait lentement l'usage de ses membres. Il fit aller et venir ses mains devant lui avec une sorte de stupéfaction.

— Venin paralysant d'une efficacité absolue, fit le médecin en lui frictionnant les bras. On en a retrouvé des traces dans votre organisme. Je ne crois pas qu'il y ait des complications. Excusez le manque de confort, on vous a installé dans la barque du garde forestier. Les équipes de désinfection ont détruit totalement Aprevent. Les maisons étaient bourrées de... de ces espèces de trucs.

— Irène, cria soudain Rémy en retrouvant sa voix.

— Ne vous inquiétez pas, elle est auprès de votre patron, en train de faire le rapport que vous avez omis de rédiger.

Rémy se recoucha sans un mot, avec une intense sensation de joie et de délivrance.

— Quelle heure est-il?

— Midi, 31 octobre 1983. Ça fait bien douze heures que vous êtes dans cet état. C'est ainsi que vos collègues des S.C.R. vous ont trouvé quand ils ont enfoncé la porte de l'auberge. Il était moins cinq, à ce qu'ils racontent... Mais eux étaient parés : combinaisons en plastique et masques en plexiglass. Ils ont brûlé toutes les araignées visibles et mis sous clé tous les hommes qui se trouvaient là, et qui étaient tous contaminés. Puis, avant de mettre le feu à l'auberge, ils ont visité l'étage et ils ont trouvé Irène Essartier évanouie dans le corridor.

— Mais vous venez de me dire...

— Ne vous agitez pas. Je viens de vous dire qu'elle va bien et c'est vrai. N'empêche qu'au vu de toutes les horreurs que vous aviez déclanchées, elle avait perdu connaissance.

Lachenal sauta à terre.

— Je veux la voir. Où est-elle?

— Après tout, vous êtes suffisamment remis. Évacuez mon hôpital.

En sortant de la cabane, Rémy Lachenal fut frappé par un terrible spectacle de désolation et de ruine. Il ne vit qu'arbres à demi brûlés, buissons réduits en cendre, terre noircie. A cinq cents mètres de là une fumée noire montait au-dessus d'Aprevent rasé. Des hommes de la Désinfection, engoncés dans leur combinaison protectrice, le brûleur au poing, erraient encore parmi les éboulis fumants. Des hélicoptères sillonnaient le ciel gris en lâchant des nuées de poudre blanche.

— Hexachlorocyclo-hexane, expliqua le médecin derrière lui. On a constaté que ça tuait ces bêtes-là comme ça tue les sauterelles. Alors les hélicos en lâchent depuis ce matin : cent hectares traités par heure et par appareil. Il y a aussi des camions-souffleurs qui projettent le HCH en gerbes de soixante mètres. Toute la campagne en est blanche. La troupe vient derrière et ramasse les « araignées » à la pelle. Il faut voir les biologistes, les entomologistes se jeter là-dessus! Pour faire bon poids, on a ajouté aussi la crémation. Tous les endroits suspects ont été arrosés au lance-flammes. C'est comme ça qu'on a obtenu ce paysage.

Plusieurs tentes-marabouts étaient plantées non loin de là, à mi-pente.

Des officiers, des hommes en blouse blanche en sortaient ou y entraient. Une silhouette mince surgit soudain de l'une d'elles.

— Irène!

Elle se jeta contre sa poitrine.

— Oh! Rémy, Rémy, enfin...

Un homme de haute taille apparut derrière elle :

— Devrai-je avancer votre congé à tous les deux?

— Sans doute, patron. On a un certain projet en préparation.

Le chef de la section F des S. C. R. hocha la tête :

— Quelle chance de pouvoir faire des projets. Pourvu que nos petits arachnides fureteurs vous laissent le temps de les réaliser.

— J'espère que c'est bien fini, cette histoire!

— Erreur. Savez-vous combien d'engins de ce genre sont tombés sur la terre? Huit homologués. Et il y en a peut-être d'autres. Des scènes comme celle qui se déroule autour de vous se reproduisent actuellement en Angleterre, en Italie, en Argentine, aux États-Unis... C'est pourquoi nous avons pu intervenir ici assez rapidement : les S. C. R. ont pu grouper tous les éléments d'information en une nuit. Ailleurs, ça n'a pas toujours marché aussi bien. Et vous savez la bonne nouvelle? On n'a pas encore retrouvé tous les engins. Celui d'ici, par exemple, on le cherche encore...

Irène et Lachenal fixaient le patron avec une angoisse incrédule.

— Arcturus, ça vous dit quelque chose? Arcturus, dans la constellation du Bouvier. C'est de là qu'ils viendraient, nos gentils visiteurs. Huit astronefs égarés, tombés sur terre par hasard. Du moins on espère que c'est par hasard. Et dans chacun de ces huit engins, combien de petits arachnides fureteurs? Mille? Cinq mille? Dix mille? Plus encore? Pendant des mois et des mois il va falloir brûler, saupoudrer, creuser, chercher, toujours avec la crainte d'en laisser fuir un, de passer à côté d'un nid tout prêt à proliférer. Et dans les têtes? Vous avez pensé à ceux qui sont dans les têtes? Combien de faux chiens ont déjà franchi les limites du périmètre critique? Est-ce qu'on arrivera à détecter tous les humains qui ont été captés? Qui vous dit qu'en s'habituant à leurs hôtes encore non identifiés, certaines de nos petites bêtes ne réussiront pas à donner parfaitement le change? Va-t-on devoir radiographier toute la planète?

Le patron eut un grand rire sans joie :

— Et qui me dit, à moi, que vous-mêmes?... Vous vous rappelez cette locution : tu as, il a, vous avez une araignée dans le plafond? Ah! ah! Qui osera l'employer désormais?

Irène et Rémy se regardèrent puis détournèrent les yeux. Le patron passa une main sur son visage las.

— Allez, les enfants, et bonnes vacances!

Il entra dans la tente-marabout, le dos un peu voûté, le front lourd.

— La voiture est par là, dit Irène.

Il la suivit le long du sentier. Un peu plus bas, sur la route, passaient des camions militaires chargés de gens entravés, gardés par des soldats casqués.

Rémy eut envie de demander à Irène à quel moment elle avait perdu

connaissance. Où se trouvait-elle lorsqu'il l'avait appelée, craignant pour elle bien plus encore que pour lui?

A cet instant, la jeune femme qui dévalait légèrement le sentier devant lui passa sa main dans ses longs cheveux et caressa sa nuque suivant un geste qu'il lui avait toujours vu faire. Il se prit à fixer cette nuque, un doute atroce dans le regard. Il avait encore le grand rire triste du patron dans les oreilles. Et c'est alors qu'il devina, la gorge serrée, que rien, jamais plus, ne serait comme avant.

Soyez bons pour les animaux

par JULIA VERLANGER

Il y a peu de choses à dire en faveur d'un kalgoo, si ce n'est qu'il se pare de chatoyantes couleurs. Sur sa peau écailleuse s'entremêlent en délicates arabesques les bleus, les ors, les rouges et un admirable violet liquide. Pour le reste, c'est une montagne en mouvement, follement agile, carnassière, et dotée d'un caractère exécrable. La tête s'allonge au bout d'un col arqué qui, malgré ses proportions gigantesques, ne manque pas de grâce. La gueule aux naseaux écartés est un gouffre béant, d'où darde une langue bifide. L'échine se crête de larges écailles, et la longue queue reptilienne peut aisément, d'un revers, couper un arbre en deux. Il ne viendrait à l'idée de personne d'en faire un chouchou familier, et c'est pourtant ce qu'avait fait Vern.

Tout au long de sa vie, Vern n'avait pu approcher un animal sans le mettre immédiatement en confiance. A cause de ce don, il en était venu à professer la théorie suivante : tout animal s'apprivoise, à condition d'avoir de la patience. C'était vrai pour Vern, mais pas pour un grand nombre de gens, qui s'empressaient de réfuter ses arguments avec ardeur. C'est pourquoi, emporté par la discussion, il fit un jour le pari d'apprivoiser un kalgoo.

Apprivoiser un animal consiste à éveiller chez lui, en lui donnant des soins et en le nourrissant, une certaine affection, qui est peut-être tout bonnement une reconnaissance du ventre, mais une affection tout de même. Cela implique aussi, généralement, que vous-même prendrez la bête en amitié. Le don de Vern était sans doute son immense amour des animaux. Il apprivoisa son kalgoo, mais on peut dire aussi que le kalgoo apprivoisa Vern, qui en devint l'esclave fidèle.

On ne peut compter les ennuis que le kalgoo apporta à Vern, en échange de satisfactions que bien des gens eussent trouvé extrêmement minces : voir la bête énorme l'accueillir avec des ronflements affectueux; lui gratter le crâne à l'aide d'un râteau; pouvoir impunément nettoyer les dents formidables, littéralement englouti dans la gueule; et s'installer parfois au défaut de l'épaule, dans une position fort mal commode, tandis que l'animal galopait dans le parc.

Vern possédait une immense fortune, héritée de son père qui avait trafiqué sur toutes les planètes au cours du premier rush de colonisation, mais il était à prévoir qu'il en verrait prochainement la fin. Sans parler des sommes impressionnantes dévorées chaque jour par le kalgoo sous forme de viande bien fraiche, qui n'étaient que vétilles, Vern avait déjà dépensé une fortune pour faire ramener l'animal d'Opha, et pourvoir à son installation. De plus, il occupait à lui tout seul une firme entière d'avocats en renom, tant il était submergé de procès. Un kalgoo peut courir vite, loin et être plus destructeur qu'une tornade.

Un nombre incalculable de gens regimbait contre ce voisinage, et Vern se voyait attaquer en justice par des personnages qu'il ne connaissait même pas de vue, et habitant à des lieues de là.

En sus, Vern avait à se débattre contre un certain nombre de représentants de jardins zoologiques divers, qui guignaient d'un œil favorable cet unique kalgoo à peu près sociable. On n'avait, jusqu'alors, jamais pu maintenir un kalgoo en captivité, à cause du caractère follement agressif de la bête. Ces représentants lui cherchaient de subtiles noises, intriguant auprès de l'Union Planétaire pour lui faire retirer une autorisation achetée à prix d'or. Ils caressaient l'espoir de se faire attribuer l'animal si Vern se voyait supprimer le droit de le posséder. N'avait-il pas dû, quelque temps plus tôt, sauver in extremis la vie d'un insensé qui s'apprêtait à ouvrir la cage où le kalgoo était enfermé pour la nuit, dans l'espoir sans doute de voir celui-ci commettre d'importants dégats?

Vern avait perdu tous ses amis, car qui se soucie de rendre visite à un individu possédant dans sa demeure ce que l'on peut assimiler à une bombe à retardement, avec possibilités d'explosion inopinée? Il ne pouvait trouver le moindre domestique, car, outre que cette catégorie sociale se raréfiait et réclamait des salaires proprement pharamineux, à peine franchie la grille, les postulants reniflaient une odeur marécageuse et, entendant soudain beugler le kalgoo au fond du parc, tournaient les talons pour s'enfuir avec vélocité.

La coupe fut pleine le jour où une vieille tante que Vern aimait beaucoup, la seule parente qui lui restât, quitta son neveu après trois jours de visite, le maudissant et déclarant qu'elle ne voulait plus entendre parler de lui.

La vieille dame était venue chez Vern de bonne foi. Elle aimait réellement les bêtes, et avait confié avant son départ à un cercle de dames émerveillées qu'après tout, un animal était un animal, et que son aspect ou sa taille ne changeait rien à l'affaire.

Malheureusement le kalgoo n'admettait personne hormis Vern, était facétieux et possédait une étrange particularité. Il souffla sur la vieille dame un grand nuage de vapeur rougeâtre et corrosive. La tante de Vern fut couverte de boutons enflammés de la tête aux pieds, et fit ses bagages, raidie de colère.

Lorsqu'elle fut partie, Vern vint jusqu'à l'enclos du kalgoo, qui dormait sagement, son long col ployé sur les piliers de ses pattes puissantes. Il observa Vrahouw, ainsi baptisé d'après son cri rauque, qui rappelait un peu cet assemblage de syllabes. Les ennuis iraient croissant, c'était certain. Le cœur gros, Vern s'était presque décidé à la séparation, lorsque Vrahouw s'éveilla. La bête tendit le cou, ronfla, et avança une énorme patte affectueuse. La résolution de Vern fondit. Il ramassa le râteau, et, tout en grattant le crâne du kalgoo, réfléchit.

Le soir même, sa décision était prise. Puisque la civilisation refusait d'accepter Vrahouw, il fuirait la civilisation. Il ne manquait pas de planètes à peine effleurées par la colonisation, habitées par un petit nombre de gens rudes, courageux, qui ne prendraient pas ombrage d'un kalgoo somme toute appri-

voisé. De plus, dans un monde neuf, encore hanté par une faune dangereuse, Vrahouw par sa taille même et par sa force ne pourrait que rendre des services.

Vern fit auprès de l'Union Planétaire une demande de concession sur Karoléa, et l'obtint sans difficulté. Il vendit ses biens, sa propriété, et échangea son astronef personnel trop petit contre un vaisseau de taille à contenir non seulement le matériel qu'il désirait emporter, mais le kalgoo lui-même.

Lorsque Vern décolla, emportant dans une cale spécialement conçue pour lui un Vrahouw furieux mais solidement arrimé, il ne ressentait pas de tristesse, mais au contraire une exaltation joyeuse. Après tout, son père avait été un aventurier d'envergure, et il en restait chez Vern quelques traces, quoique atténuées.

Comme tous les hommes de son temps, Vern possédait une science approfondie des routes de l'espace et des astronefs, aussi se tira-t-il sans trop de mal de la tempête cosmique qui balaya son vaisseau. Mais lorsqu'il en émergea, il se trouvait fortement dérouté de sa trajectoire, et le pilotage automatique ne fonctionnait plus. Vern ne pouvait se payer le luxe de s'en passer. Il fouilla ses cartes, se repéra, et découvrit qu'il naviguait dans un secteur mal connu. Mais il était urgent de réparer. Il mit le cap sur une planète tournant autour de son soleil, et qui semblait posée là juste pour lui.

Vern émergea du sas, prudemment. Il se félicitait de sa chance, car l'air respirable de cette planète allait lui permettre de laisser sortir le kalgoo, qui s'agitait dangereusement dans sa cale. Un petit tour dans la nature le calmerait et le rendrait plus docile.

Vern avait reconnu les dégats. Quelques heures de réparation, et il pourrait reprendre son voyage. Il sourit et s'étira. L'air était tiède, et il y avait là un beau soleil chaud et doré. La région était assez semblable, somme toute, à certains coins de sa planète d'origine. L'herbe était haute, très verte, tachée de fleurs. Il admira les arbres étranges, dont les branches glissaient vers le sol au lieu de se redresser, et qui avaient en guise de feuilles de petits piquants rigides. Ses doigts cueillirent machinalement une fleur à longue tige. Son calice en entonnoir était d'un rose délicat, tigré de noir.

Il fit quelques pas et fronça soudain les sourcils. Ce qu'il voyait là-bas, c'était manifestement un morceau de terrain cultivé.

La planète était habitée par une race intelligente!

Il s'approcha et analysa. Intelligente, oui, mais pas très avancée en civilisation, puisqu'elle tirait encore sa subsistance de la terre. De plus le sol était à peine égratigné, et la partie travaillée fort peu étendue. Donc une race primitive, qui œuvrait manuellement et employait des outils très rudimentaires.

Vern s'agita, ennuyé. La grande loi planétaire voulait que l'on ne molestât nulle créature intelligente, mais par ailleurs les primitifs étaient fréquemment agressifs, et généralement peu enclins à la réflexion. Il courut vers l'astronef. Il ferait sortir le kalgoo, et travaillerait le plus vite possible. Avec un peu de chance, il pourrait repartir sans ennuis.

Vern avait effectué environ la moitié de son travail lorsqu'il entendit beugler le kalgoo. Vrahouw avait l'habitude de hurler ainsi chaque fois que quelqu'un l'approchait. Vern se précipita, prévoyant la catastrophe. Il arriva pour voir la bête tendant le cou vers un indigène manifestement pétrifié de

terreur. Vern sourit, soulagé. Vrahouw, bien dressé, n'avait pas l'intention de blesser le malheureux. Il jouait, tout simplement.

Vern observa l'indigène. Une race humanoïde, évidemment, avec les mains à pouces opposables indispensables à toute évolution. Quoique, songea-t-il, cette théorie était bien surfaite si l'on se rappelait les Varaisiens, qui se servaient de leurs tentacules avec tout autant de profit. Le naturel tendait les bras devant lui, comme pour repousser l'horrifique vision. Il était vêtu de loques crasseuses et avait la tête recouverte d'un chaume de cheveux graisseux. Ses membres semblaient bizarrement tordus, mais Vern n'arrivait pas à savoir si c'était là chose naturelle, ou s'ils étaient déformés par le travail.

Soudain l'indigène, sans doute poussé par un courage de désespoir, frappa du poing le mufle de Vrahouw qui poussait vers lui sa tête colossale.

Le kalgoo n'avait même pas dû sentir cette pichenette, mais son mauvais caractère prit le dessus. Il se fâcha. Il arqua le col. Son échine crêtée se raidit. Deux longs jets tournoyants de vapeur écarlate jaillirent des naseaux. Le naturel culbuta à la renverse, se releva et prit la fuite, agitant vertigineusement ses jambes torses. Il braillait à cris rauques et inarticulés.

Il était si comique, dans sa course trébuchante, que Vern éclata de rire. Il riait encore, secoué de tressauts, en retournant à son travail. Vrahouw s'était couché, son long col écrasé sur l'herbe.

Environ deux heures plus tard, Vern essuya d'un revers de main un peu de sueur sur son front, et rangea posément ses outils. Il avait enfin terminé. Maintenant il allait s'agir de faire regagner sa cale à Vrahouw, ce qui n'irait pas sans mal.

Vern sortit, s'étira au soleil, et sursauta violemment.

Vrahouw était dressé, tendu sur ses pattes énormes, et, du fond de la prairie, arrivait vers lui un étrange assemblage. Un autre naturel, évidemment, mais à califourchon sur une bizarre monture, dont le col s'ornait d'une espèce de chevelure raide. Vern s'amusa de voir que, toutes proportions gardées, la longue tête aux naseaux écartés de l'animal n'était pas sans analogie avec celle du kalgoo. Il avançait sur des pattes fines, dansant un peu, et semblait rechigner. Et l'indigène était, par toutes les galaxies, entortillé de métal comme une boite de conserve! Il brandissait devant lui un long morceau de bois, au bout duquel brillait une sorte de couteau.

Que l'espace m'engloutisse, songea Vern, si ce fou n'a pas l'intention d'attaquer Vrahouw! En effet, le naturel poussait bravement sa bête récalcitrante, et brandissait son arme.

Le kalgoo avança. Sa gueule s'ouvrit, gouffre béant, dardant sa langue bifide. Il ronfla, fit claquer ses machoires, et souffla un torrent de brouillard rouge. La monture de l'indigène se dressa debout, battant des pattes, et le naturel dégringola dans un grand bruit de ferraille brinquebalée. Déjà sa bête fuyait follement, agitant une queue flottante. L'indigène restait sur le dos, remuant faiblement ses membres.

Vern ne s'attarda pas à constater les dégats. D'autres naturels pouvaient arriver d'un instant à l'autre, et alors commenceraient les ennuis sérieux. Il fit réintégrer sa cale à un Vrahouw de fort mauvaise humeur, et décolla vivement.

En fonçant vers Karoléa et son nouveau destin, Vern ne pouvait se défendre d'un léger sentiment de culpabilité. Qui sait quelles pertubartions sa venue intempestive pourrait causer aux habitants de cette planète?

Au même moment sur Terre naissait une légende tenace, qui se transmettrait au cours des âges sous des formes variées: la légende du Dragon, et celle du Vaillant Chevalier qui lui livra combat.

L'autre

par BRUNO VINCENT

La journée avait été grise, étouffante. Dans la lumière parcimonieuse du ciel bouché, tout au long de l'interminable après-midi d'août, les objets — maisons, cyprès, haies de roseau — paraissaient incroyablement proches, figés pour l'éternité. Puis, vers huit heures, la terre bascula soudain dans une nuit totale, toute striée d'éclairs blancs.

L'homme avait quarante ans. Il s'appelait Lebat. Il ne pensait qu'à cette femme.

Il appuya son beau visage maussade, mouillé par la sueur, contre la vitre. Les éclairs silencieux écartelaient le ciel entier, faisant surgir de l'obscurité les crêtes pelées des collines arrondies par l'érosion.

— Mais qu'est-ce qu'elle fout ? maugréa-t-il tout bas. Qu'est-ce qu'elle peut bien foutre ?

Les deux gendarmes Stein et Tancelin buvaient au comptoir. Le cafetier leur racontait quelque chose sur Lebat. Dans le silence, ils entendirent une succession de roulements lointains qui leur parvint à travers des épaisseurs et des épaisseurs de feutre.

Les fenêtres blanchirent violemment, puis les vitres tremblèrent dans un fracas de granit concassé. Lebat lançait maintenant des imprécations à la nuit et au monde.

— Monsieur attend la petite Mathilde, expliqua le cafetier. Je crois que c'est dans la poche, ajouta-t-il, mais Monsieur Meynard, il risque de pas être d'accord.

— Tu parles, approuva l'un des gendarmes, Monsieur Meynard et ses belles manières !

Maintenant Lebat ne pouvait plus rien voir : l'eau ruisselait, serrée, sur toute la surface de la vitre.

« Elle est sûrement prise par l'orage quelque part », pensa-t-il avec dépit, tandis que la lumière électrique vacillait et faiblissait.

— Moi j'ai jamais vu ça, murmura le cafetier au milieu d'une cascade pétaradante de rochers éclatés.

C'est alors que Lebat remarqua la chose. Il ne fit pas un geste, regardant simplement. Puis il poussa une exclamation.

L'électricité s'éteignit. La pièce baignait dans une lumière orangée. La silhouette de Lebat se détachait contre le fond lumineux. Il resta quelques secondes attentif, immobile, avant de crier sans se retourner :

— Mais venez donc voir ça. Venez donc !

Ils virent d'abord la couleur: minérale, irradiante; puis l'objet, une forme ovoïde, frangée d'électricité bleue, crépitante, suspendue arbitrairement dans le ciel au-dessus des collines dénudées et des cyprès.

Le silence était partout. Il n'y avait plus d'éclairs, juste le bruit régulier de la pluie sur la toiture, et, dans la nuit maintenant paisible, la forme parfaitement géométrique, monstrueuse étoile déversant sa clarté fantastique sur la terre assoupie.

— Vous vous rendez compte ? disait Lebat.

Il était comme un enfant devant une vitrine de Noël.

La lumière du disque parut légèrement décroître d'intensité, La couleur devenait plus pâle, moins violente; elle revint alors très vite à son intensité primitive. Ces variations se renouvelèrent, évoquant une sorte de rythme respiratoire régulier, totalement silencieux, symbole de vie. Puis elles se firent plus fréquentes, suivant une cadence de plus en plus accélérée, comme les battements assymétriques d'un cœur défaillant qui, devant la mort inéluctable, lutte encore mais en vain. Le disque s'effaça d'un seul coup pour réapparaître aussitôt. D'immenses étincelles bleues, incroyablement fines, zébraient la nuit, tandis que le disque perdait peu à peu de l'altitude.

Tout d'un coup ce fut la chute, trop soudaine pour être enregistrée sur le moment par l'esprit, si bien que tout était consommé quand les quatre hommes réalisèrent que l'objet était tombé puis avait explosé — une immense vague éblouissante, sans couleur comme du magnésium.

Maintenant ils observaient le feu rageur, doué d'un chuintement rageur aussi, un feu trop vivace, trop intense pour être un vrai feu.

— Sainte mère, dit le cafetier, c'est juste sur la colline.

Ils se taisaient, surveillant la décroissance incroyablement rapide de la combustion, comme si l'intensité primitive eût été incompatible avec une durée supérieure à quelques secondes. La lumière blanche décrut au ras du sol, le chuintement se fit imperceptible, puis, après une explosion atténuée, ce fut de nouveau l'opacité rassurante de la nuit.

Les quatre hommes ne bougeaient toujours pas. Dans la tranquille obscurité ils sollicitaient désespérément leur mémoire, lien unique avec la brève fulgurance de fantastique déjà évanouie, face à la nuit d'août engourdie de pluie et de silence.

*
* *

Il resta longtemps dans un état voisin de l'évanouissement. Plus tard, il comprit qu'il était bel et bien seul sur la Terre, tandis qu'il assistait à l'extrême agonie de l'engin : quelques flammèches mourantes, éparses dans la nuit.

Bientôt il n'y eut plus rien. Il se remémora ce qu'Il avait entendu dire, ce qu'on lui avait appris sur les Terriens et leurs façons d'agir. Il revit les planches, les photographies avec les commentaires en dessous — ces êtres tout à la fois instinctifs, barbares et vindicatifs qui parlaient, criaient, agissaient sans que l'on sache exactement dans quel but, comme si un virus leur eût été inoculé, leur conférant ainsi ce féroce et constant besoin de destruction.

A l'intérieur du léger scaphandre de méléxite, Il respirait paisiblement, découvrant l'étrange nuit terrestre, pensant aux instructions draconiennes qui leur étaient imposées en cas d'accident : une destruction totale et instantanée; ce n'était pas difficile ; il fallait très peu de chose.

Il regarda sans confiance le monde nouveau ; Il écoutait intensément les mille bruits déroutants, éparpillés autour de Lui.

La pluie ralentit, s'arrêta. Immobile, Il écoutait bruire le silence. Très loin au-dessus de Lui, il entendit le vent qui chassait la masse des nuages.

Il leva son œil, aperçut les lointaines échancrures bleu sombre, éparpillées, sans cesse disloquées, sous l'action de courants invisibles. Trois étoiles étincelèrent durement dans l'entrebaillement des nuées. Il s'assit, son organe visuel désespérément brandi vers la voûte étincelante.

Peu à peu, les nuages désertèrent le ciel bourré de mondes clignotants, les uns de feu, à peine ébauchés, d'autres refroidis, éteints depuis des millénaires, morts à jamais, continuant malgré tout de tourner harmonieusement dans l'espace. Il resta sans bouger, regardant les mondes, ses antennes dressées au moindre bruit.

Les heures coulaient doucement, mais il respirait de moins en moins calme, toutes ses antennes en alerte maintenant.

Puis Il eut peur car Il avait appris certaines choses.

*
* *

Lebat, le visage contracté, alluma une cigarette. Le cafetier encore éperdu de stupéfaction entrevit, dans la coupe des deux mains, le profil de rapace violemment éclairé par la flamme. Lebat jeta l'allumette, cracha la fumée, regarda l'autre de ses yeux vifs, absents, inamicaux.

— Qu'est-ce qu'elle peut bien fiche avec cette histoire ? dit-il.

Il voyait un des gendarmes téléphoner dans l'arrière-salle; son gros visage s'inclinait avec régularité; il répétait de temps à autre : « Oui, oui, c'est bien ça ».

— Y va aller chercher des armes et des loupiottes, on attend les autres et on va y voir, dit Stein.

— Les autres. Quels autres ? dit Lebat.

Son ton était acerbe, vaguement agressif. Le gendarme leva les bras en signe d'impuissance.

— Tout le monde, tiens; et puis messieurs Godon, Meynard...

— Monsieur Meynard, dit Lebat. Dites bien à sa maman de l'accompagner.

— Plus on sera....

— Absolument, dit Lebat, absolument.

Peu après, un jeune homme blond, vêtu avec recherche, entra silencieusement.

— Vous avez vu ça ? s'exclama-t-il.

Ses petits yeux bleus dépourvus de cils brillaient d'excitation. Il aperçut Lebat qui étudiait attentivement sa cigarette : on eût dit qu'il tenait un pétard entre ses doigts.

— Alors, quel est le programme des réjouissances ? demanda le jeune homme.

— Venez, Meynard, dit Lebat, je vais vous faire un dessin.

La femme marchait vite : des petits pas pressés, réguliers. Par moments, elle jetait un coup d'œil à la voûte menaçante des nuages qui roulait bas, prête à crever. Les éclairs fissuraient le ciel dans toute sa largeur, révélant pendant une fraction de seconde les lourdes collines semblables à des têtes d'éléphants morts.

La femme continua dans l'obscurité. Elle était un peu effrayée par l'ampleur silencieuse des éclairs. Au bout d'un moment, elle se rendit compte que ses pieds touchaient de plus en plus rarement le sol rocailleux, si bien qu'elle s'aperçut avec étonnement qu'elle courait avec régularité depuis un certain temps déjà, sans être seulement essoufflée. Elle éprouva une vague satisfaction devant tant de facilité. Elle imaginait sa robe de toile blanche contre le ciel noir en mouvement; elle se voyait, mince silhouette, se déplaçant harmonieusement, droit vers son but, sous la menace de cieux apocalyptiques. Elle sentait le vent tout le long de ses jambes nues. Des souffles tièdes, paresseux, la caressaient et ses cheveux étaient comme vivants. Elle se dit que la pluie n'allait pas tarder; elle sentait déjà sur ses joues, ses bras, ses mains, les premières gouttes énormes, éparses, hésitantes.

La violence de l'averse — coup de fouet d'air et d'eau — manqua de la faire trébucher. L'instant d'après, elle avait l'impression d'avoir pris un bain tout habillée, tandis qu'elle remarquait l'invraisemblable lumière orange trônant paisiblement au-dessus d'une crête. Elle crut d'abord à un incendie. Maintenant, elle était arrêtée sous la pluie drue et comme solide. Sa robe lui pesait de plus en plus, mais elle n'y faisait pas attention; son visage inondé et fasciné était tourné vers l'émission de lumière; Celle-ci décrut d'intensité, puis vira, l'orange tournant au blanc, un blanc chimique, minéral. Simultanément, le bruit envahit le ciel, la terre et le monde sans qu'elle se sentît vraiment effrayée, n'étant capable pour le moment que de vigilance et de curiosité. Le bruit monta : c'était une sorte de chuintement alerte, vivace, qui rappelait le bruit d'un chalumeau. Il y eut un bref embrasement suivi d'une explosion étouffée, puis, de nouveau, la nuit fut calme et étale : juste la pluie dans le noir.

La femme reprit sa marche : elle ne savait même pas si elle était réellement intriguée par tout cela. Elle ne courait plus, guettant une possible reprise du bruit, n'entendant en fait que le rappel discret de la pluie. A ce moment précis, elle sentit nettement quelque chose dans l'obscurité. Mais elle n'était pas effrayée, simplement préoccupée. Pas plus. Elle fit quelques pas, ralentit. Ses yeux étaient paralysés : elle se sentait comme une plante. « C'est un rocher, » dit-elle tout haut, sous la pluie incessante, « juste un rocher ».

Elle savait qu'elle continuait à avancer : elle n'en avait guère envie mais elle le faisait quand même. « Mon Dieu, » dit-elle encore, percevant sa voix éparse tout autour d'elle. Elle fit exactement trois pas en avant, se sentant défaillir, ayant l'impression que ses jambes se désagrégeaient. Elle pensa très vite : « Dites-moi, mon Dieu, que je rêve, que je vais bientôt me réveiller, que rien de tout cela n'existe, dites-le je vous en prie ». Contact gluant de sa robe allourdie; mille piqûres atténuées de la pluie, et ses cheveux en cordeaux, pesant sur ses épaules. « Cela grandit, » pensa-t-elle effarée.

Elle était arrêtée maintenant, sentant son cœur comme une petite bête enfermée qui cherche à s'enfuir.

Elle aurait voulu courir, rapide, silencieuse, droit au centre du ciel entre les diamantines étoiles — les bielles merveilleuses, efficaces de ses deux jambes. Elle avait l'impression d'avoir été changée en arbre, d'être enracinée au sol rocailleux.

Silence, pluie et *Ça*.

— Non. Ce n'est pas vrai, dites, cria-t-elle.

Puis elle se mit à hurler, pleurant doucement, frénétiquement, sans bouger toutefois, sous la pluie dense.

***

Tapi, complètement immobile, de même que certains poissons doués de mimétisme, Il épiait.

Il était inquiet : le tremblement qui l'agitait devenait de plus en plus fort, de plus en plus impérieux. Dégoûté, il sentait sur lui le liquide secrété par ses pores, la manifestation physique de sa peur. Il ne faisait aucun mouvement, s'efforcant de respirer le plus calmement possible.

Une fois de plus, son organe visuel s'éleva vers le ciel de nouveau opaque, tandis que la pluie reprenait, inlassable. Il n'aimait pas l'humidité de cette planète.

Du temps s'écoula; tout d'un coup ses antennes furent en alerte et se mirent à fouiller l'obscurité, tout à la fois fébriles et diligentes. Il apercut la tache claire qui grandissait sans bruit. Il la sentit puis la reconnut : il était tout recroquevillé par la vieille peur panique.

Maintenant Il distinguait la silhouette. Quelque chose arriva : d'un seul coup Il n'éprouva plus aucune appréhension, sentant l'autre présence physique et aussi le lointain, l'obscur cousinage entre eux. Ce fut l'espoir fou : peut-être allait-Il échapper à l'épouvantable menace de solitude.

Il se déplaça; son liquide avait séché, ses antennes ramaient dans l'obscurité et maintenant Il voyait nettement la créature de la Terre, dans l'étincellement des gouttes de pluies amassées sur la paroi de méléxite. Il percevait la présence de plus en plus fort.

La tache s'était figée, mais Il allait de l'avant, cherchant fiévreusement un moyen pour correspondre. Il entendit le bruit, le cri, sans y déceler la notion d'horreur, avançant toujours, pour finalement entrer en contact par ses papilles tandis que le cri vrillait la nuit sans faiblir.

Il ne comprenait pas ce bruit : il fallait qu'Il se fasse comprendre, qu'ils arrivent à correspondre.

Les deux silhouettes étaient maintenant face à face : l'une vociférante, fragile et l'autre sombre, informe, tâtonnant avec un tranquille acharnement.

Le cri décrut, cessa.

La femme ne s'évanouit pas; elle était debout, regardant. Il cherchait toujours le contact : Il se savait maladroit, insuffisant. La peur remontait : Il la sentait de plus en plus nettement. Il s'exprima, bien que sachant cela totalement inutile. Puis ses pores secrétèrent de nouveau le liquide.

— *Laissez-moi, implora la femme. Je vous en supplie, laissez-moi, laissez-moi s'il vous plaît, disant cela, le répétant encore et encore sans même respirer sous l'eau incessante, dans le silence.*

Les hommes étaient rassemblés. Stein dégraissait des revolvers de toute taille, qu'il alignait ensuite sur une couverture.

— Dites donc, s'écria Lebat, Meynard va leur fiche la pétoche!

Il y eut des rires. Lebat lui tournant le dos, Meynard le contourna, s'efforçant de fixer le visage aigu, contracté sur l'éternelle cigarette pendante. avec cet œil perpétuellement fermé sous l'action de la fumée.

— Vous... commença-t-il.

Lebat détailla l'élégante veste de daim savamment négligée.

— Vous n'existez pas, dit-il.

Meynard sourit du fond de son teint de craie, c'est-à-dire que sa bouche se fendit sans que l'expression de ses petits yeux durs changeât. Stein tendit à Lebat un colt d'ordonnance. Lebat considéra la forme mince, mauvaise, du canon et la couleur aussi : un bleu profond, inaltérable. Meynard s'avança.

— Vous m'en passez un, Stein ? demanda-t-il.

— Il va s'estropier avec, dit Lebat.

Il introduisait des balles dans le barillet, faisant tourner celui-ci d'un mouvement de paume, brandissant l'arme enfin. Puis il se leva, coinça l'arme dans sa ceinture, se mettant à rire comme un forcené, disant au gendarme toujours sans arrêter de rire — cette explosion bruyante qui était tout sauf un rire :

— Donne un joujou à bébé. Ce soir, il m'a promis d'être sage.

***

— Tu ne peux pas savoir, expliqua plus tard la femme à Lebat, essayant de revivre cette tranche de sensations brutes, incohérentes, tu ne peux pas savoir, mais il y a eu un moment où je ne savais plus ni ce que je faisais, ni ce qui m'arrivait. Elle était étendue à côté de lui sur le lit étroit; couché sur le dos, il contemplait le plafond sans rien dire.

Dans toute cette histoire, elle avait dû ressembler à un spectateur égaré dans un théâtre d'avant-garde, qui se demande si l'on n'est pas purement et simplement en train de se payer sa tête, puis qui se trouve par la suite, Dieu sait comment, incorporé malgré lui à l'action délirante de la pièce et commence alors à se sentir passablement inquiet.

Elle se décrivait donc, criant jusqu'à ce qu'il fût impossible d'émettre le moindre son, espérant alors fermement qu'elle allait en fin de compte s'évanouir une bonne fois pour toutes, faisant des efforts dans ce sens sans résultat, tombant en fin de compte à genoux sur le sol rocailleux, sans prêter attention à la douleur puis au sang qui se mettait à couler.

— Et pendant ce temps-là, poursuivait-elle, cela cherchait quelque chose un peu comme si cela voulait me peloter.

Elle avait senti le contact sans savoir exactement si tout cela était répugnant ou sans conséquence, dangereux ou inoffensif. Après, il y eut l'odeur pas désagréable, simplement bizarre, et le bruit aussi, un bruit doux, insistant

qui la convainquit définitivement qu'elle ne rêvait pas, qu'il n'y avait aucun espoir de ce côté-là, si bien qu'elle réussit de nouveau à crier puis à supplier :

— Je vous en prie, laissez-moi aller, je vous en supplie...

Elle essaya réellement de lui parler bien qu'elle fût convaincue de l'inutilité de tout cela.

Elle disait, se sentant alors tout à la fois faible et rusée :

— Maintenant il va falloir que je parte; soyez donc gentil; allons, vous voyez bien qu'il faut que je m'en aille, que je ne peux quand même pas rester là toute la nuit, parce qu'il y a des gens qui m'attendent; oui, des gens; vous allez être très gentil : vous voyez bien que je ne peux pas rester indéfiniment; je vais malheureusement être obligée de partir.

Elle se fit tour à tour enjouée, câline, la rouerie ancestrale affleurant inconsciemment. Elle prit conscience de ce qu'elle était en train de faire; elle pensa vraiment devenir folle. Elle le fixait intensément, disant des mots fous, insensés : « Restez bien tranquille; tâchez donc de vous montrer un peu gentil », tandis qu'elle s'éloignait insensiblement par des mouvements ralentis, englués de sommeil, ses membres obéissant avec une malicieuse lenteur aux impulsions foudroyantes qui la traversaient.

Mais il ne bougeait pas. Il ressemblait de nouveau à quelque rocher anonyme, débonnaire. Elle l'interpellait sans discontinuer avec volubilité et une sorte de monstrueuse allégresse :

— Vous voyez que vous savez être gentil; vous voyez bien.

Elle pensait : « J'ai dû parcourir deux mètres en plus d'une demi-heure peut-être ». Elle le fixait toujours; ses yeux lui faisaient mal; elle ne savait plus si elle le voyait effectivement; ses pieds se déplaçaient, précis, et son cœur cognait follement; elle éprouva une gêne à respirer. « Cela me reprend », pensa-t-elle avec une tranquille résignation; « cette fois je vais tomber par terre, paralysée et je ne bougerai jamais plus et tout sera fini ».

Elle avait l'impression d'avoir été vidée de son sang, de se résumer à une enveloppe flasque et vide, sans impulsion ni réflexe, de flotter au hasard de l'obscurité.

— Maintenant, dit-elle tout haut, se sachant alors projetée dans l'espace, enfin libre, se précipitant au sein des ténèbres complices à l'autre bout du monde, allant en silence comme le vent, consciente de sa vitesse, conséquence d'une volonté unique, farouche, qui la rendait invulnérable, avant que quelque chose ne vint la frapper avec une violence inouïe sur la pommette gauche dans un cruel éblouissement, matérialisation immédiate de la douleur.

Elle comprit qu'elle était tombée; elle porta une main à son visage meurtri et la retira aussitôt toute poisseuse; elle ressentit une envie de vomir, mais reprit tant bien que mal sa course aveugle avant de tomber encore, cette fois sur les mains.

Ensuite, elle était tombée sans arrêt, ne sentant même plus la douleur, se relevant à chaque fois, repartant droit devant elle au hasard, jusqu'à ce que, guidée par un instinct ou une chance plus efficaces que la conscience elle-même, elle aperçût les premières lumières. Dans la rue, les gens se retournaient sur son passage. Elle ne pensait plus qu'à Lebat. Elle atteignit la porte du café, entendant confusément autour d'elle des exclamations. Elle ne parvenait pas

à trouver la poignée. Elle frappa de ses poings la vitre, s'entendant crier. Dans le fracas de verre brisé, elle entrevit la douzaine de lourds visages attentifs, ahuris. La porte s'ouvrit. Elle tituba sur place, s'avança. Une glace lui renvoya son image sanglante, échevelée. Sa robe largement déchirée à l'épaule était maculée de tâches brunâtres. Par terre, il y avait des petits ronds rouge vif. Elle avança encore au milieu des hommes figés. Puis elle vit Lebat, un revolver pendant à bout de bras; elle le vit, dur comme l'arme elle-même. Le visage de Meynard surgit sur sa droite.

— Mathilde, disait-il. Elle le dépassa. Elle sentait son sang couler doucement sur sa joue, le long de ses jambes. Puis elle fut tout contre les bras de Lebat. Il lui disait quelque chose d'incompréhensible.

— Il y a une chose épouvantable, commença-t-elle, voyant aussitôt le plancher monter vers elle à une vitesse folle.

Et maintenant, sur le grinçant, inconfortable lit de fer, Lebat ne l'écoutait même pas : il regardait droit devant lui, caressant machinalement sa main. Elle l'entendit sacrer tout bas, n'importe comment, sans même s'adresser spécialement à elle. Elle se taisait alors, observant ce maigre profil de rapace, sentant contre son flanc la respiration puissante, égale.

***

La pluie avait cessé. Ils avançaient en file indienne, précédés par les faisceaux coniques des lampes. Lebat marchait en tête, sa torche balayant à dix mètres devant lui l'espace obscur soudainement révélé dans le rond de lumière jaune. Meynard portait ostensiblement, bas sur la cuisse, le gros revolver que le gendarme lui avait confié avec toutes sortes de recommandations. Les mains enfoncées dans les poches de sa veste de daim, il voyait devant lui, en ombre chinoise, ce dos qui dégageait une invincible impression de succès, d'efficacité. Il notait les gestes rares, économes, et quelquefois les paroles brèves qui n'avaient pas l'air de tenir compte de l'interlocuteur, tombant comme des pierres lancées à toute volée. Meynard se porta à sa hauteur, entrevoyant le profil acéré, fixé hiératiquement contre le fond nocturne comme la matérialisation d'une divinité de vengeance et de guerre.

Puis Lebat le regarda à son tour, émergeant peu à peu de son rêve vengeur; il tenait son revolver d'ordonnance à la main, longue lueur bleue qui prolongeait son bras comme un doigt unique, brandi en une promesse avouée de mort et de destruction.

Maintenant ils étaient tous arrêtés.

— Attention à votre cran de sûreté, Monsieur Meynard, dit un homme.

— Je sais, je sais, répondit Meynard, empêtré a sortir son arme.

— Visez donc par terre, conseilla Lebat, je ne tiens pas à ce que vous m'en fichiez une quelque part.

Ils se dévisagèrent quelques instants, sans mot dire, foncièrement hostiles, l'un gouailleur, méprisant, l'autre ulcéré et tremblant de nervosité. Lebat braqua sa torche sur le visage de l'autre : les yeux de celui-ci clignaient désespérément. Il éleva sa main armée à hauteur de front.

— Enlevez donc ça, espèce d'idiot, cria-t-il.

Lebat abaissa sa torche.

— Beaucoup trop nerveux, dit-il.

Meynard eut un rire. Ses yeux étaient déments et il tremblait avec régularité. Ils reprirent leur progression.

Peu après ils sentirent la présence. Lebat s'immobilisa instantanément, son bras armé levé en signe d'avertissement.

— Là, chuchota-t-il à la tête rapprochée de Stein, vous voyez ?

— Où ça ?

— Attendez, dit Lebat.

Ils le virent éteindre sa torche, s'avancer, ramassé sur lui-même, pour s'arrêter quelque part, invisible dans la nuit, et là, rallumer sa torche, la braquer droit devant lui, révélant ainsi tel un sorcier, ou mieux, un officiant, ce qu'ils n'osaient même pas concevoir.

***

— Parce qu'il faut que tu saches, tenta d'expliquer, trois jours plus tard, Lebat à la femme étendue à son côté sur l'étroit et minable lit de fer, il faut que je te dise ce que j'ai ressenti au moment où je l'ai débusqué avec ma torche, au moment où je l'ai vu comme un gros rat acculé, tapi contre un mur sans rien pour s'échapper.

Il essaya tant bien que mal d'expliquer tout cela à la femme. Elle écoutait avec passivité, sans oser interrompre ce flot incohérent, furieux, déçu. Pendant trois jours entiers, il n'avait adressé la parole à personne, pas même à elle. Il ne se rasait plus : on aurait dit qu'il avait de la limaille de fer collée au menton. Le soir du troisième jour, la femme monta dans sa chambre. Elle le trouva vautré sur son lit en maillot de corps. Elle se sentait réellement désespérée. Elle s'allongea à côté de lui sans qu'il bougeât un tant soi peu pour lui faire de la place. Et tout d'un coup, sans le moindre préambule, il se mit à tout lui raconter, parce que, disait-il, il sentait le besoin d'en parler avec quelqu'un, n'importe qui d'ailleurs, ajoutait-il.

— Alors, poursuivait-il de sa voix neutre, désabusée, j'ai dû ne plus savoir ce que je voyais. Il était bien là, mais non pas tel que nous avions pu l'imaginer; il était à la fois différent et plus convainquant; c'était tout bonnement invraisemblable.

D'abord, il avait eu peur, très peur même, tandis qu'il fixait cette créature — comment l'appeler ? — sortie de la nuit, conçue sans doute de la brève, périssable conjonction de la pluie et de l'obscurité.

Il entendit les autres qui s'exclamaient à mi-voix. Il les fit taire de sa main armée, l'autre maintenant toujours la torche braquée. Puis il sut désormais qu'il n'était pas effrayé. Sur le moment il se sentit vaguement déçu; il avait confusément espéré autre chose; quelque chose qui aurait stimulé son agressivité. Il sut donc que *Cela* avait peur.

— Parce que, tentait-il d'expliquer à la femme étendue tout contre lui, j'ai bien vu que cela vivait, respirait; je me suis bien douté que cela devait avoir une aptitude à raisonner ou à ne pas ignorer que deux et deux font quatre.

D'où j'étais, je pouvais le voir respirer à toute vitesse, comme une bête essoufflée. J'étais surpris, éprouvant aussi une vague répugnance car il n'était vraiment pas beau. J'ai entendu le gendarme armer son flingue derrière mon dos. L'autre aussi a dû entendre le cliquetis, car il s'est bizarrement hérissé d'un seul coup, en respirant toujours plus vite.

— Vous êtes fou ou quoi, ai-je dit; attendez donc : je vais essayer de l'appeler pour voir.

J'ai crié deux fois *oh ! oh !* en bougeant un peu ma lampe, mais il n'a pas bronché. Ensuite j'ai entendu le bruit : c'était comme un claquement assourdi de machine é écrire. Je l'ai encore appelé deux fois : il n'a pas bougé, n'ayant pas l'air de comprendre grand'chose.

A force d'être accroupi dans la même position, j'avais des crampes dans les jambes. Stein m'a relayé pour tenir la torche. Je me suis relevé et j'ai vu les taches blanches de leurs visages qui le considéraient sans rien dire.

— Il a peur de nous, leur ai-je dit. Croyez-le si vous le voulez, mais il doit être mort de peur.

Et je me sentais déçu et inutile avec mon beau revolver qui ne servait à rien.

J'ai regardé Meynard. Ses yeux ont rencontré les miens : je le sentais peureux et méfiant; il me dégoûtait un peu, juste comme l'autre.

— Surtout ne tirez pas, ai-je conseillé aux autres types, il n'a pas l'air dangereux; si ça se gâte, laissez-moi faire.

Ils avaient l'air ennuyé. Je me suis approché du gendarme qui lui aussi n'avait pas l'air dans son assiette.

Là-bas, l'autre respirait moins vite : on aurait dit qu'il s'habituait peu à peu à notre présence. J'ai pris une pierre et je l'ai jetée doucement devant lui : il a eu un geste lourd de crapaud dérangé. Le gendarme m'a conseillé de faire un peu attention. J'ai alors expliqué aux autres qu'il valait mieux attendre et surtout ne pas l'effrayer par des cris ou des gestes.

Nous avons attendu en silence sans bouger; nous devions ressembler à ces armées de l'ancien temps, rangées face à face, qui s'évaluent posément avant l'assaut final.

Je l'observais attentivement : il avait tout d'une grosse bête maladroite, esseulée, qui ne sait ni trop comment se tenir, ni quelle contenance prendre. Cependant sa peur paraissait diminuer : cela se voyait à sa respiration plus égale, à ses curieuses papilles moins hérissées. Tandis que je le fixais, j'ai eu l'impression qu'il y avait quelque chose entre nous, quelque chose de ténu, de fragile, comme une mutuelle compréhension à peine ébauchée; je ne sais pas si je me fais bien comprendre.

J'essayais alors de correspondre, de lui faire comprendre que nous ne lui voulions absolument aucun mal. Et cela a paru réussir : au bout d'un moment il était toujours là, paisible, respirant calmement. J'ai pensé que cela allait réussir : je savais bien que les autres types derrière moi et même ces sacrés gendarmes n'avaient plus peur. J'ai crié de nouveau. Il a répondu avec son sacré claquement. Je me suis détourné pour dire un mot à Stein et j'ai vu Meynard qui avait l'air d'avoir avalé sa langue : il avait un regard déplaisant. J'ai voulu voir ce qu'il avait dans le ventre.

— On va essayer de l'approcher, ai-je dit, tâchez donc de dominer votre pétoche; dites-vous bien qu'il est encore plus effrayé que vous si cela est possible.

Il m'a regardé comme un fou.

— Vous voulez dire, a-t-il bégayé, qu'il faut que je, que nous allions plutôt...

— Exactement, ai-je dit. Et si Mathilde vous voyait, dites ?

— Comme vous voudrez, a-t-il répondu.

Ses yeux étaient deux tout petits trous. Il tenait son arme comme un cierge.

— Attention à votre arme.

— Eh bien, a-t-il répondu en battant la semelle, qu'attendons-nous, Lebat ? Allons-y.

Son attitude surprenait. Il avait l'air calme et inconscient.

J'ai aussitôt donné quelques conseils :

— Stein et Tancelin, vous allez nous ouvrir la voie avec vos torches; je laisse la mienne; Meynard et moi allons essayer de l'approcher.

Ils ont paru soulagé et ont acquiescé.

La femme admirait le beau profil revêche et la mèche noire qui paraphait le front. Mais la voix monocorde continuait : on aurait dit un constat d'accident.

Nous nous sommes avancés. Il grandissait lentement dans notre champ de vision : il avait l'air tranquille et ses antennes ne bougeaient pas. Je devais être assez exalté, un peu comme un type qui fait une grande découverte.

— Nous réussissons, ai-je dit à Meynard sans le regarder; voyez : il sait que nous ne lui voulons pas de mal.

Mais il n'a pas répondu et j'ai pris conscience du bruit qu'il faisait en respirant : il soufflait comme une locomotive à l'arrêt.

...L'humidité était moindre et Il les voyait approcher avec lenteur, les deux silhouettes minces et noires sur le fond éblouissant. Il ne percevait qu'une présence, une seule, qui lui enlevait la peur, la panique noire devant l'inanimé absurde et infini des choses et du monde. Il n'obtenait pas le contact avec la seconde présence, cela lui échappait constamment car cela débouchait sur l'infini, cette impression de féroce absurdité qui envahit tout. Il fallait qu'il aille vers la silhouette de droite — cette compréhension qu'il percevait, éperdu de reconnaissance muette...

— Et puis, continuait Lebat en fixant la femme sans la voir, tout s'est passé vite, terriblement vite : d'abord l'autre, cette créature muette, monstrueuse, même pas laide après tout, simplement bizarre, et ce curieux sentiment de compréhension entre nous. J'ai tout vu : il a essayé de venir vers moi et a ébauché un geste comme un gosse de six mois qui essaye de se transporter. Mais je ne faisais plus attention à cela : je regardais Meynard et son visage de pierre. Il ne soufflait plus, c'était comme s'il n'avait plus de bouche. J'ai dû alors crier Dieu sait quoi, tandis que j'entendais les détonations et que je voyais les flammes éclairer fugitivement son visage contracté, le gros revolver lui sautant dans la main comme un diable.

Après, il n'a plus bougé, l'air hébété, son machin fumant à la main. J'entendis le fracas qui se répercutait de loin en loin. L'autre était en tas : il gigotait faiblement en faisant de temps à autre son bon dieu de claquement. Mais ce n'était pas fini : il s'est mis à crier d'une façon terrible; je n'avais jamais entendu cela : ce cri qui exprimait non pas tant la douleur qu'un immense désespoir.

Ensuite, j'ai entendu les autres approcher : je crois qu'ils félicitaient Meynard. Pour l'instant, je me sentais lointain, insensible, ayant l'impression de rêver éveillé, d'être en dehors de toute cette histoire. Et puis j'ai senti que cela montait lentement, avec une force formidable, comme un éternuement ou quand on fait l'amour. Je restais parfaitement immobile, surveillant attentivement cette montée, voyant Meynard et sa belle veste, et son air d'assurance incrédule, comprenant que j'y arrivais enfin lentement mais sûrement. Je me suis précipité vers lui et je l'ai frappé avec ma crosse. Je criais : « Salaud, espèce de salaud, de salaud... » Il est tombé à terre sans un mot, ses mains blêmes, couvrant son visage invisible. Je le frappais encore à coups de pieds : il était mou et silencieux.

Puis tout a été fini et j'étais seul et je me sentais exténué.

Tout cela, Lebat le raconta à la femme, trois jours après. Elle l'écoutait, ennuyée et craintive, sans bien comprendre. Elle avait l'impression de ne plus exister pour lui.

*
* *

Après avoir longtemps erré sans but, Lebat se retrouva sur son palier. Un rais de lumière fusait sous sa porte entr'ouverte. Il la poussa du pied, entra et vit la femme étendue sur le lit. Les mains croisées sur le ventre, immobile, elle le regardait tranquillement, ses cheveux noirs faisant ressortir l'ovale étroit de son visage. Sa figure et ses jambes avaient été pansées. Lebat repoussa la porte du pied.

— Eh bien ? dit la femme, conservant son attitude hiératique, ses yeux se déplaçant pour le suivre. Lebat ignora la question. Il arracha sa chemise trempée en faisant sauter un bouton, puis se frictionna le torse et les épaules avec, pour la jeter enfin en boule, sur le plancher.

La femme le regarda aller et venir dans la pièce exiguë, cette pièce spartiate sans mobilier ni confort, avec ses murs agrémentés d'un papier à fleurs défraîchi et son plafond mansardé, auréolé d'humidité, d'où pendait l'ampoule unique au bout de son fil. La femme attendait sans bouger, son visage meurtri, chiffonné, simplement tourné vers lui. Elle le vit s'arrêter contre l'unique lucarne. Il pêcha une cigarette dans une poche de son pantalon, l'alluma puis cracha la fumée contre la vitre. Et maintenant les étoiles s'effaçaient une à une dans le ciel qui pâlissait imperceptiblement. Elle l'appela à mi-voix par son prénom, juste son prénom murmuré. Il ne répondit pas, se contentant de fumer, de jeter sa cigarette puis de grelotter dans la fraîcheur de l'aube, observant toujours la lente montée du jour sur les rondes collines pouilleuses, rondes et noires dans le petit matin. Elle continua de l'appeler sans élever la

voix. Au bout d'un moment, elle finit par se taire et, dans le silence rétabli, il sentait son corps transi furieusement secoué de tous côtés. Puis il se détourna et la vit dans l'aube dure et glaciale, étendue toute mince sur le minable lit de fer et il découvrit en s'approchant qu'elle pleurait sans bruit, les yeux grand ouverts sous la cruelle lumière électrique.

Il alla éteindre et la pièce fut grise dans le jour gris, et son visage à elle était brillant de larmes. Il parla enfin, lui demandant si elle avait l'intention de rester encore longtemps comme ça, parce que, disait-il, à quarante ans sonnés, on a besoin de sommeil surtout quand il faut se lever tôt le lendemain pour travailler.

Amis lecteurs,

Ce numéro spécial, comme les numéros courants, est soumis à votre appréciation par voie de référendum.

Nous vous demandons d'y répondre nombreux, car ses résultats auront pour nous une portée pratique fort étendue.

En raison du nombre des nouvelles réunies, nous vous demandons de bien vouloir nous citer, non pas les trois, mais les six nouvelles que vous avez le mieux aimées, dans l'ordre de votre préférence.

BERGER-LEVRAULT, NANCY — 778.064
DÉPOT LÉGAL : 2e TRIMESTRE 1959

LA COLLECTION DE
SCIENCE
FICTION

HACHETTE